

LE PPRISME

Xavier Aliot



La cotation Kreis - Volume I

Le PPRISME

La cotation Kreis – Volume I

Xavier Aliot

Tous droits réservés à Xavier Aliot
Première édition Janvier 2013

Merci à Isabelle pour son inconditionnel soutien,
à Julie pour son travail de correction
et à tous ceux qui m'ont encouragé dans l'écriture de ce premier
roman.

PROLOGUE

Assise sur le rebord du fauteuil, Loïs zappe machinalement. Elle s'inquiète. Henri n'a pas pour habitude de rentrer tard. La police était passée un peu plus tôt pour demander où ils pourraient le trouver, ils n'avaient pas voulu en dire plus... Depuis, aucune nouvelle de lui...

Sur toute la longueur du salon, le mur écran à vision stéréoscopique creuse la pièce en profondeur. À quelques mètres en face d'elle, derrière un immense globe bleu surmonté du titre « Journal de 20 heures », le présentateur télé apparaît tandis que les titres en 3D défilent sur le sol.

« Mesdames et Messieurs bonsoir, bienvenue dans cette édition du 23 mars 2022, moins d'un mois avant le premier tour des élections présidentielles, le président-candidat Vernet est toujours en tête des sondages devant Marie-France Rousso pour l'Alliance à Gauche. À J-25, nous reviendrons sur l'actualité de la campagne en seconde partie de ce journal, car tout de suite, nous vous parlons une fois encore de l'étrangleur du cinquième. Une dixième jeune femme a été retrouvée morte hier. Si le lien avec les neuf précédentes victimes est évident pour la police, les inspecteurs ne disposent toujours d'aucune piste. En direct sur place, nous écoutons notre envoyé spécial. »

Le journaliste, micro à la main, avance lentement vers la téléspectatrice. Derrière lui, la scène de crime. À l'entrée d'une pharmacie, une équipe de légistes et d'officiers de police judiciaire semble occupée à recueillir des informations.

« Oui, David, le quartier est en émoi, il s'agit une fois de plus d'une très jeune femme qui venait de terminer ses études et occupait dans cette pharmacie du cinquième arrondissement son premier emploi. Tous les témoignages que nous avons recueillis rendent compte d'une véritable paranoïa ici en plein cœur de Paris, personne n'ose plus sortir seul. Je vous laisse

découvrir ces images d'une extrême violence, elles peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes ».

Au beau milieu du salon surgit alors en lévitation au-dessus de la table basse le corps de la jeune femme. Elle avait les jambes recroquevillées, la jupe remontée à mi-cuisse, les bras jetés de part et d'autre de l'abdomen, le visage gris, la gorge offerte et tuméfiée d'énormes hématomes violacés.

Effrayée par l'intrusion macabre, Loïs bondit sur la télécommande pour s'épargner le spectacle. Tous les canaux montraient les mêmes images insoutenables. Le plus horrible était que ces histoires se déroulaient juste en bas de chez elle. Ce monde était fou et heureusement pour s'en délivrer, elle n'avait pour l'heure qu'à éteindre sa télé.

Dans le silence retrouvé de son appartement, le téléphone se mit à sonner.

« Allô ?... Oui, vous avez pu le trouver ? Il va bien ?... Comment ça ?... »

À mesure que l'inspecteur au bout du fil lui présentait les faits, Loïs se décomposait...

1^{ERE} PARTIE

Le « Je ».

« C'est alors que je me retrouve en plein océan, seul et perdu. Les vagues sont immenses, je monte et je descends au gré de la houle, je ne vois que de l'eau, de l'eau partout, à perte de vue. Je me maintiens à la surface quand derrière moi apparaît la coque d'un bateau monumental, il devait faire au moins vingt mètres de haut, voilà qu'il passe juste à côté de moi, à portée de bras. La coque est rouge vif, sur le flanc, le prénom de ma femme est écrit en grosses lettres noires. La peur s'accroît à mesure qu'il avance, j'appréhende d'être happé par les hélices à l'arrière et je commence à nager pour m'éloigner. Et plus j'essaie de lui échapper plus je sens une force qui m'attire à lui. Peu à peu, je suis entraîné sous la surface, j'essaie de me maintenir hors de l'eau mais c'est impossible, je me débats, j'agite les bras, les pieds, rien n'y fait, je suis comme englouti par une machine infernale, et ça dure, ça dure, j'ai besoin de respirer, de fuir, je tends les bras en avant quand d'un coup, je me retrouve sur une sorte de plaine, au bord d'une falaise. Au bout de mes bras je tiens Loïs, je la tiens par le cou, avec mes deux mains, elle bascule en arrière et je la sens glisser, alors je serre pour la retenir mais rien n'y fait, elle se dérobe et finit par tomber en arrière, je trébuche et me réveille.

J'ai mis un petit moment à retrouver le sommeil, j'avais comme une crise de panique, je suis sorti prendre l'air sur le balcon et suis retourné me coucher.

La même nuit j'ai fait un second rêve. J'étais en train de courir dans la bibliothèque de la fac, comme un gamin en train de jouer à cache-cache. Je compte dans ma tête et une fois

terminé je crie, ça y est, je suis caché ! C'est idiot quand j'y repense parce que c'est celui qui cherche qui est censé annoncer la fin du décompte... Entre deux livres rouges, je vois passer des gens en robe de magistrat, comme des petits fantômes noirs. Je me sens un peu excité à l'idée qu'ils soient sur le point de me trouver... Mais je commence à m'impatisser, j'ai même l'impression qu'ils ne me cherchent pas. Je sors de ma cachette, je vais vers eux et j'essaie d'attirer leur attention mais ils ne me voient toujours pas. Je commence alors à me sentir mal à l'aise. Et là, ils s'interrogent devant moi, juste sous mon nez : "Quelqu'un parle ? Qui est là ?" Alors je fais du bruit, je gesticule, "Hé ho !" Je leur dis : "regardez-moi, je suis là !" Mais ils s'en foutent, je me mets à hurler, je les bouscule, je les secoue. Rien n'y fait, ça n'a l'air de rien comme ça mais c'est terriblement angoissant, personne ne m'entend, ne me voit, et c'est à ce moment qu'à nouveau je me réveille en sueur et groggy par les somnifères. C'est effrayant... »

La voix chevrotante d'Henri Wolinski s'éteignit, prostré dans son fauteuil, la tête fixant le sol, il secouait énergiquement ses mains comme pour en évacuer les spasmes. Les coudes sur les genoux, il frottait maintenant du bout des doigts ses sourcils froncés d'angoisse. Il était visiblement agité et très affecté par ces rêves qu'il faisait depuis deux mois.

En face de lui, confortablement installé dans son grand fauteuil de cuir brun, le docteur Kosta acheva de prendre ses notes. Après un petit moment de silence, le docteur leva la tête pour observer son patient :

« Comment vous sentez-vous ? s'inquiéta-t-il.

— Ça va aller, répondit Wolinski tout en continuant de malaxer son front. »

Le thérapeute avait quitté le confort de son fauteuil pour lui servir un peu d'eau. Wolinski se redressa légèrement, saisit le verre et avala une gorgée.

« Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il. »

Kosta pris le temps de réfléchir.

« Commençons par évoquer ce second rêve si vous le voulez bien. Vous releviez le fait que ce n'était pas à vous d'annoncer que vous étiez caché, ni même à vous de compter la fin du jeu.

Vous parlez de fantômes, de gens qui ne vous voient pas, et pourtant vous êtes excité à l'idée d'être trouvé. Vous êtes comme un enfant mais vous ne l'êtes pas c'est ça ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui est mis en jeu dans cette partie de cache-cache ?

— Je ne sais pas, je suppose que je dois vouloir me dissimuler quelque chose.

— Vous dissimuler quelque chose... à vous-même ?

— Peut-être...

— Cela expliquerait le fait que vous soyez à la fois joueur et maître du jeu. »

Wolinski inclina la tête, cette interprétation semblait avoir du sens pour lui.

« Qui sont ces autres pour vous, ces magistrats en robes noires que vous décrivez comme des fantômes ? relança le thérapeute.

— On en croise souvent dans les couloirs de la bibliothèque à la fac. Ils font partie des murs, ils sont là sans être là parfois, à potasser le code.

— Ce lieu, qu'est-ce qu'il vous évoque ?

— La bibliothèque ?

— Oui.

— Le boulot. Le code.

— Ce pourrait être ces livres rouges entre lesquels vous cachez ?

— Oui tout à fait.

— Je fais ici le lien avec le premier rêve et la couleur rouge du bateau. Vous m'avez dit qu'il y avait écrit en lettres noires le prénom de votre femme.

— Oui, qu'est-ce que ça veut dire selon vous ? »

Le docteur Kosta arracha une feuille de son bloc et la tendit à Wolinski. Ce dernier, étonné, la saisit.

« Pourriez-vous me dessiner ce grand bateau et vous dans l'eau ? demanda Kosta en lui présentant son stylo. »

Wolinski s'exécuta. Il traça d'abord quelques ondulations, fit une tête et deux bras dépassant hors de l'eau puis dessina un immense carré au-dessus de la ligne de flottaison. Il finit par

inscrire en lettres capitales, le prénom de sa femme : LOÏS. Surpris par son dessin il regarda son thérapeute en s'écriant :

« On dirait un code civil... »

— C'est effectivement un lien auquel j'avais pensé.

— Vous croyez que ces rêves n'ont rien à voir avec ma femme ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Je n'en sais rien. C'est comme si elle devait être là avec moi pour quelque chose d'important, mais je dois la préserver ; je ressens comme une appréhension à lui dire quelque chose...

— À propos du boulot ? »

Wolinski restait muet et obscur. Le thérapeute fit durer le silence quelques secondes puis retira le capuchon placé au bout de son stylo pour le refermer, le clic marqua la fin de la séance.

« C'est assez récurrent dans vos rêves de ces derniers mois, reprit-il. Il y a souvent cette confrontation à la loi. Ce grand code civil qui vous passe à côté, ces magistrats fantômes avec qui vous jouez à cache-cache, cette houle qui vous emporte et ces rayons de bibliothèque. Vous êtes toujours soit à subir des situations, soit à vouloir les provoquer, voire les dominer. Ce "jeu" de cache-cache, c'est véritablement le "je" première personne du singulier qui cherche à se trouver et qui joue son existence il me semble ; c'est un nœud sur lequel nous aurons beaucoup à développer dans les prochaines séances. »

— Merci Docteur.

— Les somnifères que je vous ai prescrit sont efficaces ?

— Je ne sais pas, je suis allé hier les chercher à la pharmacie. J'utilisais encore ceux qui me restaient.

— Bon, vous me direz. On se revoit la semaine prochaine, d'ici là, portez-vous bien. »

La pluie battante frappait le pare-brise de la Peugeot 301 banalisée. La commissaire coupa le contact, les balais d'essuie-glaces terminèrent leur course. A priori, l'individu qu'ils devaient interpeller n'était pas armé mais il convenait de rester vigilant. L'officier sollicita sa supérieure :

« Comment on procède ?

— On reste tranquille, je lui dis ses droits et on l'embarque. »

Ils sortirent de la voiture, claquèrent énergiquement les portières et se dirigèrent vers le bâtiment. En face, la porte s'ouvrit, une silhouette déploya un parapluie, à cette distance il était impossible de distinguer un visage. Dans l'épaisseur de la pluie qui martelait le sol, Tarik, la tête rentrée dans ses épaules, monta la voix pour se faire entendre :

« C'est lui, non ?

— Ça correspond. »

Les deux agents rejoignirent l'homme au parapluie.

« Vous êtes Henri Wolinski ?

— Oui ?

— Sonia Costello, commissaire de police et voici Tarik Ajloun, officier de police judiciaire, nous aimerions vous entendre au sujet d'une enquête. »

Wolinski, d'abord surpris, prit l'air inquiet, « De quoi s'agit-il ? Qu'est-il arrivé ?

— Un meurtre, Monsieur Wolinski.

— Un meurtre ? Oh mon Dieu, Loïs ? »

— Rassurez-vous, répondit Tarik, il ne lui est rien arrivé, c'est elle qui nous a dit qu'on pourrait vous trouver ici, voulez-vous nous suivre s'il vous plait ?

— Bien sûr, bien sûr, je vous suis... Vous n'avez pas de parapluie ? Cela va faire plus d'une semaine qu'il n'a cessé de pleuvoir à torrent.

— On manque d'argent dans la police, c'est bien connu, ironisa Sonia. Suivez l'officier Ajloun, nous sommes garés en face. »

Wolinski s'exécuta, Sonia jeta un regard à Tarik, ce dernier grimaca un peu d'incompréhension. Elle lui donna l'ordre de prendre le volant puis s'installa derrière avec Wolinski.

Une semaine plus tôt, la case métaphysique.

La structure monolithique de l'hôpital de Berne avait mal subi l'usure du temps, on remarquait l'empreinte de l'architecture d'après-guerre jusque dans le mobilier environnant. Le parc qui peinait à cacher la lourdeur de l'édifice était quant à lui un véritable havre de paix.

Comme partout en Europe, les crédits suisses alloués à la santé étaient considérablement réduits. Les rénovations se faisaient grandement attendre, notamment au troisième étage de l'aile « B » où se trouvait le service pédopsychiatrique spécialisé dans l'autisme du professeur Willem. La veille, Willem avait demandé à Clara Kreis, sa jeune collaboratrice en psychologie clinique, de refaire passer quelques tests à Tiaa. Il avait prévu une réunion importante le soir même et tenait absolument à ce que Clara fasse une intervention.

Les parents de Tiaa avaient écumé les services psychiatriques et autres spécialistes. Personne n'avait pu leur dire de quoi leur fille était atteinte, c'était un cas complexe. Certains spécialistes avaient évoqué l'autisme à cause de ses stéréotypies, de la façon dont elle fuyait le regard ou de la manière dont elle prenait la main des gens, comme si ce n'était que des objets sans vie. Tiaa donnait parfois l'impression de se prendre elle-même pour un objet, elle n'était qu'exceptionnellement en relation avec l'autre. La plupart du temps, elle n'était pas tout court, n'existait pas.

Mais en de rares moments, elle sortait de cet état. Il arrivait parfois qu'elle réponde quand on l'interrogeait, ce qui ne manquait pas de passer pour un miracle aux yeux de ses parents. Pour Willem comme pour Clara, la chose était déconcertante. On ne pouvait pas être à la fois autiste et en communication avec le monde. Dans ces moments où

l'échange était permis, il était par ailleurs possible de mesurer son intelligence, bien au-delà de la moyenne supérieure.

Clara avait ainsi imaginé qu'elle serait en fait une enfant surdouée et hypersensible. Ce que l'on prenait alors pour un trouble ne serait éventuellement qu'un mal-être dû à l'affluence perpétuelle d'images à profusion qu'elle aurait du mal à recevoir. Un luxe infini de représentations, voilà qui suffirait à la propulser dans un univers chaotique, incapable qu'elle serait de saisir par où tout cela commençait et quand tout cela s'arrêtait.

Elle était là, comme souvent dans la salle de jeu, à osciller d'avant en arrière, près de la fenêtre au fond de la pièce. La petite Tiaa n'observait en réalité ni le parc, ni même son reflet sur le carreau, elle projetait son regard quelque part entre ce monde et un autre.

Alors que Clara observait son mouvement métronomique, elle se sentait glisser peu à peu dans une autre réalité. Le petit corps maigre de la fillette récitait une prière silencieuse. C'était un sentiment de plénitude, une invitation à l'ascèse...

Mais il n'y avait pas de case « métaphysique » pour les scientifiques de l'OMS. Selon les nouvelles normes en vigueur, chaque pathologie devait être soigneusement identifiée et classifiée. De là dépendaient les budgets. L'avenir de Tiaa se jouait sur un numéro, F84.0 ou F84.9.

Clara Kreis, une pochette sous le bras, s'approcha de Tiaa et lui signifia sa présence par un bonjour discret et légèrement interrogatif. La fillette ne changea rien à son rythme et se contenta de bouger les lèvres pour donner le change d'une façon monocorde :

« Bonjour. »

Le lien était établi, c'était un de ces jours où l'on pouvait communiquer avec elle.

« Comment vas-tu Tiaa ? C'est moi, Mademoiselle Clara.

— Je vais bien, répondit-elle d'une intensité constante. Je sais. »

La psychologue posa la pochette sur la table et expliqua en détail tout le protocole de passation.

« Je vais te prendre la main et te conduire à la table, ensuite, j'irai m'asseoir en face de toi et je te montrerai des images, es-tu d'accord Tiaa ? »

— Oui, je suis d'accord. »

La communication semblait établie. Clara saisit délicatement la main de la fillette et lui recula la chaise pour qu'elle puisse s'installer. Tiaa avait arrêté de se balancer, elle regardait attentivement Clara ouvrir sa pochette et en sortir dix planches cartonnées de taille moyenne. Elle posa ensuite le regard sur le mur du fond et le maintint fixe.

« Je vais te montrer dix images, fit Clara. J'aimerais que tu me dises ce que tu vois dans les images. As-tu bien compris ? »

Le regard toujours fixé sur le mur du fond, Tiaa répondit par l'affirmative en hochant la tête.

« Je vais maintenant commencer par la première image, et je ne dirai plus rien jusqu'à la dernière, quand tu voudras passer à une autre image, dis-le-moi, d'accord ? »

— D'accord. »

Clara retourna la première planche et la tendit à Tiaa. Sans sourciller Tiaa commenta :

« C'est un masque, un masque pour se cacher, il ne sait pas ce qu'il est au fond de lui. Il doit le garder jusqu'à la fin, ça le protège et ça le prépare. »

La petite fille posa l'image à l'envers à côté d'elle et tendit la main pour demander la suivante.

« C'est sa mère et son père, ils sont identiques et s'interrogent parce qu'ils ont fait un enfant différent d'eux. Ils sont inquiets et tristes parfois, c'est parce qu'ils ne comprennent pas, mais l'enfant qui a le masque sait qu'il est différent. Les parents ont trouvé leur couleur, ils sont rouges, mais l'enfant est noir, c'est encore un corps sans tête. »

Clara sortit la troisième planche.

« Ils sont heureux maintenant, ils dansent, leur enfant est sur la bonne route, il va avoir des couleurs comme eux. »

Elle tendit la main pour avoir la quatrième.

« Cette image est mal dessinée. »

Clara fût troublée par cette réponse. Que voulait-elle dire ? Devait-elle marquer cette réponse comme un signe de rejet du test ? C'était l'hypothèse la plus vraisemblable, elle indiqua son interprétation par une lettre sur son carnet. Le ton de Tiaa ne variait pas :

« Elle ne fait pas partie de l'histoire, je ne peux rien en dire. »

Elle reposa la planche sur les autres sans la moindre manifestation d'émotion puis saisit la cinquième.

« C'est difficile Mademoiselle Clara, parce que je n'ai pas vu ce qui était arrivé avant cette image, le papillon ne peut pas avoir déplié ses ailes sans avoir été une chenille et un cocon avant. Normalement la chenille a enlevé le masque avant d'être un papillon. Cette image c'est le papillon. Et il a envie de voler, alors il prépare ses ailes pour aller dans le ciel. »

Elle n'avait rien d'autre à dire. Clara lui passa l'image numéro six.

« Ça y est il s'est envolé, mais il est encore tout petit et comme il ne sait toujours rien, il n'a pas encore de couleur. »

Septième.

« Alors il fait des zigzags. »

Clara ne put cette fois cacher sa surprise, Tiaa mimait le vol d'un papillon et regardait ses mains qui s'agitaient dans les airs. Elle nota scrupuleusement les détails de la réaction de Tiaa... La petite fille regarda la huitième planche et dit :

« C'est la terre, et il va y avoir une nouvelle naissance, tous les animaux et les hommes vont renaître, et le papillon va venir se poser sur elle. Il saura comment aimer le monde et si le monde va l'aimer aussi. Surtout il va recevoir ses couleurs et trouver son chemin. Je veux connaître la suite. »

Clara lui tendit la neuvième.

« Ce n'est pas la suite, là c'est quand le monde fait la fête pour l'arrivée du papillon. Avant il devrait y avoir une carte, sinon le papillon ne saura pas où se poser, il n'aura pas ses couleurs. »

Comment devait-elle interpréter cela ? Était-ce la preuve d'une imagination débordante de la part de Tiaa, s'agissait-il

d'un mécanisme de défense, d'une description détaillée de ce qu'elle croyait voir ? Clara lui tendit la dernière image.

« Il en manque encore une autre, celle où on voit le papillon se connecter au monde, sinon dans sa tête ça restera tout noir. Le papillon veut toutes les couleurs. » Tiaa s'arrêta, posa la planche et tendit la main.

« C'était la dernière image Tiaa, il n'y en a plus d'autre.

— Si.

— Ah bon ? répondit-elle amusée.

— Oui.

— Et que verrait-on sur cette image ?

— Une carte.

— Encore une carte ?

— Oui mais pas la même, la première c'était pour que le papillon arrive au bon endroit, mais maintenant qu'il y est, il doit se retrouver dans sa tête.

— C'est à ça que sert la carte ?

— Oui, à mettre de l'ordre. »

Aussitôt après avoir terminé sa phrase, Tiaa recula sa chaise et retourna près de la fenêtre perdre son regard au loin. Clara, elle, restait interloquée. Elle reprit ses esprits et s'empessa de noter tout ce que venait de dire la petite fille. Il lui faudrait bien deux heures pour faire la synthèse et préparer la présentation de ce soir pour le collège d'experts...

Hors champ.

Dehors, la pluie battait encore. La 301 grise se rangea à l'emplacement réservé devant le commissariat du cinquième arrondissement. Tarik sortit le premier et ouvrit la portière à Wolinski. Ce dernier s'empressa de sortir son parapluie. Tarik avait abandonné l'idée de se protéger, il serait trempé quoi qu'il arrive. Spontanément, Wolinski proposa à Sonia de quoi s'abriter, elle refusa d'un signe de la main et les invita plutôt à presser le pas. Une fois dans le hall d'accueil de l'hôtel de police, chacun fit ce qu'il pouvait pour se sécher. Personne ne prêta réellement attention à eux quand Sonia s'écria :

« Jérôme, tu peux aller nous chercher des serviettes s'te plait ? ». Le fonctionnaire posté derrière la banque d'accueil partit promptement. Sonia était naturellement autoritaire, c'était ce ton qu'elle employait, franc, précis, parfois un peu sec. Elle tenait sa hiérarchie en respect sans jamais pour autant aller au-delà de ses prérogatives. Fille d'une immigrée italienne et d'un docker marseillais, elle avait grandi dans les quartiers Nord. La vie est bien belle dans le Sud mais parfois un peu rude pour une jolie brune, elle y avait forgé ce caractère bien trempé.

Jérôme lança les serviettes à Tarik qui les distribua, Wolinski déclina l'offre, il n'était pas si mouillé que ça. Alors qu'elle frottait ses cheveux, Sonia s'adressa à Tarik :

« On va s'installer dans mon bureau, tu accompagnes monsieur Wolinski, j'arrive. »

Le bureau du commissaire Costello était ordinaire, ni sale, ni réellement propre, d'un bleu lavande fade et d'assez mauvais goût, il était clair que les budgets ne passaient pas dans la déco. Tarik invita Wolinski à s'asseoir sur une des chaises en face du bureau.

« Je ne voudrais pas être impoli en vous reposant une deuxième fois la question, commença Wolinski, mais réellement, j'aimerais bien savoir de quoi il s'agit. Voilà une bonne demi-heure que vous me promenez partout, c'est très sympathique mais pourriez-vous enfin m'expliquer s'il vous plaît ?

— Nous devons attendre le commissaire Costello, elle va bientôt revenir...

— Dites-moi au moins en qualité de quoi suis-je entendu ?

— En tant que témoin.

— Témoin ? Témoin de quoi ?

— Ne vous inquiétez pas, on va vous expliquer tout ça. Vous voulez un café ? Quelque chose de chaud ?

— Vous n'auriez pas du thé ou une infusion plutôt ?

— On a du thé, vous prenez du sucre ?

— Non, merci ça ira. »

Alors que Tarik franchissait l'encadrement de la porte il fit signe à un agent de s'approcher. D'un geste de la main, il pointa les doigts en "V" vers ses yeux puis montra de l'index Henri Wolinski de dos dans le bureau. L'agent hocha la tête et se posta dans l'angle pour le surveiller.

Seul dans le bureau, Wolinski se mit à scruter la pièce et les objets qui la meublaient. Il était déçu de ne pas y trouver de machine à écrire. Une machine à écrire, c'est toujours ce qu'on s'attend à trouver sur un bureau de flic. En lieu et place, il y avait là un vieux clavier d'ordinateur en plastique jauni dont certaines touches étaient auréolées de crasse. Quant à l'écran, il n'était pas bien grand, mais au moins ce n'était pas un de ces vieux écrans encombrants à tube cathodique. Quoi qu'on en dise, ils étaient tout de même un peu mieux lotis à la fac... Pas de photo de famille, rien au mur, tout juste une plante verte dans un coin, pour ce qu'il en restait. Tout cela respirait la négligence et acheva d'agacer Wolinski. Pourquoi le faisaient-ils autant attendre ?

Tarik, un gobelet fumant à chaque main, vint à la rencontre de Sonia qui raccrochait à l'instant le téléphone. Elle l'apostropha :

« Qu'est-ce que tu fous Tarik ? Tu l'as laissé seul ?

— Non, t'inquiète, j'ai demandé à Roussel de le surveiller. Ce serait bien qu'on y aille maintenant, il s'impatiente, faudrait pas le chauffer de trop...

— J'étais avec le proc au téléphone.

— Et ?

— Pour l'instant, tant qu'il coopère, on ne le met pas en garde à vue, je dois le rappeler dès qu'il y a un changement. Tu m'as pris un café ?

— Prends le mien, ça c'est pour Wolinski, je vais m'en faire un autre. »

« Voilà, nous y sommes, murmura Sonia en rentrant dans son bureau. Monsieur Wolinski vous êtes là parce qu'on vous voit sur une vidéo de surveillance, et nous aimerions recueillir votre témoignage.

— Ah bon ? Et bien, oui, d'accord, dites-moi, c'était où ? »

Tarik arriva avec son café, il prit un siège et s'installa dans un coin de la pièce.

« Tout d'abord, reprit Sonia, vérifions les faits. Étiez-vous bien présent hier à la pharmacie du 14 rue des Fossés Saint-Jacques ?

— Oui, tout à fait.

— Vous souvenez-vous vers quelle heure ?

— Et bien... Il me semble qu'il était autour de 19 heures... Oui. C'était d'ailleurs l'heure de la fermeture, d'habitude je me rends à la pharmacie en bas de chez moi, mais celle-ci est juste à côté de mon boulot, c'est parfois plus pratique. Je suis arrivé juste à temps, la jeune fille a été très aimable, elle m'a laissé entrer alors qu'elle venait de descendre le rideau.

— Qu'avez-vous fait après ?

— Et bien, je suis retourné chercher ma voiture à la fac et je suis rentré chez moi.

— Étiez-vous seul dans la pharmacie, ou restait-il des clients ? »

Wolinski se mit en retrait pour réfléchir. Il se remémorait la scène, se revoyait entrer, tendre son ordonnance à la jeune fille... Il fut interrompu dans ses pensées par le commissaire qui lui demanda :

« Dites-nous ?

— J'essayais de me remémorer comment ça s'est déroulé, répondit-il, je suis entré, et j'ai donné mon ordonnance, elle a pris mon empreinte, elle est partie dans l'arrière boutique, je crois qu'il n'y avait personne... Elle m'a donné mes médicaments, il y avait un dépassement, j'ai réglé et je suis parti.

— Il n'y avait personne d'autre ? répéta Sonia.

— Non... J'étais le dernier, elle a fermé après moi je me souviens.

— Elle a fermé le verrou ?

— Je ne peux pas vous dire, mais elle m'a accompagné à la porte et a fermé derrière moi, je n'ai pas traîné, c'était déjà bien aimable à elle de me laisser entrer. »

Tarik fronçait les sourcils, des questions lui venaient mais il préférait pour l'instant garder le silence. Le vieux professeur, courtois, avait l'air un peu troublé par l'insistance du commissaire, il n'avait pas l'habitude d'être secoué de la sorte, c'était lui d'ordinaire qui faisait subir cela à ses étudiants. Wolinski sentait bien au silence des deux officiers que ce n'était pas la réponse qu'ils attendaient, il les interrogea tous les deux du regard et finit par demander :

« Quoi ? Qu'y a-t-il à la fin ?

— La jeune fille a été retrouvée morte environ deux heures plus tard.

— Oh mon Dieu... C'est vrai ?... »

L'effroi était lisible sur le visage de Wolinski, il avait instinctivement porté la main à la bouche, son regard resta figé un instant...

« Son père était inquiet de ne pas la voir rentrer, reprit Sonia, il s'est rendu sur place et l'a retrouvée morte. Le légiste a conclu à un meurtre.

— Un meurtre ? Mon Dieu, c'est horrible...

— Êtes-vous bien certain de ne pas avoir vu un individu sortir ou entrer ? »

Wolinski effrayé par la situation mobilisa de plus belle sa mémoire, mais non... Il se souvenait bien n'avoir vu personne.

« Non, vraiment, il n'y avait personne d'autre que moi, je n'ai vu personne... »

— C'est embêtant ça... rétorqua le commissaire Costello.

— Comment cela ?

— Ça fait de vous la dernière personne sur les lieux.

— Qu'insinuez-vous ?

— Je ne cherche qu'à rassembler les faits. Vous étiez là, vous n'avez vu personne d'autre, vous êtes parti, personne d'autre que vous n'est entré et on la retrouve morte deux heures plus tard... »

La tension était soudainement montée d'un cran, de simple témoin, il semblait que Wolinski soit passé suspect. Il chercha une explication, il y avait forcément une explication.

« Comment pouvez-vous affirmer que je sois la dernière personne à l'avoir vue ? »

— La caméra tourne 24 heures sur 24, le responsable de la pharmacie l'a faite installer suite au braquage de la boulangerie d'à côté, il y a une caméra sur la caisse, une sur l'entrée, une dans le rayon du fond et une dans la remise, et il n'y a qu'une seule entrée. Il y a forcément un moment où quelqu'un qui serait entré apparaîtrait sur la vidéo, puis on le verrait également sortir. Et vous êtes le dernier sur la vidéo. »

Wolinski avait l'air de ne pas en croire ses oreilles... Que pouvait-il répondre à cela ? Il sourit tellement la situation tournait au burlesque.

« Enfin, vous ne pensez tout de même pas sérieusement que j'ai quelque chose à voir dans cette histoire ? Je travaille à la fac juste à côté ! Enfin soyons sérieux, vous n'y pensez pas Commissaire ? »

— Pour tout vous dire, nous le pensons très sérieusement, monsieur Wolinski. »

À ces mots, Wolinski bondit de sa chaise et s'exclama :

« Mais c'est n'importe quoi, ça va pas non ? Je suis une personne respectable, c'est n'importe quoi ! Vous dites n'importe quoi Commissaire ! »

Tarik avait suivi le mouvement et s'était levé pour lui saisir le bras, Sonia était elle aussi prête à intervenir.

« Que faites-vous ? fit Wolinski à l'officier Ajloun, Voulez-vous me lâcher je vous prie, je ne tolérerais pas qu'on porte la main sur moi, je ne suis pas un délinquant, je suis professeur d'université, je vous demanderais de rester correct je vous prie !

— C'est vous qui vous énervez, Monsieur Wolinski, calmez-vous, reprit Sonia, ouvrant les mains vers lui en signe d'apaisement, nous allons éclaircir tout ça ensemble. Je vous demande de vous rasseoir ou je serais dans l'obligation de vous passer les menottes. »

Wolinski obtempéra, il se calma et écouta le commissaire parler :

« L'officier Ajloun va aller chercher la vidéo nous allons la visionner ensemble.

— Vous ne pouvez pas me retenir ici contre mon gré. C'est tout bonnement scandaleux !

— Nous avons en notre possession des preuves matérielles en plus de votre déclaration, Monsieur Wolinski, que vous étiez sur les lieux au moment des faits, vous êtes le dernier sur la vidéo, tout cela suffit pour vous suspecter.

— Oui j'étais sur les lieux, à ce que je sache, le fait d'être quelque part ne fait pas de vous un meurtrier, c'est n'importe quoi, je souhaite rentrer chez moi maintenant, je vous ai dit comment cela s'était passé, vous n'avez plus besoin de moi.

— Si vous partez, je me verrais contrainte de vous mettre en garde à vue.

— Bon sang mais c'est invraisemblable, Monsieur, s'adressant à Tarik qui n'avait encore rien dit, s'il vous plaît raisonnez-la, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

— Vous coopérez ou non Monsieur Wolinski ? demanda sèchement Sonia.

Sonné par l'échange qu'il venait d'avoir, Wolinski était un peu désorienté... Il tournait la tête alternativement vers ses interlocuteurs, cherchant dans leurs regards une once de plaisanterie, on ne pouvait pas décemment le soupçonner de meurtre ? Mais rien n'indiquait dans leurs yeux qu'ils prenaient cette histoire à la légère, ils paraissaient au contraire tout à fait sûrs d'eux... Il reprit ses esprits, tout allait rentrer dans l'ordre, ce n'était qu'un malentendu.

« Pourrait-on prévenir ma femme, elle doit commencer à s'inquiéter de ne pas me voir rentrer. Je vais visionner la vidéo avec vous, nous verrons ensemble mon départ de la pharmacie, je n'ai absolument rien fait à cette pauvre jeune fille, je n'ai rien à me reprocher. Je ferai tout mon possible pour vous aider, mais s'il vous plaît cessez d'employer ces méthodes de sauvages avec moi, c'est vraiment très désagréable. Évidemment Commissaire, que je souhaite coopérer, alors faisons ça vite et avec courtoisie je vous en prie.

— Très bien, Tarik tu vas chercher la vidéo ? »

Tarik sortit de la pièce.

Sonia saisit le téléphone et demanda le numéro pour joindre sa femme. À mesure qu'il annonçait les chiffres elle les pianotait. Ça sonnait.

« Madame Wolinski ?

— Oui ?

— C'est le commissaire Costello à l'appareil, vous vous souvenez ? Je suis passée tout à l'heure chez vous pour rencontrer votre mari ?

— Oui, vous avez pu le trouver ? Il va bien ?

— Oui il est avec nous au commissariat...

— Comment ça ?

— Oui, ne vous inquiétez pas, il nous aide sur une affaire, je vous le passe. »

Sonia tendit le combiné à Wolinski qui le saisit.

« Allo, Lois ?

— Oui, Henri, tout va bien ?

— Oui ne t'inquiète pas, j'aide ces messieurs de la police dans une affaire, ils ont besoin de mon témoignage, ce ne sera pas très long, je serai rentré dans une heure... »

Wolinski interrogeait le commissaire du regard pour savoir si ce qu'il disait à sa femme était réaliste, Sonia acquiesça en aspirant un « oui ».

« Allez, je vais raccrocher maintenant, je t'appelle quand je sors, ne m'attends pas pour dîner d'accord ? »

Tarik refit apparition et s'adressa à Sonia :

« J'ai mis le chariot vidéo dans la salle 2, c'est bon ?

— Monsieur Wolinski vous suivez l'officier Ajloun ? »

Tarik marchait le long du couloir, il ouvrit la porte et invita Wolinski à entrer.

« On vous laisse deux minutes, installez-vous, on arrive, dit Sonia. Tarik ferma la porte, le dialogue s'engagea entre les deux agents. Sonia commença :

« Alors ? Qu'est-ce que t'en penses ?

— Franchement, je sais pas...

— Comment ça tu sais pas ?

— Soit ce type ment super bien, soit c'est pas celui qu'on cherche.

— Putain Tarik qu'est-ce que tu me fais là ? On le tient ça y est, il a merdé, c'est la première fois qu'on a un truc !

— Justement, c'est bizarre, on n'a jamais eu aucune piste sur les autres meurtres, sur aucun des neuf, et là le type se laisse filmer dans une pharmacie, tue la nana, et se casse alors qu'il bosse à deux pas ?

— Tu vois pas comme il ment ?

— Justement ce type a l'air plutôt sincère...

— Tu te fous de ma gueule là ? C'est ça ? Il ment, t'as vu la vidéo comme moi ? C'est pas toi qui est censé reconnaître les menteurs ?

— Non, écoute je sais pas, on va voir ce qu'il nous dit devant la vidéo.

— Tu me fais flipper Tarik, c'est notre gars je te dis, bon allez, tu me laisses faire. »

Sonia crocheta la poignée et entra, Wolinski les attendait le regard fixé sur l'écran noir. Avant de déclencher la lecture de la vidéo, elle pressa les boutons "rec" et "play" de l'enregistreur audio/vidéo posé sur la table.

« On enregistre pour le dossier, fit-elle au professeur. Il est 15h15, Henri Wolinski, l'officier Tarik Ajloun et moi-même, commissaire Sonia Costello nous apprêtons à visionner la vidéo de surveillance enregistrée mardi à la pharmacie du

cinquième arrondissement où a eu lieu l'assassinat de Marie Allard. Je vais enclencher la lecture de la vidéo. »

La vidéo démarra. L'écran était divisé en quatre. L'horaire affichait 18h52 et les secondes défilaient. Sonia pressa le bouton "accélération" de la télécommande pour avancer la vidéo jusqu'à 18h58. Wolinski scrutait l'écran, Tarik quant à lui observait attentivement le visage de leur suspect. À l'image, la jeune victime, après avoir jeté un œil sur son portable, commençait à aller et venir dans le magasin, elle sortit du champ.

« C'est là qu'elle a dû baisser le rideau métallique... » La jeune fille revint derrière sa caisse et tapa un code quand quelque chose l'interrompt, on la vit lever la tête et se diriger vers l'entrée.

« Là c'est moi, dit Wolinski, j'ai toqué à la porte, elle est venue m'ouvrir. »

À mesure que les images défilaient Wolinski les commentait. « Voilà, là elle m'a reconnu, je viens de temps en temps, alors elle m'a ouvert. J'ai plié mon parapluie et je suis entré. Vous voyez, je lui donne mon ordonnance. Elle part me chercher mon médicament, et je l'attends. »

Effectivement à l'écran la jeune fille était toujours dans l'arrière boutique. À 19h07, elle sortit une boîte d'un grand tiroir et retourna au comptoir.

« Là je lui règle ce que je dois et elle me raccompagne à la sortie... »

À l'écran, elle et lui étaient sortis du champ de la caméra. Wolinski fronça les sourcils et trouva le temps long. 19h09, on ne se rend pas compte à quel point les minutes sont longues dans la réalité, se disait Wolinski... 19h10, Wolinski reparu et sortit de la pharmacie. « Ah voilà vous allez voir, là, elle va me suivre et fermer derrière moi... »

— On ne la verra plus à partir de là, Monsieur Wolinski.

— Comment ça, mais si... Je suis allé payer, elle m'a raccompagné et elle a fermé, je la revois encore faire le geste...

Wolinski était stupéfié, aucune trace de la jeune fille derrière lui...

« C'est truqué ! hurla-t-il d'un coup, ce n'est pas possible, ce n'est pas comme ça que ça s'est passé, je vous dis la vérité !

— Vous voyez bien que ça ne s'est pas passé comme vous le prétendez, lui fit remarquer Sonia.

— Je ne comprends pas... C'est un coup monté, ce n'est pas possible...

Wolinski, en pleine détresse, se prit la tête entre les mains et se replia sur lui-même en répétant que ce n'était pas possible. Il demanda à ce que la vidéo soit rembobinée pour la revoir à nouveau.

« Qui pourrait vouloir vous monter un coup ? Vous avez des ennemis ?

— Mais non, je ne crois pas... »

Après une dizaine de secondes de silence, Tarik demanda :

« Avez-vous tué Marie Allard ?

— Non, je ne l'ai pas tuée, je vous le jure.

— Dites-le nous, vous l'avez tuée ? surenchérit le commissaire.

— Mais non, je vous dis, ce n'est pas moi, ce n'est pas possible, peut-être que je ne me souviens pas exactement comment ça s'est passé, mais je ne l'ai pas tuée, j'en suis certain, je vous en prie croyez moi bon sang !

— Je crois plutôt que vous l'avez tuée, moi, répondit Sonia.

— C'est faux, je vous dis ! Bon sang croyez-moi, ce n'est pas une preuve, que se passe-t-il après ? Il y avait peut-être quelqu'un d'autre que je n'ai pas vu !

— La seule personne qu'on voit après c'est son père qui arrive sur les coups de 21 heures et ressort en ameutant tout le quartier.

— Je ne l'ai pas tuée commissaire, fit Wolinski en regardant Sonia droit dans les yeux, cette vidéo est truquée. »

Sonia fut étonnée par l'aplomb du quinquagénaire. L'espace d'un instant, elle eut un doute, ce qu'elle prenait depuis tout à l'heure pour une mascarade n'en était peut-être pas une, peut-être disait-il vrai... Elle repensait à ce que Tarik avait dit plus tôt puis se ressaisit d'un coup, un truquage, c'était invraisemblable.

« Je veux rentrer chez moi, reprit Wolinski, soit vous m'inculpez, soit vous me laissez partir. »

Tarik regarda Sonia l'air circonspect, il fallait tirer tout cela au clair. Sonia prit son téléphone et appela le procureur...

Six jours plus tôt, neurobiologie versus psychanalyse.

Quand Clara entra dans la salle de réunion, tout le monde était déjà installé et semblait n'attendre qu'elle. Le professeur Willem, qui avait organisé l'assemblée, se leva pour venir à sa rencontre.

« Pour ceux qui ne la connaissent pas encore, je vous présente Clara Kreis, elle vient d'obtenir son doctorat en psychologie clinique à la suite d'une brillante thèse sur les tests projectifs, je ne me trompe pas Clara ?

— Non, non, c'est tout à fait ça.

— Clara vous connaissez les docteurs Jusdier et Hermigg du service psychiatrique de l'hôpital, je vous présente monsieur Vigostani, docteur en neuropsychiatrie qui a suivi la jeune Tiaa pendant trois mois dans son service à Zurich. Il est accompagné de son collègue, le docteur Frutiger. Excusez-moi Docteur, je n'ai pas bien saisi votre spécialité...

— Neuropsychiatrie, comme le docteur Vigostani, nous avons travaillé ensemble sur certains travaux, mais je crois qu'il m'a convié parce que je suis spécialisé dans le traitement des troubles autistiques. »

Le terme "traitement" avait heurté les oreilles de Clara. Dans sa pratique, elle avait toujours préféré parler d'accompagnement. C'était la grippe qu'on traitait, pas l'autisme.

« Et voilà le docteur Dunkle qui nous vient de Paris où il dirige un centre de recherche en psychiatrie, c'est bien ça ?

— C'est cela, répondit-il.

— De Paris ? s'étonna Clara. Vous avez fait de la route...

— J'ai un très vieil ami qui habite dans le coin et que j'ai malheureusement trop peu l'occasion de voir. Par ailleurs votre sujet de thèse m'a beaucoup intéressé, j'avoue avoir un peu

forcé la main à ce bon vieux professeur Willem pour être de cette petite réunion.

— Vous avez lu ma thèse ?

— Avec beaucoup d'intérêt même ! Mais nous en reparlerons peut-être plus tard, il me semble que nous sommes là pour étudier le cas de Tiaa, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, reprit Willem. Voilà maintenant sept mois que nous la suivons au sein de notre service, et j'avoue avoir beaucoup de difficultés à me prononcer sur son cas.

— C'était aussi le cas pour nous, rajouta le docteur Vigostani.

— J'ai demandé à mademoiselle Kreis de nous exposer ses conclusions afin que nous les confrontions aux vôtres, reprit Willem. J'espère que de notre discussion, nous pourrions tirer quelques éclaircissements. Vous voulez commencer Clara ? »

— Oui, oui, laissez-moi le temps de sortir mes notes... »

Clara éparpilla quelques feuilles sur la table et sortit de sa pochette le test de Rorschach qu'elle avait utilisé quelques heures plus tôt avec Tiaa.

« Un test de Rorschach ? Ça fait une éternité que je n'en ai pas vu, s'étonna le docteur Frutiger. Vous utilisez encore ce genre de test ? »

Clara ne sut comment prendre la remarque.

« C'est même le pilier de mon travail de recherche, affirma-t-elle. Ce n'est pas tant les résultats qu'on obtient grâce aux cotations mais davantage la relation que cela permet de créer avec le patient. Vous l'établissez comment, la relation, vous ?

— Avec des électrodes ! rétorqua Vigostani en entraînant Frutiger dans un rire complice qui permit de détendre un peu l'atmosphère. »

Clara sourit poliment mais ne trouvait pas cela très drôle. Elle n'était pas du genre à plaisanter facilement quand il s'agissait de ses patients.

« Il ne vous embêtera plus Mademoiselle Kreis, je vous en prie, poursuivez, l'invita le docteur Vigostani.

— Merci, donc... J'ai eu de nombreuses occasions de m'entretenir avec Tiaa, de l'observer, il n'aura échappé à personne ici qu'elle présente de nombreux traits autistiques.

Pour autant, vous aurez peut-être également remarqué qu'elle était en mesure d'avoir une conversation, même précaire, avec un interlocuteur. On pourrait tirer de ces observations que Tiaa est dans un processus évolutif, et qu'elle tend à acquérir de plus en plus d'autonomie, qu'elle sort, entre guillemets, peu à peu de son autisme. Mais depuis sept mois que nous la suivons ici, je n'ai personnellement constaté aucun changement, de quelque ordre que ce soit. Elle semble s'être parfaitement adaptée à son trouble, je dirais qu'elle se connaît bien, et que son ouverture aux autres ne serait due qu'à sa propre volonté.

— Selon vous, elle ne serait alors pas autiste au sens strict, comment en êtes-vous venue à ces conclusions Docteur Kreis ? demanda Vigostani.

— Tiaa serait à ce que j'ai pu remarquer hypersensible. Bien au-delà d'une hypersensibilité commune que l'on pourrait rencontrer par exemple chez des personnes déficientes qui auraient développé un sens comme le toucher ou l'ouïe pour un non-voyant. Chez Tiaa, ce sont tous les sens qui en permanence reçoivent un afflux colossal d'informations. La plupart du temps elle est donc occupée à comptabiliser chaque événement jusqu'à ce qu'éventuellement on parvienne à capter son attention, à la sortir de ses calculs en quelque sorte. Cette captivité, j'emploie le terme à dessein, est d'autant plus importante qu'elle fait montre d'une intelligence tout à fait hors norme.

— J'ai constaté en effet de nombreuses zones hypertrophiées sur les IRM de son cerveau, rajouta Vigostani. Et je corrobore vos conclusions, elles sont comparables à celles qu'on rencontre chez des déficients visuels ou auditifs.

— J'ai imaginé quelques dispositifs, principalement picturaux, pour parvenir à canaliser son attention et essayer de mobiliser au maximum un échange verbal autour de ce qu'elle pouvait voir, percevoir et donc ressentir. C'est là que le Rorschach m'a semblé être tout à fait pertinent à utiliser. Cependant, j'avais peur que les taches de Rorschach offrent un peu trop de prises à son hypersensibilité. J'y suis donc allée à tâtons. J'ai commencé par lui présenter des formes géométriques pures, et de plus en plus complexes, jusqu'à très

récemment des tâches de peinture que j'avais moi-même réalisées en faisant tomber une petite quantité de peinture sur une feuille blanche. Tiaa a très bien réagi et a commencé à faire des descriptions qui sortaient de l'espace formel des représentations, elle a commencé à projeter des intentions, à décrire ce qu'elle pensait être une signification à la tache. Avec l'accord du professeur Willem, j'ai passé aujourd'hui avec elle un test de Rorschach et j'avoue ne pas avoir eu vraiment le temps de tout correctement interpréter. Je dirais que ce test confirme en partie mes hypothèses, dans la mesure où Tiaa a semblé prendre du plaisir à décrire les images, sans pour autant s'étendre en commentaires, elle a évoqué le lien parental, a projeté un personnage papillon qu'elle a identifié à elle-même et elle a même évoqué l'idée que d'autres images puissent exister, que le test n'était pas terminé. »

Dunkle sourcilla à cette remarque de Clara.

« J'ai fais passer des centaines de Rorschach et je n'avais jamais entendu ce genre de réponse auparavant. Je crois que si nous devons entreprendre un travail à l'avenir avec Tiaa, ce serait de parvenir à stabiliser son attention, et éventuellement l'aider à maîtriser l'utilisation de ses sens. J'ai imaginé certains dispositifs qui permettraient de commencer...

— Nous développons avec le docteur Frutiger un nouveau type d'appareillage électronique qui permet de gérer les flux électriques directement sur un réseau neuronal spécifique, intervint Vigostani.

— Par électrochoc ? demanda Hermigg intéressée.

— Pas seulement, précisa le spécialiste, c'est un couplage entre des micro-diffusions chimiques de neurotransmetteurs inhibiteurs à courte durée de vie et des nano-impulsions électroniques transmises en direct sur les axones. »

Clara n'en revenait pas. Elle venait de passer un quart d'heure à parler de Tiaa qu'ils étaient déjà tous en train de parler de technologie neuronale.

« Où voulez-vous en venir Docteur Vigostini ? demanda Clara.

— Nous pourrions, avec l'accord des parents, lui implanter une de nos interfaces sous-cutanées pour essayer de diminuer les flux d'informations que vous décrivez.

— Je ne suis même pas certaine que ce que j'avance est vrai et j'ai peur que cela serve davantage vos recherches que ma patiente, répondit sèchement Clara qui n'avait pu se retenir de faire la remarque.

— Vous croyez que c'est avec un Rorschach que vous allez la soigner Mademoiselle ? ironisa Frutiger.

— Pensez-vous que ce soit le désir de Tiaa d'être soignée, Monsieur ? Avez-vous seulement écouté son désir ? Pris en compte son mode de vie ?

— Tous les malades désirent être soignés, c'est une évidence, rétorqua le médecin. Et s'ils ne le désirent pas consciemment c'est qu'ils n'en sont pas capables.

— Et donc vous, vous en êtes capable pour eux ? C'est bien cela ?

— Hop, hop, hop, fit Willem pour essayer de faire tomber la pression. Je suis ravi de voir qu'il y a du débat.

— Il y a du débat sur les méthodes, mais pas sur Tiaa, remarqua Clara.

— Il faudrait vous mettre à la page Mademoiselle, envenima Frutiger qui se sentait remis en cause par la jeune femme. Nous sommes à l'ère de l'imagerie et des neurosciences, la psychanalyse est utile, mais elle a fait son temps...

— C'est toujours pareil avec les cognitivistes, vous ne parlez que de méthodes, de moyens, de comportements, de traitements, d'efficacités et tellement peu des gens !

— Nous avons autant à cœur que vous de soigner les patients, Mademoiselle Kreis, tempéra Vigostini.

— C'est bien ce que je disais, soupira Clara. Il me semble qu'un bon psychologue n'a pas la prétention de soigner qui que ce soit, c'est là où nous divergeons, maintenant si vous voulez bien m'excuser, je pense avoir à peu près tout dit Professeur, je vais vous laisser discuter du traitement à administrer à la patiente.

— Ne le prenez pas comme ça Clara, s'attrista Willem.

— Il n'y a pas de mal ne vous inquiétez pas, nous nous revoyons demain, Madame Hermigg, Messieurs... »

Clara sortit de la pièce dans un silence pesant.

« Et bien, nous n'avons pas de clinicienne aussi chevronnée par chez nous, remarqua Dunkle qui semblait avoir pris beaucoup de plaisir à assister à la scène.

— Clara est une excellente psychologue, elle peut parfois être assez réfractaire à la froideur scientifique, spécifia Willem. J'avoue parfois moi-même avoir un faible pour ses prises de positions, ça me rappelle à ma lointaine jeunesse. Par ailleurs Monsieur Vigostini, je ne suis pas certain que les parents de Tiaa soient tout à fait prompts à faire installer des puces électroniques dans le cerveau de leur petite fille.

— Pourrions-nous les rencontrer ? demanda Vigostini. J'aimerais beaucoup les revoir et m'entretenir avec eux sur ce sujet. Nous avons fait beaucoup de progrès depuis un an...

Le droit.

« Paul Rivet, j'écoute ?

— Oui, Monsieur le Procureur, c'est le Commissaire Costello...

— Alors où en êtes-vous Commissaire avec ce suspect ?

— Il est dans la salle à côté, il attend d'être inculqué ou il exige qu'on le laisse partir.

— Il a dit quoi ?

— Que c'est un malentendu, qu'il n'a rien fait.

— Vous l'avez confronté à la vidéo ?

— Il dit qu'elle est truquée.

— Ah ! Elle est bonne celle là, il n'a pas trouvé mieux ?

— L'officier Ajloun se pose des questions, l'individu à l'air franchement désespéré, moi je crois qu'il ment, mais je commence à avoir quelques doutes, et on n'a que la vidéo, et ils sont tous deux hors champ, on ne voit rien de l'acte en lui-même.

— Ça prouve sa présence sur les lieux du crime. J'ai reçu le rapport du légiste, c'est une mort par étranglement comme les neuf autres meurtres, mais on n'a aucune empreinte, aucune trace exploitable, pas d'ADN. On n'a donc aucune preuve directe, hormis cette vidéo où effectivement on ne voit pas ce qui se passe. Il est le seul à entrer et sortir de la pharmacie, et la fille est morte, il en dit quoi ?

— Il n'en démord pas, il dit que la vidéo est truquée.

— Envoyez-la à un expert en truquage vidéo, qu'on élimine cet argument à la con.

— Ok.

— Bon sinon en gros, on n'a que la vidéo...

— Le légiste a pointé sur son rapport que les marques de strangulation sur la fille de la pharmacie correspondent aux neuf autres meurtres. On pourrait vérifier tous ses alibis ?

— Oui, vous pouvez toujours, mais une fois en garde à vue, son avocat lui dira de ne pas répondre à ces questions. Le profil des filles correspond, le *modus operandi* aussi, mais si on n'a rien de sérieux pour l'inculper sur ce meurtre, on n'aura rien pour les neuf autres, vous allez devoir le relâcher... »

L'un et l'autre étaient renvoyés à leur réflexion.

« Si on veut l'avoir il nous faut des aveux, reprit le procureur. Il faudrait qu'on lui mette un peu la pression, voir comment il réagit. Il était le dernier sur le lieu d'un crime, ça justifie la garde à vue.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Si on le lâche dans la nature, on n'aura rien de plus, le seul moyen c'est de le faire parler. Mettez le en garde à vue. Il est comment là ?

— C'est-à-dire ?

— Physiquement son état ?

— Ça va, il a la cinquantaine, mais le gars est solide...

— Et mentalement ?

— Je peux pas vous dire, il paraît complètement à la ramasse, au début il s'est mis en colère, mais là il est un peu abattu. En même temps c'est peut-être de la comédie... Je sais pas...

— Bon, cuisinez le un peu et rappelez-moi. »

Sonia s'apprêta à raccrocher quand la voix du procureur se fit entendre à travers le haut parleur, elle remit l'écouteur à son oreille et demanda au procureur de répéter.

« Allez y franco commissaire, une fois relâché, on aura beaucoup moins de possibilités, je vous rappelle que c'est la première piste sérieuse en deux mois, il serait souhaitable de mettre fin à ce carnage surtout en période électorale, j'ai tout le parquet au cul sur cette affaire... Et pas un mot aux médias tant qu'on n'a rien ! Ils me font assez chier comme ça ces cons... »

Sonia raccrocha et retourna dans la salle de visionnage.

— Je vous mets en garde à vue pendant 24h.

— Je ne veux pas que vous parliez à ma femme de ces histoires de meurtres, Loïs est fragile, je ne souhaite pas qu'on l'inquiète s'il n'y a pas lieu.

— On l'interrogera s'il faut, Monsieur Wolinski.

— S'il le faut, ça ne pose pas de problème, pour l'instant je réponds à vos questions, et vous n'avez pas encore prouvé quoi que ce soit, une fois que vous en aurez fini avec moi, si vous avez encore quelque chose à me reprocher, vous pourrez faire ce que vous voudrez, mais laissez ma femme hors de ces histoires... »

Tarik avait relevé tout ce que Wolinski venait de dire... Il y aurait un moment où interroger sa femme serait quelque chose à faire. Sonia, quant à elle, avait en tête le souci de la procédure, elle prononça le départ de la garde à vue :

« Il est 20h35, je vous place en garde à vue à compter de maintenant Monsieur Wolinski. Vous connaissez vos droits ?

— Évidemment que je connais mes droits, c'est mon métier le droit. Vous n'étiez pas née que j'avais déjà mon doctorat.

— Les lois ont peut-être changées depuis le temps, vous ne croyez pas ?

— L'inviolabilité de la vie humaine, la liberté, la paix, rien d'indissoluble, rien d'irrévocable, rien d'irréparable ; tel est le droit. L'échafaud, le glaive et le sceptre, la guerre, toutes les variétés de joug ; telle est la loi.

— Montesquieu ? demanda Tarik.

— Victor Hugo. Le droit parle et commande du sommet des vérités, la loi réplique du fond des réalités, le droit se meut dans le juste, la loi se meut dans le possible, le droit est divin, la loi est terrestre. Voilà pour les citations, la loi évolue en fonction des mœurs et de la société. Et comme nous sommes dans une société folle, la loi, c'est devenu n'importe quoi. Elle vous permet de priver de liberté un honnête citoyen sur la foi d'une vidéo ou d'une parole d'expert ! J'ai le droit à la liberté, mais vous m'en privez, voilà tout ce qu'il y a à dire.

— Merci pour le cours Professeur. »

Sonia s'en était sortie avec ce sarcasme et poursuivit.

« Vous avez le droit de passer une visite médicale. Vous avez le droit de garder le silence. Vous avez le droit d'être assisté par un avocat de votre choix pendant toute la durée de la garde à vue. Si vous n'en connaissez pas on peut vous en attribuer un d'office.

— J'aimerais pouvoir joindre Maître Robert Lanicci dès que cela sera possible pour lui, s'il vous plaît.

— Vous avez ses coordonnées ?

— Dans mon portable oui.

— Bon, très bien, on va l'appeler. »

Le prisme d'une nouvelle vie.

Clara était épuisée par sa journée. Elle avait passé toute son après-midi à préparer cette réunion, quel gâchis. Ces neuropsychiatres étaient de plus en plus obtus et obstinés. Tous ne juraient plus que par des appareillages électroniques ou l'inoculation de nanobidules, on ne parlait plus des sujets et de leurs histoires. C'était déplorable.

Il était tard, la jeune psychologue, qui s'était retranchée dans son bureau pour terminer de rédiger ses notes au propre, se décida à rentrer. Son oncle Oskar n'aimait pas la savoir trop tard dehors.

« C'est moi, je suis rentrée ! fit-elle dans le grand hall.

— Ah Clara, nous t'attendions ! fit la voix de son oncle en provenance de la bibliothèque. »

Nous ? se demanda-t-elle.

« Vous êtes partie dare-dare tout à l'heure Mademoiselle Kreis, déclara une autre voix masculine. »

Curieuse, Clara s'avança vers la bibliothèque.

« Docteur Dunkle ? fit-elle surprise.

— J'ai été plus rapide que vous ! Je vous présente Oskar, le vieil ami dont je vous ai parlé, mais vous devez connaître votre oncle bien mieux que moi, s'amusa-t-il, fier de son effet.

— Et bien ! Si je m'attendais...

— Clara, je te présente Damien Dunkle, nous avons fait nos études de psychiatrie ensemble sur les bancs de la fac de Zurich, expliqua Oskar. Nous avons même partagé quelques années de lycée !

— Heureuse de vous connaître Monsieur Dunkle, et désolée pour ma petite crise de tout à l'heure, je ne sais pas de quel bord vous êtes, mais c'est fatigant à la fin d'entendre à ce point dénigrer la clinique et la psychanalyse.

— Rassurez-vous, c'était parfait ! Je ne suis d'aucun bord en particulier, et justement, c'est aussi une des raisons de ma venue ici. J'aurais été très déçu si nous n'avions pas pris ne serait-ce qu'une minute pour discuter un peu de votre thèse. Pourquoi vous être à ce point intéressée au test de Rorschach ? Cela fait bien dix ans qu'on ne s'en sert plus tellement ?

— Excusez-moi, interrompit l'oncle Oskar en se levant, je vais nous chercher un petit encas...

— Pourquoi le test de Rorschach ? reprit Clara. J'ai l'impression d'avoir toujours vécu avec... Je passais des heures devant la planche qu'il y a là. »

Clara se retourna en désignant sur le mur un agrandissement de la planche numéro X.

« J'étais fascinée par les formes, c'est un peu comme les nuages qu'on déchiffre, sauf que les taches de Rorschach ne bougent pas, et pourtant, d'année en année vous y voyez toujours des choses différentes. Les images ne changent pas, c'est tout votre intérieur que vous sentez mouvoir à chaque nouvelle projection de votre esprit.

— La fameuse puissance plastique que décrivait Rorschach lui-même... »

Clara sourit en constatant que ce Dunkle en savait beaucoup plus qu'il ne semblait vouloir le montrer... Elle se leva et décrocha un livre de la bibliothèque. Elle l'ouvrit et lut un passage :

« D'abord les formes doivent être relativement simples... Ensuite la répartition de la tache dans l'espace de la planche doit satisfaire à certaines conditions du rythme spatial : sinon le tableau n'a pas de puissance plastique et la conséquence en est que beaucoup de sujets rejettent les images comme "de simples taches", sans se livrer à des interprétations. »

— En effet, Docteur Dunkle, la puissance plastique, c'est bien cela, fit Clara en refermant le « *Psychodiagnostic* » d'Hermann Rorschach. Les taches de Rorschach ont un

véritable pouvoir évocateur qui invite irrémédiablement à l'interprétation. Tout dans la tache participe à son pouvoir, sa symétrie, ses aspérités, les différences de nuances, les contours, le rythme, tout donne envie de lancer ses idées. Herman Rorschach a légué au monde dix taches dont l'esthétique provoquera encore de nombreuses années l'imaginaire des gens. Mais le test n'est pas tout, il faut prendre en compte le dispositif dans son ensemble. Le sujet qui passe le test s'adresse à quelqu'un dans la pièce, à un psychologue qui va enregistrer et noter ses réactions face aux planches. C'est cela à mon sens qui fait la valeur du test, la relation qui s'instaure immédiatement avec le thérapeute. Dire ce que l'on voit dans ces images, c'est un peu comme faire lire son journal intime.

— Et c'est pour cela que vous êtes si sévère avec les neuropsychiatres ?

— Ils ne sont pas tous férus de gadgets à fourrer dans les cerveaux des patients, mais je trouve qu'on passe tellement à côté de l'essentiel quand on prend des heures à discuter du morceau de cerveau qui dysfonctionne...

— L'essentiel... Ce serait quoi selon vous ?

— L'humain, le sujet, son histoire, ce qu'il raconte de lui, du monde, ce qu'il ne dit pas, ce qu'il aime, ce qui lui fait peur, son désir, son être, son angoisse, il y a mille choses à entendre avant d'analyser la partie matérielle qui semble s'être dérégulée... Connaissez-vous quelqu'un de correctement réglé Docteur Dunkle ?

— Vous avez raison, le désordre intérieur, la névrose, c'est ce qui fait de nous des êtres humains. »

L'oncle Oskar revint dans la pièce un plateau à la main. Dunkle s'approcha pour saisir un morceau de jambon Serrano.

— Vous êtes psychiatre ? demanda la jeune femme.

— Docteur en neuropsychiatrie.

— Et vous exercez à Paris même ?

— Je suis à la tête d'un tout nouveau type de centre expérimental qui a vu le jour il y a cinq ans maintenant. Nous y avons réuni plusieurs départements de petites dimensions pour expérimenter le futur de la psychiatrie actuelle. Le centre que je dirige comporte trois pôles, deux pôles de recherche et

un pôle d'expérimentation. Ce dernier offre un cadre privilégié pour promouvoir les résultats des recherches conduites dans les deux autres pôles de l'établissement, il s'agit d'un hôpital de jour de petite taille et d'une unité de médecine légale. Ce qui fait surtout l'originalité de ce centre, ce sont ses deux environnements de recherche en neurosciences et en psychologie clinique. Le Président de la République a souhaité remettre la France en pointe dans le secteur de la psychiatrie, ce projet représente le fleuron de la recherche. La psychiatrie telle qu'on la connaît aujourd'hui a fait son temps, il faut dorénavant offrir au public des structures ancrées au cœur de la cité pour répondre à tous les besoins concernant la santé mentale. Nous essayons de tirer les meilleurs résultats de chaque discipline de recherche pour les appliquer à des cas concrets dans la société française. Nous faisons de la recherche en biologie neuronale, neurosciences, robotique, et tout ce qui peut se rapporter à la recherche en psychologie cognitive et également sur l'entretien clinique, le cadre d'analyse, la relation avec le patient, les tests projectifs etc..

— Intéressant... Et vous testez ces nouvelles techniques directement sur des patients dans votre hôpital de jour ?

— Eh bien, c'est tout de même assez encadré, on ne peut pas tout tester de n'importe quelle manière, mais disons qu'en dédiant le centre à cet objectif, la contrainte de l'expérimentation sur l'humain est moins délicate à aborder. Nous avons des patients qui viennent du monde entier pour faire soigner des troubles qu'on ne peut soigner nulle part ailleurs.

— Vaste programme... C'est une chance de pouvoir disposer d'infrastructures de ce type en Europe.

— Voudriez-vous en être ? »

Clara crut mal entendre et fit répéter le français. Il était bien sérieux et venait de lui faire une proposition d'embauche. Lucidement, Clara reprit ses esprits et demanda des précisions :

« De quel poste s'agit-il au juste ?

— Vous seriez directrice de recherche au pôle de psychologie clinique, il nous manque quelqu'un pour animer la

recherche sur les tests projectifs et houspiller un peu tous nos neurobiologistes.

— Eh bien, cela me paraît très intéressant, mais je n'ai pas beaucoup d'expérience... Je ne sais pas si je serai à la hauteur... »

Dunkle se mit à rire et répondit du tac au tac :

« Bien sûr que vous le serez Docteur Kreis, vous feriez honneur à votre père... »

— Et à ton oncle, interjeta Oskar.

— Je suis tout à fait du point de vue du professeur Willem à ce sujet, reprit Dunkle, la clinique a besoin d'innovation. Vous aurez une grande marge de manœuvre, le but étant de valoriser la discipline, ce que vous souhaitez faire, il me semble. Vous travaillerez au côté des docteurs Champenois, Bailly et Léger. »

Clara était impressionnée, elle connaissait de nom le docteur Champenois et avait lu bon nombre d'articles des docteurs Bailly et Léger, elle trouvait leurs travaux fascinants et travailler avec eux lui paraissait hors de portée... Elle était tentée de dire oui, d'emblée, mais trouvait tout cela beaucoup trop précipité. Il fallait d'abord qu'elle en parle autour d'elle, qu'elle sache vraiment de quoi il retournait... Dunkle devança ses doutes et tout en ouvrant sa serviette pour y chercher des documents, il lui dit :

« Willem n'y voit aucun inconvénient, il y est même tout à fait favorable, même s'il perd un de ses meilleurs éléments, je ne fais que rapporter ses propos. Je vous laisse un peu de temps pour réfléchir, voici quelques documents qui présentent le centre et les différents services, si vous avez des questions voici ma carte, c'est le numéro de mon bureau, j'y suis une bonne partie du temps, réfléchissez vite tout de même, la clinique donne des résultats, mais à long terme, si vous voulez continuer vos travaux de recherches et approfondir vos connaissances, c'est maintenant qu'il faut commencer !

— Merci pour cette offre... Je... Je vais réfléchir vite, je vous donne une réponse dans les deux jours.

— Parfait, cela me convient. L'heure tourne, je dois vous laisser, j'ai un avion pour Paris à 21h30 et je n'aimerais pas le louper. Appelez-moi. »

Damien Dunkle se leva, Oskar et Clara accompagnèrent le mouvement. L'homme était grand, la silhouette longiligne, il tendit la main et eut un large sourire. Clara le lui rendit, elle qui mesurait un petit mètre soixante disparaissait dans l'envergure du bonhomme.

De retour dans la bibliothèque, Clara faisait machinalement les cent pas, la tête baissée, plongée dans ses pensées.

« Alors ? lança Oskar. Une place au PPRISME, c'est pas mal ça non ? »

Clara regarda la plaquette que lui avait laissée Dunkle, il était écrit "*PPRISME, Psychiatrie, Psychologie, Recherche Internationale sur la Santé Mentale et ses Évolutions.*"

« Oui, c'est pas mal, répondit Clara.

— Que comptes-tu faire ?

— Et bien... euh... Je ne sais pas trop, que dois-je faire ?

— Damien est un homme ambitieux, ce centre c'est son bébé. Il a tissé tout un réseau en France dans le domaine de la psychiatrie, jusqu'aux plus hautes sphères du pouvoir. C'est un cognitiviste, un scientifique de renom mais il est très ouvert d'esprit, et tu as pu le remarquer, il s'intéresse beaucoup à la clinique.

— Il est impressionnant...

— Je le connais suffisamment pour te dire qu'il te laissera beaucoup d'autonomie. Je pense que c'est une opportunité à saisir. »

Clara perçut une once de tristesse dans le ton de son oncle. Elle pensa immédiatement qu'accepter ce poste signifiait un départ pour Paris, et qu'automatiquement, elle devrait changer de vie, quitter la Suisse et le laisser seul à Berne.

« Ne t'en fais pas pour moi, anticipa Oskar. Tu dois vivre ta vie, il faudra néanmoins que tu fasses attention à toi. Paris ce n'est pas Berne, et la France n'est pas la Suisse. Diderot et

Rousseau furent amis sincères avant de se détester. Je suis fier de toi ma grande, Clara... Docteur Kreis ! »

Oskar attrapa Clara dans ses grands bras, la jeune femme muette sentait jaillir en elle l'émotion.

Ses yeux se mirent à briller. L'oncle était ému lui aussi.

Clara était montée dans sa chambre. Oskar était resté quant à lui dans la bibliothèque en face de la planche numéro X. Il s'était servi un verre de scotch avec glaçons. Après quelques gorgées, il sortit son portable et composa un numéro qu'il connaissait par cœur.

« Allô ?

— C'est Oskar. Je n'ai certainement pas besoin de te rappeler la règle, mais je voulais m'assurer que tu ne lui dises rien... »

Dunkle restait silencieux.

« Fais attention à elle, reprit Oskar, je te la confie, c'est une bonne petite, elle n'a que moi et je n'ai qu'elle.

— Ne t'en fais pas, ce poste sera un peu difficile pour elle au début, mais ça va aller, j'ai une bonne équipe qui sera là pour la soutenir.

— Merci Damien, bon voyage et à bientôt.

— C'est cette année qu'on se revoit, non ?

— Oui, comme d'habitude. »

Dunkle referma le clapet de son portable, l'hôtesse appela les femmes enceintes, les personnes à mobilité réduite et les classes affaires à se présenter pour l'embarquement. Sa veste sous le bras, la main tenant son passeport, le billet soigneusement inséré à la page photo, il se leva et rejoignit la file qui se constituait d'une dizaine de personnes.

2^{EME} PARTIE

Clara est petite fille. Devant elle se forme un souvenir vapoureux, une silhouette, ronde, douce, sa mère, peut-être. Un homme l'accompagne, juste derrière, Clara se sent bien. Elle avance à leur rencontre, tend la main pour les toucher mais ils s'effacent. Clara est seule, au seuil de la grande maison familiale, elle entend une promesse lointaine, maman, papa, reviendront. Au beau milieu du grand hall d'entrée, ovoïde, vide, carrelé d'un damier noir et blanc, elle attend. Entre ses mains, elle tient une petite clé, celle qui ouvre le coffre au secret. Des chaussures rouges, de longues jambes s'alternent en cadence et marchent tout autour d'elle. Ces gens qu'elle ne voit pas lui disent des mots sourds, voilà que l'angoisse grandit en elle, on veut lui prendre sa clé. Les carreaux noirs se sont changés en autant de précipices, les chaussures tournent et claquent des talons sur les carreaux blancs. La peur saisit la petite Clara, elle voit peu à peu le carreau qu'elle occupe se rétrécir, le vide qui menace. Elle lève les yeux, devant elle un immense fou en bois se déplace en silence, glissant en diagonale. Au sommet, deux doigts géants le manipulent. L'oncle Oskar joue aux échecs. Clara, devenue grande, dispute la partie. Dans sa main, plus de clé. Tout semblait joué d'avance, d'un geste délicat, Clara fit d'abord tomber sa dame, puis son roi ; l'échiquier présentait deux morts.

« *Paris Gare de Lyon, ici, Paris Gare de Lyon, assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le train.* » L'annonce SPCF sortit Clara de son rêve. Elle s'agita brusquement dans la panique.

« Ne vous en faites pas, dit aimablement un passant qui remarqua son stress. C'est le terminus, vous aurez le temps de descendre. »

Elle s'occupa de rassembler ses affaires, et vérifia que rien ne manquait dans son sac, son ordinateur portable, son téléphone cellulaire, son cahier, son stylo bille, « *L'homme sans qualité* » le roman de Robert Musil qu'elle n'avait pas fini de lire, son passeport suisse, un peu de liquide et son agenda. Il ne manquait rien. Elle avait fait le tri avant de partir et avait jeté un certain nombre de papiers, dépliant divers, ou autres tickets froissés. Faire le ménage dans son sac, c'était synonyme de changement, et quel changement...

C'était la première fois qu'elle venait à Paris. Pour l'instant elle n'eut l'occasion de voir à travers les fenêtres que la grisaille du bitume sur lequel étaient en train de filer des centaines de voyageurs pressés. Dans le wagon de seconde classe du TGV, à l'étage, elle suivait la queue, attendant de pouvoir rejoindre sa valise. Autour d'elle quelqu'un avait abusé du parfum, on lui avait dit que Paris puait, ce n'était pas ce qu'elle imaginait. Quelqu'un l'aïda à attraper sa valise, elle trouva les gens plutôt serviables et aimables. Les parisiens n'étaient pas si froids qu'on le disait ; peut-être que ceux-là venaient d'ailleurs ?

Elle passa devant les toilettes de l'étage, bifurqua et descendit les escaliers pour atteindre la sortie. Clara posa un pied sur le quai, déposa sa valise du mieux qu'elle pût, s'éloigna du trafic sans prendre le temps de lever la tête. Quel tourment que cette foule en remous ! Elle souffla un coup et se redressa. Clara entrouvrit la bouche d'émerveillement et contempla la toiture faite de ferraille et de verre. Ce n'était pas la gare Saint-Lazare, il manquait peut-être la vapeur des locomotives d'antan, mais il y avait dans cet endroit l'impression d'un tableau de Monet. C'était sa première rencontre avec la France, cette vieille dame élégante, cette gare grise et bleutée, enfumée d'une rumeur populaire, triste et effervescente, lieu de passions transies. Elle prit cinq bonnes minutes pour goûter ses émotions. La foule se déversait en flot continu vers les sorties. Au cœur d'un concert assourdissant de roulettes en plastique martelant l'asphalte du quai, elle décida enfin de se joindre au mouvement. Clara traîna péniblement le poids de sa valise pour rejoindre l'extérieur. Elle attrapa un

taxi et indiqua sa destination, un hôtel du cinquième arrondissement qu'elle avait choisi à proximité du PPRISME.

Elle avait rapidement décidé d'accepter l'offre du docteur Dunkle, une occasion pareille ne se représenterait pas deux fois. Clara allait s'installer à Paris et n'y croyait pas encore tout à fait.

Premier violon et tintamarres.

Depuis sept heures du matin, Wolinski se faisait interroger. Il avait dû dormir par intermittence deux heures à peine, entrecoupées par les protestations musclées de quelques délinquants nocturnes. Wolinski était étranger à ce monde, ces lieux le répugnaient, cette saleté, ces conditions à la limite de l'inhumanité. L'homme de droit qu'il était s'indignait des conditions que l'on faisait subir aux gardés à vue, il avait entendu dire que c'était abject, mais n'y avait jamais vraiment cru. La privation de liberté réveillait la partie bestiale des hommes, on devenait acariâtre, agressif, parfois plaintif. La garde à vue faisait son office, Wolinski accusait le coup. Depuis 20h30 la veille, il n'avait toujours pas eu l'opportunité de consulter son avocat. La réforme de la garde à vue, qui datait maintenant d'une dizaine d'années, aurait pu conduire à plus de justice, c'était sans compter la baisse des effectifs et des crédits de la justice. Les salaires des justiciables avaient eux aussi pris un coup, il fallait désormais s'en remettre à des avocats privés. C'était comme pour tout, l'ironie du système néolibéral, davantage de liberté pour ceux qui possédaient davantage de moyens... Lui n'avait pas trop à se plaindre de ce point de vue, d'autant qu'entre collègues, on ne se demandait pas d'honoraires.

La matinée de Maître Lanicci était prise par une audience, il ne pouvait se rendre au commissariat qu'aux alentours de midi. Wolinski avait tout de même pu s'entretenir une petite minute avec lui au téléphone. L'avocat lui avait conseillé le silence sans pour autant lui intimer de rester muet, si l'on n'a rien à se reprocher autant dire la vérité. Inutile par ailleurs de s'étendre sur les détails ou de répondre à des questions sur d'autres histoires que celles pour laquelle on l'interrogeait.

Wolinski répétait avoir tout dit, Costello ne lâchait rien, Ajloun, lui, n'était pas bavard, mais il sentait que sa présence pesait sur le moral du suspect.

Dans la salle d'interrogatoire, le commissaire Costello tournait en rond, agitée, tandis que l'officier Ajloun observait Wolinski piquer du nez. Les cheveux hirsutes, la barbe naissante, des poches brunes sous les yeux, le professeur d'université était avachi sur sa chaise, épuisé. Il passait de temps à autre la main sur son visage en tirant sur la peau. Sonia venait de lui poser une question à laquelle il n'avait même pas réagi, accablé d'une âpre lassitude, il ne dédaignait même plus regarder ses interlocuteurs.

« Alors ? renchérit Tarik. Vous faisiez quoi quand cette fille s'est faite étrangler ? » Surpris par le ton avivé de l'officier Ajloun, lui qui d'ordinaire ne disait rien, Wolinski sursauta et chercha d'un regard rougi de sommeil celui des deux qui lui avait parlé, il répondit en dodelinant de la tête :

« Je ne sais même pas quel jour de la semaine c'était ! Mon avocat m'a conseillé de ne pas répondre à ces questions sur les autres filles, je n'ai déjà pas tué celle-là, pourquoi voudriez-vous que j'aie tué des gens ? La nuit je ne bouge pas de chez moi, je dors. »

Les réactions de Wolinski étaient de plus en plus lentes, elles étaient presque toutes précédées de balbutiements ou de bégaiements... Il répondit du bout des lèvres :

« Votre femme peut le confirmer ? demanda Sonia ? »

Dégouté, il balança sa tête en arrière, lâcha un soupir bref et reprit :

« Ma femme aussi dort la nuit vous savez. Non mais franchement, Inspecteur, ce n'est pas sérieux. Tout ce que je peux vous dire c'est que je n'ai rien fait à cette fille ni aux autres, je ne les connais pas, je vous ai tout dit, je ne sais pas pourquoi vous vous acharnez contre moi, je n'ai rien fait. »

Sonia vacillait sur ses convictions initiales, elle ne se raccrochait qu'à l'instinct. Le mode de vie de Wolinski était on ne peut plus routinier, il ne partait jamais en vacances, passait son temps chez lui, dans ses bouquins ou ses écrits. Son seul problème était d'apparaître sur une vidéo.

Il y était cependant bel et bien sur cette vidéo, elle inclinait à croire que ce vieux monsieur n'était rien d'autre qu'un professeur mais elle sentait en lui une force sombre et l'imaginait tout à fait capable de tuer de sang froid. Sonia avait le sentiment qu'il pouvait très bien être un genre de psychopathe, tout cela était bien trop réglé et normal pour être honnête. Elle avait l'impression que Wolinski connaissait parfaitement le déroulement des étapes d'interrogatoire et prenait un malin plaisir à les tenir en haleine.

Tarik pensait peu ou prou la même chose. Il admirait l'élocution parfaite de Wolinski. Quand bien même c'était eux qui posaient les questions, c'était lui qui rythmait les échanges. Tarik sentait qu'il avait peut-être affaire à un véritable cas d'école, ce personnage collait presque trait pour trait au profil qu'il avait élaboré pendant ces deux longs mois d'enquête et de profilage psychologique. Il avait décrit le tueur comme un chef d'orchestre, virtuose et déterminé. Et là, pendant l'interrogatoire, la musique semblait inexplicablement écrite à l'avance, il y avait les pauses, les crescendos, les répétitions de thèmes, Wolinski était le premier violon et répondait aux tintamarres. Il n'était surpris de rien, bien qu'il feintait la chose avec beaucoup de justesse. Était-il un monstre, un génie ou un pauvre pékin ahuri retrouvé là par hasard ?

Tarik sentait que ce n'était pas dans son attitude ou dans ce qu'il disait qu'ils trouveraient la vérité. Ils ne pouvaient pas non plus se fier à leurs impressions puisque le spectacle que donnait à voir Wolinski était parfaitement orchestré. Ils n'auraient que les preuves matérielles auxquelles se raccrocher, et malheureusement la vidéo ne montrait rien de la scène du meurtre. Tout cela paraissait de plus en plus mince, l'heure avançait, le procureur devait arriver vers 14 heures pour faire le point et ils n'avaient toujours rien obtenu de concret...

Tarik regarda sa montre, l'avocat n'allait pas tarder à arriver. Il se leva et demanda à Wolinski :

« Vous avez faim ?

— Oui, je n'ai rien avalé depuis hier, je n'ai pas pu manger ce matin.

— Je vais vous chercher un sandwich. Commissaire, je peux vous voir deux minutes ? »

Sonia le suivit à l'extérieur.

« "On n'arrive à rien, je pense pas que ça serve à quelque chose de continuer, mais je crois que tu devrais le cuisiner encore un peu.

— Ça sert à rien mais je le cuisine encore, ça tombe bien j'avais que ça à foutre.

— Soit il joue la comédie, et dans ce cas, il va finir par se contredire. Soit il ne ment pas et il va finir par vraiment craquer. S'il ne craque pas, c'est bizarre.

— Putain Tarik, sois clair.

— Il n'a pas arrêté de jouer le pauvre grand-père, professeur d'université blabla... S'il est le type qu'il prétend être, il va finir par craquer et avouer n'importe quoi, donc cuisine le encore, jusqu'au bout.

— Mouais.

— Le problème, c'est que son avocat va le remettre d'aplomb. Donc vas-y franco.

— Rivet doit venir en début d'après-midi, il va vouloir du résultat.

— Hum...

— Et toi ? Tu vas faire quoi ?

— Moi je vais essayer de creuser le personnage. J'ai demandé à Roussel d'étudier un peu son passé pour voir si on a quelque chose, je vais faire le point avec lui.

— Tu vas lui chercher à bouffer là ?

— Ouais, tu veux un truc ?

— Prends-moi un sandwich au poulet s'il te plait, j'ai la dalle. »

Dans le hall du commissariat, un homme venait d'entrer, il croisa Tarik qui se déplaça pour le laisser passer. Les épaules larges, de petite taille, la silhouette ramassée, habillé d'un costume gris, chemise bleu ciel, cravate violette, un cartable de cuir marron à la main, l'homme se rendait à l'accueil pour s'annoncer un peu essoufflé :

« Maître Lanicci, je viens voir mon client Henri Wolinski qui est en garde à vue. »

Wolinski semblait pressé d'échanger avec son ami, Costello leur accorda la demi-heure légale d'entretien privé.

Lanicci s'empressa de demander des nouvelles à son ami :

« Comment ça va ?

— Difficile, ils m'en font baver, écoute, c'est une histoire de fous, je ne comprends pas ce qu'ils me veulent.

— Désolé, je n'ai pas pu venir avant, as-tu fait comme je t'ai dit au téléphone ce matin ?

— Oui j'en ai dit le minimum... De toute façon, les questions qu'ils me posent n'ont aucun sens...

— Il n'y a rien qui tient la route. J'ai vu qu'ils n'avaient qu'une vidéo dans le dossier, on y voit quoi ?

— On m'y voit récupérer des médicaments et sortir de la pharmacie... La fille et moi sortons du champ, je m'en vais tandis qu'elle, on ne la revoit plus.

— Et ?

— Et visiblement ils l'ont retrouvée morte, étranglée.

— Qui a fait la découverte ?

— Son père, deux heures plus tard.

— Deux heures plus tard ? Il s'en passe des choses en deux heures...

— La vidéo a tourné tout le long, et rien ne semble avoir bougé à partir du moment où je suis sorti.

— Tu as regardé les deux heures de vidéos ?

— Non, c'est ce qu'ils m'ont dit.

— Ah, c'est ce qu'ils t'ont dit... »

Étonné, l'avocat prit un temps pour remettre tous les éléments en ordre dans sa tête avant d'en faire un résumé circonstancié :

« Tu viens dans une pharmacie chercher des médicaments...

— C'est ça.

— Tu étais le dernier client. Sur la vidéo on ne voit personne d'autre entrer ou sortir après toi, on ne revoit plus la fille, et on la retrouve morte deux heures après...

— La vidéo est peut-être truquée ?

— Comment ce serait possible ?
— Je ne sais pas... Le fait est que je n'ai rien fait à cette fille ! »

Lanicci réfléchissait à cette hypothèse. Il se mit en retrait pour bien mesurer le poids des apparences. Son ami s'était mis sans le vouloir dans une situation délicate. Dans les prétoires, une fiction plausible valait parfois mieux qu'une réalité banale et invraisemblable... Mais il ne fallait pas écarter la thèse de la vidéo truquée. Ne pas pouvoir prouver que la vidéo n'avait pas été trafiquée serait éventuellement un argument de défense ; tout le monde pouvait bidouiller de la vidéo de nos jours, il arriverait à broder une histoire au jury en cas de procès.

« Peut-être que quelqu'un s'est planqué dans la pharmacie, qu'il a attendu que tu sortes pour sauter sur la fille et la tuer dans un angle mort de la caméra ? Ont-ils bien fouillé les lieux ? demanda l'avocat.

— Ce serait la moindre des choses, je pense qu'ils l'ont fait.
— Ce sont eux qui doivent prouver que tu es coupable. La seule chose que la vidéo montre, c'est ta présence et surtout l'absence de tout autre individu. Dans ce cadre-là, ils sont en droit de présumer que tu es le coupable, du moins c'est ce qui paraît être l'évidence, mais il ne s'agit que d'intuition, d'hypothèses et d'incertitudes, on ne peut baser une accusation solide que sur une preuve tangible. Ils vont donc chercher des aveux.

— À force, je vais finir par craquer et dire n'importe quoi...
— Si tu avoues un crime que tu n'as pas commis, ta vie sera foutue, il ne faut surtout pas que tu te laisses embarquer dans leur jeu. On a deux pistes à leur offrir, l'éventualité que quelqu'un soit resté sur place, qu'il ait attendu et filé je ne sais comment, ou encore l'hypothèse que cette vidéo soit truquée... Ça ne pèse pas lourd, mais des apparences contre des apparences ça fait le poids, le doute profite toujours à l'accusé, surtout qu'ils n'ont rien d'autre, aucun juge n'acceptera d'instruire sans une preuve valable, s'ils n'ont que ça, ça ne tiendra jamais devant la cour. Ne t'en fais pas, même si ça à l'air un peu compliqué, le dossier est vide et tu sortiras de garde à vue ce soir sans qu'on puisse à nouveau t'inquiéter à

propos de cette vidéo. Bon là ça fait une demi-heure, il nous restera une demi-heure d'entrevue privée si tu veux, ça va aller ? D'autres questions ?

— Non, ça va aller. Je vais essayer de tenir, merci Robert.

— Je vais rester avec toi pendant l'heure qui suit pour les interrogatoires, après je devrai partir.

— Merci, ça va me faire du bien. »

Lanicci était parti à la rencontre du commissaire Costello et de l'officier Ajloun. L'avocat coucha son cartable sur le bureau de Sonia, posa l'une après l'autre ses deux mains par-dessus. « Ce type devait être un chieur » pensa très fort Sonia. Tarik, comme à son habitude, observait en silence.

« D'abord, Commissaire, déclama l'avocat, j'aimerais vous dire que je n'apprécie guère la façon dont vous avez traité mon client, lourdement suspecté de meurtre sur la foi d'une vidéo qui ne prouve qu'un concours de circonstances. Je le retrouve ce midi dans un état plutôt piteux et ne doute pas que vous y soyez pour quelque chose. Cela expliquera largement l'état de confusion dans lequel vous l'avez plongé à plusieurs reprises. »

« La vidéo est tout de même sans équivoque, vous ne croyez pas ? Votre client s'envole, et Marie Allard meurt étranglée, c'est l'opération du Saint-Esprit ?

— Mon client n'a tué personne, rien n'indique sur la vidéo qu'il ait fait quoi que ce soit à la victime. Je trouve au contraire que cette vidéo est plutôt louche, j'aimerais la faire expertiser, elle aurait tout à fait pu être truquée.

— Mais bien sûr !...

— C'est une éventualité parmi tant d'autres.

— Et vous pensez à quelles autres éventualités ?

— C'est à vous d'y penser Commissaire, c'est à vous que revient l'obligation de prouver la culpabilité de mon client, jusqu'à preuve du contraire, il est innocent, il n'a rien fait d'illégal, la vidéo prouve tout au plus qu'il était présent à la pharmacie et qu'il est parti.

— La vidéo est en train d'être expertisée. On n'y trouvera aucun truquage. Et Wolinski est le dernier à avoir visité les lieux.

— Quelqu'un aurait très bien pu se cacher dans le local en attendant l'opportunité pour se faufiler et prendre la fuite ? Avez-vous bien vérifié les lieux ? »

La fouille avait été sommaire et la vidéo avait été arrêtée après l'arrivée de la police, quelqu'un aurait pu en effet s'échapper. Ni Sonia ni Tarik n'eurent d'argument à opposer à l'avocat.

« À votre silence, Commissaire, j'en déduis que la fouille n'a pas été correctement menée...

— Nous avons procédé à la fouille complète des lieux. Il n'y avait aucune planque et on n'a trouvé personne.

— Vous n'avez peut-être pas bien cherché. »

Sonia était confuse, elle avait du mal à se convaincre que la fouille avait été rigoureuse. L'avocat changea de sujet pour achever sa victoire :

« Quand est-ce que nous pourrons voir votre expert, Commissaire ?

— Quel expert ?

— L'expert pour la vidéo »

Agacée, Sonia décrocha le téléphone, chercha le numéro de l'expert qu'elle avait griffonné sur un mémo.

« Allô ? fit l'expert au bout du fil.

— C'est le commissaire Costello à l'appareil, j'aimerais savoir quand votre rapport sera prêt ?

— C'est-à-dire que je suis obligé de passer les deux heures trente de film, image par image, et j'en suis à la moitié, j'ai d'abord passé le flux vidéo à l'oscilloscope pour vérifier qu'il n'y avait pas eu de sautes sur le canal de luminance...

— On veut juste savoir si la bande a été truquée.

— Je vais faire pour le mieux, je peux être au commissariat vers 17 heures.

— Ok, on vous attendra, prenez le temps qu'il faut. »

Sonia raccrocha et Lanicci demanda :

« Alors ?

— 17 heures.

— Très bien. Je viendrai écouter ce qu'il a à dire. D'ici là vous n'avez pas besoin, ni même intérêt à continuer de harceler mon client concernant ce crime, il a été suffisamment coopératif. »

L'avocat boucla son cartable et s'adressa une dernière fois aux agents de police :

« Dernière chose, il est évident que si vous ne parvenez pas à faire un lien entre mon client et ce meurtre, il va de soi que les accusations de meurtre concernant les neuf autres filles n'ont aucun lieu d'exister, sommes-nous d'accord ? »

— Cela va de soi, Maître, reprit Sonia. »

L'avocat avait raison, sans les aveux de Wolinski, la vidéo ne suffisait pas à fonder des accusations...

Tarik était conforté dans l'idée qu'ils n'arriveraient plus à rien avec Wolinski, il valait mieux décortiquer son profil, étudier soigneusement son passé, son comportement, ce qu'il avait dit, ce qu'il n'avait pas dit et mieux cerner le personnage.

5^e Ar., Chambre 11m², grand salon, fille uniquement, 5600f cc.

Clara arpentait les rues parisiennes. Le trafic n'était pas aussi dense qu'elle se l'était imaginé. Elle avait vu Paris dans les films et retrouvait un peu l'idée qu'elle se faisait de la métropole française.

La Suissesse avait passé toute la matinée à éplucher les petites annonces immobilières, assise dans le beau fauteuil de l'entrée de son hôtel. Même si elle avait maintenant les moyens de se prendre un appartement seule, elle avait envie d'une colocation. C'était histoire de se faire des amis, partager des sorties, se fondre dans la masse.

Elle avait repéré une annonce qui l'intéressait. Le loyer était d'un montant correct, une grande chambre était disponible, pas très loin du PPRISME, c'était idéal. Si la fille de l'annonce était sympa, les valises étaient prêtes. Elle s'appelait Olivia. C'était un joli prénom, elle verrait bien.

246bis. C'était là. La façade était plutôt défraîchie. Les gaz d'échappement avaient noirci la pierre, mais l'aspect extérieur importait peu.

Sur l'interphone, elle repéra le nom : Olivia Kaldan. Elle était en avance d'un bon quart d'heure, mais comme elle n'avait rien d'autre à faire et éventuellement d'autres appartements à visiter, elle décida de sonner.

« Oui ? »

— C'est Clara Kreis, je viens pour l'annonce, j'ai appelé ce matin...

— Ah oui monte, c'est au troisième. »

La gâchette du loquet se libéra, Clara poussa la porte de tout son poids et pénétra dans une petite cour intérieure. Le

couloir menait sur un jardinet, au fond un porche en verre abritait l'entrée de la cage d'escalier. Au sol, la pierre était usée. Elle attrapa la rampe en bois et sentit comme une caresse. Le colimaçon de chêne luisait d'une érosion douce et racontait toute une histoire.

Elle arriva un peu essoufflée au troisième palier, les étages étaient hauts, elle se dit que ça ne ferait pas de mal à ses fesses, depuis qu'elle ne dansait plus, elle déplorait la disparition de ses lignes tendues que jalousaient ses copines. Mais elle n'avait pas perdu espoir, elle trouverait peut-être un cours pour s'y remettre.

La porte était entr'ouverte, elle entendit au loin dans l'appartement :

« Entre, entre ! Je suis dans la cuisine ! »

Clara poussa la porte et referma derrière elle. Un chat vint immédiatement se faufiler entre ses jambes. La petite bête était rousse, tigrée et ronronnait en zigzagant d'une jambe à l'autre. Clara eut alors scrupule à avancer, elle resta prisonnière de cette affection soudaine et se pencha pour gratifier le félin de quelques caresses. Olivia apparut en face, dans l'encadrement de la porte de la cuisine.

« Je te présente Carotte, ça te dérange pas les chats ?

— Non, non, je n'en ai jamais eu, mais j'aime beaucoup ça, répondit Clara.

— Je m'en occupe bien, t'auras pas à t'en faire, elle pue pas, elle est propre et gentille comme tout !

— Cool.

— Bon, je te fais la visite ?

Clara avait réussi à se débarrasser de Carotte, et emboîta le pas à Olivia. La fille avait l'air franchement sympa, dans le vent. Elle avait le type un peu scandinave, à peu près la même taille qu'elle, un mètre soixante tout au plus. Elle n'avait jamais vu en revanche une telle couleur de cheveux. Comme Olivia était devant elle, Clara prit le temps d'observer sa chevelure en détail. Les racines étaient foncées, presque noires, et se dégradèrent rapidement vers le châtain, le cinquième centimètre était blond, extrêmement clair, à la limite du blanc, mais ce n'était pas une couleur artificielle, ça se voyait. Ses

cheveux étaient aussi fins que des fils de soie et ils se rejoignaient en mèches formant des surfaces striées comme un disque vinyle blanc, verni, très brillant. Elle était blonde mais c'était en fait la qualité de son cheveu, lisse et fin, qui donnait cette impression de blancheur en reflétant la lumière. Le plus surprenant, c'était l'intensité du contraste ; alors qu'Olivia s'était retournée pour lui présenter la pièce principale de l'appartement, Clara continuait de fixer ses cheveux. Olivia ne se rendit compte de rien.

Elle lui montra sa chambre, le petit coin de Carotte sur le balcon, couvert, avec accès chatière. Le salon était équipé d'un bel espace de vidéo projection. Clara avait repéré la place pour son étagère et ses bouquins, il y avait même un endroit pour y mettre son fauteuil de lecture, il embellirait certainement la pièce. Clara apprécia la présence de quelques plantes en bonne santé et languissait de découvrir sa future chambre. Olivia ouvrit la porte, la pièce était entièrement vide, bien ensoleillée pour une journée d'hiver, et les murs venaient de recevoir un coup de blanc. En bonne V.R.P., Olivia commenta :

« D'habiter au troisième, ça permet d'avoir une belle lumière, la rue Saint-Jacques n'est pas très bruyante la nuit, c'est du double vitrage, on n'entend rien. Et en face j'ai pas encore remarqué de voyeur ! »

La jeune femme, qui devait approcher l'âge de Clara, agrémenta son trait d'humour par un clin d'œil. Cela fit sourire Clara. Elle était sous le charme. Mais il manquait un détail d'importance, Clara voulait voir à quoi ressemblait la salle de bain. Elle avait noté la présence d'une baignoire dans l'annonce, c'était un bon point, mais elle voulait tout de même s'assurer que l'agencement et la propreté des lieux lui convenaient.

Une fois devant la porte close de la salle de bain, Olivia s'arrêta. Elle regarda Clara d'un air malicieux, toqua et dit à haute voix :

« On peut entrer ? » Clara était amusée par la folie douce de cette jeune fille, elle était pleine d'entrain. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand elle vit la porte s'ouvrir de l'intérieur.

Une voix d'homme retentit et dit avec un fort accent anglais gêné par le dentifrice et la brosse à dents :

« C'est bon tu peux en... » L'homme, tout juste vêtu d'une serviette accrochée à la taille, s'interrompt à la vue de Clara éberluée qui se camouflait timidement derrière Olivia. Olivia, elle, s'amusait du théâtre qu'elle venait de mettre en scène.

« Clara, je te présente Aaron, Aaron, Clara, la nouvelle coloc'.

— Enchantée... Euh.

— T'en fais pas, il n'habite pas ici, il est juste venu chercher sa dose hier soir.

— Sa dose ? demanda Clara qui allait d'étonnement en étonnement...

— De câlins... C'est mon chéri.

Ce coup-ci Clara se mit à rire. Aaron secoua la tête en levant les yeux au ciel, il retourna se pencher au-dessus du lavabo pour terminer son brossage.

Clara put constater que la salle de bain était propre, décorée d'un goût douteux, mais c'était original, elle était emballée. Elle partagea son sentiment avec Olivia qui l'avait visiblement déjà adoptée :

« C'est super, je trouve ça vraiment génial.

— Cool, le loyer est de 5 600 francs avec les charges, la caution de 10 000, tu veux emménager quand ?

— Euh... je suis à l'hôtel pour l'instant, j'ai une grosse partie de mes affaires en Suisse, j'attendais de trouver un appartement pour savoir ce que je prendrai de chez moi...

— Apporte ta valise ce soir, tu dormiras dans le canapé le temps de te trouver un lit.

— C'est possible ?

— T'es en France ici ma belle, tout est possible ! »

Ça ne pouvait pas mieux commencer. C'était un peu comme quand on hésite à se mettre à l'eau, et qu'une amie espiègle vous éclabousse en rigolant. Elle se retrouvait comme une grande à nager dans la métropole, poussée par une personne familière, dans une eau un peu froide, piquante, presque glacée, mais tellement agréable une fois qu'on y était.

Politique, hypothèses et paniques nocturnes.

Le procureur Paul Rivet était dans sa berline bleu nuit, une allemande de bonne facture. Sur France Info, en parallèle de l'affaire des étranglements du cinquième, la campagne présidentielle battait son plein. Le président Quentin Vernet, de la Droite Sociale Républicaine, était au pouvoir depuis cinq ans et se représentait pour un nouveau mandat. Après un court épisode à gauche en 2012, la droite était repassée à la tête de l'État français. En 2017, pour avoir continué la politique libérale de la droite et n'avoir pas pu empêcher le déclin de l'euro, le PS avait explosé, l'aile droite avait fondé le Nouveau Parti Socialiste Démocrate en faisant alliance avec le centre démocrate chrétien libéral en berne depuis des années. L'aile gauche avait rejoint les anticapitalistes qui plaidaient pour une refonte totale du système. Depuis les crises à répétition, l'Europe et le monde s'étaient crispés, les pays arabes avaient rejoint les tendances mondiales néolibérales, de nombreux conflits internes avaient éclaté de-ci de-là pour le contrôle des ressources énergétiques, la distribution de l'eau ou l'approvisionnement en nourriture. La grande tendance politique était à la régulation des marchés, ce qui sous-tendait par ailleurs son maintien quoi qu'il en coûtait. Depuis l'abandon de l'euro et le retour aux monnaies nationales, chaque pays avait constaté un fort maintien autour de 20 points des partis d'extrême-droite. La droite se maintenait solidement à 36 points, le centre droit, dorénavant allié à la gauche, faisait autour de 8 points et ne parvenait plus dans ces conditions à peser dans le débat. Ils servaient tout au plus à représenter la tranche de ceux qui croyaient encore à la formule socio-libérale. La véritable opposition, rassemblée sous la bannière de l'Alternative Socialiste, comprenait les

quatre grands partis restés solidement ancrés à gauche : le Nouveau Parti de Gauche, renforcé par les élus socialistes ayant quitté le PS, Force Écologie, anciennement Europe Écologie les Verts et les partis d'extrême-gauche. Conduite par une candidate unique, Marie-France Rousso, l'Alternative Socialiste oscillait dans les sondages entre 30 et 34 pourcents. S'ils voulaient l'emporter face à la droite le 24 avril prochain, l'opposition devait faire basculer l'opinion, faire une alliance impossible avec le Parti Social Démocrate ou encore mobiliser les citoyens abstentionnistes, déçus, résignés, qui s'étaient détournés de la chose politique depuis au moins dix ans. Cette affaire de meurtres en série qui occupait depuis un mois les journaux n'arrangeait pas les affaires du pouvoir en place qui prônait la rigueur sécuritaire, c'était une épine dans le pied et Rivet était aux avant-postes pour régler tout ça. Malgré tout, le candidat de la droite conservait une bonne avance dans les sondages.

Le candidat Vernet avait orienté sa campagne sur la santé, à juste raison, ce serait l'argument décisif pour remporter la victoire. La crise qui résultait de toutes les autres était la crise sanitaire. Il y avait eu la crise des subprimes, les incidents nucléaires graves dont on ne savait toujours pas la portée, le dérèglement climatique qui avait entraîné des exodes massifs, l'écologie n'était plus seulement une préoccupation de bobos, c'était un enjeu vital pour l'écosystème global. Les gens devenaient fous. Dans un contexte où le burn-out était passé dans le langage courant, les suicides professionnels se multipliaient. Les pathologies liées au stress, les troubles du comportement, les anomalies génétiques, les problèmes de stérilité, les virus nouveaux qui apparaissaient chaque année, les cancers provoqués par l'alimentation, les produits à base de pétrole et la radioactivité, tout cela faisait que le monde entier était tourné vers les annonces devenues quotidiennes de l'OMS. À la radio le chroniqueur s'emportait :

« Si la France est encore en pointe dans le domaine de la santé publique, c'est seulement parce que dans le reste du monde les prestations sanitaires et sociales ont considérablement baissé, quand elles n'avaient pas disparu !

Les grandes puissances mondiales autrefois émergentes, la Chine en tête, ont financé des programmes de recherche ambitieux et sont en passe de combler leur retard depuis qu'elles sont devenues les premières places de fabrication de médicaments. Les chinois sont également en pointe pour ce qui est de la formation des professionnels de santé. La médecine chinoise, vieille de plusieurs millénaires, prend sa revanche ! Bientôt la France comme d'autres pays, appauvris par les crises successives, croulant sous les dettes consenties sur le marché privé, devra acheter ses vaccins à d'autres pays et cela continuera de ruiner l'économie nationale compte tenu de la faiblesse du franc. On a sauvé une première fois la sécurité sociale avec la réforme de 2016, mais l'accélération du phénomène pathologique conduira à la faillite du système par répartition, davantage de maladies chez les travailleurs, moins de travailleurs pour cotiser, c'est inéluctable, c'est un cercle vicieux. Ce n'est pas en taxant à nouveau l'industrie pharmaceutique ou les industries pétrolières que madame Rouso va résoudre le problème, sans elles nous nous priverons d'un nécessaire soutien à l'innovation. Il faut, et je rejoins l'analyse du candidat Vernet, s'attaquer directement au système, il y a certaines maladies que la société ne peut plus prendre en charge, les soins doivent favoriser impérativement et en priorité la population active, sans quoi le système s'autodétruit, il n'y a pas d'alternative. Il faut que chaque salarié, chaque employé, chaque travailleur puisse avoir des garanties de santé pour continuer à faire tourner le pays. Il faut diminuer les prises en charge des inactifs, c'est la seule solution ».

Le procureur coupa le contact et gara sa voiture à l'emplacement réservé en face du commissariat. Il sortit du véhicule, scruta les alentours et plongea une main dans ses cheveux pour les recoiffer. Il les avait courts, châains et épais bien qu'il commençait, la quarantaine aidant, à se dégarnir sur les lobes temporaux. Alors qu'il faisait plutôt gris, il s'était empressé de mettre ses lunettes de soleil, c'était une sorte de reflexe. Habillé d'un grand manteau noir recouvrant un costume taillé sur mesure chez un couturier de son quartier, il

traversa le trafic en passant entre une fourgonnette et un scooter. Sur la rampe menant au commissariat, il salua quelques agents qui le reconnurent et entra dans le bâtiment.

Le commissaire Costello, l'officier Ajloun et le procureur Rivet s'étaient enfermés dans un bureau pour faire le point.

« Bon alors on en est où, Commissaire ? » demanda Rivet pour introduire la conversation. On sentait bien au ton de sa voix qu'il attendait d'eux des avancées concrètes. Sonia évita les pirouettes et alla droit au but :

« On n'a rien obtenu.

— Rien de rien ?

— On l'a cuisiné toute la matinée, on était à la limite du vice de procédure.

— Ne me faites pas un vice de procédure, ce type est prof de droit, ça fait trop longtemps qu'on n'a rien sur ce dossier, hors de question qu'il nous file entre les doigts, pour une fois qu'on tient une piste... »

Personne ne surenchérit et le procureur se sentit obligé de relancer :

« Alors ? C'est lui ou pas ?

— L'officier Ajloun a une théorie, répondit Sonia. »

L'attention se tourna vers Tarik, attendant qu'il développe.

« Disons qu'il tient la garde à vue étrangement bien pour le type normal qu'il prétend être. J'aurais tendance à dire que pour un prof d'université sans histoire, comme il veut bien nous le faire croire, il n'a pas craqué une seule fois, ou dans un genre de faux-semblant. Il semble être physiquement touché, mais à aucun moment, il ne faiblit sur le plan émotionnel. Même en excluant la vidéo, ce type est quand même bien étrange. On a regardé un peu dans son passé, mais on n'a pas trouvé grand-chose, à part le fait qu'il ait perdu ses parents très jeune.

— Mouais...

— Il a été en foyer, a fait des petits boulots jusqu'à ses vingt-sept ans où il a commencé tardivement des études de droit. À trente-six ans, il est devenu le professeur de droit qu'il

est aujourd'hui, il est marié depuis presque trente ans avec la même femme, il y aurait juste à la limite un point d'interrogation sur son service militaire.

— Lequel ? demanda Rivet.

— Le dossier dit qu'il a été réformé P3.

— P4, ça me parle, mais P3 c'est quoi ? demanda Rivet.

— Quand vous passez la visite médicale à l'armée, vous avez des notes de 0 à 6 associées à des lettres, SIGYCOP, chaque lettre représente un élément du profil médical du candidat, le Y c'est pour les yeux par exemple. Un Y0 indique que vous avez une excellente vision, Y5 ça craint, 6 dans n'importe quelle lettre, vous êtes réformé d'office.

— Et le P, c'est pourquoi ?

— Psychisme. Pour le psychisme, on va de 0 à 5. Et 3 ça signifie que le candidat possède des inaptitudes temporaires au service en raison de troubles psychiatriques ou psychologiques, et la prise en charge médicale est incompatible avec le service actif. La plupart du temps, ils réforment pour un P3.

— C'est donc un psychopathe ! ironisa Rivet.

— Au moment où il a passé la visite médicale, il était peut-être dans une situation familiale délicate. Il faudrait voir le médecin qui a fait passer la visite, mais bon je ne suis pas certain que ça nous apprenne quelque chose d'intéressant.

— Super... Bon sinon, c'est qui son avocat ? »

— Il s'appelle Robert Lanicci...

— Lanicci ? Il va nous emmerder ce con.

— Vous le connaissez ?

— Oui, c'est un pénaliste assez renommé. Bon si je résume, on n'a que la vidéo. »

Costello se mit à nouveau à douter. Peut-être s'étaient-ils trompés dès le début, peut-être s'étaient-ils laissés emporter par l'euphorie d'avoir enfin les images d'un meurtrier potentiel. Comme l'avait dit Tarik, ils n'avaient eu jusque là aucun indice, et là, comme par miracle, le meurtrier leur laissait une vidéo où on pouvait clairement l'identifier. Cela ne correspondait pas aux agissements du meurtrier, il était beaucoup plus méticuleux ; s'il s'agissait d'un seul et même auteur, il n'aurait pas commis ce genre d'erreur.

« On peut faire quatre hypothèses à mon sens, déclara Tarik. Dans un premier cas, Wolinski est innocent, il nous dit la vérité, il est venu chercher son médoc et est parti, la vidéo est peut-être truquée ou quelqu'un s'est éventuellement caché dans la boutique, a tué la jeune fille, a attendu qu'on débranche la vidéo et qu'on sorte des lieux pour prendre la fuite.

— Vous y croyez ?

— C'est plausible, mais je n'y crois pas trop. Cependant ce sera clairement la ligne de défense qu'il prendra en cas de procès.

— Quoi d'autre ?

— Deuxième hypothèse, Wolinski est coupable, à ce moment-là il n'est peut-être l'auteur que de ce dernier crime en particulier, mais pas des autres. Il n'aurait pas pris en compte l'existence de la vidéo surveillance, pourtant bien indiquée à l'entrée par un avertissement en bonne et due forme. Celui qui a tué les neuf autres filles n'aurait pas fait cette erreur.

— C'est plausible aussi.

— C'est moins crédible que la première hypothèse.

— Ah bon ? demanda Rivet tandis que Sonia fronçait les sourcils.

— S'il n'était l'auteur que du meurtre de la pharmacie, ça fait longtemps qu'il aurait craqué et qu'il nous aurait tout avoué. Un mec de cinquante-six ans ne tue pas de sang froid pour la première fois sans exprimer de remords ou sans agir de manière erratique, et surtout sans mobile. J'ai pu à peine relever chez lui quelques signes de stress ou de panique, certaines personnes ont un sang froid hors du commun, mais je suis persuadé qu'avec le degré de maîtrise dont il fait preuve, Wolinski n'en serait pas à un coup d'essai, il y aurait eu des antécédents. Tant mieux pour nous car si on arrive à le coincer sur ce meurtre, on a de fortes chances pour qu'il soit aussi l'auteur des neuf autres, mais cet avis n'est valable uniquement que sur la base de mon expertise de comportementaliste...

— Donc ?

— Donc à mon avis s'il est coupable de ce meurtre, il en a commis d'autres, ou du moins on trouvera des antécédents.

- Quel genre ?
- Ça peut prendre la forme d'un simple mensonge, de la manipulation, mais ça peut aussi être des massacres en série, je ne peux pas vous dire, il aurait éventuellement un profil qui autorise à penser toutes sortes de choses.
- Donc s'il est coupable il a commis d'autres crimes ?
- C'est ça.
- Troisième hypothèse ?
- Il est toujours l'auteur de ce dernier meurtre mais ne sait pas qu'il a tué la fille.
- Comment il ne pourrait pas savoir ?
- Il y a quelque chose d'étrange chez lui, psychologiquement parlant je veux dire, il a peut-être agi sous l'empire d'une hallucination, a cru voir un monstre ou un ennemi à la place de la pharmacienne, il l'a alors tuée, puis il est parti, sans se souvenir de son passage à l'acte. On rencontre ce genre de violence dans certains cas rares de schizophrénie associés à la toxicomanie.
- Le type se shoote, il a des hallus et il tue des gens ?
- Non ce n'est pas ce que j'ai dit, il ne prend peut-être pas de drogue. Comment vous dire... Il aurait pu la tuer en se sentant quelqu'un d'autre, inconsciemment. Mais il n'y a rien dans son dossier, à notre connaissance, qui atteste d'un passif psychiatrique.
- Je veux bien être ouvert, mais elle est rock'n'roll votre troisième hypothèse... Vous pouvez m'expliquer comment on peut tuer quelqu'un sans s'en rendre compte, c'est quoi ? C'est un schizophrène c'est ça ?
- Je n'aurais pas dû vous parler de schizophrénie, ça n'a presque rien à voir. Il faut bien distinguer dissociation de la personnalité et construction de personnalités parallèles. En plus de ça, il faut bien mesurer ce qu'on entend par "personnalité". Dans le langage courant, on dira qu'untel à une personnalité plutôt joviale, qu'un autre sera plutôt difficile à vivre... C'est le danger de vulgariser les termes, à force de parler de "dédoubllement de personnalité", de "schizophrénie", ou même de "folie" dans les médias ou dans les films, on fait toute sorte d'approximations. En termes psychiatriques, "la

personnalité” prend en compte tout ce qui fait tenir un individu, sa capacité de perception de la réalité et sa capacité de jugement, son moi, son surmoi, et cætera. Passons les détails, ce n’est pas ça qui nous intéresse, reprenez que tout est affaire de “rapport à la réalité”. Le schizophrène, par exemple, peut perdre pied sans qu’on puisse comprendre pourquoi ni comment, sa perception de la réalité va s’altérer, il peut même avoir le sentiment de se morceler, de perdre une partie de lui, c’est comme si sa personnalité se désagrégeait. C’est pour ça que dans certains cas, d’hallucinations paranoïaques, il peut être amené à préserver ce qu’il a l’impression de perdre ou ce qui reste de lui en s’attaquant à ce qu’il ressent comme un danger, et ça peut prendre des formes très violentes. Mais dans tous les cas le schizophrène aura perçu le monstre ou un ennemi de façon réelle, il dira s’être consciemment attaqué à ce qui le persécutait, certains diront que Satan voulait les brûler et qu’ils devaient s’interposer, sauf que Satan était peut-être le voisin d’en face. Si Wolinski était schizophrène, il nous aurait donc raconté un truc du genre, or il n’a rien dit de tel. Dans le cas d’un trouble de la personnalité multiple, c’est l’identité qui se dissocie, et le rapport à la réalité n’est pas altéré, il est refoulé. Je m’explique : si vous voulez, il y a un moment où la réalité devient tellement insupportable qu’il s’opère une dissociation de l’identité, une dissociation psychique, totale ou partielle, un remplacement ou un ajout. C’est-à-dire que l’individu qui ne peut plus supporter l’angoisse, la perte de quelque chose ou de quelqu’un, se crée une autre réalité dans laquelle ce qui avait été perdu est conservé ou existe toujours. Ainsi cohabitent en un seul et même individu deux perceptions distinctes de la réalité. Dans certains cas encore plus rares, ces perceptions multiples contribuent à créer de véritables identités nouvelles, distinctes, dissociées l’une de l’autre et qui n’ont d’elles-mêmes aucune connaissance les unes des autres.

— Deux identités dans un seul individu ?

— En quelque sorte oui, deux, trois ou quatre identités et dont l’une peut être totalement connectée à la réalité, tandis que l’autre a suivi un développement complètement inconnu dans une réalité fictive ; cette dernière peut éventuellement être

violente ou meurtrière, et par ailleurs totalement inconnue de la première. Si vous voulez, c'est comme du somnambulisme, il s'opère un switch, l'individu déconnecte et devient quelqu'un d'autre jusqu'à retrouver son identité initiale. Et qui dit deux identités distinctes, dit deux consciences distinctes et il est alors impossible pour l'une de savoir ce qu'a fait l'autre.

— Et vous croyez que Wolinski a ce genre de trouble de personnalité multiple ?

— Si on établit un diagnostic psychologique de Wolinski et qu'on trouve un trouble, c'est à ce jour l'hypothèse la plus crédible, mais je n'écarte pas pour autant une dernière supposition.

— Et bien dites-nous ?

— Supposons que Wolinski soit le meurtrier des neuf autres filles. Rappelons que les profils correspondent, les meurtres ont tous eu lieu dans le cinquième, et le modus operandi est exactement identique pour les dix filles. Il organise un dernier meurtre, imaginons qu'il souhaite raccrocher, il s'arrange pour se faire arrêter sans qu'on puisse pour autant prouver que c'est lui qui a tué la dernière fille. On peut supposer que petit à petit, tous les éléments sur lesquels nous allons enquêter vont aboutir à des impasses, je pourrais éventuellement parier que l'expert nous dira que la vidéo est truquée, ce qui mettra en l'air tout notre dossier et si on n'arrive pas à prouver sa culpabilité pour ce meurtre, il ne sera pas inquiété pour les autres.

— Ce qui expliquerait également pourquoi il coopère... renchérit Sonia.

— Exactement.

— Je veux bien croire que les gens soient parfois détraqués, qu'ils soient prêts à imaginer des trucs de dingues mais ce serait pas un peu tordu comme histoire ? demanda Rivet. Vous ne croyez pas que c'est risqué d'apparaître sur une vidéo alors qu'on vient de commettre un crime ? Ce ne serait pas plutôt un manque d'intelligence au contraire ?

— Ce n'est qu'une hypothèse. Cela me paraît effectivement plutôt risqué pour lui, mais jusqu'à présent si nous étions dans cette dernière hypothèse, sa stratégie de disculpation fonctionne. De plus, le profil mégalomane n'est pas rare

chez les tueurs en série, ils prennent un malin plaisir à se jouer de la police en défiant l'ingéniosité et l'intelligence des enquêteurs, en se confrontant directement à eux, ce que semble apprécier Wolinski.

— C'est peut-être vous qui fantasmez en imaginant qu'il met au défi votre intelligence, releva le procureur.

— Peut-être...

— On va bien voir pour l'expertise vidéo, l'expert m'a dit qu'il passerait à 17 heures, informa Sonia.

— Très bien, j'y serai. Bon sinon, concrètement, on fait quoi en attendant, vous avez une idée ?

— Ce serait bien d'envisager une expertise psychologique, proposa Tarik. Mais ça prendrait du temps.

— Combien ?

— Environ quatre heures pour lui faire passer les tests, et une bonne heure pour la rédaction du rapport, je pense que pour un type comme lui, il va y avoir du boulot. »

Rivet regarda sa montre, elle affichait déjà 15 heures passées, le temps d'appeler un expert psychologue, d'en trouver un disponible, de toute manière, il ne viendrait pas avant 16 heures ou 16h30, ça les mènerait à 21h30 et ils dépasseraient le cadre de la garde à vue... Costello et Ajloun attendaient une décision du procureur.

« Bon, je vais appeler un expert dans le cadre de notre partenariat, on devrait en avoir un assez tôt mais certainement pas avant 16 heures, ça nous fait trop juste. Il va falloir reconduire la garde à vue pour 24 heures supplémentaires. Commissaire vous allez continuer à l'interroger sur son passé jusqu'à ce que l'expert arrive, on verra bien ce que ça donne, et vous Officier Ajloun, et bien, continuez de fouiller dans ses personnalités multiples là, c'est marrant votre truc.

— Je dois le prendre comment ?

— Prenez le bien Tarik. Bon, priorité sur cette enquête, vous renvoyez sur d'autres secteurs s'il vous arrive un truc, je veux que vous mobilisiez les agents les plus fiables sur le cas Wolinski. Mais attention, la presse ne sait pas qu'on a arrêté un type, et je ne tiens pas à ce que ça se sache. Vous restez au maximum cinq agents sur le coup. Je ne veux pas de gros titres

du genre “un serial killer psychopathe sort libéré d’une garde à vue”, j’en veux pas, c’est compris ? »

Les deux agents acquiescèrent en prenant la mesure des enjeux.

Une fois installé au volant de sa berline, Rivet déposa son portable sur le kit main libre. À l’aide d’une molette dissimulée sous le volant, il fit défiler son répertoire téléphonique jusqu’à la lettre “D” et déclencha la numérotation.

« Allo ?

— Damien, c’est Paul Rivet.

— Ah Paul, comment vas-tu ?

— Très bien merci, écoute, j’ai un type en garde à vue, ça a l’air d’être un tordu, est-ce que tu pourrais m’envoyer quelqu’un de chez toi pour faire une expertise psychologique demain ?

— Le matin, l’après midi ?

— Le plus tôt serait le mieux, je vais prolonger la garde à vue jusqu’à demain 20h30, 9 heures ce serait parfait.

— Je te propose 9h30.

— Super. C’est au commissariat du cinquième, l’agent en charge est le commissaire Costello.

— C’est noté.

— On fait ça dans le cadre de la convention SJ.

— Ok, nous viendrons à deux, je te propose un rapport clinique et cognitif, je m’occuperai personnellement de la partie psychiatrique.

— C’est bien si c’est toi qui viens faire l’expertise, c’est un gros coup... On a peut-être mis la main sur “l’étrangleur du cinquième” ».

Damien Dunkle raccrocha son téléphone et finit de noter les informations que le procureur venait de lui indiquer. 9h30, Ça tomberait à merveille.

De son côté, Paul Rivet faillit renverser une dame alors qu’il manœuvrait pour sortir de son emplacement. Il maugréa puis enfonça l’accélérateur.

La dame en question, Loïs Wolinski, avait la tête ailleurs, elle se demandait depuis la veille pourquoi la police retenait son mari. Elle n'en pouvait plus d'attendre seule à la maison et avait décidé de venir patienter au commissariat. On lui avait dit qu'elle n'aurait pas le droit de le voir, mais peu importait, elle voulait être là au cas où ils le relâcheraient plus tôt.

Sonia était déjà partie réinterroger Wolinski et Tarik était allé se chercher un café. Il avait besoin de sa dose de caféine, c'était presque un zombie. Mais il tenait, cela faisait tellement longtemps qu'il n'avait pas eu la sensation d'être sur le point d'aboutir.

Alors qu'il revenait du couloir, il reconnut Loïs Wolinski, elle ne l'avait pas remarqué et semblait totalement perdue. Tarik se souvint que Wolinski ne souhaitait pas qu'on parle à sa femme, il la disait fragile. L'officier entama la conversation avec l'idée qu'il pourrait lui soutirer quelques informations :

« Bonjour Madame Wolinski, vous allez bien ?
— Officier... Euh...
— Ajloun.
— Je suis inquiète pour mon mari, comment va-t-il ?
— Venez dans mon bureau, je vais essayer de vous faire un point sur la situation. »

« Comment va mon mari ?
— Et bien... Pour tout vous dire, ça ne va pas très fort...
— Comment cela ?
— Votre mari s'est mis dans une situation délicate, c'est le moins qu'on puisse dire...
— Ah bon ? Mais de quoi s'agit-il ?
— Je ne suis pas autorisé à vous le dire Madame.
— Pourquoi ? J'ai le droit de savoir, je suis sa femme.
— L'enquête est confidentielle, je ne peux vraiment pas vous dire...
— Je croyais qu'il devait juste témoigner et répondre à des questions ?

— Normalement je ne devrais rien vous dire Madame Wolinski, c'est une affaire très grave...

Loïs Wolinski, qui s'inquiétait déjà, avait soudainement blêmi en entendant l'officier de police évoquer quelque chose de grave. Elle imaginait toutes sortes de choses horribles, ne pas savoir quand il s'agissait de sa famille était parfois pire que de savoir la vérité... Tarik finit par lâcher le morceau...

« Votre mari est accusé de meurtre. »

Elle porta ses deux mains au visage et cacha la bouche qu'elle venait d'entrouvrir d'effroi.

Sans vraiment réaliser, elle chuchota :

« De meurtre... Mais c'est impossible, pas Henri, Henri ne pourrait pas faire ça, vous vous trompez, ce n'est pas possible... »

— Nous avons des éléments qui prouvent incontestablement certains faits et jusqu'à présent votre mari ne nous a pas donné de réponses satisfaisantes. Il n'a rien dit encore qui puisse l'innocenter... »

Tarik n'était pas fier de lui, il était en train de manipuler cette pauvre femme, et le faisait sciemment.

« Ce n'est pas tout, renchérit Tarik... »

Loïs Wolinski restait pendue aux lèvres de l'officier Ajloun qui rallongeait les silences pour exciter la tension.

« Nous avons de sérieuses raisons de penser que votre mari a des troubles psychologiques... Nous allons devoir lui faire passer des tests pour établir son profil... »

— Mais pourquoi ? Mon mari n'est pas fou !

— Là encore, nous avons certains éléments qui nous font penser le contraire...

— C'est à cause de ses rêves ? »

C'était une information clé.

« De quoi rêve-t-il ? »

Loïs eut un temps de répit et ne répondit pas immédiatement. Tarik avait pris un quart de seconde de trop à savourer sa victoire, la femme de Wolinski avait eut le temps de comprendre qu'elle avait peut-être trahi un secret.

« Je n'aurais pas dû vous dire ça... »

— Vous savez, nous sommes trois à diriger cette enquête. Il y a le procureur, monsieur Rivet, qui chapeaute l'ensemble en nous demandant de fouiller dans telle ou telle direction, une fois qu'il a ce qu'il veut, il va voir le juge et vous connaissez la suite. Il y a le commissaire Costello, que vous avez rencontrée hier et elle, elle croit dur comme fer que votre mari est coupable, et elle y croit de plus en plus à mesure qu'elle voit les preuves se confirmer une à une. Et il y a moi. Je suis un peu le "profiler" ici, en fait je m'occupe d'analyser les comportements des gens, trouver s'ils ont un profil plutôt coupable ou plutôt innocent. Et de nous trois, c'est moi qui ai le plus de doutes, c'est moi qui crois que c'est peut-être juste parce que votre mari est un peu déstabilisé qu'il n'arrive pas à nous expliquer ce qu'il a fait et à quel moment. C'est pour ça que j'ai insisté auprès du procureur pour qu'on lui fasse passer une batterie de tests afin de vérifier ce que je pense. Et vous savez ce que je pense ? Je pense qu'on pourrait faire une erreur si on n'écoute que les preuves matérielles et si on ne considère pas les éléments personnels qui jouent dans la psychologie de votre mari. C'est pour ça que je dois savoir absolument tout ce qui pourrait l'influencer ou le perturber. Au bout du compte, si je n'ai pas suffisamment d'éléments pour élaborer une argumentation solide auprès du procureur, ce sont les preuves qui auront le dernier mot, et si jamais on finit au palais de justice, on ne pourra plus rien faire pour votre mari... »

Loïs Wolinski était terrorisée. Tarik, qui passait son temps à dénoncer les méthodes de manipulations mentales dans les interrogatoires, était navré de constater leur redoutable efficacité, il n'avait plus qu'à poser les questions :

« Qu'est-ce qu'il voit dans ses rêves ? »

— Ça fait maintenant quelques semaines qu'il fait des cauchemars, il ne m'en parle pas trop. Ça le réveille en pleine nuit, il fait des crises d'angoisse, c'est pour ça qu'il prend des somnifères. Je crois que ça a à voir avec son boulot à la fac, j'ai l'impression qu'il me préserve un peu... »

Wolinski la préservait peut-être d'une histoire beaucoup plus sordide, pensa-t-il.

« Et ils sont fréquents ? »

— Oui je crois. Mais vous savez, il est suivi pour ça...
— C'est un bon point pour lui Madame Wolinski, ça fait longtemps ?

— Oui depuis que je le connais. Ce n'est pas toujours régulier, ça dépend des périodes.

— C'est un psychologue qu'il voit ?

— Un psychiatre en libéral.

— Il faudrait que j'aie ses coordonnées...

— Pourquoi ?

— Demain le psychologue qui fera l'expertise ne le verra que pendant deux heures et son rapport servira dans le dossier pour la justice. Je pense qu'il serait important d'avoir l'avis du psy qui le connaît depuis longtemps, vous ne croyez pas ? »

Loïs hésita une petite dizaine de secondes, elle se sentait en confiance. Quelque part, même si Tarik avait tiré la corde un peu fort, il voulait sincèrement connaître la vérité psychique d'Henri Wolinski.

« Il s'agit du docteur Kosta, c'est l'adresse que je vous ai donnée hier quand vous êtes venus chercher mon mari à la maison.

— Bon, c'est parfait, je vais chercher son numéro de téléphone et je vais le contacter sur le champ.

— Quand est-ce que je pourrai voir mon mari ?

— Vous devrez attendre la fin de la garde à vue, à 20h30. »

Il eut encore quelques mots de réconfort pour elle, lui proposa de rejoindre la salle d'attente et fila retrouver Sonia.

Celle-ci accompagnait Wolinski vers la salle de repos. « Je peux vous voir Commissaire ? » demanda-t-il. Sonia fit entrer le gardé à vue dans la salle et ferma la porte.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je vais vérifier une piste...

— Laquelle ?

— Je te dirai, je dois prendre la voiture, t'as les clés ?

— Mais tu vas où Tarik ? »

En quelques mots Tarik lui avait répété ce qu'il venait d'apprendre. Il l'informa sur sa destination tandis que Sonia récupéra les clés dans sa poche de pantalon pour les lui donner.

— Parle-lui de rêves et note ce qu'il te raconte, fit Tarik en partant.

La note du 28.

Tarik était devant la porte close de l'immeuble. Sur le mur des plaques indiquaient les noms d'un kinésithérapeute, de deux avocats et d'un psychiatre.

« Joachim Kosta, Docteur en Psychiatrie, Cabinet de Psychanalyse, consultation sur rendez-vous, du lundi au jeudi de 13h à 17h, le vendredi de 9h à 12h. »

Tarik sonna... Rien... Il sonna de nouveau... Quelqu'un décrocha.

« Oui ?

— Bonjour, Docteur Kosta ?

— Oui ?

— Officier Ajloun de la police judiciaire, est-ce que vous pouvez m'ouvrir s'il vous plaît ? J'aurais besoin de vous parler d'une affaire en cours...

— Oui, montez, c'est au sixième, sorti de l'ascenseur, prenez la première porte à droite. »

L'aimant qui retenait la porte se démagnétisa, Tarik poussa le battant et entra dans l'immeuble.

Le docteur Kosta attendait derrière la porte, il tendit la main et l'invita à entrer. « Bonjour, vous m'avez dit Monsieur ?

— Ajloun.

— Entrez, je vous en prie, vous avez de la chance, normalement je suis fermé le vendredi après-midi, je ne reçois pas de patientèle, je profite de ce temps pour ordonner mes écrits. Que puis-je faire pour vous ?

— Je viens vous voir au sujet d'un de vos patients, Henri Wolinski, il est actuellement en garde à vue au commissariat dans le cadre d'une enquête de flagrance.

— Et bien, vous savez sans doute que je suis tenu au secret professionnel, que rien de ce qui a été dit lors d'un entretien ne peut être révélé à moins qu'un crime manifeste ou un délit

majeur m'ait été rapporté par un patient, et concernant Henri Wolinski, je n'ai aucun cas de ce genre à vous signaler.

— Soit, c'est déjà une bonne chose à savoir. Permettez-moi tout de même de vous faire part de certaines informations concernant l'enquête, vous jugerez utile ou non de m'informer de quelque chose en particulier.

— Bien... Ma foi... Je ne vous garantis rien, mais je vous écouterai volontiers. Allons dans mon bureau, nous serons mieux installés. »

Les deux hommes se dirigèrent dans la pièce à côté. Le docteur Kosta s'installa confortablement derrière son bureau, Tarik prit l'une des deux chaises et la rapprocha au maximum pour diminuer la distance qui le séparait du psychanalyste.

« Henri Wolinski s'est mis dans une situation embarrassante, il est présent sur les lieux d'un meurtre. Tout ce que je vous dis est confidentiel, Docteur. »

Kosta hocha la tête, c'était entendu. Tarik continua :

« Une jeune femme a été étranglée, fit Tarik en appuyant la fin de sa phrase. Henri Wolinski est, d'après la vidéo de surveillance, la dernière personne à être présente dans la boutique.

— Vous m'excuserez si je prends des notes, juste une vieille habitude. C'est plutôt troublant ce que vous me racontez, dit Kosta, se gardant de faire plus de commentaires.

— Tout à fait, c'est pour ça que nous entendons Monsieur Wolinski depuis hier aux alentours de 15 heures, il sortait de chez vous.

— Et bien, vous m'en direz tant !

— Wolinski nous a dit qu'il faisait des rêves. Il nous a également parlé de sa récente fatigue due à ses insomnies. Son attitude m'amène à penser qu'il pourrait éventuellement être passé à l'acte sans avoir conscience de ce qu'il était en train de faire ; dans un état second pourrait-on dire. »

Kosta restait impassible et muet, Tarik reconnu à son attitude une grande expérience de la psychanalyse, l'homme ne laissait rien transparaître.

« Vous regardez les infos parfois ? relança Tarik.

— Très rarement... Pourquoi ?

— Non, pour rien.

— Le procureur a ordonné qu'on lui fasse passer un bilan psychologique demain à 9h30. Tant que vous êtes à prendre des notes, notez donc cette date : 25 janvier 2022. »

Kosta avait machinalement reporté l'information sur son bloc note.

« Pourquoi me donnez-vous cette date ?

— L'expertise psychologique aura lieu demain et elle va certainement bouleverser l'avenir de votre patient. Nous aurons éventuellement besoin de vos éclairages. Voici ma carte, prenez la soirée pour relire vos notes, vous pourrez me joindre dès demain à la première heure. »

Tarik se leva et prit congé, il n'avait pour l'instant rien à attendre de plus du docteur Kosta.

L'entretien avait duré une dizaine de minutes tout au plus et avait laissé le psychanalyste dubitatif. Non seulement il n'avait pas l'habitude de recevoir la police, mais le fait d'apprendre qu'un de ses patients était en garde à vue le rendait perplexe... Il regarda la feuille sur laquelle il venait d'écrire... Pourquoi lui avait-il donné cette date ?

Intrigué, Kosta se dirigea vers l'endroit où il classait ses archives. La pièce était fermée à clé. De grandes armoires métalliques couvraient les murs. Les tiroirs étaient également mis sous clé, il ouvrit celui marqué des lettres W, X, Y, Z. Il tira du dossier Wolinski la note datée du jeudi 28 janvier.

« HW a appelé ce matin pour une rencontre d'urgence. Il souhaitait me parler d'une série de cauchemars qu'il fait depuis quelques jours. Il me raconte avoir été en prise avec un Léviathan à la proue d'un bateau. Pris dans une tempête, il devait tenir des voiles sur lesquelles était écrit du code de procédure judiciaire. Les cordes qu'il tenait serrées à bout de bras lui ont lacéré les mains. HW a longuement regardé l'intérieur de ses mains. Il m'explique être submergé par une tempête sur laquelle il doit reprendre contrôle. Il décrit le Léviathan comme un serpent tortueux venant des abysses et surprenant tous les membres de l'équipage en transperçant le sol du bateau... »

Kosta n'eut pas besoin de continuer sa lecture. Cela faisait deux mois qu'il voyait Wolinski au minimum une fois par semaine, principalement à cause de ces cauchemars qui lui

coûtaient tant de nuits de sommeil. Il était évident qu'un mal-être rongait son patient ces derniers temps. Ce qui rajoutait au trouble du psychanalyste, c'était cette date que lui avait donnée l'officier Ajloun et qui semblait correspondre au déclenchement. Les multiples références à la loi, au droit, au combat contre des corps gigantesques, l'étau d'étranglement décrit par Wolinski lui avait toujours paru faire référence à une difficulté passagère qu'il rencontrait à l'université où il travaillait peut-être face à une hiérarchie devenue oppressante... Les grands monstres qu'il affrontait dans ses rêves étaient-ils des démons bien plus sombres ? La police suspectait son patient de meurtre, et l'officier avait volontairement appuyé sur le mot "étranglement", il l'avait fait sciemment... Devait-il revoir ses interprétations sous un angle plus morbide ?

Entre filles.

Clara venait de déposer son bagage sur le sol... Trois étages à pieds c'est épuisant avec une grosse valise.

« Attends, je vais t'aider, fit Olivia en venant à sa rencontre.

— Merci c'est gentil, ton copain est parti ?

— Aaron travaille dans une brasserie pas loin, il a un service tous les soirs, sauf le dimanche et le lundi. Il passe ici parce que c'est plus près.

— Et toi tu fais quoi dans la vie ?

— Moi je finis ma thèse en sciences politiques cette année.

— Ah oui ? Tu travailles sur quoi ?

— Les relations entre pouvoir et médias en gros. J'ai un master de l'IEP en journalisme, je cherche du boulot en ce moment...

— IEP c'est quoi ?

— Science-Po, Institut de Sciences Politiques.

— Ah ok. »

Les deux filles arrivèrent dans la chambre vide. Clara s'étira le dos en envoyant ses bras dans les airs.

« Voilà ! Ma petite vie de parisienne commence !

— Bon ! On va pas la continuer ici, c'est tout vide, je vais te faire du thé, on va papoter un peu. Je veux savoir ce que t'aimes, ce que t'aimes pas, si t'as un mec, ce que tu lis, tes positions préférées, tout ça... Mon ancienne coloc était allemande, elle était sympa mais pas très causante... J'espère que tu causes toi ! dit-elle en pointant Clara du doigt.

— Moi j'écoute plutôt, répondit-elle amusée, mais il m'arrive aussi de parler beaucoup.

— Des mecs ?

— C'est pas l'essentiel de mes sujets de conversation mais je pourrai faire exception !

— Non... T'as raison, on s'en passera ! »

Clara se mit à rire, cette fille était pétillante. Elle eut l'impression de la connaître depuis des années.

Clara s'était installée sur le canapé dans le salon tandis qu'Olivia préparait le thé. La Suissesse profita de ce moment de tranquillité pour appeler son oncle.

« Oncle Oskar, c'est moi.

— Comment vas-tu Clara ?

— Bien, un peu fatiguée, le changement d'air, le voyage, Paris, tout ça m'a épuisé, mais je vais bien, je suis contente.

— Alors les nouvelles ?

— Justement, je t'appelais pour te dire que je venais de trouver un appartement.

— Déjà ? Super...

— Oui, c'est une colocation.

— Avec un garçon ? demanda Oskar soucieux...

— Mais non, rassure-toi, c'est une fille, elle s'appelle Olivia, elle est très sympa, on a à peu près le même âge.

— Bon, tu veux que je te fasse envoyer tes affaires ?

— Ce serait bien s'il te plaît. Demain après le boulot, j'irai acheter un lit et quelques meubles. J'aimerais bien que tu m'envoies mes bouquins, ainsi que les fringues que j'avais préparées dans ma chambre.

— Tu veux ton fauteuil aussi ?

— Oui, si ça ne t'ennuie pas ?

— Non, pas de problème, je m'en occupe dès maintenant, donne-moi l'adresse.

— C'est au 246 bis Rue Saint Jacques à Paris dans le cinquième. Mais ça ne presse pas, ne t'inquiète pas, je pourrai m'en passer une semaine ou deux, il y a tout ce qu'il faut ici.

— Attends, je note... Bon, voilà... Super...

— Oui...

— Pas trop stressée pour demain ?

— Non ça va. Je suis contente de commencer autre chose, j'ai un peu peur de ne pas être à la hauteur, mais je ferai de mon mieux.

— Tu sais que tu peux m'appeler si ça ne va pas. Damien sera aussi un bon soutien pour toi, tu peux lui faire confiance. Paris n'est pas Zurich, les Français sont un peu sauvages, ils sont sans arrêt en train de râler pour tout et ne se satisfont de rien, mais ça leur donne quelques ressources surprenantes !

— Oui, je commence à m'en rendre compte petit à petit. Voilà Olivia avec le thé, je te laisse, je te rappelle demain pour te raconter ma première journée !

— D'accord, prends soin de toi ma belle, et n'hésite pas s'il y a quoi que ce soit.

— Bye !

— Bye.

— C'était ton copain ? demanda Olivia complice.

— Non.

— Ta mère ?

— Non, mes parents sont morts.

— Ah merde, excuse-moi...

— Non c'est rien, ils sont morts quand j'avais cinq ans. Je ne me souviens pas d'eux, j'ai juste deux trois flashes...

— Ils sont morts comment ?

— Un accident de voiture.

— Ah et c'était qui alors ? Excuse-moi je suis curieuse, déformation professionnelle... dit-elle un sourire en coin.

— C'était mon oncle Oskar, le frère de mon père, il s'occupe de moi depuis que je suis toute petite. Je l'appelais pour lui demander de me faire livrer mes affaires. J'ai une centaine de bouquins que j'aimerais avoir avec moi et quelques fringues. Tu sais où on peut se meubler ici ? Je voudrais aller faire un tour voir ce qu'on peut trouver.

— Ouais je te montrerai ça, on pourra y aller ensemble si tu veux. »

C'était entendu. Olivia s'installa dans le fauteuil en face de Clara et la discussion continua presque la nuit durant.

Devant le bureau de sa collègue, Tarik attendait qu'elle lui ouvre. Sonia sortit le regard noir en refermant derrière elle. Quelques agents qui se trouvaient alentours observèrent la scène. L'italienne lança des éclairs :

« Vous regardez quoi là ? Vous avez rien d'autre à foutre ? »
Tout le monde détourna le regard en silence. Elle s'adossa au mur et jeta sa tête en arrière à trois reprises, cognant l'arrière de son crâne. Sonia fermait les yeux et accusait la fatigue... Tarik lui serra le bras pour lui signifier son appui, elle le dégagea aussitôt en disant « Lâche-moi Tarik, pas maintenant... »

Il ne valait mieux pas trop insister dans ces moments-là, cela ne servait à rien. Il lui rendit un peu d'air et attendit qu'elle se calmât.

« Putain, ce type va me rendre dingue. Il me répète toujours les mêmes conneries, il dort, il mange, il travaille, il va chercher ses médicaments, blabla...

— Il dit toujours la même chose à propos de la vidéo ?

— Truquée...

— Et les rêves, ça donne quoi ?

— Il a été surpris au début... Et encore, je sais même pas, aussi bien il se fout de ma gueule. Il m'a demandé d'où je savais ça.

— Tu lui as dit que c'était sa femme ?

— Ouais...

— Et ?

— Et ça l'a fait chier qu'on parle à sa femme, qu'elle n'avait rien à voir là-dedans, etc..

— Et pour les rêves alors ?

— "Il fait des rêves et alors ?" voilà ce qu'il me dit.

— Tu lui as demandé de quoi il rêvait ?

— Oh tu me fais chier avec tes questions, t'as qu'à lui demander toi-même au lieu d'aller prendre l'air...

— Tu lui as demandé ou pas ?

— Mais oui putain !... Il m'a demandé le rapport avec l'affaire... Et franchement, je me suis trouvée bien conne de pas avoir su quoi lui répondre. Qu'est-ce qu'on s'en fout qu'il fasse des rêves, Tarik ?

— Il t'a dit qu'il voyait un psy ?

— Non. Il dit quoi ce psy d'ailleurs ?

— Il m'a opposé le secret professionnel, mais je lui ai donné les dates du premier meurtre.

— Et ?

— Et on verra bien, je lui ai laissé ma carte.

— Qu'est-ce que tu veux qu'il nous dise de toute façon...

— S'il me rappelle et qu'il me pose des questions, je crois qu'on tient notre homme...

— J'en ai ras le cul de tes teasing à la con, sois clair un peu bordel !

— S'il m'appelle et qu'il me demande pourquoi je lui ai donné cette date, c'est qu'il a fait un lien avec un événement de la psychanalyse de Wolinski. Je lui dirai que ça correspond à la date du premier meurtre d'une série de dix, et là, peut-être qu'il demandera à parler avec Wolinski. »

L'expert vidéo était pile à l'heure. Dans la salle de réunion, les officiers de police judiciaires restaient silencieux. Lanicci était droit comme un "i", tous attendaient le procureur pour commencer le rapport.

« Veuillez m'excuser, fit Paul Rivet en rentrant brusquement, j'étais pris dans les bouchons... »

Le procureur serra la main de l'expert puis de l'avocat.

« Maître, sachez que nous ne sommes pas tenus de partager ces éléments de l'enquête avec vous, mais nous accédons à votre requête, vous allez recevoir des informations dont nous n'avons pas encore pris connaissance. Tant que l'enquête est en cours, j'exige de vous la plus totale discrétion, vous pourrez communiquer ces informations à votre client et à lui

seulement. Si jamais une information fuitait, le procès-verbal de cette réunion, qui sera transcrit sur l'enregistrement audio que nous venons de lancer, apportera la preuve qu'elle provient des gens présents autour de cette table, je rappelle à chacun l'absolue nécessité de respecter le secret de l'enquête. Sur ce, je cède la parole à l'expert. »

L'expert distribua le rapport qu'il avait édité en plusieurs exemplaires. Il commença sa présentation :

« En page deux, vous avez les résultats du test à l'oscilloscope. C'est un test qu'on pratique sur toutes les vidéos soupçonnées de truquage, cela permet de repérer les différences de luminance par des pics sur une courbe. Sur les 2 heures 32 minutes 40 secondes de vidéo, le spectre reste constant et semble indiquer qu'aucun truquage n'a été réalisé sur cette vidéo. »

Sonia redressa le dos et appréciait la nouvelle.

« Par ailleurs, je dois rappeler que ces tests à l'oscilloscope sont beaucoup plus efficaces sur les bandes magnétiques et que la vidéo numérique, notamment à l'aide de certains logiciels de corrections du spectre, permettent de camoufler de manière indétectable une modification de l'image. Autrement dit, du fait que la vidéo soit numérique, si d'aventure il y avait eu un truquage, il aurait été réalisé de manière professionnelle, par quelqu'un qui aurait soigneusement pris soin d'effacer ses traces. »

Lanicci gratta quelques mots sur un papier, il retint avant tout la possibilité qu'un truquage ait pu être réalisé.

« En page trois, je fais mention du test dit « à l'œil » qui nécessite que la vidéo soit passée image par image pour contrôler des éventuels ajouts ou suppressions d'images. J'ai cependant évité le côté fastidieux de l'exercice. La durée de la vidéo représente en tout 229000 images, et je n'aurais pas pu en si peu de temps les regarder une à une. J'ai profité du fait que la caméra soit fixe et que l'image ne bouge pas pendant exactement 1h52'38". J'ai scripté un petit algorithme de détection qui m'indique les modifications flagrantes de pixel. Mon petit programme permet de me dire si un pixel a subi une variation de luminosité supérieure à 3%, ce qui correspondrait

éventuellement à une coupe. Dans toute la période où l'image reste fixe, j'ai relevé quatre pics distinctifs.

On peut déjà tirer de ce résultat le fait que le nombre de variation soit pair, cela pourrait correspondre à deux points d'entrée et deux points de sortie, ce qui aurait tendance à plaider pour la thèse du truquage. »

Sonia serra le poing, le procureur regardait Lanicci prendre des notes à chaque fois qu'un élément était porté en sa faveur, Tarik lui ne semblait pas surpris. L'expert continuait :

« J'ai fait varier le taux de sensibilité de mon programme pour vérifier sa fiabilité, à 2% il me détecte toutes les images, c'est à cause du bruit, et à 4% il n'en détecte aucune. J'ai donc rajouté les deux tableaux que vous voyez en bas pour expliquer le choix du seuil à 3% de tolérance.

En page quatre, je fais état d'un sérieux problème concernant l'expertise de cette vidéo quant à la possibilité de statuer sur l'existence ou non d'un truquage. Le problème étant qu'à sept reprises des éclairs illuminent les lieux. Je n'ai volontairement pas pris en compte ces sept pics dans mon précédent test. En jouant sur la luminosité et le gamma, je suis parvenu à écarter cinq possibilités d'entrée/sortie. Il me reste le problème du sixième et du septième éclair qui interviennent à 1'27'' et 3'27'', après que le dernier client soit sorti. Il y a deux interprétations possibles, soit les éclairs sont naturels, et ils semblent l'être, soit ils sont artificiels et c'est un truquage qui pourrait être à la portée de n'importe qui. Il suffirait de rajouter un nœud de réglage, animer une augmentation de la luminosité pour simuler un éclair sur une image ou deux. C'est un truc élémentaire qu'on emploie pour rajouter un éclair en post-production dans les films.

Par ailleurs, cela ne veut peut-être rien dire, mais alors que la vidéo fait environ 2 heures, ces deux éclairs, suivent de quelques secondes la sortie du dernier client, et le temps qui les sépare est précisément de 2 minutes. C'est un chiffre étonnamment rond, d'autant que c'est le réglage par défaut de certains logiciels de montage vidéo. Mais comme je le disais, cela ne veut peut-être rien dire du tout.

Donc en page cinq, mes conclusions reprennent tous les résultats. Globalement, rien ne permet de dire que la vidéo n'a pas été truquée, c'est une vidéo numérique, j'ai relevé quatre points d'entrée/sortie possibles, plus ces deux éclairs que je trouve quand même étranges. Six possibilités de trouver un truquage sur une vidéo, c'est quand même assez élevé, suffisamment pour ne pas écarter l'hypothèse d'un truquage. Mais en même temps rien ne permet de dire qu'elle a réellement été truquée. »

Les conclusions étaient claires... leur preuve que rien ne s'était passé entre le moment où Wolinski avait quitté le magasin et le moment où le père retrouvait sa fille étranglée venait de tomber à l'eau. Rivet remercia l'expert et demanda une précision qui pourrait tout de même faire la différence :

« Qui aurait pu avoir accès à la vidéo, la truquer et la remplacer dans le disque dur de la boutique avant la saisie par la police ?

— En théorie n'importe qui ayant accès à internet et qui aurait de sérieuses notions de piratage informatique. Le système est branché à un mini serveur qui s'occupe de dispatcher les flux vidéo sur les différents disques durs, et la machine est connectée à internet via un service de télésurveillance qui se déclenche en même temps que l'alarme. En gros si quelqu'un s'introduit dans la pharmacie, qu'il déclenche le système, la vidéo est activée en temps réel et peut être envoyée à un service de surveillance qui verra en direct ce qui est en train de se passer dans la boutique. C'est donc très simple, il suffit de connaître l'adresse IP du serveur et de venir télécharger le flux puis le remplacer.

— On pourrait trouver des traces d'un téléchargement ?

— Si le gars est suffisamment bon pour pénétrer dans la machine, il peut tout aussi bien effacer chacune de ses traces... »

Le bide était total. Lanicci referma son stylo, tout était dit. La vidéo ne pourrait suffire à accuser Wolinski de meurtre. Elle attestait uniquement la présence de son client sur les lieux. Même pas besoin de faire appel à un autre expert, ce rapport était impeccable et disait parfaitement ce qu'il avait à dire.

Paul Rivet se leva, congédia l'expert et demanda à l'avocat de les attendre, ils allaient faire un point sur les éléments en leur possession. Lanicci ne voyait évidemment aucun inconvénient à ce qu'ils se réunissent, ce n'était pas avec ces éléments qu'ils allaient pouvoir retenir ni surtout accuser Henri Wolinski.

« Vous vous souvenez de ce que je vous disais ? demanda Tarik en s'adressant à Rivet et Costello. Il était fort probable que si Wolinski était coupable, on ne trouverait rien matériellement pour le coincer sur le dernier meurtre, ce qui le disculperait pour les neuf autres.

— C'était votre dernière hypothèse, un coup monté de sa part pour se disculper, aller jusqu'au procès, se faire innocenter et sortir lavé de tout soupçon, se rappela Rivet.

— C'est ça, répondit Tarik.

Sonia avait gardé le silence et essayait de prendre un peu de recul, la présence du procureur l'aidait toujours à freiner ses ardeurs, elle fit alors une hypothèse à son tour :

« Tu crois pas que ça flinguerait sa vie ? Un procès pour meurtre, ça marque les esprits, quand on est professeur de droit... Tu penses pas que ça ferait jaser tout le campus ?

— C'est certain...

— Et au fond, pourquoi commettrait-il un dixième meurtre pour se disculper des neuf autres alors que rien n'a inquiété le meurtrier jusqu'à maintenant. On n'a jamais rien trouvé, tu penses pas qu'il aurait mieux valu faire profil bas plutôt que d'aller tuer quelqu'un d'autre ?

— Elle n'a pas tort, poursuivit Rivet.

— Peut-être étions-nous proches de découvrir quelque chose ? rajouta Tarik...

— Arrête !

— Quoi ?

— On n'avait rien Tarik !

— On n'avait rien... confirma le procureur.

— Peut-être qu'on s'est planté, reprit Sonia. C'est pas lui, il a raison, la vidéo est truquée, t'as entendu l'expert comme moi, c'est possible...

— Et votre troisième hypothèse ? Celle de la personnalité multiple ? demanda Rivet »

Tarik était exténué, les nerfs lâchaient. Il s'écroula dans un fauteuil, se prit la tête entre les mains et essaya de rassembler ses idées. Il ne savait plus du tout par quel bout prendre l'affaire... Tout était confus. Sonia fit rouler sa chaise près de lui et s'assit pour lui parler :

« C'était quoi déjà ? Il pouvait ne pas s'être rendu compte qu'il avait tué cette fille ?

— Ouais, c'était ça, répondit-il, la tête toujours entre ses mains.

— Tu disais qu'au fond c'était ce qu'il y avait de plus plausible ?

— Le mieux c'est de faire ces tests psychologiques, je sais pas si ça aidera beaucoup, son psychanalyste n'a parlé d'aucune violence, il n'a évoqué aucun passage à l'acte quand je suis allé le voir. Si ça avait été vraiment le cas, le code de déontologie du psychologue autorise de lever le secret et il m'en aurait parlé.

— Ils viendront faire l'expertise psychiatrique à 9h30, informa Rivet. On fait ça dans le cadre de la convention SJ.

— Ce sont des gars du PPRISME qui vont venir ?

— Le docteur Dunkle et un collègue à lui. On suivra la procédure légale classique.

— Tu crois qu'il est coupable ? demanda Sonia. »

Tarik restait muet.

« Bon laissez-moi aller voir l'avocat, reprit le procureur. Je vais lui dire que je prolonge la garde à vue.

— Ça va pas lui plaire...

— C'est pas mon problème. Allez vous reposer, rentrez chez vous, prenez une douche, faites-vous un petit resto. Ça sert à rien de continuer à l'interroger on n'a plus rien à en tirer. Faut juste jouer la montre, on verra ce que nous diront les psys demain.

Comme attendu, l'avocat pesta, mais la loi le permettait. On n'en était pas encore à l'instruction, il s'agissait d'une enquête de flagrance et c'était le procureur qui décidait de tout. Rivet informa Lanicci que son client allait faire l'objet d'une expertise psychologique.

« Pourquoi voulez-vous lui faire passer des tests ? Mon client va parfaitement bien.

— Votre client fait des rêves, Maître, il ne vous l'a pas dit ? »

« Et alors ? fit-il en prenant l'air étonné. Moi aussi j'en fais des rêves, vous allez me mettre en garde à vue monsieur le Procureur ?

— Visiblement, votre client fait des rêves qui troublent son sommeil. Cela a pu influencer sur son comportement. C'est d'ailleurs des somnifères que monsieur Wolinski venait chercher à la pharmacie. Votre client a été réformé P3 à l'armée, il est suivi par un psychanalyste, tous ces éléments nous font penser qu'il serait fort judicieux de joindre un profil psychologique au dossier de l'enquête.

— Très bien, si ça vous fait plaisir, qui sera l'expert ?

— Ils seront deux.

— Deux ?

— Oui, c'est préférable non ?

— Vous avez réussi à avoir deux psychiatres pour demain ? Vous avez le bras long... Je ne vois pas encore bien à quoi ça va vous servir. En tout cas, si la police mettait autant d'énergie et de moyens dans les vraies affaires, vous auriez peut-être plus de résultats. Quand doivent-ils venir ?

— Demain à 9h30.

— Je souhaite m'entretenir avec Henri Wolinski avant qu'il passe les tests.

— Si vous voulez.

— Parfait, je vais en informer monsieur et madame Wolinski. Veuillez à ce que mon client passe une nuit paisible, on l'a suffisamment bousculé pour la journée.

— On y veillera, passez une bonne soirée Maître, je suppose qu'on se revoit bientôt. »

3^{EME} PARTIE

Tarik est assis sur le perron d'une maison de style anglais, la porte est bleue, la façade rouge brique. Le quartier est désert. Ni voiture, ni vélo, pas d'air, pas âme qui vive ; il est seul. Il se retourne, la porte s'ouvre. Une vague blanche de tulle et de dentelle apparaît dans l'entrebâillement, deux escarpins nacrés roulent comme des perles et soulèvent l'écume de tissu, une mariée déferle sur la rue, éclaboussant Tarik de volutes blanches en mousseline légère. Tarik n'a pas pu voir son visage. Il a le sentiment de la connaître pourtant, il en était amoureux, il croit... L'était-il ? Il se le demande à mesure qu'elle s'éloigne... Avalée par la brume, la vague blanche au loin est en train de mourir. Tarik voulut se lever pour courir après elle, mais c'était impossible, des menottes enserraient ses chevilles. La mariée n'était plus qu'un diamant éloigné. Il brisa ses chaînes et libéra un pied, puis l'autre. Tarik se lança vers l'horizon. Il courut, courut encore, courut toujours puis s'enfonça dans un couloir, lequel débouchait sur une morgue sombre, longue et lugubre. De part et d'autre de la pièce, des dizaines de corps s'alignaient, enveloppés dans des sacs de plastique noir. Tarik se dirigea vers un premier sac, fendit la poche, et découvrit la pharmacienne en Danaïde de marbre blanc. Le bleu de son cou tuméfié encadrait son visage laiteux. Les deux os saillants de ses clavicules soulignaient sa gorge rubescente, marquée d'effroyables hématomes. Il sentait son cœur taper dans sa poitrine. Un autre sac, une autre fille. Il avait vu ces visages des milliers de fois, cherchant désespérément sur leurs lèvres et leurs paupières closes le nom de celui qui avait pris leur vie. Un autre sac et Tarik se découvrit lui-même, allongé, nu sur le brancard, les bras le long du corps, il était mort... Puis il se redressa soudain et se retrouva de nouveau dans la rue. Il sentit la puissante pression

d'une corde ceindre son cou et l'attirer vers l'horizon brumeux. Il voulu couper la corde, les fils lâchaient un à un, elle allait céder quand...

La sonnerie de son téléphone l'extirpa de son sommeil, Tarik s'était assoupi dans la salle de repos du commissariat. Il attrapa son portable, se frotta énergiquement le visage et chercha la pendule du regard pour vérifier l'heure. Il était neuf heures moins vingt. C'était un numéro inconnu.

« Allô ?

— Inspecteur Ajloun ?

— Oui ? répondit-il d'une voix éraillée.

— Docteur Kosta, je vous appelle suite à votre visite d'hier après-midi. Je voulais vous poser une question. »

Encore à moitié endormi, Tarik garda le silence et attendait la question du psychanalyste.

« Officier Ajloun ? demanda Kosta pensant qu'ils avaient été coupés.

— Oui, excusez-moi, je vous écoute, je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, le réveil a été un peu rude...

— Je comprends, répondit Kosta, un sourire dans la voix. Je me demandais à quoi correspondait la date que vous m'aviez indiquée hier ? »

Un coup de sang agita les neurones de l'officier ; il répondit aussitôt :

« Il y a eu dix filles tuées par étranglement dans le cinquième arrondissement et le premier meurtre a été perpétré le 25 janvier de cette année. »

Kosta restait muet, c'était la confirmation quasi certaine pour Tarik que le psychanalyste avait noté quelque chose de particulier à propos de Wolinski.

« Dans quel but avez-vous fait ça ? Qu'attendiez-vous de moi en me donnant ces informations ?

— Rien de particulier, je ne peux pas vous forcer à me dire quoi que ce soit, si votre patient avait commis un acte criminel et qu'il en avait fait mention lors de son analyse, vous auriez été tenu de m'en informer, si vous ne l'avez pas encore fait c'est que vous n'avez rien de particulier à me signaler, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Éventuellement, j'avais dans l'idée que cette date pouvait marquer le départ d'une agitation particulière, ou d'un type de discours en rupture avec les précédents. Ces meurtres ont commencé très soudainement, et se perpétuent à un rythme effréné depuis deux mois.

— Je vois. Pensez-vous qu'il soit possible de m'entretenir un peu avec monsieur Wolinski, je voudrais l'informer que vous m'avez contacté et l'assurer de mon soutien. »

La confrontation avec son psychanalyste allait certainement un peu le déstabiliser. Cela ferait peut-être avancer la garde à vue...

« Je vais voir ce que je peux faire.

— Merci. »

La main sur le micro de son téléphone Tarik se releva péniblement ; au même moment, Sonia Costello entra dans la pièce, elle venait se servir un café. Tarik parla à voix basse :

« C'est le psy de Wolinski, il m'a demandé pour la date, il veut lui parler, c'est exactement ce que j'avais prévu...

— Tu devrais t'acheter un jeu de tarot et faire les fêtes foraines avec un bandana sur la tête, tu gagnerais mieux ta vie.

— Très drôle... Il est où ?

— Dans sa cellule.

— Ok, j'y vais.

— Je prends un café, j'arrive. »

Pendant que Tarik parcourait les couloirs du commissariat, le docteur Kosta était en proie à de terribles doutes. L'officier de police avait raison. Dans les discours de Wolinski, il y avait clairement un avant et un après 25 janvier...

L'écouteur du téléphone émit quelques bruits, Kosta comprit que l'appareil avait été passé de main en main, dans le haut parleur, il reconnut la voix de son patient.

« Allô ?

— Oui, bonjour Monsieur Wolinski, c'est le docteur Kosta, comment allez-vous ?

— Ca va bien merci... mais comment avez-vous su où me trouver ?

— Hier j'ai reçu la visite de l'officier Ajloun, il est passé au cabinet pour me dire que vous étiez en garde à vue, je tenais à vous rassurer sur le fait qu'aucun élément de votre analyse n'a été transmis aux inspecteurs. Ne le croyez pas s'il vous dit le contraire. Si vous ressentez le besoin de m'appeler, n'hésitez surtout pas, je serai disponible dans la journée.

— Merci Docteur...

— Ça va aller ?

— Oui, ils finiront bien par me laisser partir. Je vous remercie, je vous appellerai ce soir, une fois que je serai rentré chez moi.

Baptême du feu.

Clara avait eu une nuit agitée. D'un naturel relativement soucieux, elle appréhendait toujours les veilles de journées importantes. Le rendez-vous était fixé à 9 heures au PPRISME, avec son nouveau patron. La plupart des informations qui lui avait été transmises étaient d'ordre général, elle savait qu'elle allait faire partie d'un projet pilote, mais c'était à peu près tout ce qu'elle avait retenu. Le PPRISME avait l'air d'être un fleuron du secteur, de nombreux points étaient mis en avant sur leur plaquette, notamment les équipements de très haute technologie et la création d'une unité pour malades difficiles de seconde génération. Elle demanderait des détails plus tard.

Olivia, pieds nus, courant vers sa chambre dans son peignoir de bain, passa devant Clara qui vérifiait n'avoir rien oublié.

« Alors ? Prête pour ta première journée ? demanda Olivia.

— Je crois oui... Dis, au fait, on se retrouve quand pour mes meubles ?

— Euh... J'ai un entretien pour un boulot à 10 heures...

— Cool !

— Oui, c'est cool ! Donc normalement, je devrais être rentrée pour midi. Quand est-ce que tu rentres toi ?

— Pas trop tard je pense, c'est juste une première visite. J'ai ton numéro, je t'appelle au cas où ça dure plus que prévu, je vais y aller là, je ne voudrais pas être en retard le premier jour...

— Ok, bonne journée !

— Merci, toi aussi, bonne chance pour ton entretien ! fit Clara en croisant les doigts. »

Dix minutes plus tard, Clara arriva devant le PPRISME. Elle était déjà passée la veille afin de repérer les lieux. L'endroit était assez calme ; étonnamment, alors que tous les bâtiments du coin semblaient vouloir grimper les uns sur les autres, le PPRISME bénéficiait d'un large espace autour de lui. Le bâtiment principal trônait en retrait dans un parc boisé d'une trentaine d'ares, c'était une sorte de colonne haute de cinq étages à l'architecture anguleuse et saillante. Les autres ailes ne dépassaient pas deux étages et disparaissaient derrière les arbres. La façade était rythmée par d'immenses surfaces vitrées qui alternaient avec des pans de béton brut. Tout cela donnait une impression paradoxale, un mélange de transparence et d'opacité.

La jeune psychologue longea la grille et arriva face à la loge du concierge. Après vérification sur son registre, il l'invita à franchir le portillon qu'il venait de déverrouiller et lui indiqua l'emplacement du bureau du docteur Dunkle, tour principale, cinquième étage.

La végétation du parc avait retenu l'humidité glaçante des pluies de ces derniers jours. C'était le début du printemps et la plupart des arbres étaient encore dénudés, mais leur épaisseur faisait d'eux de parfaits remparts à la vue des curieux. Ce tampon végétal était idéal pour conserver au calme les malades atteints de troubles psychologiques, et bien que l'endroit paraissait se protéger du reste du monde, il n'en était pas moins accessible aux regards, ancré en plein cœur de la grande métropole.

Clara arriva enfin à la porte principale. La première paroi vitrée s'ouvrit sur son passage, elle pénétra dans un sas, la température y était déjà plus clémente. Le hall était spacieux, moderne, cela ressemblait plus à une galerie d'art contemporain qu'à un hôpital psychiatrique. Derrière le comptoir d'accueil, juste en face d'elle, une superbe blonde d'un mètre quatre-vingt cinq venait de se lever pour la recevoir. Elle se demanda alors pourquoi diable les Français se sentaient toujours obligés d'embaucher des bombes sexuelles même

quand il s'agissait d'accueillir les gens dans un hôpital psychiatrique ?

« Bonjour Docteur Kreis, salua l'hôtesse avec un léger accent allemand. Le docteur Dunkle vous attend dans son bureau. »

— Bonjour, répondit Clara surprise. Merci, je suis ravie de faire votre connaissance, vous êtes ?

— Erika Müller, vous pouvez m'appeler Erika. Je vous ai préparé votre kit de bienvenue. »

Clara avait l'impression d'être dans un James Bond, Moneypenny venait de lui remettre une enveloppe format A4 contenant plein de petits "gadgets". Elle laissa Erika lui en détailler le contenu : il y avait là son badge officiel aux couleurs du PPRISME, quelques papiers relatifs au règlement intérieur, à lire impérativement en intégralité — cela concernait principalement la sécurité — une carte magnétique personnelle pour accéder aux zones où elle était autorisée, un plan, un BlackBerry Thunder de toute dernière génération avec option de cryptage des appels, et une clé de voiture pour démarrer l'une des cinq Citroën XO garées en sous-sol de la tour.

Erika accompagna Clara jusqu'à l'ascenseur ; une fois dans la cabine, elle présenta sa carte magnétique devant une borne et enfonça le bouton du cinquième étage.

« À plus tard Docteur Kreis, s'il y a quoi que ce soit, vous restez appuyée sur la touche "1" de votre téléphone, vous serez directement en contact avec moi, bonne visite.

— Merci. »

Assis derrière un bureau au design épuré, pieds en Amarante et plateau en verre trempé, Damien Dunkle raturait quelques pages d'un dossier qui en comptait une centaine. Interrompu par l'interphone qui lui annonçait l'arrivée de sa jeune collègue, il rassembla les feuilles de son dossier, remplaça la pile dans la chemise et la referma. L'étiquette collée sur la couverture indiquait : « *Projet de loi sur la santé mentale et ses évolutions* ». Il ouvrit un tiroir, y déposa le document et se

dirigea vers l'entrée. Le tiroir s'était refermé automatiquement, le voyant vert qui ornait la poignée était passé au rouge.

Dunkle se tenait tout sourire à côté du porte-manteau. Comprenant qu'il était venu galamment lui retirer ses affaires pour la mettre à l'aise, elle lui retourna son sourire et commença à ôter sa veste. Contre toute attente, il l'arrêta d'un geste de la main tout en récupérant son imperméable pendu au porte-manteau.

« En fait nous partons, dit Dunkle. Je vous amène voir votre premier patient, nous avons rendez-vous dans une demi-heure au commissariat pour une expertise psychiatrique. »

Clara tomba des nues... Elle ne s'attendait pas à commencer si tôt, elle n'avait même jamais été dans un commissariat de sa vie !

« Vous êtes sûr ? Je n'ai jamais fait ça auparavant, et puis je ne suis pas vraiment préparée... »

— Et bien ce sera l'occasion ! Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien, c'est un protocole que j'ai mis au point, il s'agit d'un test clinique réalisé par deux praticiens, psychologue et psychiatre, mais je vais tout vous expliquer en chemin, on y va ?

— Euh... Oui, d'accord, je vous suis.

Avant-propos.

Wolinski était installé dans la salle d'interrogatoire. Cela faisait dix minutes qu'il s'entretenait avec Robert Lanicci, son avocat. Ce dernier semblait confiant quant à l'évolution du dossier. Sans aucune preuve à charge évidente, l'affaire ne passerait pas en Cour de justice. Il semblait en revanche un peu embarrassé par ces tests psychologiques que son client s'apprêtait à passer.

« C'est Loïs qui leur a dit pour les rêves, je leur avais pourtant demandé de ne pas l'embêter avec cette histoire...

— Ils ont tous les droits, ils pourraient même la mettre en garde à vue s'ils voulaient. Bon, c'est quoi exactement ces rêves ?

— Je te l'ai dit, ce ne sont que des cauchemars, je vois un psy pour ça. Il n'a pas le droit de parler de ce que je lui dis en thérapie, je l'ai eu au téléphone ce matin et il m'a affirmé qu'il garderait le silence.

— Bon...

— Tu sais quel genre de tests ils vont me faire passer ?

— Ils m'ont parlé d'un entretien clinique avec un psychologue et un psychiatre.

— Ce sont des gens du PPRISME ?

— C'est quoi ça, le prisme ?

— Non, laisse tomber.

— Ok. Bon. Pour ce qui est du cadre juridique en tout cas, ne t'en fais pas. Ce sont toujours des expertises contestables quand elles se déroulent en garde à vue. »

Lanicci eut l'impression paradoxale d'être plus inquiet que son client, Wolinski était tout à fait serein.

Malaise.

« Alors Clara, vous vous sentez prête ?

— Et bien... C'est un peu soudain, peut-être même prématuré... Vous avez pris une mallette de test ?

— Oui, oui, il y a ce qu'il faut dans le coffre. Ne vous inquiétez pas nous intervenons dans le cadre de la convention SJ. D'ordinaire, c'est un psychologue qui fait l'expertise, les psychiatres ne sont plus assez nombreux et ils ne se déplacent que très rarement. La convention prévoit un diagnostic plus élaboré, il y aura trois rapports à faire, le vôtre, le mien et un récapitulatif commun. Si vous ne parvenez à rien de précis, je prendrai la relève.

— C'est quoi au juste cette convention dont vous parlez ?

— La convention Santé Justice, c'est un accord passé entre le ministère de la Santé, le ministère de la Justice et le PPRISME. Peut-être n'êtes-vous pas au courant mais en France, nous manquons cruellement de psychiatres. En 2018, il y a eu de grosses manifestations du corps médical, surtout en psychiatrie pour dénoncer la pénurie. Les indemnités d'expertise n'avaient pas été augmentées depuis 2010. Il y avait environ dix mille psychiatres en France, ce qui n'est pas grand-chose pour un pays de soixante dix millions d'habitants. Le numerus clausus dans les facs de médecine a été relevé et le gouvernement de l'époque a rajouté des primes pour les psychiatres. On devrait commencer à sentir le résultat de la réforme cette année. En attendant, et avec les problèmes de santé mentale qu'on rencontre dans le pays, c'est de plus en plus difficile pour les gens de se faire soigner correctement. Sur les dix mille psychiatres, seulement cinq cents sont inscrits sur les listes de la cour d'appel et de cassation. Ça fait longtemps que j'exerce un lobbying auprès des instances de l'État pour

réformer le système. Le PPRISME est à l'avant-garde en tous points de vue : soin de proximité au cœur de la ville, recherches scientifiques en neuroscience, en psychologie clinique, et également en milieu carcéral avec l'UMD2. La convention SJ encadre un projet pilote global qui s'organise depuis six ans dans le cinquième arrondissement, si nous obtenons des résultats, les structures et les systèmes que nous avons mis en place pourront être appliqués sur tout le territoire national. La santé mentale est un sujet très préoccupant en France...

— Quelles sont les causes ?

— Principalement l'aggravation des pathologies liées au travail.

— C'est un peu le cas aussi en Suisse.

— C'est partout pareil, le système lui-même est pathogène. Les gens travaillent mais ne sont plus en mesure de subvenir à leurs besoins élémentaires. Les gens n'ont qu'une envie, se procurer les produits de luxe et de plaisir auxquels ils n'ont pas accès. Ça rend fou les plus fragiles. Les plus puissants ne sont pas en reste, ils deviennent despotiques, exploitent les faiblesses des autres et sont renforcés dans leur illusion de toute puissance. Cette société c'est un peu comme un catalyseur, elle excite les pathologies latentes, et personne n'est à l'abri... Nous arrivons. »

Après être descendus de voiture, Dunkle et Kreis remontèrent côte à côte la rampe pour rejoindre l'entrée du commissariat. Pris dans la discussion, Damien Dunkle, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, bouscula Robert Lanicci, lui faisant perdre son attaché-case. Le contraste de taille entre les deux hommes était saisissant, Dunkle s'excusa et l'aida à ramasser sa mallette, Lanicci en courtois gentlemen, se frotta un peu l'épaule et informa qu'il n'y avait pas de mal. L'avocat reprit sa route. Le psychiatre et la psychologue, quant à eux, allaient entrer en action.

Tarik prenait son troisième café, assis devant le dossier de l'étranger du cinquième, il continuait de réfléchir. Il avait

réévalué avec l'agent Roussel le profil de toutes les victimes pour essayer d'établir un lien avec Wolinski. Ils n'avaient rien trouvé. Généralement, quand un homme tue une femme, c'est soit pour l'argent soit pour le sexe. Aucune fille n'avait été violée, toutes démarraient dans la vie et la plupart avec à peine quelques milliers de francs d'économies sur leurs comptes. Pas une seule n'avait suivi des cours à la fac de droit, elles auraient pu être des étudiantes de Wolinski, mais non, aucune piste de ce côté non plus. La seule chose qui les rapprochait c'était le mode opératoire, l'étranglement.

L'officier Ajloun se focalisait intégralement sur le profil psychologique, c'était là qu'il y avait la clé du personnage.

Le mobile par exemple. Quel mobile Wolinski aurait pu avoir à tuer une pharmacienne à deux pas de son lieu de travail ? Seule une pulsion aurait pu expliquer qu'il passe à l'acte... Pourquoi un déclenchement si soudain ? Wolinski n'était pas tout jeune, il avait même dépassé la crise de la quarantaine, n'avait jamais quitté sa femme et ne semblait pas être un coureur...

Puis il y avait ces rêves, cette thérapie qu'il suivait, ces insomnies, sa femme angoissée, inquiète pour lui, et son psy qui l'avait rappelé... Tarik était dans une impasse, il attendait beaucoup de l'expertise psychiatrique.

« Docteur Dunkle, officier...

— Ajloun.

— Enchanté, permettez-moi de vous présenter ma collaboratrice, le docteur Kreis.

— Bonjour, fit Clara.

— Ravi de vous rencontrer.

— Bon, tout est prêt, qui commence ? demanda Sonia

— Ce sera le docteur Kreis.

— On y va quand vous voulez, reprit Sonia.

— Par où se trouve la salle aménagée ? demanda Dunkle.

— Par ici... indiqua Sonia avant d'être coupée par Tarik.

— On va le changer de salle, on va plutôt le mettre en salle

2.

— Pourquoi ? Ça ne convient pas ? demanda Dunkle.

— Non, il n'y a aucune surface vitrée qui nous permette de surveiller ce qui s'y passe.

— Vous n'avez pas besoin de voir ce qui se passe lors d'un entretien psychiatrique, tout cela ne regarde que le patient et son thérapeute.

— Je suis responsable de votre sécurité, l'expertise n'aura pas lieu si on n'a pas un moyen de garder l'accusé à l'œil.

— Soit. À condition que votre salle soit suffisamment insonorisée pour garantir le secret.

— Elle l'est, vous pourrez vous en assurer si vous le souhaitez.

— Très bien, procédez, nous allons nous entretenir un moment le docteur Kreis et moi-même pendant que vous installez monsieur Wolinski, nous arrivons. »

Dunkle et Kreis se mirent à l'écart.

« Il est bizarre ce type non ? s'inquiéta Clara. Rassurez-moi, je ne cours pas de danger particulier ?

— C'est un flic, ils sont tous un peu paranos, ne vous inquiétez pas, c'est très possible qu'il ait voulu vous faire peur, c'est un moyen de vous intimider.

— Il a plutôt réussi son coup.

— Ne vous laissez pas impressionner, nous sommes là pour expertiser en toute impartialité le profil psychologique d'Henri Wolinski, vous ne devez pas partir avec un a priori de culpabilité.

— Vous avez raison.

— En même temps il fait son boulot, à défaut de garantir la validité des tests, le fait d'être surveillée devrait vous sécuriser, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Essayez de mettre en condition le patient, de le rassurer, de lui expliquer comment ça va se dérouler. Dites-lui par exemple qu'on peut vous voir, mais pas vous entendre, ça le décontractera.

— D'accord. »

Dans le protocole mis au point par Clara, le patient devait se trouver à un mètre cinquante du psychologue, c'était la distance adéquate pour lui transmettre les planches. Clara avait remarqué à plusieurs reprises durant les tests conduits pour sa thèse, qu'être séparée par une table avait pour effet de formaliser un cadre de travail. Clara cherchait au contraire à construire une ambiance moins froide et protocolaire. Supprimer le rempart entre le patient et le praticien avait rendu la passation des tests beaucoup plus décontractée, plus propice à la discussion et à l'échange.

Clara était donc assise en face de Wolinski. Derrière la vitre, l'officier Ajloun s'était placé discrètement en dehors du champ de vision de Wolinski. La psychologue sortit les dix planches de Rorschach de la mallette de test, vérifia qu'elles étaient dans le bon ordre et les déposa face cachée sur la chaise disposée à sa droite. Elle procéda comme à son habitude et commença par rassurer Wolinski qui somme toute avait l'air un peu perdu.

« Ceci est un test de Rorschach, commença Clara. Je vais vous demander de me décrire ce que vous voyez dans les images, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses. Avant de commencer, je vais vous poser quelques questions.

— Vous êtes du PPRISME ?

— Euh, oui, répondit Clara hésitante.

— C'est un bon centre.

— Vous connaissez ?

— De nom, oui, mais excusez-moi je vous ai interrompu.

Vous pouvez me poser vos questions, je suis prêt.

— Premièrement, diriez-vous que vous avez de l'imagination ?

— C'est-à-dire ?

— Vous sentiriez-vous capable par exemple d'improviser une histoire pour faire dormir un enfant ?

— Et bien, sans prétention, je crois oui, je m'en sentirais capable.

— Très bien. Diriez-vous que vous avez des difficultés à vous exprimer, trouver les bons mots, synthétiser une idée ?

— En tant que professeur, je pense que je n'ai aucun problème à ce sujet. Il me semble que c'est là une qualité essentielle que d'avoir un esprit de synthèse et une élocution proche de la perfection, surtout quand on est professeur de droit.

— Parfait. Enfin, toujours selon vous, diriez-vous que vous êtes quelqu'un de plutôt extraverti ou introverti ? Pourriez-vous par exemple vous trouver sur une scène, et jouer une pièce de théâtre, ou à l'opposé, est-ce que ce serait quelque chose dont vous auriez peur ?

— J'ai fait un peu de théâtre plus jeune, j'ai beaucoup aimé ça, et vous savez Mademoiselle... Docteur ?

— Vous pouvez m'appeler docteur, oui.

— Vous savez Docteur, entre l'estrade d'un amphithéâtre de l'université, une Cour de justice ou une scène de théâtre, seul le texte change, et encore...

— Plutôt extraverti donc ?

— On peut dire ça, sans outre mesure.

— Excellent. Je vais vous montrer dix planches. Dites-moi quand vous êtes prêt, une fois que je vous aurai montré la première planche, je ne dirai plus rien jusqu'à la fin du test.

— Très bien, je suis prêt. »

Clara tendit la première planche à Wolinski. Il observa l'ensemble.

« Et bien je sèche un peu... On dirait un masque de carnaval, ça me fait penser à Venise, nous y étions allé Lois et moi pendant la période. C'est assez beau. Voilà je ne vois pas quoi dire de plus... »

Alors qu'il récupérait la seconde planche, il eut un léger rictus.

« Ce sont deux individus qui trinquent et qui sont un peu saouls. »

Dehors, Tarik était attentif. L'échange semblait se passer correctement. Il aurait beaucoup donné pour entendre ce que Wolinski était en train de raconter.

Wolinski semblait un peu excédé à la vue de la troisième planche.

« Je ne vois vraiment pas à quoi ça nous mène. Je suis en train de raconter n'importe quoi sur ces stupides images, et Dieu sait ce que vous allez interpréter par la suite. Vous allez m'envoyer chez les fous c'est ça ? Et vous n'allez même pas me répondre en plus !

— Je vous le répète Monsieur Wolinski, répondit Clara s'y sentant obligée, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse et personne ne vous enverra chez les fous. Essayez de rester calme.

— Donnez moi la suite, fit Wolinski d'un ton sec. C'est un juge, il est derrière son pupitre et il s'apprête à rendre son verdict. Là on peut voir son marteau, et il y a deux fentes là et là dans sa robe. Peut-être que quelqu'un lui a déchiré, un criminel sans doute... »

Wolinski s'était soudain réveillé, il donnait des réponses à profusions et Clara se concentrait pour tout noter scrupuleusement. L'agitation de Wolinski ne la rassurait pas, mais elle essayait de se focaliser sur ses notes. À travers la vitre, Tarik avait repéré les gesticulations du suspect.

« Là ! Le personnage renaît à la vie, il se relève, il a envie de se venger, de se mettre debout mais il est encore blessé, au sol, il peine à se relever... Ça y est, il s'est levé ! »

Wolinski trépinait sur sa chaise et donnait l'impression d'avoir envie de bondir. L'homme qui lui avait paru si mesuré de prime abord, faisait maintenant de grands gestes et mimait une renaissance.

« Il est perdu, il ne sait pas où aller ! Il se retrouve seul, tout le monde a pris la fuite, il n'y a plus personne, il est complètement paniqué... »

De la sueur perlait au front du quinquagénaire, l'homme était pris de spasmes. Ses membres tremblaient. Tout en se méfiant d'un mouvement brusque, Clara lui donna la VIII^e planche et ne put s'empêcher de faire un commentaire.

— Calmez-vous Monsieur Wolinski, vous ne risquez rien.

— Je ne risque rien ? interrogea-t-il en scrutant le regard de la praticienne. Vous savez depuis quand je suis là ? Qu'est-ce qui est en jeu dans ma vie ? Et vous, vous me passez ces images à la con pour me juger, et je ne risque rien ? Vous savez

ce qu'est le risque, Mademoiselle ? Ce que c'est que prendre des risques ? »

Wolinski se leva, Tarik redressa la tête, Sonia arrêta de converser avec Dunkle. Son grand dos leur cachait maintenant la silhouette frêle de la jeune femme, et sans qu'ils aient eu le temps de rien faire, l'homme s'était jeté sur la jeune femme. Dans le même moment, Tarik fit voler la porte en éclat et jeta un coup de pied sur l'épaule de l'agresseur, Wolinski fut violemment projeté contre le mur. Sonia était déjà sur lui, le coude contre sa joue lui tordant le visage. Elle le mit ventre à terre et usa de tout son poids pour l'empêcher de bouger, Wolinski ne se débattait plus, il s'était dégonflé de la hargne qui venait de l'habiter, il semblait avoir perdu connaissance. Roussel lui passa les menottes dans le dos. Tarik était au-dessus de Clara :

« Docteur Kreis, ça va ? Vous allez bien ? »

Clara ne pouvait pas répondre, son souffle était coupé, le visage rouge, les jugulaires battant à la surface de son cou, elle était encore en train d'essayer d'aspirer de l'oxygène. Tarik restait au-dessus de son visage. Clara remuait les jambes en essayant tant bien que mal de retrouver de l'air. Elle toussa enfin, et prit une immense respiration.

« Ne vous inquiétez pas, vous êtes en sécurité maintenant, tout va bien, ça va aller. Est-ce que vous m'entendez ?... »

Clara était sous le choc, elle cherchait du regard un moyen de fuir, Tarik répéta sa question :

« Est-ce que vous m'entendez ? »

Clara se fixa sur le visage de Tarik.

« Vous m'entendez ? »

Clara fit oui de la tête par saccades rapides et irrégulières.

« Vous savez où vous êtes ? »

Elle acquiesça.

« Vous me reconnaissez ? »

Elle fronça les sourcils.

« Essayez de me parler, dites-moi votre prénom.

— Clara, fit la jeune femme d'une voix éteinte.

— C'est très bien. Vous rappelez-vous quel jour on est ?

— Oui... C'est... Ven... dredi...

— Bon et moi maintenant vous rappelez-vous qui je suis ?
— Officier... Ajloun.
— Parfait, Docteur Kreis, je vais essayer de vous relever, on va vérifier que vous n'avez rien de cassé, ok ? »

Clara fit oui de la tête. Tarik passa le bras sous son épaule et l'aida à se relever, la jeune femme n'avait plus l'usage de ses jambes, elle s'était liquéfiée et sentait quelque chose d'humide et chaud couler le long de sa cuisse. Tarik remarqua qu'elle venait d'uriner.

« Ne vous inquiétez pas, la rassura-t-il, tout ça est normal, vous allez peu à peu retrouver l'usage de vos jambes, et on va vous trouver de quoi vous changer, on va s'occuper de vous. Je vais demander à ma collègue de vous accompagner. »

Sonia vint porter secours à Tarik et aida Clara à marcher, Tarik et Roussel s'occupèrent de garder Wolinski au sol.

Clara sous le bras, Sonia passa devant Dunkle estomaqué ; en l'espace de quelques secondes, sa jeune recrue venait de se faire agresser par ce type, il avait assisté à la scène et n'avait rien pu faire. Le psychiatre s'en voulait d'avoir minimisé la gravité de la situation et surtout d'avoir conduit sa jeune collègue sur une gardé à vue, jamais il n'avait vu ça de sa vie. Le commissaire le somma d'appeler une équipe médicale pour vérifier que tout allait bien. Dunkle se dirigea vers l'accueil chercher des secours.

De leur côté, Roussel et Ajloun s'occupèrent de remettre Wolinski en cellule provisoire. Les deux agents s'étaient placés de part et d'autre du suspect pour pouvoir prendre chacun un bras. Ils le soulevèrent d'un coup, faillant lui rompre la nuque. Wolinski tourna la tête et s'adressa aux agents :

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il reprenant ses esprits.
— Vous avez essayé d'étrangler la psychologue, répondit Tarik.
— Qu'est-ce que vous racontez ? De quoi parlez-vous ?
— Ne jouez pas au con avec moi, vous savez très bien de quoi je parle.
— Relâchez-moi, vous n'avez pas le droit, je n'ai rien fait !
— Il se fout de ta gueule je crois, Tarik, ajouta Roussel.

— Mais de quoi parlez-vous ? Je n'ai rien fait, relâchez-moi. »

Les deux agents balancèrent Wolinski sur le sol de sa cellule, Tarik referma la grille et remit la clé dans sa poche.

« Enfin s'il vous plaît, répondez-moi ! Enlevez-moi ces menottes !

— Il n'y a pas de vidéo cette fois, mais nous sommes au moins quatre témoins et une victime.

— Mais... Enfin... Vous ne croyez tout de même pas que ?...

— Vous lui avez sauté au cou.

— Mais non c'est faux ! »

— Vous avez de sérieux ennuis maintenant Monsieur Wolinski. »

Henri Wolinski ahuri, finit par éclater en sanglots et s'effondra sur le sol en se recroquevillant comme un fœtus.

Perplexe, Tarik pensa qu'il venait peut-être d'entrevoir le Wolinski qui avait tué toutes ces filles. Le personnage était réellement complexe, il n'avait certainement pas fini d'en découvrir sur lui.

Avant tout inquiet pour la jeune psychologue, Tarik alla s'enquérir de sa santé. Un infirmier était là pour procéder aux vérifications d'usage. Le cerveau n'avait pas subi de dommage, l'officier Ajloun était intervenu à temps, l'oxygène n'avait pas manqué suffisamment longtemps pour provoquer des lésions. Pour être certain qu'elle n'avait subi aucun traumatisme, il fallait tout de même passer un scanner. Dunkle s'occuperait personnellement de sa prise en charge au PPRISME, c'était chez eux que travaillait l'un des meilleurs neurochirurgiens au monde.

Il fallut attendre une bonne vingtaine de minutes pour que Clara retrouve son état normal. Elle s'était changée, Sonia lui avait prêté l'un de ses pantalons de sport. Elle se tourna vers Tarik :

« Merci...

— De rien, vous vous sentez mieux ? Vous avez mal quelque part ?

— La gorge... Ça me serre. Et un peu au dos mais on m'a assuré que je n'avais rien de cassé.

— J'ai bien fait de vous mettre dans cette salle, on serait peut-être arrivé trop tard si on n'avait rien vu.

— Vous auriez pu nous prévenir que c'était un fou furieux ! protesta Dunkle.

— J'avais des doutes, mais jamais je ne l'aurais cru capable de ça devant nous. Il n'avait eu aucun accès de violence depuis qu'on le détenait, il est resté tranquille depuis deux jours qu'on le surveille, personne n'avait fait mention de violence dans son entourage, sa femme, son psy, et comme vous l'avez très justement dit tout à l'heure, il était jusque-là présumé innocent...

— Mais... fit Clara d'une petite voix. Je ne crois pas qu'il ait voulu me faire de mal.

— Comment ça ? demanda Tarik.

— J'ai l'impression qu'il s'est emporté, et que dans son énervement, il s'est levé brusquement et a perdu l'équilibre, il m'est tombé dessus, les bras en avant.

— Vous êtes sûre ? demanda Sonia.

— Je crois oui, je ne me rappelle plus très bien... Il s'est levé et s'est brusquement arrêté de parler, il a levé les yeux au ciel et il s'est laissé tomber. Je crois...

— Vous êtes certaine que ce n'était pas intentionnel ?

— Je ne pourrais pas l'affirmer, pas plus que le contraire. »

Tarik était troublé. C'était cohérent. Un homme de son âge, qui subissait une garde à vue depuis plus de 24 heures, insomniaque de surcroît, n'ayant pas beaucoup mangé la veille... Il avait pu s'énervé et en se levant faire un malaise. Mais il n'y croyait pas, cela commençait à faire beaucoup trop de coïncidences...

« Nous allons prendre le temps pour analyser tout ça, Officier Ajloun, fit Dunkle. Je vais rester avec ma collègue pour faire un débriefing et j'irai l'interroger à mon tour.

— Vous voulez faire ça tout de suite ? s'alarma Clara les jambes encore tremblantes...

— On ne devrait pas attendre trop, pour l'instant c'est encore frais dans votre tête... »

Sonia était bien d'accord, mine de rien l'heure tournait et la garde à vue n'allait pas durer toute la vie.

« Laissez-moi cinq minutes, je vais noter par écrit tout ce que le patient a dit et faire mon rapport, répondit consciencieusement Clara. »

Tarik fut impressionné par le courage et le professionnalisme de cette jeune praticienne, il devait s'avouer charmé.

Aux portes du Phrontisterion.

Olivia venait d'arriver à l'adresse de son rendez-vous. Les bureaux se situaient dans un immeuble à l'architecture contemporaine et occupait la surface de quatre grands appartements. La presse avait beaucoup souffert de l'avènement des médias électroniques, tout le monde avait accès aux informations en ligne. Les gens aggloméraient eux-mêmes les contenus rédactionnels des journaux numériques qui les intéressaient. Chacun se faisait sa propre Une, son propre réseau d'information, la tendance était à l'ultra spécialisation des rédactions... Le nouveau gadget à la mode, le Google Paper ou Gooper, s'arrachait dans tous les magasins. Pour la première fois, on pouvait plier un écran, le ranger dans sa poche et retrouver le confort de lecture d'un tabloïd. Le support était connecté à internet et recevait toutes sortes de flux. La technologie, qui avait contribué à la disparition de la presse papier, venait de lui redonner ses lettres de noblesse. De nombreux sites d'informations avaient profité de l'opportunité pour s'installer, bien souvent montés par d'anciens de la presse traditionnelle. Aujourd'hui, ils occupaient chacun un créneau particulier et certains étaient même devenus leaders dans leur domaine. Le Phrontisterion était l'un d'eux. Le site s'était spécialisé dans la critique, l'investigation et l'analyse politique. Ils étaient particulièrement pointus dans la décortication sémantique des discours et le live fact checking. L'entretien qu'avait décroché Olivia grâce à l'un de ses professeurs de Science Po était inespéré. Travailler ici, être au cœur des polémiques, dénicher un scandale, faire buzzer un off, ce serait le summum, Olivia était toute excitée. Au-dessus de l'accueil, le grand logo Phrontisterion s'affichait en lettres d'acier, on

pouvait lire au-dessous : « *Il faut aller à la vérité avec toute son âme* ». Vérité, peut-être pas, mais au moins faire reculer la désinformation.

Le ton était donné. Olivia s'approcha du comptoir et s'annonça, on lui indiqua le bureau de Gregory Saumart-Leclerc, rédacteur en chef adjoint.

Elle toqua à la porte.

« Entrez !

— Bonjour, Olivia Kaldan, j'avais rendez-vous pour un poste.

— Ah oui ? Très bien, asseyez-vous je vous en prie, bienvenue au Phrontisterion.

— Merci.

— Alors, Mademoiselle Kaldan, je vous écoute, parlez-moi de vous. »

Olivia tendit son CV, Saumart-Leclerc le déposa en face de lui, lança un rapide coup d'œil, puis se jeta en arrière dans son fauteuil et se rendit plus attentif à ce qu'était en train de lui raconter la jeune femme.

« J'ai un master en sciences politiques, spécialisé en journalisme, j'ai fait mon mémoire sur les relations entre média et pouvoir, spécifiquement dans les domaines militaro-industriels, et actuellement je termine ma thèse sous la direction du docteur Ratziak.

— Comment va-t-il ?

— Je crois qu'il va plutôôt bien.

— Bon ! Ce bougre m'a parlé de vous, Mademoiselle.

— En bien j'espère ?

— Tout à fait ! En très bien même. Dites-m'en plus sur vos travaux.

— Je fais une analyse statistique par mots clés sur différents champs lexicaux et je compare les résultats entre les médias. Ça me permet de dresser un panel sémantique et de voir quels sont les sujets qui sont traités par préférences en fonction des médias.

— Intéressant... »

Le rédacteur en chef adjoint feuilletait le CV, reprit à voix basse quelques titres :

« Pige pour le Monde diplomatique, deux articles publiés à la Revue Française de Sociologie, excellent, excellent... Et dans le domaine de la santé publique, vous y entendez quelque chose ?

— En rapport avec mon sujet, j'ai étudié la gestion de crise, comment le ministère de la Santé publie sa politique en liaison avec les annonces de l'O.M.S. et comment les médias diffusent l'information, comment elle est perçue et parfois remise en cause par le public ; j'ai étudié notamment l'exemple de la grippe H1N1 qui est apparue en 2009 avec la campagne mondiale de vaccination.

— Oui je me souviens... C'est un bon début. Comme vous le savez, ce sont bientôt les élections et on a énormément de travail. Il nous faut décortiquer les propositions des candidats concernant les politiques de santé. On a besoin d'un renfort et je pense que vous avez le profil idéal pour le poste. Vous pouvez commencer lundi ?

— Euh oui, bien sûr, merci beaucoup...

— Attendez de publier votre premier papier avant de me remercier, mais d'ores et déjà, bienvenue au Phrontisterion. »

Saumart-Leclerc s'était levé pour serrer la main de sa nouvelle collaboratrice, voilà c'était tout. Olivia était aux anges, la politique en matière de santé publique n'était pas tellement son domaine de prédilection, mais peu importait, elle allait enfin intégrer une vraie rédaction et traiter des données d'actualité.

Le bon diagnostic.

Dunkle s'était à son tour préparé à l'entretien. Selon la procédure mise en place par la convention SJ, il ne devait pas prendre connaissance du diagnostic de Clara avant d'avoir lui-même établi le sien. Seulement ensuite, ils pourraient confronter leurs points de vue afin de proposer un rapport consensuel. Ce qui était certain, c'est qu'il allait se méfier physiquement de Wolinski. Le commissaire Costello, craignant que l'incident ne se reproduise, avait pris des mesures coercitives, une table séparait Dunkle de Wolinski, l'accusé était menotté et solidement attaché à sa chaise. Accompagnée de Roussel, Sonia resterait à surveiller l'entretien derrière la vitre.

« Je suis le docteur Dunkle, psychiatre neurologue, nous allons discuter ensemble pendant une petite heure. Je vais vous poser des questions auxquelles vous allez essayer de me répondre le plus sincèrement possible. Vous pourrez, quand cela vous plaira, me poser également toutes les questions que vous souhaitez. Il n'y a pas de piège, je ne suis pas là pour vous juger. Ça vous paraît bien ?

— Comment va le docteur Kreis ?

— Elle va bien. Mais vous lui avez fait sacrément peur, que s'est-il passé ?

— J'étais un peu anxieux avec ce test, je crois que j'étais fatigué également et irritable. Je me suis levé brusquement, voulant en finir, et je ne me souviens plus de rien.

— Bon n'en parlons plus, nous verrons ça plus tard. À part ça, comment vous sentez-vous ?

— Je ne sais pas trop.

— Essayez de m'expliquer.

— C'est un mélange. Je suis fatigué. Ça fait bientôt deux jours complets que je réponds à leurs questions, j'ai dormi cinq ou six heures, je suis épuisé. Je ne sais plus quoi penser. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Ça ne peut pas être moi, ce n'est pas possible, je ne suis pas capable de faire ce qu'ils disent, je ne me rappelle de rien...

— Pourquoi ça ne peut pas être vous ?

— Parce que je ne suis pas ce genre d'individu, ce n'est pas possible.

— Quel genre d'individu ?

— Un meurtrier, je ne suis pas un meurtrier...

— Qu'est-ce que vous pensez des accusations des inspecteurs ?

— Vraiment je ne sais pas. J'ai des doutes maintenant...

— Quels doutes ?

— J'avoue être confus, tous ces événements, on me voit sur cette vidéo, ils retrouvent cette fille morte, puis on m'apprend que j'ai essayé d'étrangler votre collègue, peut-être que j'y suis pour quelque chose...

— Vous êtes pourtant persuadé que vous n'y êtes pour rien ?

— J'en suis certain.

— Cela vous arrive d'avoir des pertes de mémoire ? Des absences ?

— Il m'arrive d'oublier où j'ai laissé mes clés, d'oublier un repas avec des amis que ma femme a fixé...

— Je veux plutôt parler d'une absence, vous seriez par exemple à un endroit en train de faire quelque chose et l'instant d'après vous êtes ailleurs en train de faire autre chose, comme tout à l'heure par exemple ?

— Et bien... Non... peut-être que ça m'est arrivé une ou deux fois, je ne sais pas, je n'ai pas de souvenirs précis à propos de ça.

— Vous est-il arrivé de faire des crises de somnambulisme ?

— Pas à ma connaissance, ma femme n'a jamais rien remarqué en presque trente-cinq ans de vie commune.

— Avez-vous déjà suivi des traitements pour des angoisses ou des insomnies ?

— C'est arrivé, mon psy m'avait prescrit du Séroplex, puis j'ai essayé aussi l'Anafranil, et quelques somnifères pour mes insomnies.

— Vous avez senti un effet ?

— Ah ça, pour sentir un effet ! C'est certain que j'allais bien, mais j'étais complètement assommé. J'avais l'impression que ça rongait mes capacités cérébrales, je n'arrivais à rien. Et puis les périodes de sevrage étaient désagréables, on avait beau me dire que c'était normal, je n'aime pas me sentir irrité. »

L'entretien dura une bonne demi-heure supplémentaire. Dunkle avait volontairement posé de nombreuses questions autour de ses traitements psychologiques. Ce qui l'intéressait davantage, c'est la façon dont il répondait, la manière qu'il avait de construire la relation avec un inconnu venu là pour expertiser son état psychique. En apparence, tout semblait normal. Cependant, Dunkle avait remarqué une certaine propension à minimiser les informations, à relativiser l'importance de certains comportements. Il n'avait que des remords circonsciés. On sentait un homme de devoir, un individu capable d'aller loin, d'outrepasser même un certain code moral pour atteindre un but suprême. Lequel ? Il ne lui était pas encore permis de le deviner. En temps de guerre Wolinski, de son point de vue, aurait tout à fait pu devenir un général sanguinaire.

Sonia s'était accordée un petit somme. Un agent arriva discrètement près d'elle, combiné téléphonique à la main, et essaya de la réveiller sans lui faire peur. La voix n'avait pas suffi, il dut la secouer légèrement à l'épaule. Sonia tressaillit et regarda l'agent les yeux écarquillés. Se sentant prise en défaut, elle se frotta énergiquement le visage et s'installa confortablement dans le sofa :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est le procureur Rivet, il veut vous parler.

— Passez-le-moi. Allô ?

— Costello ?

— Oui.

— C'est Rivet à l'appareil, je voulais prendre des nouvelles de Wolinski, où en est-on depuis l'incident ?

— Il est toujours en entretien avec le psychiatre, je crois. Ça ne devrait plus être très long, il avait dit environ une heure.

— Vous pensez qu'il y en a encore pour combien de temps ?

— Aucune idée.

— Bon j'arrive. Il faudra qu'on fasse un point avant 13 heures. La psychologue va porter plainte ?

— Non.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué...

— Bon, j'arrive. »

Sonia raccrocha et alla retrouver Tarik près de la machine à café.

« Des nouvelles de la psychologue ? demanda Sonia.

— Elle finit son rapport, elle m'a demandé de la laisser travailler dans un coin.

— Elle va mieux ?

— Ça va, elle est choquée.

— Tu m'étonnes.

— Ouais...

— Du coup, on est sûr que c'est lui, c'est une bonne nouvelle.

— Je ne sais pas...

— Comment ça ?

— Oui, je pense aussi que c'est lui. Mais on n'a toujours rien de solide pour une instruction. Dans six heures, le mec est libre.

— Le proc va se pointer, on doit faire le point avant 13 heures.

— Et l'équipe que t'as envoyée à la pharmacie, ça a donné quoi ?

— Ils ont trouvé au moins cinq coins potentiels pour échapper aux caméras.

— Merde...

Dunkle avait terminé de s'entretenir avec Wolinski. Il confrontait maintenant son point de vue à celui de sa jeune collègue.

« Je ne comprends pas, fit Clara. La cotation de monsieur Wolinski, on dirait un cas d'école. C'est un profil académique. Le mode d'appréhension du sujet révèle un trait obsessionnel, il y a une forte réaction à la planche IV, ses réponses font directement référence à la loi qu'il semble placer au plus haut point dans sa hiérarchie de valeurs. Très peu de kinesthésies, une image de soi dichotomique, pas exactement morcelée, mais une forte contradiction entre deux êtres, énormément de mécanismes typiques de défense...

— Qu'est-ce qui vous étonne ?

— Que son profil soit si facile à identifier... du moins selon les systèmes de cotations standards.

— Quel serait-il ?

— Personnalité multiple, névrose obsessionnelle et isolation. Mais encore une fois, c'est sans avoir pris le temps de bien discuter avec le sujet. C'est tellement évident que j'ai l'impression de me tromper...

— Je fais la même analyse. Je vous rejoins sur le diagnostic, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de doutes à avoir. Nous allons rentrer au PPRISME pour rédiger nos rapports.

Clara restait perplexe. Elle voulait faire abstraction de l'incident, mais un doute persistait...

Damien Dunkle était en train de rassembler ses affaires, Clara et lui étaient sur le point de rentrer au PPRISME.

« Nous en avons terminé avec monsieur Wolinski, il vous faut les rapports pour quand ?

— Le plus tôt serait le mieux, la garde à vue se termine à 20h30.

— Nous avons rapidement fait un point avec ma collègue, il y a de nombreux éléments sur lesquels nous voudrions creuser davantage. Vous ne devez pas relâcher monsieur Wolinski, nous le croyons potentiellement dangereux. Je vais vous faire

un certificat médical circonstancié pour une admission en soins psychiatriques sur décision du représentant de l'État, vous devrez le transmettre le plus tôt possible au préfet de Paris pour qu'il signe l'arrêté. »

Sonia fronça les sourcils. Elle interrogea Dunkle :

« On va l'interner ?

— Ce serait préférable, en effet. »

À partir de maintenant, l'enquête leur échappait, c'était entre les mains des médecins. Pour Sonia, c'était tout de même un moindre mal, pendant qu'il serait interné, ils pourraient continuer l'enquête sans craindre a priori que de nouveaux meurtres aient lieu. L'internement sous la contrainte, à condition qu'il soit efficace et surveillé, valait bien la détention provisoire.

« Vous pouvez patienter un quart d'heure ? demanda Sonia à Dunkle. Je viens d'avoir le procureur, il doit venir ici faire un point.

— Très bien nous l'attendrons. Auriez-vous un endroit tranquille où je pourrais rédiger le certificat ?

— Vous pouvez rester ici si vous voulez. »

Les agents sortirent de la pièce. Clara était soucieuse :

« C'est quoi cette procédure ?

— On appelait ça l'hospitalisation d'office, vous devez avoir un truc du genre en Suisse. Depuis 2011, on dit admission en soins psychiatriques sur décision du représentant de l'État, le patient est interné sans son consentement sur décision du préfet.

— Donc, pour nous, ça s'arrête là.

— Ça ne fait que commencer, Docteur Kreis.

— Comment ça ?

— Normalement, nous devrions retrouver sous peu monsieur Wolinski au PPRISME.

— Comment c'est possible ? Si c'est vous qui signez le certificat, on peut l'envoyer dans votre propre centre ?

— En fait oui et non.

— Il n'y a pas de conseil de surveillance psychiatrique ou d'organisme indépendant qui interdit ce genre de chose en France ?

— Effectivement, la loi prévoit que le médecin qui signe le certificat médical ne doit pas appartenir au service psychiatrique où est envoyé le patient, mais pas sous la convention SJ. C'est un peu compliqué. Je ne veux pas vous ennuyer avec ces histoires, vous savez, la législation française...

Tout cela paraissait bien compliqué pour la jeune psychologue. Dunkle maîtrisait son sujet, elle ne voulait pas l'importuner avec ses questions. Elle apprendrait tout ça sur le tas.

En attendant Dunkle et Kreis, Sonia Costello avait fait état des dernières nouvelles au procureur Paul Rivet qui venait d'arriver.

« Bon, de toute façon, on allait le remettre dans la nature, autant qu'il soit interné.

— C'est mieux que rien, en effet, répondit Sonia. »

Rivet avait remarqué la moue de Tarik.

« Ça ne va pas Ajloun ? C'est vous qui aviez raison, c'est un psychopathe.

— C'était l'une des éventualités, effectivement.

— Tiens donc, il y a toujours une multitude d'éventualités avec vous, c'est formidable ! Éclairez-nous donc de vos lumières, ironisa Rivet.

— Il se peut très bien que Wolinski ait souhaité tout ça.

— En effet, peut-être que monsieur s'ennuie dans la vie, rétorqua Rivet en rigolant.

— Je ne sais pas pourquoi il aurait fait ça... Le meurtre en série se rencontre sous deux modes, soit la pulsion, soit la préméditation. Dans les deux cas, le but est de satisfaire un désir, un désir pulsionnel dans un cas, un désir intellectuel dans l'autre. Wolinski est intelligent, son but n'est pas d'assouvir un désir pulsionnel, sa place n'est pas dans un hôpital psychiatrique. Je suis persuadé qu'il tue avec préméditation, sa place est en prison. Nous devons découvrir ce qui le motive...

— On va faire un stand-by sur Wolinski.

— Comment ça ? l'interrompt Tarik.

— On a un certificat médical requérant l'admission en soins psychiatriques pour dangerosité.

— Vous allez clore l'enquête ? lança Tarik.

— Tout de suite les grands mots. Qu'est-ce que vous voulez faire d'autre ? fouillez ses photos de vacances ? L'enquête n'est pas close, vous continuez, mais vous allez me trouver un vrai coupable.

— C'est lui le coupable, affirma Tarik. Si vous l'internez, il sera dehors dans six mois, voire moins !

— On lui posera un bracelet électronique.

— Putain ! cria Tarik en frappant du point sur la table.

— Oh Tarik, tu te calmes ! intervint Sonia.

— On trouvera rien d'autre, c'est lui je vous dis !

— Si vous ne trouvez rien d'autre, c'est que vous êtes incompetent, officier Ajloun.

— Vous envoyez un meurtrier en UMD et c'est moi l'incompetent ?

— Bon Tarik, tu te calmes maintenant ! fit Sonia.

— Laissez Commissaire, laissez-le s'expliquer, dit Rivet d'un ton condescendant.

— C'est le procureur général qui vous a dit de boucler l'enquête, Paul ? Le proc général, le ministre de la Justice, ça en fait des culs à lécher, non ?

— Si vous ne supportez pas la pression Tarik, changez de boulot.

— C'est ça, c'est sans doute ce que je vais faire.

— Et bien, personne ne vous retient.

— Allez vous faire foutre ! »

Tarik se leva et partit en claquant la porte derrière lui, il croisa Kreis et Dunkle dans le couloir sans leur décrocher un mot.

— Vous partez ? l'interpella Clara.

— Excellent diagnostic, Docteur Kreis ! »

Tarik avait déjà disparu au fond du couloir. Ce soudain changement de ton avait laissé Kreis et Dunkle un peu suspendus, lui qui avait été si calme et attentionné quelques minutes plus tôt.

Une fois dans le bureau, Dunkle tendit à Rivet le certificat médical. Sonia observait le procureur qui ne bronchait pas, elle était impressionnée, il contrôlait à merveille ses montées d'adrénaline, le stress de la conversation précédente ne l'avait même pas effleuré. Rivet en avait vu d'autres, il répondit à Dunkle avec un grand sourire :

« Merci. Je vais aller porter ça au préfet.

— Très bien, nous en avons terminé ici, nous rentrons au centre et nous vous ferons parvenir nos rapports d'expertise en début d'après-midi, vers 15h30.

— Parfait. Merci d'être venus et encore toutes nos excuses pour ce fâcheux événement, Docteur Kreis.

— On va dire que ce sont les risques du métier, répondit Clara. Même si je ne m'attendais pas ce matin à vivre autant d'émotions.

Les deux psys quittèrent le bureau. Rivet qui les avait accompagnés jusqu'à la porte, ferma derrière eux pour pouvoir s'entretenir avec le commissaire Costello.

« On laisse tomber alors pour Wolinski ? demanda Sonia.

— Lanicci ne se laissera pas faire, il va sans doute saisir le juge des libertés, si l'avis médical est béton, il ne pourra rien faire, ou si le juge ordonne une mainlevée, je pourrai faire un appel suspensif.

— C'est quoi ?

— Ce sont des points de droits pour la suite de l'affaire, concernant l'enquête, il faut regarder les choses en face. Je comprends l'officier Ajloun, ça fait deux mois qu'il travaille sur le dossier. Notre rôle, c'est de trouver les criminels et de les mettre hors d'état de nuire. On n'a pas le temps de tergiverser cent trente ans. Vous savez comment ça marche depuis qu'ils ont supprimé le juge d'instruction, l'avocat de la défense a autant de pouvoir que moi et va appuyer de tout son poids auprès de la Cour pour empêcher le procès. La seule chose qui me permettrait d'obliger la tenue d'un procès, c'est une preuve scientifique, absolument irréfutable. On n'a rien sur Wolinski, l'avantage avec une hospitalisation d'office c'est que son avocat ne pourra pas nous faire chier. »

Rivet avait brandi le certificat médical.

« Avec ça, que l'enquête continue ou non, on est certain que Wolinski sera hors d'état de nuire pendant au moins six mois.

— Et après ?

— Et après on verra. De toute façon pour sortir d'une Unité pour Malades Difficiles, en dernier lieu, c'est encore le préfet qui décidera. Il pourra toujours reconduire l'internement pour trois mois supplémentaires.

— On pourrait essayer de le relâcher et le pister pour voir.

— On ne peut pas prendre le risque. Si c'est lui le coupable, que la presse apprend qu'on l'avait dans nos murs et qu'on l'a laissé partir, ce sera un drame national. L'UMD du PPRISME, ce sera parfait en attendant.

— Ok.

— Bon je ne sais pas vous, mais moi j'ai faim, alors je vous souhaite un bon appétit et on se revoit cet après-midi, je vais aller faire signer l'arrêté préfectoral. Et pendant que j'y pense, faites un petit quelque chose pour l'officier Ajloun, on ne peut pas laisser passer ça.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, un petit avertissement, une mise à pied, tout dépend où il en est de ses sanctions disciplinaires...

— Vous croyez ? Il était là non stop pendant trois jours, il a juste eu un coup de sang, il ne pensait pas ce qu'il a dit.

— Je lui avais dit de prendre la soirée, l'autre jour. Collez-lui un avertissement et dites-lui bien que c'est le dernier avant la mise à pied. Je ne suis pas payé pour me faire insulter.

— Entendu. »

Quelques minutes plus tard, Paul Rivet était à la préfecture de Paris. Le préfet Thomas Chamblain lui avait demandé de venir en personne pour discuter des véritables tenants et aboutissants de cette affaire. Au téléphone, Rivet l'avait senti un peu mal à l'aise. À dire vrai, il y avait tout de même de quoi. L'affaire avait un sérieux retentissement dans les médias et en pleine campagne présidentielle il ne fallait surtout pas commettre de faux pas. Une erreur de sa part aurait

nécessairement des conséquences politiques étant donné sa proximité avec le chef de l'État.

Pour l'instant, aucun journal n'était au courant qu'ils tenaient un suspect. Tant mieux, le type n'était pas inculqué, il allait finir à l'asile et personne n'en entendrait parler. Paul Rivet gardait à l'esprit son devoir de procureur de la République, faire respecter la loi sur le territoire français, et la loi était ce qu'elle était, il n'y pouvait rien, ce n'était pas lui qui la faisait.

Le préfet avait envoyé sa secrétaire chercher Rivet dans la salle d'attente. Le procureur entra directement dans le vif du sujet.

« On pense que c'est lui le coupable.

— Parfait, alors que faites-vous là ? plaisanta le Préfet.

— Et bien en fait, nous n'avons pas d'évidence de culpabilité.

— Ah. Même pas d'ADN ?

— Non, rien.

— Comment savez-vous qu'il est coupable alors ?

— Si vous le permettez, je vais essayer de vous faire un topo.

— Je vous écoute.

— Une jeune fille, qui travaillait comme pharmacienne a été retrouvée morte mardi dernier, étranglée sur son lieu de travail, vers 19 heures.

— J'ai vu ça aux infos, c'est la dixième...

— La vidéo surveillance nous a permis de remonter jusqu'à un professeur de la faculté de droit dans le cinquième, il s'appelle Henri Wolinski, et prétendait bien évidemment ne pas l'avoir tuée. À sa décharge, comme je vous l'expliquais, nous n'avons trouvé aucune preuve scientifique.

— On ne voit rien sur la vidéo ?

— Non, on l'a faite expertiser et l'expert a conclu qu'elle aurait pu être éventuellement truquée, ce que prétendait Wolinski appuyé par son avocat. L'officier Ajloun a souhaité faire établir un profil psychologique, l'accusé ayant eu quelques antécédents. J'ai contacté Damien Dunkle au PPRISME pour qu'il effectue l'expertise psychiatrique, il est

venu en personne ce matin accompagné d'une collègue psychologue.

— Je connais bien le docteur Dunkle, il m'a invité dans son centre il y a quelques mois. Qu'a-t-il déduit ?

— Il n'a rien pu en déduire. Henri Wolinski serait tombé sur la psychologue suite à un malaise mais on pense plutôt qu'il a tenté de l'étrangler.

— Ah bon ?

— Rien de grave, les officiers sont intervenus à temps. Après l'incident, Dunkle a poursuivi l'entretien et a jugé Wolinski potentiellement dangereux, il m'a signé le certificat que voici, préconisant une admission en soins psychiatriques sur votre décision. »

— Ah... »

Le préfet fit glisser le certificat sur le bureau pour le positionner en face de lui. Il devait maintenant donner son accord pour transférer l'accusé en UMD. Tout cela était un peu soudain, un meurtre dans la semaine, un accusé, un certificat médical et le type partait se faire interner sous la contrainte. C'était un peu facile. Cette solution ne le satisfaisait pas d'emblée, il décida de sonder le procureur sur d'autres possibilités :

« Il est comment l'avocat de la défense ?

— C'est un bon. Il va s'appuyer sur l'expertise vidéo pour prétendre que la vidéo est truquée et il a également évoqué l'idée que le véritable meurtrier, entre guillemets, aurait pu se planquer dans la pharmacie et s'échapper à la fin des fouilles.

— Et c'est possible ça ?

— Le commissaire Costello a diligenté une équipe pour vérifier les lieux et effectivement, quelqu'un aurait pu tuer la jeune fille, se planquer et filer à l'anglaise, c'est plausible.

— Donc la défense rendra impossible la transmission du dossier à la Cour.

— On peut passer outre l'avocat de la défense avec ce certificat.

— Je suis au courant Paul, mais voyez-vous, j'aimerais autant que pour une affaire de cette ampleur on passe par la

voie classique, avec une vraie inculpation, un juge et tout le bazar.

— On ne peut pas. On n'a pas d'évidence, l'avocat de la défense va tout bloquer.

— Trouvez-en s'il est coupable !

— On n'a plus le temps, il sort de garde à vue ce soir et il a failli tuer la psychologue je vous le rappelle.

— C'est là-dessus que vous vous appuyez pour dire qu'il est coupable ?

— Il était sur les lieux du crime, c'est le dernier à sortir de la pharmacie, certes on ne le voit pas la tuer, mais ces histoires de truquages et de planques, c'est vraiment léger.

— Hum...

— Dans six heures je suis obligé de le libérer.

— Vous n'avez vraiment aucune preuve...

— Uniquement des faisceaux de présomptions. »

Le préfet réfléchissait. Que pouvait-il faire d'autre ? Rivet voyant à quel point l'homme hésitait, décida d'enfoncer le clou en rajoutant un dernier argument :

« Si jamais il tue à nouveau, alors que la presse ou les familles des victimes apprennent qu'on avait le type en garde à vue, qu'on avait un certificat médical circonstancié émanant d'un psychiatre attestant de sa dangerosité, et qu'on l'a relâché, je pense que ce sera beaucoup plus grave que d'avoir affaire à des familles mécontentes de ne pas avoir eu leur procès... Ou de gérer des problèmes médiatico-politiques, si vous voyez ce que je veux dire.

— C'est certain... »

Le préfet décrocha son combiné téléphonique et appuya sur l'interphone :

« Sophie...

— Oui Monsieur ?

— Pourriez-vous me sortir le modèle d'arrêté relatif à l'admission en soins psychiatriques... Euh, attendez... je vous rappelle. »

Le préfet raccrocha le téléphone et fronça les sourcils.

« Quoi ? demanda Rivet.

— On a un problème.

- Lequel ?
 - Si j'applique la convention SJ, je dois envoyer ce Wolinski à l'UMD2 du PPRISME.
 - Et alors ?
 - Et alors vous avez vu qui a signé le certificat médical ? Quand c'est un psychiatre d'un service annexe du PPRISME, je ferme les yeux, mais là c'est carrément son directeur. Ça risque de faire un peu gros...
 - Ah oui effectivement, c'est emmerdant.
 - Qu'est-ce qui lui a pris de venir faire l'expertise lui-même, généralement il envoie toujours quelqu'un d'autre ?
 - Je suppose qu'il voulait accompagner sa nouvelle collaboratrice, c'est une jeune Suissesse qui débute, peut-être souhaitait-il la mettre dans le bain.
 - Sacré départ !
 - Bon, comment on fait ?
 - Et bien je vous le demande, je ne peux pas signer l'arrêté avec le nom de Dunkle sur le certificat médical. Pourquoi diable a-t-il signé lui-même ?
 - Il était sur les lieux, il a constaté le danger, et voilà, je suppose... Vous me laissez un instant je vais essayer de le joindre pour voir ce qu'on peut faire ?
 - Allez-y je vous en prie. »
- Paul Rivet s'éloigna et récupéra son téléphone portable dans la poche intérieure de son veston. Dunkle décrocha :
- « Allô ?
- Damien, c'est Paul.
 - Le docteur Kreis a fini son rapport, j'ai quasiment terminé le mien, nous devons encore nous consulter pour établir le diagnostic consensuel.
 - Comment va-t-elle ?
 - Je lui ai fait passer un scanner, elle n'a rien.
 - Bon tant mieux, tant mieux... Je t'appelle au sujet de l'arrêté préfectoral...
 - Le préfet a signé c'est bon ?
 - Et bien non, en fait, il refuse.
 - Ah bon pourquoi ?

— Parce que c'est toi qui a signé en bas du certificat médical et il craint que ça jase par les temps qui courent, si c'est à la fois le directeur du centre qui prescrit l'admission et qui reçoit le patient au sein de son établissement.

— Ça n'a jamais posé de problèmes avant, la convention le permet.

— Oui, mais là, il va y avoir les élections, c'est une grosse affaire, il veut pas faire de conneries, tu comprends ? Il me dit que d'habitude ce sont des collègues à toi qui font les certificats. On ne peut pas trouver une autre UMD ?

— J'aimerais autant l'avoir ici pour suivre le dossier.

— Et comment je fais, moi ?

— Ok, bon, j'ai un ami à Sainte-Anne, il signera le certificat médical, ce sera un psychiatre indépendant du PPRISME, comme ça Chamblain sera content, ça te va ?

— Ce sera parfait, tu peux me l'envoyer quand ?

— Je le fais directement envoyer par mon contact à la préfecture d'ici une heure tout au plus.

— Parfait, qu'il me mette en copie. »

Rivet raccrocha après avoir salué Dunkle et retourna exposer la solution au préfet. Sous ces conditions, il ne semblait plus y avoir de problème. Dès que Thomas Chamblain recevrait le nouveau certificat médical, il signerait l'arrêté et le transmettrait directement au commissariat et au parquet.

« Connaissez-vous vos droits ? »

Tarik n'était pas revenu. Sonia ne pensait plus le voir de la journée. Ce n'était pas dans son habitude de partir comme ça, et de ne pas donner de nouvelles. Même si elle avait bien envie de l'appeler, ce n'était pas son rôle. Au boulot, elle était son supérieur hiérarchique, et si à une époque la barrière avait été franchie, elle ne souhaitait plus laisser les sentiments interagir dans le travail. Entre elle et Tarik c'était allé assez loin, elle avait même eu envie de mariage, mais lui ne semblait pas vouloir s'engager. Elle n'avait jamais su pourquoi. Et même si l'histoire était finie, elle gardait encore pour Tarik quelques sentiments.

« L'arrêté est arrivé, fit Roussel en entrant. Le préfet donne l'ordre de conduire Wolinski à l'Unité pour Malades Difficiles du PPRISME. »

Sonia devait appeler l'avocat de la défense pour le tenir au courant. Elle craignait la réaction de Lanicci et surtout celle de Wolinski. Elle se demandait bien comment un professeur d'université qui prétendait n'avoir jamais eu aucun problème avec la justice prendrait la nouvelle. Il y avait des moments où elle supportait mal de faire son job, mais c'était comme ça, il fallait obéir aux ordres, et faire fonctionner le système.

« Allô, Maître Lanicci ?

— Oui ?

— Commissaire Costello, je vous appelle pour vous tenir informé de la suite de l'enquête. Avez-vous pris connaissance des rapports d'expertises ?

— Oui, j'allais vous appeler. Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec la psychologue, il est fait mention d'une blessure au cou ? Si c'est une blague elle est de très mauvais goût.

— Non, c'est réellement ce qui s'est passé. Il y avait quatre agents de police présents, dont moi, la psychologue et le psychiatre, nous avons tous vu monsieur Wolinski tomber sur la psy les mains en avant et la plaquer au sol. L'officier Ajloun s'est interposé et a pu mettre fin à l'agression.

— C'est vous qui parlez d'agression, je veux parler à mon client immédiatement. Je connais Henri Wolinski depuis des années, il n'est pas capable de commettre ce genre de violence.

— Et pourtant Maître, c'est exactement comme ça que ça s'est passé.

— Que dit monsieur Wolinski ?

— Il dit ne se souvenir de rien.

— Enfin, mais c'est n'importe quoi, on marche sur la tête dans cette affaire.

— Je dois vous informer que le préfet a signé un arrêté, nous allons placer monsieur Wolinski en Unité pour Malades Difficiles.

— Attendez, d'où ça sort ça ?

— Vous allez recevoir l'arrêté ordonnant l'admission en soins psychiatriques.

— Vous ne pouvez pas faire ça, la garde à vue expire dans 4 heures, le procureur n'a amené aucune évidence à charge, vous êtes tenue de relâcher mon client.

— Si vous avez quelque chose à réclamer, vous pouvez joindre le procureur, il est au parquet.

— Vous allez l'amener tout de suite, là ?

— Dans l'heure oui.

— À quel hôpital ?

— À l'Unité pour Malades Difficiles de deuxième génération du PPRISME, c'est dans le cinquième.

— Une UMD en plus, vous n'y allez pas de main morte ! Je vais appeler le procureur immédiatement ! Dites à monsieur Wolinski que j'irai le voir ce soir.

— Très bien, je lui dirai. »

Lanicci, furieux, raccrocha sans même dire au revoir. Sonia avait fait son boulot. Elle devait maintenant attendre l'équipe médicale et organiser le transfert.

Tout se déroulait comme prévu, l'avocat avait très mal pris la chose. C'était au tour de Wolinski. Sonia ne s'attendait pas à moins de sa part, il allait certainement monter sur ses grands chevaux et balancer sa verve professorale. Sonia s'était entourée de deux gros bras pour remplir la besogne. Il était 16h30 passées et Wolinski dormait. En ouvrant la grille, Sonia fit volontairement un peu de bruit. L'effet fonctionna.

« Vous pourriez au moins installer une sorte de matelas en mousse, remarqua Wolinski en se réveillant d'une sieste difficile, ce béton fait très mal au dos...

— Ces agents vont vous conduire à l'Unité pour Malades Difficiles du cinquième arrondissement, au PPRISME, où vous serez détenu avec une obligation de soin.

— De quoi me parlez-vous ?

— C'est une demande des médecins.

— Vous avez dit le PPRISME ?

— C'est cela. »

Sans dire un mot de plus, Wolinski tendit ses bras en avant et présenta ses poignets au commissaire. Aucune objection, pas un mot plus haut que l'autre. Elle ne sut pas s'il était résigné ou soulagé.

« Votre avocat viendra vous voir ce soir. Connaissez-vous vos droits ?

— Oui, je les connais.

— Je veux dire en matière de santé, ce qui va se passer pour vous maintenant ?

— Je devrais voir un psychiatre entre le jour cinq et le jour huit suivant mon admission, il devrait normalement établir un certificat médical constatant mon état de santé et justifier mon hospitalisation sous contrainte. Il devrait y avoir une autre évaluation dans quinze jours, s'ils ne m'autorisent pas à sortir, je suis reconduit pour un mois, sauf si c'est une unité pour malades difficiles. Dans ce cas, les délais sont rallongés. Par ailleurs, il y a la possibilité de saisir le juge des libertés pour ordonner la mainlevée immédiate de la mesure de soins psychiatriques. Le juge des libertés peut être saisi par moi, mon avocat, un membre de ma famille, un psychiatre, mon médecin

de famille, enfin un peu tout le monde, même le procureur pourrait, mais je doute qu'il ait envie de faire sortir son principal suspect dans une affaire de meurtre, mais bon, c'est la loi, il peut s'il le veut. Une fois saisi, il entendra un collègue d'experts composé du psychiatre qui me prendra en charge, d'un psychiatre indépendant et d'un représentant de l'équipe pluridisciplinaire, et il statuera sur mon cas. Si le juge n'est saisi par personne, ce collègue a tout de même l'obligation d'étudier mon dossier au moins une fois par semestre. Mais tout ceci sera expliqué dans une brochure qu'on me distribuera au PPRISME. »

Sonia ne parvenait pas à s'ôter ce sentiment d'étonnement, elle aurait juré qu'il avait révisé la veille... Ce type avait un don pour mettre mal à l'aise.

Wolinski grimpa dans le fourgon de police sans faire de problèmes. Sonia referma une portière puis s'apprêta à rabattre l'autre quand Wolinski l'arrêta.

« Attendez ! Prévenez ma femme que ce n'est pas la peine qu'elle vienne me chercher, dites-lui où je me trouve, je la verrai demain, dites-lui qu'elle aille chez sa sœur passer la soirée si elle se sent un peu seule. Dites également à Maître Lanicci qu'il vienne plutôt me voir demain, nous discuterons de notre stratégie de défense. »

Sonia acquiesça, ferma la portière du fourgon, l'agent qui accompagnait Wolinski verrouilla de l'intérieur. Dans le rétroviseur, Sonia fit signe au chauffeur de démarrer. Le véhicule disparut au bout de la rue.

4^{EME} PARTIE

La pièce est sombre, impossible d'en délimiter les contours. Oskar est attablé devant un verre d'eau. Quelques secondes s'écoulent. Une goutte tombée du plafond vient troubler la surface du verre. Ce sont à nouveau une, deux, puis trois gouttes provenant du plafond ; des gouttes de sang. Les volutes rouges se répandent et colorent peu à peu le liquide. Oskar, impassible, lève les yeux et la voit. Étendu sur l'asphalte en position fœtale, le corps ensanglanté de son frère gît sous les phares d'une berline accidentée. Oskar détourne le regard et fixe de nouveau le verre qui s'est intégralement vidé. Autour de lui, les murs se sont évaporés, à perte de vue, des dunes de sable couvrent l'horizon. Une chaleur sèche l'envahit, il transpire, son front perle, ses vêtements collent à sa peau, il a soif. Oskar saisit le verre qui s'était à nouveau rempli d'eau claire et le porte à sa bouche. Une pièce de tissu blanc le bâillonne et l'empêche de boire. Inutile d'essayer de s'en défaire, il sait d'avance qu'il n'y parviendra pas. Le verre d'eau à la main, le bandeau à la bouche, Oskar se lève et traverse sa salle à manger. Un danger le conduit droit vers l'étage, il crie, étouffé par son bâillon, le nom de Clara. La silhouette de sa nièce est là devant lui, à contre-jour dans l'encadrement de la fenêtre. Il ne peut aller plus loin, le lit l'en empêche. Ses appels restent étouffés par le tissu. Désarmé, il lui lance l'eau contenue dans son verre. L'ombre de Clara reste immobile. Le verre qui se remplissait continuellement lui fournissait l'eau qu'il ne cessait de jeter. Très vite le niveau de l'eau avait atteint ses pieds, couvert ses genoux puis bientôt son cou. Clara avait disparu sous la surface, Oskar ne touchait plus terre, il allait être submergé, il suffoqua quand d'un sursaut...

Il se réveilla avachi dans son fauteuil de lecture, les lunettes de travers pendues sur le bout du nez, un roman ouvert aux trois quarts renversé sur son ventre.

Oskar venait de faire un mauvais rêve. Il pensa de suite à sa nièce et au terrible incident qui lui était arrivé à Paris. Elle lui avait tout raconté le jour même. Depuis la mort de ses parents c'était lui le responsable de la petite. Elle était sa seule famille. Ce n'était qu'un rêve, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter mais il ne serait pas tranquille tant qu'il ne l'aurait pas au téléphone.

Oskar descendit dans le salon. Il avait noté le nouveau numéro de Clara sur un morceau de papier mais n'avait pas encore eu le temps de le rentrer dans le répertoire de son portable. Ça sonnait...

« Allô ?

— Allô Clara, c'est ton vieil oncle qui s'inquiète.

— Ah salut, comment vas-tu ?

— Ça va, je m'inquiétais pour toi, comment ça va ta blessure ?

— Je t'ai dis de ne pas t'en faire, je vais bien, ils ont fait toutes les analyses possibles et imaginables, j'ai même passé un scanner.

— Franchement, Damien aurait pu s'abstenir de t'embarquer dans cette garde à vue pour ton premier jour...

— Mais non, c'est bien, j'apprends le métier, ça me fait de l'expérience.

— Oui, c'est certain, mais bon...

— Tu appelais pour prendre des nouvelles ?

— Oui, je viens de faire un rêve, et tu étais dedans.

— Ah bon ? C'est marrant j'ai fait un rêve l'autre jour dans le train, tu y étais aussi.

— Ah, raconte ?

— Ah non commence !

— Je n'ai pas tous les détails en tête, il y avait une histoire de verre d'eau, j'étais dans le désert, j'avais soif, c'est peut-être pour ça le verre d'eau, il n'arrêtait pas de se remplir. Bref j'ai voulu boire et je ne pouvais pas, j'avais un bandeau sur la bouche. Puis je t'ai cherchée, tu étais trop éloignée je ne

pouvais pas te parler, alors je t'ai jeté de l'eau pour attirer ton attention.

— Ah c'est comme ça que tu attires l'attention des gens toi ?

— Ben, je n'avais que ça sous la main ! Et finalement l'eau a fini par envahir la chambre, et j'ai failli couler, puis je me suis réveillé.

— Eh ben...

— Oui, je ne dois pas boire assez d'eau, dit Oskar en riant.

— L'eau c'est peut-être ce qui a remplacé ta parole, puisque tu ne pouvais plus parler, il y a quelque chose que tu aimerais me dire ? »

Oskar eut un rictus musculaire et fronça les sourcils.

« Non ? Pourquoi tu dis ça ?

— Et bien si tu me cherchais, que tu ne pouvais pas me parler, et que pourtant tu m'envoyais de l'eau, l'eau c'est un peu comme une parole et j'imagine que si on la retient ça finit par déborder. Tu veux me dire un secret ? T'as une amoureuse ? »

Clara disait ça tout aussi naturellement qu'Oskar était troublé. Son inconscient l'avait trahi, la vérité, c'est qu'il avait effectivement un secret qu'il ne pouvait pas encore lui révéler.

« Oncle Oskar ? réclama Clara.

— Non ce n'est pas une amoureuse, reprit-il en riant.

— Alors c'est un secret !

— Mais non, Clara...

— Justement dans mon rêve il y avait comme un secret gardé, un truc caché en moi, j'y ai réfléchi à ce rêve, je l'ai écrit, mais je n'ai pas encore trouvé sa signification.

— Raconte.

— Attends, je vais chercher mon carnet. Je vais te lire ce que j'ai noté. »

Clara laissa le combiné et passa devant Olivia qui regardait le journal de 20 heures sur l'écran de projection. Elle reprit le téléphone, le coinça entre l'épaule et l'oreille et chercha la page.

« Voilà j'y suis, reprit Clara.

— Je t'écoute.

— J'ai cinq ans et je me trouve devant l'entrée de chez moi en Suisse. Je reconnais deux silhouettes, ce sont celles de ma mère et de mon père. Ils me disent au revoir. Ils s'en vont et j'ai la sensation qu'ils ne reviendront plus. C'est alors que je me retrouve dans le hall, j'ai une clé dans les mains et j'ai l'impression qu'elle peut ouvrir un coffre qui contient un secret. Des gens commencent à arriver, je ne vois que leurs chaussures, je suis trop petite pour voir leurs visages. Le sol en damier se dérobe alors sous mes pieds. C'est là qu'une tour immense passe devant moi. C'est une pièce de ton jeu d'échec. Je suis à nouveau adulte, tu viens de déplacer la pièce, et je sens que tu es triste, tu m'as mis échec et mat. Je n'ai plus la clé et cela n'a plus rien à voir avec le jeu, je ressens alors à mon tour une certaine tristesse et avec mes doigts, je fais tomber la reine et le roi. Voilà...

— Dis donc... Tu fais de drôles de rêves...

— Tu fais bien de parler toi !

— C'est vrai...

— J'ai écrit des trucs après, sur de possibles interprétations. Bon, l'évidence, c'est que c'est en rapport avec mes parents, ils sont partis quand j'avais cinq ans, s'en suit sans doute une cérémonie de deuil, puis la tristesse que tu éprouves, que j'éprouve, j'ai tout de suite pensé que tout ça, c'était en relation avec mon départ. Une nouvelle vie qui commence en France, ça voulait dire quitter ma famille, faire le deuil encore une fois de mes parents, de mon parent.

— Oui, c'est possible.

— Oui, sauf que je ne sais pas comment traduire ce truc de secret, peut-être que c'est maintenant que j'ai le plus besoin de racines, le plus besoin de savoir d'où je viens et qui étaient mes parents, que j'ai besoin de savoir vraiment qui je suis. Cela me permettrait peut-être de me sentir un peu plus forte. Le fait que le sol se dérobe sous mes pieds, c'est peut-être synonyme d'inconnu, de peur, je ne sais pas...

— Hum... »

Il ne pouvait pas en dire plus. Après quelques secondes de silence, Clara reprit la conversation avec la gaité naturelle qu'Oskar lui connaissait :

« Enfin, même si c'est une porte ouverte sur notre inconscient, ce ne sont que des rêves ! Je finirai bien par comprendre un jour ! Bon allez je dois te laisser, je vais aller préparer le repas, j'aimerais remercier Olivia pour sa gentillesse, je vais lui faire des röstis à la bernoise !

— Ah la chance qu'elle a, tes röstis vont me manquer Clara...

— Ne t'en fais pas je t'en ferai dès que je reviendrai. On se fera une partie d'échec, ça me manque aussi.

— On pourrait s'en faire une...

— Comment ?

— Je connais un site sur internet, je ferai le premier coup et j'attendrai que tu bouges un pion.

— Bonne idée, super !

— Allez, régalez-vous bien, et soigne bien ton cou d'accord ?

— Promis. »

Clara raccrocha et alla ranger son carnet. Elle repassa devant Olivia qui regardait toujours le journal, l'air moyennement concentrée.

« T'as faim ? demanda Clara.

— Carrément !

— Je te fais des röstis à la bernoise, tu connais ?

— Non c'est quoi ?

— C'est des galettes de pommes de terre, et à Berne on rajoute du lard.

— Trop bon, on va se régaler.

— J'espère... Ça dit quoi les infos ?

— Des conneries comme d'hab'. »

À l'écran le journaliste avait en fond de champ un parc. Le bandeau de titre indiquait : « Meurtre sauvage à proximité d'un hôpital psychiatrique à Nancy ». Les infos de 20 heures étaient devenues franchement spectaculaires depuis qu'ils avaient tout passé en 3D relief, une véritable arme de dissuasion des masses. C'était tellement plus facile d'entrer en empathie avec une victime qui s'invitait dans votre salon. Le commentaire du journaliste était sans équivoque.

« Le nouvel hôpital psychiatrique “Bettelheim” se voulait résolument novateur et préconisait une plus grande ouverture sur la société. Spécialisé dans les troubles mentaux infantiles, capable de traiter des cas les plus simples jusqu’aux plus complexes, ici, on soigne les burn-out et les malades dangereux par des thérapies traditionnelles. Seulement l’école psychanalytique que revendique l’établissement doit dorénavant faire face à de sévères critiques de la part des autorités, des associations de parents et des regroupements de victimes. L’établissement se révèle incapable d’encadrer des malades de plus en plus difficiles qui exploitent les moindres failles de sécurité pour s’enfuir et commettre de nouveaux crimes et délits.

— Pouvez-vous nous rappelez le nombre de crimes commis depuis l’implantation du nouvel hôpital en ville ? demanda le présentateur.

— C’est le quatrième crime, dont un meurtre sanglant, depuis le début de l’année et l’opposition a d’ores et déjà demandé à l’État d’envoyer tous les malades difficiles du centre dans une UMD le plus rapidement possible, pour éviter qu’un incident se reproduise. Force est de constater que la mairesse PSD n’aura pas su convaincre avec cette tentative de retrouver des méthodes de soin traditionnelles concernant les malades dangereux.

— Et maintenant, nous recevons le professeur Teurio, responsable du service psychiatrique de la clinique Argea de Nantes. Professeur, quelles sont aujourd’hui les méthodes les plus efficaces pour soigner un malade dangereux ?

— Avant tout, je pense que le centre d’accueil doit répondre à des critères très stricts en matière de sécurité, il en va de la préservation de la société. Ensuite, aujourd’hui, nous avons d’excellents résultats grâce aux nouvelles formules chimiques mises au point notamment par des laboratoires français...

— C’est toujours pareil leurs interviews à la télé, balança Olivia un peu dégoutée. D’abord ils te font bien flipper, ils envoient quelques chiffres à la con, histoire de poser le décor, on ne sait même pas de quels crimes il s’agit, qui sont les types, quelle maladie ils avaient... Et derrière, ils te mettent un

gugusse scientifique pour valider leurs conneries. Tu peux être sûre que dans la semaine on va nous présenter une nouvelle loi sur l'encadrement des malades difficiles. »

Ce que venait de dire Olivia faisait terriblement écho avec le discours de son patron...

« C'est de la merde les infos à la télé ! continua-t-elle. Ils sont complètement à la ramasse, ils continuent de faire leurs JT de grand-mère, faut surtout pas que mamie, qui bouffe devant tous les soirs, avale de travers, une bonne propagande d'État c'est meilleur pour la santé... Ça me débecte ! »

Clara partit dans la cuisine un sourire au coin de la bouche. Décidément, le caractère d'Olivia l'inspirait, elle aurait aimé être aussi désinvolte. On lui avait toujours appris à exprimer ses opinions avec réserve et justesse, cette culture la retenait d'affirmer ses opinions haut, fort et surtout sans complaisance.

À ta santé !

Une Citroën XO noire venait de s'arrêter devant la grille du palais de l'Élysée. Le garde républicain s'avança, la vitre fumée côté conducteur s'abaissa et le chauffeur présenta un document papier. Le garde se retourna et signifia d'un geste de la main à son collègue qu'il pouvait ouvrir la grille.

La limousine s'avança dans la cour d'honneur et se rangea derrière les Nissan Frontis officielles. Un commis était apparu à l'entrée principale, il descendait les marches à la rencontre de son hôte. La portière arrière de la Citroën s'ouvrit et Dunkle en descendit. Le grand homme avait sous le bras un cartable relativement épais. Il serra la main du commis qui l'invita à le suivre.

Les deux hommes entrèrent dans le vestibule d'honneur, Dunkle appréciait fouler ce sol en marbre de Carrare et savourait à chaque occasion les précieux instants où il avait eu le privilège d'y passer. L'ambition qu'il nourrissait lui donnerait peut-être bientôt la possibilité de traverser beaucoup plus souvent ce hall qui avait accueilli les plus grands de ce monde.

Le président Vernet l'attendait en haut de l'escalier Murat. La poignée de main entre les deux hommes fut franche et volontaire, Vernet tapa amicalement l'épaule de Dunkle et l'invita à le rejoindre dans son bureau.

« Alors comment ça va depuis la dernière fois, Damien ? demanda le président.

— Très bien merci, et vous-même ?

— On ne peut mieux, les sondages sont favorables, la campagne va se jouer tambour battant !

— Pas trop dur le planning ?

— J'aime ça, c'est à ça que je marche, installez-vous, je vous sers un verre ?

— Pourquoi pas.

— Cognac ?
— Parfait.
— J'ai un Courvoisier, Succession JS édition limitée et une bouteille de Cuvée Rabelais de Frapin.

— Courvoisier.

— Bon choix. Même si les deux sont excellents ! »

Dunkle déposa son cartable au sol, s'assit dans un fauteuil et croisa les jambes. Vernet lui apporta son verre, ils trinquèrent et le président alla s'installer derrière le bureau Louis XV. Il le trouvait moche, mais les Français n'auraient pas aimé qu'on change un fourbi que de Gaulle avait installé, c'était un petit sacrifice politique. Dunkle, cognac à la main, au beau milieu du salon doré fourmillant des trésors du patrimoine français, se sentait à sa place, bien qu'il aurait eu du mal à se concentrer dans une "déco" aussi chargée.

« Alors ce projet de loi, on en est où ?

— J'ai apporté la version définitive, j'ai fait quelques corrections sur la prise en charge des patients violents multirécidivistes.

— C'était ce dont on avait discuté ?

— Tout à fait.

— Bon. Dans une semaine je vais annoncer la mesure phare de mon programme, cette loi sur la santé mentale était la dernière pièce à l'édifice. Je vais transférer le document à mon directeur de campagne. Si tout se déroule comme prévu, vous serez à la tête d'un ministère qui sera presque aussi puissant que le ministère de l'intérieur ou de la justice. Vous sentez-vous prêt, mon cher Docteur Dunkle ?

— J'ai œuvré durant toute ma carrière pour occuper ces fonctions.

— J'ai demandé ce matin qu'on m'apporte les chiffres du PPRISME, mon chef de cabinet m'a fait un rapport élogieux. Est-ce que vous pensez qu'on pourra repasser devant les Chinois ?

— En extrapolant les chiffres du PPRISME, si on multiplie les pôles de ce type, on offrira aux labos français ce qui leur manque.

— J'en connais une qui va faire la gueule. »

Quentin Vernet avala une gorgée de cognac. Les deux hommes discutèrent stratégie de campagne et politique de santé publique. Il était évident que ce serait l'enjeu numéro un pour remporter l'élection. Le candidat qui gagnerait, serait celui qui présenterait un programme susceptible de régler les problèmes économiques en s'attaquant en premier lieu au régime de sécurité sociale ainsi qu'à la réforme du code de la santé publique. Les Français seraient soignés de manière plus efficace, plus rapide, et beaucoup moins coûteuse pour la société. Pour la première fois de l'histoire, il se pourrait même que l'économie de la santé revienne à l'équilibre, voire qu'elle génère enfin du profit. De là allait découler toute la politique du candidat Vernet.

La meilleure défense.

L'hôtesse d'accueil du PPRISME était en train de répondre à Robert Lanicci qui se renseignait sur la façon de rejoindre l'UMD.

« Vous n'êtes pas au bon endroit Monsieur. Ici, vous êtes au multiplex psychiatrique, cette tour donne accès aux différents services psychiatriques ainsi qu'aux laboratoires de recherches et d'analyses. L'UMD possède une entrée spéciale pour le public, il faut que vous ressortiez de la tour et que vous preniez sur votre gauche, c'est le grand bâtiment avec les plaques de cuivre sur la façade.

— Merci, ce n'est pas très bien indiqué.

— Il y a des holobornes à chaque intersection dehors, où vous pourrez consulter un plan du site.

— Des quoi ? »

Dunkle, qui remontait du parking, était sorti de l'ascenseur. Il passa en saluant la belle allemande.

« Bonjour Érika, dit-il en faisant un geste de la tête.

— Bonjour Docteur. »

Lanicci avait déjà vu ce type quelque part mais n'arrivait pas à se rappeler où... Bref, il réitéra sa question :

« C'est quoi vos holomachins ?

— Avez-vous remarqué des cylindres métalliques avec des petites boules noires au sommet ?

— Oui, j'ai vu ça.

— Passez la main au-dessus, les gens ne sont pas encore habitués à cette technologie, mais vous verrez c'est très pratique.

— Très bien, je vous remercie. »

Lanicci sortit de la tour centrale et se dirigea vers la gauche, à une centaine de mètres se trouvait un grand bâtiment rectangulaire avec un morceau de la façade recouvert de plaques de cuivre, cela devait être l'UMD. L'avocat passa à

côté d'une de ces fameuses bornes, par curiosité il passa la main au-dessus de la boule noire. Aussitôt un faisceau lumineux en jaillit, accompagné d'un petit son d'accueil ; devant lui était projeté en trois dimensions le plan du site, l'aspect transparent de l'architecture virtuelle lui permettait de repérer immédiatement les lieux. Une voix lui demanda sa destination. Il répondit benoîtement « UMD ». Aussitôt la voix lui indiqua le chemin, l'architecture 3D s'était transformée en signalétique virtuelle et pointait vers le bâtiment rectangulaire. Lanicci fut impressionné par le gadget, c'était la première fois qu'il voyait ce genre de truc. La borne demanda si Lanicci désirait savoir autre chose. À tout hasard il prononça le nom de son ami, « Henri Wolinski ». Aussitôt, l'UMD virtuelle se recomposa devant ses yeux, tout le chemin qu'il devait parcourir pour se rendre à la chambre de son client était détaillé.

« Monsieur Wolinski se trouve au deuxième étage, couloir B, chambre 235, les visites sont autorisées entre 15 heures et 17 heures, vous disposez encore d'une heure et vingt-huit minutes. Désirez-vous savoir autre chose ?

— Si vous faites le café ?

— Notre café provient d'Ethiopie, du Mexique et du Pérou, voulez-vous une tasse ?

— Volontiers, répondit Lanicci se demandant par où cela allait bien pouvoir sortir... Ethiopie, s'il vous plaît.

— Votre café sera prêt à votre arrivée à l'UMD après validation du paiement.

— Et c'est combien ?

— 20 francs.

— C'est pas donné votre café dites-moi.

— Souhaitez-vous annuler votre commande ?

— Non, non, envoyez, ça me fera du bien, merci.

— Nous vous souhaitons de passer une agréable journée.

— Merci, vous aussi. »

L'image disparut et Lanicci se rendit compte qu'il venait de converser avec un robot. L'intelligence artificielle qu'ils mettaient dans ces machins était tout bonnement incroyable, il s'était littéralement pris au jeu et allait même avoir son café...

Tout foutait le camp ! En se dirigeant vers l'entrée de l'UMD, il se remémora l'épisode où il dut expliquer à son gamin de sept ans qu'à l'époque, dans les supermarchés on faisait la queue à la caisse et qu'il y avait une dame ou un monsieur qui passaient les articles un à un pour calculer le montant du caddie. Aujourd'hui tout était reconnu instantanément quand on passait entre le premier portique, une pression du pouce sur le digiscreen débitait le montant directement sur son compte et le tour était joué. Les fabricants de ces portiques "révolutionnaires" qui avaient contribué à faire disparaître le petit boulot de caissière, n'avaient pas jugé utile de conserver le traditionnel bonjour, merci, au revoir, c'était une perte de temps. Ils en avaient fait un concept désuet. Ces holomachins sauvaient l'honneur et remettant de telles valeurs au goût du jour.

Une fois au pied du bâtiment, l'allure massive de la façade donnait le sentiment d'être écrasé. Lanicci s'approcha du portail principal qui s'ouvrit automatiquement. Les deux battants de métal s'écartèrent en suivant des rails qui s'enfonçaient dans les parois. Les portes épaisses d'une bonne vingtaine de centimètres se refermèrent derrière lui et Lanicci fut accueilli par deux gardes aux uniformes bleu-ciel et armés de matraques à la ceinture. L'un d'entre eux passa sur l'avocat un détecteur muni d'un écran d'une dizaine de pouces, tandis que l'autre lui posait quelques questions. Le gardien tapota sur son écran portable pour enregistrer la visite. De nouvelles portes de métal s'ouvrirent et Lanicci pénétra dans l'enceinte. Le petit homme découvrit alors que la muraille austère qui semblait être le bâtiment en lui-même, abritait en fait un vaste jardin boisé au centre duquel se trouvait un bâtiment en forme de « U » tel qu'il l'avait vu sur l'holoborne. Fasciné par l'architecture, l'avocat se dirigea vers l'accueil droit devant lui.

Robert Lanicci passa le portique d'entrée et reconnut le chemin que la borne lui avait virtuellement proposé, ça et là passaient quelques blouses blanches. Il fut interpellé par une voix :

« Monsieur, vous oubliez votre café. Veuillez procéder au paiement, s'il vous plaît. »

Il apposa son pouce contre le digiscreen, la machine se mit en branle accompagnée d'un doux bruit mécanique et lui servit son café au bout d'une vingtaine de secondes. Lanicci huma l'arôme et fit une moue de réjouissance, c'était l'odeur agréable d'un bon café. L'accueil était certes un peu froid mais toute cette technologie était plutôt séduisante. À l'intérieur, presque tout était fait de verre, les armatures métalliques centrales portaient du sol et s'éclataient en corolle pour soutenir le plafond. À en juger du décor, personne n'aurait pu deviner que le bâtiment abritait des malades dangereux. Mais de ce qu'il en savait, il y en avait au moins un qui ne l'était pas.

Arrivé au second étage, il s'approcha d'un guichet derrière lequel se postait un infirmier.

« Bonjour, je viens voir Henri Wolinski, je suis son avocat.

— Bonjour Monsieur, je vais consulter le registre... Oui monsieur Wolinski, je l'ai, je vais voir avec le psychiatre du service dans quelle salle vous pouvez faire la visite.

— Et bien ? Je peux le voir dans sa chambre, non ?

— Ce sera peut-être possible, je ne suis pas habilité à vous répondre, ici les patients suivent un traitement et ont tous un psychiatre référent, eux seuls prennent la responsabilité pour les visites de personnes extérieures.

— Je suis son avocat.

— Même pour la famille, les visites sont encadrées, nous évitons ainsi les incidents fâcheux.

— Soit...

— Patientez un instant je vais contacter le docteur Trévor. »

Sans bouger de son fauteuil, l'infirmier appareillé d'un casque et d'un micro entra en communication avec le psychiatre référent.

« Vous pourrez voir monsieur Wolinski aussitôt qu'il aura été transféré dans la salle des visites privatives.

— Ça prendra combien de temps ?

— Une dizaine de minutes, vous pouvez patienter dans la salle d'attente juste à votre gauche, voulez-vous un café en attendant ?

— Vous avez des actions dans le café ici ou quoi ?

— Pardon ?

— Non c'est rien, ça ira je vous remercie, j'en ai déjà un. »

Lanicci finit son café d'une traite et jeta le gobelet dans la poubelle de la salle d'attente. Il y avait plus bas dans le jardin cinq ou six gardes en bleu-ciel pour une vingtaine de types habillés en civil ; Lanicci présuma qu'il s'agissait de psychopathes. Tout ce beau monde avait l'air plutôt calme au milieu de cette verdure, ça ne ressemblait décidément pas à un lieu d'incarcération. Même s'il n'avait croisé que très peu de gardes à l'intérieur, on sentait bien que la sécurité était une préoccupation de tous les instants.

Après quelques minutes d'attente, Lanicci fut escorté par un garde. Alors qu'ils longeaient un couloir, il reconnut en face de lui son ami à travers une grande paroi vitrée. La vitre délimitait une salle d'une dizaine de mètres carrés. Le garde ouvrit la porte de verre et l'avocat s'installa en face de son client. Après avoir verrouillé la paroi translucide, le garde resta posté derrière pour les surveiller.

« Salut Henri, comment vas-tu ?

— Je vais bien. Ils n'ont pas eu besoin de me filer trop de médocs pour me faire dormir, la garde à vue m'a éreinté.

— Dis donc, on ne peut pas dire que ce soit très intime ici, ils ont foutu des vitres partout, il y a des micros aussi ?...

— Attends, regarde. »

Wolinski se leva et se dirigea vers la porte, il fit glisser son doigt de bas en haut directement sur la surface de verre qui s'opacifia tandis que la lumière s'intensifiait. Dehors, le garde avait encore moyen de les épier mais l'atmosphère était devenue plus intime.

« C'est plein de gadgets dans ce bâtiment, reprit Wolinski. On a la même chose dans nos chambres. Tout le mur qui donne sur l'extérieur est une baie vitrée, le soir on l'opacifie à cent pour cent, on peut même lui donner la couleur que l'on veut.

— Comment font-ils ça ?

— C'est des nanotechnologies je crois. Ça coûte une fortune ces machins... Enfin... Ça reste quand même une prison... On

est surveillé jour et nuit, et je ne te raconte pas la tête des fous que j'ai croisés dans le couloir depuis samedi.

— Je ne m'explique toujours pas comment tu as pu terminer là... avoua l'avocat désespéré. Avec un tel dossier, quasiment vide, il n'y aurait jamais eu de procès, je m'y serais totalement opposé et j'en avais tout à fait le droit. J'ai planché un peu entre hier et aujourd'hui, quand j'ai appris pour ton hospitalisation d'office... Bon sang, mais quelle idée tu as eu de blesser cette psychologue ? Ils ont prétexté que tu avais voulu l'étrangler !

— Je ne me souviens de rien, j'ai dû faire un malaise en me levant trop vite, je suis tombé de tout mon poids sur elle. »

L'avocat sortit le rapport d'expertise et le certificat médical, puis les posa devant lui.

« Le problème c'est que cette hospitalisation d'office paraît tout à fait légitime après ça, même si la fille n'a pas porté plainte, ça te fait passer pour un type bizarre... J'ai regardé un peu les textes de lois concernant le code de la santé publique, c'est l'article 3213, en cas d'urgence un médecin peut signer un certificat médical requérant l'admission en soins psychiatriques sur décision du représentant de l'État. Grâce à ça, fit-il en posant la main sur le certificat, le préfet a le pouvoir de t'envoyer directement en UMD sans passer par la justice. La seule chose qu'on puisse faire c'est demander un recours auprès du juge des libertés, mais il devra statuer d'après l'avis médical, et après ce que tu nous as fait, j'ai du mal à croire qu'il lève la mesure sans un contre-avis. Ils peuvent mettre des mois avant de te diagnostiquer "normal" ou "sans risque". Le pire c'est que tu ne pourras prétendre à aucun préjudice... On ne peut rien faire, cette loi est aberrante, carrément liberticide...

— Dénonçons-la, appelons la presse. »

Lanucci eut un mouvement de recul à la hauteur de son étonnement.

« Ola, minute ! fit l'avocat alarmé. Si j'appelle la presse, ils vont te sortir tout le dossier des étranglements, les meurtres en série, la preuve vidéo et le témoignage des flics sur l'incident

au commissariat avec la psychologue, tout ça passé au 20 heures, ça ne va pas être joli à voir.

— Pas si c'est nous qui présentons le dossier sous le bon angle.

— Si cette histoire passe à la télé, tu seras définitivement catalogué comme l'étrangleur du cinquième, ça va ruiner ta carrière.

— Faisons-le.

— Non, Henri, c'est une très mauvaise idée. Tu peux être certain que ça va fuiter dans tous les sens. On va retrouver ce dossier sur toutes les unes, c'est la dernière chose dont on a besoin.

— On ne va pas attendre qu'ils décident de me faire sortir ! C'est scandaleux ! Ça va prendre combien de temps ? Deux mois ? Six mois ? Un an ? »

Lanicci mit ses lunettes et lu le certificat médical

— Le docteur Yaro a marqué qu'un internement de toute urgence était requis pour que ton cas soit étudié en profondeur. En profondeur, ça veut dire au moins un mois...

— Le docteur qui ?

— Uji Yaro.

— Yaro ? Ça ne me dit rien... T'es sûr que c'est comme ça qu'il s'appelle, je me souviens plutôt d'un nom à la consonance allemande, les deux d'ailleurs, la psychologue aussi avait un nom allemand.

— Dunkle ?

— Oui c'est ça Dunkle. C'est lui que j'ai vu.

— Le docteur Dunkle a signé le rapport, mais le certificat médical est signé du docteur Yaro.

— Je n'ai jamais vu ce docteur.

— Comment ça tu ne l'as jamais vu ?

— J'ai vu une psychologue, euh... Kramer... Krasm...

— Kreis.

— Oui voilà, le docteur Kreis, une jeune brunette et le docteur Dunkle, un grand type brun grisonnant, c'est tout.

— Ah mais oui, c'est là que je l'ai vu ce type, le grand brun grisonnant, quand je suis sorti du commissariat, il m'a bousculé et j'ai fait tombé ma serviette, je me souviens

maintenant. L'hôtesse à l'accueil avait l'air de le connaître, tu crois qu'il bosse ici ?

— C'est possible.

— Un médecin qui travaille dans le centre d'accueil ne peut pas prescrire l'admission en soins psychiatriques dans son établissement. Et tu dis n'avoir jamais vu le docteur Yaro ?

— Non, jamais, je n'ai vu que la psychologue et le psychiatre.

— Donc le médecin qui a signé l'hospitalisation d'office ne t'a jamais consulté ?

— Non.

— On peut toujours tenter de saisir le juge des libertés, la psychologue n'a pas porté plainte, heureusement, et comme ils n'ont pas d'évidence, aucune preuve scientifique, on pourra toujours essayer de dénoncer un internement arbitraire.

— Oui, on le fera, mais le juge des libertés ne se mouillera pas, il s'en tiendra à l'avis du médecin. Il n'y a qu'en portant l'affaire face au grand public qu'on a une chance de me faire sortir de là.

— Ou de t'y faire rester plus longtemps !

— Faisons-le, je veux le faire. »

Lanicci considérait toujours que c'était une très mauvaise idée... Wolinski avait l'air confiant, solide, et surtout désireux de se défendre, et même d'attaquer. Qui plus est, il y avait là un enjeu de droit, l'occasion de porter face aux Français une question de justice tout à fait fondamentale. Henri Wolinski était capable de mener ce combat.

— Ok, consentit Lanicci. Mais je vais passer par un petit média. Je crains les médias télévisés. Je vais contacter un ami à moi qui est journaliste, il traitera l'affaire comme il faut.

— Tu comptes faire ça quand ?

— Je vais essayer de le joindre aujourd'hui mais, le temps de rédiger, recouper les infos, l'article ne sera pas sorti avant lundi ou mardi.

— Lundi c'est bien. Dans la semaine ce serait bien.

— Je l'appelle dès que je rentre. »

Lanicci ne savait pas si c'était sa nuit qui avait été particulièrement réparatrice, mais Wolinski avait un moral

d'acier. Il affichait une sérénité et une détermination sans faille. La meilleure défense serait d'attaquer de front cette loi arbitraire et liberticide. Ils devaient faire du bruit.

Confrontation.

Posté devant son écran, Clara réfléchissait au coup qu'elle allait jouer. L'oncle Oskar avait démarré la partie d'échec en ligne et c'était à elle de bouger une pièce. Avec son doigt elle fit glisser un pion noir sur la case B6 et appuya sur le chronomètre. Un message afficha « coup envoyé ». Clara passa rapidement la main de gauche à droite devant l'écran et la machine se mit en veille.

Olivia était dans le hall d'entrée.

« Comment je suis ?

— Super belle !

— Pas trop ?

— Juste ce qu'il faut.

— Bon... C'est mon premier jour, j'espère que personne ne va m'étrangler. »

Les deux filles se mirent à rire.

« Normalement non, mais on ne sait jamais ! dit Clara.

— Bon allez, j'y vais, souhaite-moi bonne chance.

— Attends, je descends avec toi. »

Dehors il s'était remis à pleuvoir ; chacune sous un parapluie, elles se saluèrent et prirent des directions opposées.

Antoine, un jeune journaliste, à peine plus âgé qu'Olivia, lui prépara un coin pour pouvoir s'installer. Il était 8h45, la réunion de rédaction commençait dans un quart d'heure. Certains journalistes étaient déjà en salle de réunion. Antoine proposa à Olivia de l'accompagner, ce serait l'occasion de lui présenter l'équipe.

Il lui conseilla d'observer le fonctionnement, éventuellement de préparer un sujet, mais surtout de se rendre disponible. Il était tout à fait envisageable qu'on l'envoie sur le terrain pour recueillir des infos. Après quelques présentations,

Antoine montra discrètement du doigt la rédactrice en chef, Judith Trembley, qui se tenait tout au bout de la pièce et parlait en tête-à-tête avec Zende Bangassou qui, selon Antoine, était l'un des meilleurs journalistes de la rédaction. Olivia le connaissait bien, elle écoutait sa chronique quotidienne le matin sur France Culture et avait lu beaucoup de ses articles, tous plus pertinents les uns que les autres.

Judith Trembley finit sa discussion avec Bangassou et donna le départ de la réunion. Elle demanda à chacun des rédacteurs adjoints de faire un topo de l'actualité par secteur. C'est le responsable du secteur politique et santé, Gregory Saumart-Leclerc, qui commença.

« Tout d'abord j'aimerais vous présenter notre nouvelle recrue, Olivia Kaldan, elle fera partie de mon équipe, je vous invite à lire ses travaux très intéressants sur les relations médiatico-politiques. »

Olivia, un peu gênée, fit un geste de la main et s'inclina légèrement pour saluer tout le monde. Tout le monde alla de son « bienvenue » ou de son « bonjour ».

L'ambiance était studieuse, mais définitivement chaleureuse et conviviale. C'était une petite équipe, il devait y avoir tout au plus une trentaine de personnes en comptant les stagiaires. Saumart-Leclerc continua :

« J'ai appris par une de mes sources que le président allait bientôt faire une annonce majeure pour sa campagne, il s'agirait d'une annonce concernant sa politique de santé.

— Depuis le temps qu'on l'attend, intervint Trembley. On a des détails ?

— J'ai appelé tout le monde, rien ne filtre. Ce coup-ci, j'ai l'impression qu'on n'aura rien, apparemment il n'y aurait que les très hauts placés du parti qui seraient au courant, même ma source ne sait rien.

— Bon, il nous faut quelque chose là, va falloir creuser, et si on ne trouve rien il faudra spéculer, on a des idées de ce que ça pourrait être ?

— À gauche, Rousso a annoncé la mise en place d'un comité de régulation du stress au travail, qui serait en charge d'auditer à la demande d'un employé les qualifications des

managers, ils appelleraient ça la « cellule de management humain ».

— Mouais, tu penses qu'en face ils vont réagir à ça ?

— Disons que le Medef est sérieusement monté au créneau, prétextant que les managers supportent eux-mêmes un stress colossal.

— C'est pas faux. Sinon ?

— La Gauche veut imposer un comité d'éthique dans toutes les entreprises de plus de trente salariés.

— Ça va réagir à droite ?

— Je ne pense pas là-dessus, ce sera une mesure coûteuse et difficile à mettre en place, à mon avis ils se contenteront de les attaquer sur les chiffres.

— Donc on n'a aucune idée ? »

Un petit silence passa et Zende Bangassou prit la parole :

« Il faut que je te parle d'un truc Greg, tu me diras ce que t'en penses ».

Bangassou lança un regard complice à sa rédactrice en chef qui comprit immédiatement de quoi il s'agissait. Elle enchaîna :

« Bon, on a quoi sur la sécurité, Akim ? »

La réunion poursuivit son cours et termina aux alentours de 10 heures. Zende Bangassou alla directement s'entretenir avec Gregory Saumart-Leclerc. Le rédacteur en chef adjoint le fit entrer dans son bureau et ferma la porte derrière lui.

« Samedi soir j'ai reçu le coup de fil d'un ami, Robert Lanicci, raconta Bangassou. Il défend un gars qui s'appelle Henri Wolinski. Tu sais cette affaire de meurtres en série dans le cinquième arrondissement ?

— L'étrangleur du cinquième...

— Mardi dernier ils ont retrouvé une autre fille assassinée.

— Oui j'ai vu ça.

— Ils sont remontés jusqu'à Wolinski grâce à la vidéo surveillance mais selon l'avocat, la police n'a trouvé aucune preuve directe qui l'incrimine. La vidéo pourrait être truquée, les agents n'ont pas vérifié les lieux pour voir s'il y avait des

cachettes où un meurtrier aurait pu se planquer, bref, c'est le dernier type qu'on voit sur la vidéo, alors les flics en ont déduit que c'était lui et n'en démordent pas.

— Ouais, et en quoi je peux t'aider ?

— Attends ! Ça vient. Ils ont fait passer des tests psychologiques pendant la garde à vue qui a duré 45 heures, et Wolinski a fait un malaise, il est tombé sur une psychologue qui était là pour faire une expertise et il l'a blessée. La fille n'a pas porté plainte, considérant que c'était une sorte d'accident de travail. Le truc c'est que, comme ils n'avaient aucun élément pour envoyer l'affaire devant la cour d'assises, toujours d'après l'avocat, ils ont appelé un médecin tiers qui a lu les rapports d'expertise et a signé un certificat médical demandant à ce qu'on interne Wolinski, ils appellent ça... Attends je l'ai noté... Une "admission en soins psychiatriques sur décision d'un représentant de l'État". Et dans ces cas-là, c'est le préfet qui signe un arrêté pour envoyer le présumé malade dangereux dans une Unité pour Malades Difficiles.

— Ils ont le droit de faire ça ?

— C'est la loi.

— C'est dingue.

— Et devine qui est le préfet qui a signé ?

— Chamblain ?

— Bingo !

— Énorme... Tu l'as déjà appelé ?

— Pas encore. J'ai un peu fouillé la loi, et franchement c'est tordu. Je voulais savoir si tu pouvais me prêter main forte si jamais j'ai des questions légales ou de la recherche documentaire à faire ?

— Bien sûr, tu auras toutes les ressources que tu veux. Là, ça tape directement dans l'entourage du président. S'il y a un dysfonctionnement ça va faire mal, sur la santé mentale en plus, c'est chaud, c'est chaud !

— Pour l'instant je n'ai que la version de l'avocat, donc pas d'affolement, le type a peut-être essayé d'étrangler la psy et il était quand même le dernier sur la vidéo, mais bon, l'avocat est un ami, et j'ai plutôt tendance à lui faire confiance. Il y a un autre fait troublant. Lanicci m'a dit qu'il avait vu un certain

Damien Dunkle, le psychiatre de la garde à vue, dans l'établissement où était interné son client, ce qui pourrait constituer une atteinte au code de déontologie.

— Ouais, bon faut enquêter quoi. »

Olivia toqua à la porte vitrée. Saumart-Leclerc lui fit signe d'entrer.

« J'ai pris un appel d'un certain Tom Navitsch, il n'arrive pas à vous joindre sur votre cellulaire.

— Très bien je le rappellerai, merci Olivia. »

Alors que la jeune journaliste était sur le point de fermer la porte elle entendit un bout de la discussion.

— La psychologue s'appelle Clara Kreis, reprit Bangassou, l'avocat m'a envoyé une copie des deux rapports.

— Je connais Clara, c'est ma colloc, affirma Olivia. »

Bangassou se retourna aussitôt vers la jeune femme.

« Ah bon ?

— Oui, elle est suisse, elle a emménagé chez moi la semaine dernière, vendredi c'était son premier jour de travail.

— Vous savez où elle bosse ?

— Au PPRISME et son patron l'a emmenée faire une expertise psychologique d'un gardé à vue, le type lui est tombé dessus et a manqué de la tuer. »

Saumart-Leclerc était estomaqué, il lança son stylo bille dans le pot à crayon et dit :

« Et ben voilà Zende, Olivia va t'aider sur ton enquête, elle n'a pas commencé qu'elle en sait déjà plus que toi !

— Ça vous va Mademoiselle ? demanda poliment Bangassou.

— Absolument ! répondit Olivia radieuse.

— Bon. Fermez la porte, prenez une chaise, on va faire un point. »

Olivia s'exécuta, et tenta de cacher sa joie. Elle se renseigna sur le fond de l'affaire. Bangassou lui fit un rapide exposé. Olivia disposait de peu d'informations mais pouvait très facilement rejoindre Clara pour lui demander des détails. Le problème c'est qu'elle ne voulait pas mentir à sa nouvelle amie. Elle fit donc part de ses réticences quant à interroger sa colocataire.

« Je me chargerai de toute la partie interrogation, rassura Bangassou, et c'est moi qui appellerai tous les protagonistes. On peut se tutoyer ?

— Oui bien sûr.

— Tu dis que ton amie travaille au PPRISME et qu'elle a été accompagnée par son patron ?

— Oui.

— L'avocat m'a parlé de deux rapports d'analyse psychologique, un de Kreis et l'autre de Dunkle, l'une psychologue et l'autre psychiatre. Ce qui voudrait dire que ce Dunkle est un cadre important du PPRISME.

— Ça pue cette affaire, lança le rédacteur en chef adjoint tandis qu'Olivia jubilait...

— Lanicci m'a dit qu'il n'avait jamais vu un hôpital aussi high-tech. Je ne sais plus exactement le terme de la loi mais il est impossible pour un médecin du centre d'accueil de signer une admission dans son propre centre.

— C'est pour ça qu'ils ont fait appel à un autre médecin tu crois ? Pour pouvoir l'interner ?

— Je ne sais pas si c'est ça, mais en tout cas ça pourrait...

— Mais, t'as le droit d'avoir ces rapports ? C'est pas secret médical ou un truc du genre ?

— Si, c'est secret médical, on ne pourra pas se servir du contenu, il me les a transmis pour me montrer qu'ils existent et pour qu'on puisse établir un lien entre Dunkle et son client. Je les ai lus, ce n'est pas très favorable à Wolinski, mais je ne sais pas si c'est bien suffisant pour l'interner sous la contrainte, sachant que par ailleurs la garde à vue se terminait et qu'ils n'avaient rien contre lui.

— On appelle le préfet ? »

Saumart-Leclerc décrocha le combiné téléphonique et le tendit à Bangassou.

« C'est quoi le numéro de la préfecture de Paris ? demanda-t-il. » Saumart-Leclerc rechercha sur internet et lui dicta le numéro. Bangassou tomba sur une réceptionniste qui lui demanda de patienter. Elle revint à lui quelques secondes plus tard :

« Désolée Monsieur Bangassou, le préfet ne peut pas vous répondre pour le moment, il est en ligne. C'est à quel sujet, je peux peut-être prendre le message ?

— Dites-lui que c'est à propos de l'affaire des étranglements du cinquième et de l'internement de Henri Wolinski.

— D'accord, c'est noté, je lui dirai. Il y a un numéro auquel il peut vous joindre ?

— Dites-le-lui maintenant, dites-lui que j'ai fortement insisté, il devrait normalement se rendre disponible, nous comptons publier un papier ce soir.

— Je vais voir ce que je peux faire. »

La réceptionniste s'absenta de nouveau. L'attente fut un peu plus longue. Dans le bureau du rédacteur en chef adjoint, tout le monde écoutait la musique d'accueil. Depuis que le répertoire d'Edith Piaf était tombé dans le domaine public, toutes les institutions publiques reprenaient ses mélodies comme musique d'attente, comme s'ils ne pouvaient pas lâcher quelques francs à la jeune création... En plus de ça, on avait toujours droit à des orchestrations robotisées de piètre qualité ; Saumart-Leclerc, grand amateur de musique, grimaça et baissa le volume du haut-parleur. Ils entendirent enfin un « Allô » masculin au bout du fil.

« Monsieur Chamblain ?

— Lui-même.

— Bonjour, Zende Bangassou, journaliste au Phrontisterion, j'aimerais vous entendre au sujet de l'affaire des étranglements du cinquième arrondissement.

— Posez votre question, continua le préfet sur un ton protocolaire.

— D'abord, comment se fait-il que personne n'ait appris qu'on avait interpellé un suspect sur cette affaire ?

— Ma foi, je suppose que la police étant trop prise par l'enquête n'a pas trouvé le temps de rédiger un communiqué. Vous savez, il y a de nombreux crimes et délits qui se produisent chaque jour à Paris, la police n'a pas pour mission de tenir au courant la presse de ses moindres faits et gestes, elle a suffisamment de travail comme ça.

— C'est tout de même l'affaire dont tout le monde parle !

— Certes, mais bon, rien n'indique que la pharmacienne qui a été tuée mardi l'ait été du même meurtrier. Je n'ai pas tous les éléments du dossier mais le légiste a fait état de « certaines similarités » dans son rapport sans préciser pour autant qu'il s'agisse de l'étrangleur du cinquième comme vous dites.

— C'est une information officielle ?

— Oui vous pouvez la citer.

— J'ai appris que la police avait interpellé un certain Henri Wolinski et qu'il a été détenu plus de 45 heures en garde à vue. Vous comptez l'inculper ?

— Non, pas pour l'instant.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas vous donner cette information. C'est le secret de l'enquête.

— Très bien. Que s'est-il passé après, vous l'avez relâché donc ?

— Henri Wolinski présentait des troubles psychologiques graves et avérés qui l'ont conduit à agresser violemment une psychologue venue établir un profil psychologique dans les locaux de la police. Aux vues des circonstances, j'ai dû prendre la décision de l'interner d'office dans une Unité pour Malades Difficiles afin qu'il soit placé sous surveillance psychiatrique.

— Qu'est-ce qui a motivé votre décision Monsieur le Préfet ?

— Dans ce genre de cas, c'est bien sûr la connaissance des faits, l'agression commise envers la psychologue, mais je ne peux prendre un arrêté prononçant l'hospitalisation d'office qu'avec l'aval d'un médecin.

— En l'occurrence vous parlez du certificat médical établi par le docteur Yaro, n'est-ce pas ?

— Vous êtes décidément bien informé.

— Pouvez-vous alors m'expliquer comment un médecin peut diagnostiquer une admission en soins psychiatriques sans jamais avoir vu le patient ? »

Le préfet marqua un silence. Dans le bureau de Saumart-Leclerc, tous se regardaient, attendant patiemment la réponse du préfet.

« Excusez-moi, on vient de me glisser une note importante. Euh, où en étions-nous ?

— Comment le docteur Yaro a-t-il fait pour juger de l'état de santé de monsieur Wolinski sans l'avoir rencontré ? répéta Bangassou.

— Le certificat médical est une formalité administrative. C'est une pratique tout à fait courante, il arrive très fréquemment qu'en cas d'urgence, de violence constatée sans motif apparent autre qu'un trouble psychologique, on contacte un médecin pour lui faire un état de la situation, et c'est à lui que revient la responsabilité d'évaluer le danger que l'individu peut représenter pour lui-même ou la société. En l'occurrence il a pu prendre connaissance du rapport établi par un confrère psychologue pour éclairer son jugement.

— Comment se fait-il alors que vous n'ayez pas fait appel au psychiatre sur place qui accompagnait la psychologue pour signer le certificat médical ? »

Chamblain était acculé, difficile de répondre sans se compromettre, il devait pourtant trouver la répartie adéquate pour contrecarrer ce qui s'apparentait déjà à une confrontation. Il décida alors de faire front, tout de go.

« Si vous parlez du docteur Dunkle, sa présence n'avait pour but que d'établir un rapport d'expertise psychiatrique concernant la personnalité du gardé à vue. Son rapport a été transmis à toutes les parties, ainsi qu'au docteur Yaro qui a pu prendre sa décision en toute impartialité. Je tiens d'ailleurs à préciser que c'est très rare d'obtenir un expert psychiatre en garde à vue, généralement, ce sont des psychologues, et aucune décision médicale ne peut être prise sans l'aval d'un médecin. La procédure d'expertise a donc été conduite dans ce cas précis avec beaucoup plus de moyens que d'ordinaire.

— Et bien oui, en effet, cela me semble être assez exceptionnel. Il y a tout de même une question que je me pose encore, peut-être pourrez-vous me répondre. Monsieur Wolinski se retrouve interné à l'UMD qui dépend du PPRISME, or il me semble, selon mes sources d'informations, que le docteur Dunkle serait un cadre de cet établissement... »

Bangassou avait laissé un silence lourd d'insinuations.

« Et ? interrogea le préfet. Quelle est votre question ?

— Et bien, si le docteur Yaro n'a pas vu directement Wolinski, je suppose qu'il s'est basé sur le rapport du docteur Dunkle, et d'après la loi, le patient ne doit pas être interné dans un centre dans lequel travaille le médecin qui signe le certificat médical.

— Et ? Ce n'est pas Dunkle qui a signé le certificat, je vous ai dit qu'il n'était là que pour faire l'expertise.

— Oui mais son rapport a certainement influencé sa décision.

— Tout comme le rapport du commissaire, de l'officier de police judiciaire, de l'agent de police et de la psychologue qui étaient présents sur les lieux et qui ont été témoins du soudain accès de violence de monsieur Wolinski à son encounter. Si le docteur Yaro et moi-même avons jugé utile de mettre monsieur Wolinski en observation durant les jours qui suivent, c'est pour nous assurer qu'il ne serait un danger ni pour lui, ni pour personne.

— Donc selon vous, l'esprit de la loi a été respecté ?

— Parfaitement, avez-vous d'autres questions Monsieur Bangassou, je dois malheureusement vous quitter, j'ai un rendez-vous qui m'attend.

— Une dernière question rapide si vous le permettez, aviez-vous des éléments concrets qui auraient pu permettre de dire que Wolinski était l'auteur du crime ?

— L'enquête se poursuit, je vous rappelle que tant que monsieur Wolinski n'a pas été jugé, il reste présumé innocent. Je ne peux pas vous en dire plus, il est entre les mains des psychiatres et ce n'est plus du ressort de la police, ni même de la justice, il faut d'abord s'assurer de la santé mentale de Monsieur Wolinski pour pouvoir reprendre l'enquête normalement. Je dois vraiment vous laisser maintenant.

— Merci Monsieur le Préfet, je vous souhaite une bonne journée.

— Merci, vous aussi. »

Le préfet raccrocha et appela aussitôt sa secrétaire.

« Trouvez moi le numéro du docteur Yaro, le médecin qui nous a envoyé le certificat médical d'Henri Wolinski, s'il vous plaît. »

Aussitôt Chamblain reprit le combiné et chercha dans les numéros précédemment composés celui du procureur Rivet.

« Allô Paul ?

— Oui ?

— C'est Chamblain, je viens d'avoir un journaliste à propos de Wolinski.

— Merde...

— Je ne sais pas où ils ont eu leurs infos, mais ils sont sacrément bien renseignés.

— Qu'est-ce qu'ils savent ?

— Ils m'ont posé des questions à propos du PPRISME et du rapport du Dunkle, de la façon dont il aurait pu influencer le certificat médical du docteur Yaro. C'est exactement ce que je craignais...

— C'est sans doute l'avocat de la défense, que leur avez-vous dit ?

— Que tout avait été fait dans les règles. Ils s'étonnent que le docteur qui a signé le certificat n'ait jamais vu le patient.

— En cas d'urgence, ça peut arriver.

— Oui c'est ce que je leur ai dit, mais bon, généralement le patient est envoyé en hôpital psychiatrique, pas en UMD.

— Je vais appeler Dunkle pour le prévenir.

— Je me charge de Yaro, ma secrétaire vient de me retrouver son numéro.

— Très bien, rappelez-moi après. »

Le préfet composa le numéro de Yaro. En toute logique, Dunkle avait dû lui dire pourquoi il n'avait pas pu signer lui-même le certificat médical, il valait mieux s'en assurer de toute façon. Ça sonnait occupé, Yaro prit finalement l'appel.

« Allô ?

— Docteur Yaro, ici le préfet de police de Paris. Un journaliste va sans doute chercher à vous joindre.

— Bangassou ?

— Oui ?

— Je l'ai sur l'autre ligne.

— Dites-lui que vous avez une urgence que vous le rappelez tout de suite après.

— Ne quittez pas... »

Le préfet attendit de reprendre la conversation avec le psychiatre.

« Allô ?

— Oui...

— C'est bon, j'ai raccroché avec Bangassou.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Il m'a d'abord demandé si c'était moi qui avais rédigé le certificat médical concernant la demande d'admission en soins psychiatriques pour Wolinski. Je lui ai dit que oui. Il m'a ensuite demandé si j'avais vu le patient, ou si je l'avais eu au téléphone.

— Et ?

— Et bien je leur ai expliqué que nous n'étions pas obligés de voir le patient, ou de l'entendre, c'était parfois la procédure en cas d'urgence, comme les psychiatres ne courent pas les rues, l'essentiel est d'envoyer le patient dans un centre où il pourra faire l'objet d'un diagnostic complet.

— Bon très bien, pas plus ?

— Non, j'ai pris votre appel juste à ce moment-là.

— Parfait.

— Même si je l'ai signé à la demande du docteur Dunkle qui est un ami, j'aurais certainement fait le même certificat en de pareilles circonstances. Il n'y a eu aucune complaisance.

— Bon. Ça devrait les calmer.

— Je vais le rappeler, le docteur Dunkle m'avait prévenu que cela pouvait arriver.

— Je pense que nous allons faire un communiqué. Je vous tiens au courant, merci Docteur Yaro.

— Bonne journée. »

Chamblain avait à peine raccroché que le téléphone sonna de nouveau. C'était Rivet qui rappelait.

« Alors ? demanda le préfet.

— C'est bon j'ai eu Dunkle, si jamais il a le journaliste, il lui dira qu'il n'est pas responsable directement de l'UMD, et que l'équipe de psychiatres qui s'occupe des patients de l'UMD est

indépendante de l'hôpital psychiatrique du PPRISME dont il a la charge directe.

— Il faut préparer un communiqué de presse, on va essayer de noyer le poisson... »

Stress, fatigue, tension.

Sonia Costello pestait contre son téléphone. Quatre fois déjà qu'elle essayait de joindre l'officier Ajloun en vain. Tarik avait deux heures de retard et n'avait donné aucune nouvelle. Sonia était partagée entre la colère et l'inquiétude. Le boulot ne manquait pas et elle avait besoin de lui.

Alors qu'elle essayait de joindre un officier de réserve en renfort, elle vit dans l'entrebâillement de la porte Tarik qui passait dans le couloir, un café à la main. Elle bondit hors de sa chaise et sortit de son bureau. Tarik, qui continuait tranquillement son chemin bifurqua dans la salle de réunion tout en avalant sa dernière gorgée de café. Plutôt que de héler son nom dans le brouhaha ambiant, Sonia préféra carrément le rejoindre pour lui demander des comptes.

Tarik n'avait même pas levé la tête pour voir qui était entré, il resta prostré, face au dossier de Wolinski qu'il feuilletait machinalement.

« T'as vu l'heure ? balança Sonia d'un ton agacé. »

Tarik n'eut aucune réaction.

« Oh ? Je te cause ! cria Sonia.

— Ouais c'est bon, pas aujourd'hui s'il te plaît Sonia, j'en ai plein le cul.

— Tu crois que je m'éclate moi ? Je t'ai appelé quatre fois, pourquoi t'as pas répondu ? »

Face au mutisme de Tarik, elle choisit de ne pas entrer dans la confrontation et s'en tint au boulot.

« Il faudrait que tu ailles sur le terrain recueillir des infos sur une altercation entre deux bandes.

— Tu peux pas envoyer quelqu'un d'autre ? Il faut que je vérifie un truc.

— Que tu vérifies quoi Tarik ?

— Un truc.

— Un truc sur quoi ?

— Sur cette putain d'affaire ! Bordel ! lança Tarik en frappant du dos de la main le dossier qu'il avait devant lui.

— Wolinski, c'est du stand-by pour l'instant. On a d'autres affaires à traiter et c'est pour maintenant, là, tout de suite !

— T'as qu'à envoyer Roussel. Moi je suis occupé.

— Tu te crois où là ? Y a qu'un chef ici, c'est moi, si je te demande d'y aller toi, c'est parce que je veux que ce soit toi qui y aille.

— Me joue pas le coup de la chef s'il te plaît Sonia, franchement c'est pas le moment... »

Tarik laissa planer le silence et prononça la phrase de trop...

« Je savais que c'était une connerie de coucher avec toi. »

Sonia ne montra pas qu'elle était blessée, mais là, Tarik était encore allé trop loin.

« Y a pas de "toi et moi" ici, j'ai toujours été ta supérieure hiérarchique et ça c'était bien avant qu'on couche ensemble, et franchement c'est pas toi qui a fait la connerie de coucher avec moi, c'est moi qui me suis laissée embarquer dans ta romance à la con ! Tu crois que ça fait plaisir de dire à ses parents que finalement le mariage est annulé parce que monsieur s'est dégonflé ? C'est ça, la vraie connerie, si tu veux savoir. Ici on taffe, c'est pas comme au self, on choisit pas ses affaires, on prend ce qui vient ! Celle-là d'affaire, elle est bouclée, alors soit tu bouges ton cul et tu vas voir ce qui s'est passé, soit tu dégages et je veux plus te voir de la semaine, ça nous fera des vacances de plus voir ta gueule de zombie ! Tu devrais te la passer en intraveineuse ta caféine ! »

Sans plus un mot, Tarik replia le dossier ouvert devant lui, rassembla ses affaires, enfila sa veste, passa la tête basse à côté de Sonia sans même la regarder et sortit de la pièce.

« Où tu vas ? Je t'ai pas donné l'adresse.

— Pas besoin, je sais encore où j'habite. »

Tarik disparut d'un pas traînant à l'issue du couloir.

Sonia y était peut-être allée un peu fort, mais au final elle pensa que ce sermon était bien mérité, d'autant que ça lui avait fait du bien de pouvoir lâcher le morceau. L'ambiguïté de leur relation était difficile à vivre au jour le jour. Ni l'un ni l'autre n'avait eu d'autres relations depuis leur aventure. Tarik était le

genre d'ex malsain, elle savait dorénavant que rien de sérieux n'aboutirait avec lui.

En attendant, elle était persuadée ne pas le revoir avant la semaine prochaine. Encore une merde à gérer... Les jours comme ceux-là où elle avait envie de tout envoyer bouler étaient de plus en plus nombreux...

Ce que le système désire.

Clara Kreis faisait connaissance avec l'équipe. L'incident de la garde à vue avait déjà fait le tour du service. Dunkle l'avait laissée en compagnie des docteurs Dominique Champenois et Claude Bailly.

Tandis que Clara, légèrement plus frileuse que la moyenne, réchauffait ses mains contre le mug de thé que lui avait gentiment préparé le docteur Champenois, Bailly discourait sur les mœurs du PPRISME en matière de psychiatrie clinique.

« Vous savez Clara, ne vous fiez pas à ce que vous voyez, je pense que Dominique et moi on ne fera pas long feu ici. Je pense que les cliniciens ont bien résisté en France, il y a encore quelques bastions de-ci de-là, mais nos chers amis les thérapeutes cognitivo-comportementalistes nous ont relégués au rang de reliques. Ma théorie c'est que dans un monde ultralibéral, un monde d'efficacité, de rentabilité, de rapidité, de précision scientifique, de statistiques, la psychiatrie clinique n'a pas lieu d'exister, l'idéal de la pensée ne fait pas le poids de l'utilitarisme libéral.

— Tu vas la miner, Claude, avec tes histoires, intervint Champenois.

— Je lui explique le contexte, de toute façon elle se rendra bien compte par elle-même. Je vous ennuie Docteur Kreis ?

— Non, non ! Pas du tout, je connais un peu vos travaux.

— Vous avez lu mes ouvrages ?

— J'ai lu « L'incompatibilité clinique » et quelques articles.

— Vous l'avez acheté ?

— Euh... Non, je l'ai emprunté à mon professeur qui, lui, l'avait acheté je crois.

— Je pourrai dire à mon éditeur qu'on me lit en Suisse, s'il veut encore entendre parler de moi. Je crois que j'ai vendu quelque chose comme cinq cents exemplaires.

— Ça fait des années qu'on rabâche, Claude, lança Champenois, si t'avais voulu faire un best-seller, t'aurais écrit « Comment guérir de la dépression en dix leçons ». T'aurais vendu plus que tout ce que t'as jamais vendu, en même temps ça n'aurait pas été très difficile...

— Ha ha ! Si seulement c'était faux... constata avec amertume le docteur Bailly.

— C'est le rapport aux autres dans la société contemporaine qui rend de plus en plus difficile la pratique clinique, c'est votre thèse non ? relança Clara.

— Tout à fait. Ce qui est fondamental, en psychanalyse, ou dans n'importe quelle thérapie quand on est clinicien, et vous en conviendrez avec moi, c'est la relation avec le patient.

— Je suis entièrement d'accord, rebondit Clara.

— Il faut qu'il y ait un véritable investissement de l'autre pour que la thérapie fonctionne. Or, pour construire cette richesse affective qui permet au corps et au cœur de se déployer dans l'autre par la parole, il faut du temps, de l'écoute, du désir, j'ose dire parfois de l'amour, mais uniquement entre confrères.

— Là, on va te prendre pour un mystique, ponctua Champenois.

— Ah ! Tais toi un peu ! reprit Bailly »

Contrarié par son collègue qui plaisantait sur un sujet qui lui tenait visiblement à cœur, le Docteur Bailly essaya de reprendre là où il s'était arrêté :

« C'est la bonne vieille question du transfert. Force est de constater que toutes les sphères sociales contemporaines se sont attachées petit à petit à réduire les relations. Dans le cadre professionnel, les gens échangent par voie électronique, ils ont affaire à des managers qui changent tous les ans, la compétition exacerbe les méfiances, la course au profit, la possession de biens matériels, détourne le sujet des autres sujets, le sujet s'objective, existe à travers l'objet, l'avoir plutôt que l'être. Ce qui compte au final c'est soi-même, l'autre est un accessoire interchangeable, le thérapeute est l'objet soignant, les autres ne sont plus les êtres par lesquels on part à la quête de soi-même.

— Vous avez de la chance Docteur Kreis, d'habitude il est beaucoup plus mystique que ça ! s'amusa Champenois.

— Si tu avais acheté mon bouquin Dominique, tu y aurais trouvé un excellent chapitre sur la relation que l'homme entretient dans la foi. Quand elle est éclairée, elle est libératrice et permet une discussion profonde avec l'extérieur, la croyance profonde en quelque chose de particulier, que ce soit Dieu, la science, la patrie ou la laïcité, ça nous permet de faire l'expérience d'une relation de confiance indestructible...

— Voilà notre mystique, je savais qu'il n'était pas loin ! taquina une nouvelle fois Champenois.

— Rigole... La volonté affichée du PPRISME est pavée de bonnes intentions. Malheureusement, entre la clinique et les TCC*, il n'y a pas photo, le système choisira ce qui correspond à son rythme et à sa structure, c'est de la systémique de base, des méthodes rapides, pseudo efficaces avec le minimum de relation. Il faudrait changer complètement de paradigme pour continuer à faire de la clinique dans nos sociétés. Avec le recul, je pense qu'on nous a foutus là pour la justification. Ils ont essayé de nous rentrer dans les cases, mais il n'y en a pas.

Le téléphone de Clara interrompit un énième élan rhétorique en faveur de la psychiatrie clinique du docteur Bailly. La jeune psychologue s'excusa et sortit pour prendre l'appel.

« Allô ? fit Clara.

— Ouais Clara, c'est Olivia.

— Ah salut, ça va ?

— Bien et toi ?

— Ça va, on était en train de discuter avec des collègues, ce sont des gens qui ont écrit des bouquins que je lisais sur les bancs de la fac...

— Ah mince, je te dérange ?

— Non, non, t'inquiète.

— Grâce à toi, je fais partie d'une équipe d'investigation avec Zende Bangassou !

* Thérapies cognitivo-comportementales

— C'est qui ?

— C'est celui qui a fait tomber le ministre de l'immigration il y a deux ans pour avoir refusé des visas français à des étrangers en situation régulière, vous n'avez pas entendu parlé de ça en Suisse ?

— Si, je me souviens. Mais pourquoi tu dis "grâce à moi" ?

— Wolinski, ça te dit rien ?

— Si...

— On enquête sur son admission en soins psychiatriques.

— Ah bon ?

— Ouais, j'ai surpris une conversation entre mon chef et Bangassou, apparemment, l'avocat de Wolinski et lui sont amis, il lui a filé des infos, il y a notamment un truc bizarre, le certificat médical qui demande son admission a été signé par un médecin qui n'a jamais rencontré Wolinski.

— Qu'est-ce que tu me racontes, c'est faux, il t'a dit des conneries ton avocat, c'est mon patron qui a signé le certificat.

— Non, c'est pas Dunkle, c'est le docteur Yaro qui dépend de Sainte-Anne, la loi dit qu'un médecin de l'établissement d'accueil du patient ne peut pas signer le certificat médical, et Wolinski est interné au PPRISME.

— Si, sous la convention SJ, normalement c'est possible.

— Ah bon, au temps pour moi, je ne savais pas... »

Olivia venait de recueillir une information d'importance, c'était inutile d'insister davantage.

— C'était juste pour te tenir au courant. C'est Bangassou qui va conduire l'enquête, il prendra peut-être contact avec toi pour recueillir ton témoignage. L'affaire va devenir publique, apparemment l'avocat ne veut pas laisser passer ça.

— Ça craint... J'ai pas envie de retrouver mon nom dans les journaux, c'est quoi ce pays ?

— T'inquiète pas, j'ai déjà dit à Bangassou que tu démarrais, tout ça...

— Ok, bon... Je te laisse, je vais retrouver mes collègues.

— À ce soir.

— Bye. »

Clara était plutôt troublée. Tout cela allait très loin, très vite. Sans doute un peu trop...

Olivia était déjà en train de fouiller dans les moteurs de recherche à propos de cette convention SJ. Après une bonne demi-heure, elle tomba sur un vote de l'assemblée nationale concernant le PPRISME engageant le ministère de la Santé et de la Justice. Le fil d'information faisait juste mention du vote, aucun moyen de télécharger le contenu de la convention. Elle imprima le document et alla de suite en parler à Bangassou.

« Regardez ce que j'ai trouvé, fit la jeune journaliste.

— On avait dit qu'on se tutoyait.

— Oui pardon, regarde ce que j'ai trouvé.

— C'est quoi ?

— J'ai appelé Clara tout à l'heure et elle m'a confirmé que Dunkle avait fait un certificat médical, elle avait l'air très étonnée quand je lui ai parlé du docteur Yaro, elle ne semblait pas le connaître. Je lui ai parlé de la loi sur l'incompatibilité entre le prescripteur et le soignant, elle m'a dit que c'était possible dans le cadre de la convention SJ.

— C'est quoi ça ?

— J'ai un peu fouillé et je suis tombée sur un vote de l'Assemblée en 2016, sous le gouvernement de gauche. En revanche, aucun moyen de mettre la main sur le contenu de la convention.

— J'ai quelques contacts à l'Assemblée, je vais essayer de demander qu'on me sorte un truc. Beau boulot. J'ai eu Dunkle tout à l'heure, il m'a demandé de ne pas trop embêter ta copine, apparemment elle a été sacrément secouée par Wolinski.

— Elle avait encore quelques marques au cou ce matin.

— Ils ont tous l'air de dire qu'il a fait ça volontairement mais son avocat m'a affirmé qu'il avait fait un malaise et qu'il avait blessé ta copine sans faire exprès. Ça les arrange tous.

— Clara ne m'a rien dit, je pense qu'elle est obligée de rester discrète... »

Quelques minutes plus tard, Bangassou avait eu son contact à l'Assemblée. Comme il avait la date exacte du vote, il n'eut aucun mal à retrouver les documents dans leur intégralité. Tout était archivé numériquement à trois endroits différents. Par le biais d'un intranet à accès restreint, le contact de Bangassou put télécharger la totalité de la convention SJ telle qu'elle avait été votée à l'époque.

Le sous-titre était évocateur : « Accord trilatéral entre le ministère de la Santé, le ministère de la Justice et le PPRISME, projet pilote des politiques de santé publique en matière de santé mentale. » Il y avait également plusieurs volets à la convention, un volet « infrastructure et équipements », un volet « économique, partenariat privé, public » et un volet « condition légales et aménagements spécifiques du code de santé publique ».

Bangassou sentait le scoop. Cosignataire du texte, un certain Quentin Vernet qui n'était pas encore président à l'époque. Si un tel projet avait continué de se mener à l'état de pilote pendant six ans, c'est qu'il serait nécessairement une projection fidèle de la politique qu'allait mener le président pour son prochain mandat. Il se pouvait même que l'annonce tant attendue du candidat Vernet en matière de santé publique soit directement inspirée de cette convention... Il y avait un coup à jouer. Ils n'auraient cependant pas le temps d'ici 19 heures de rendre un papier suffisamment complet et construit pour balancer l'info. Il faudrait se contenter de l'affaire des étranglements du cinquième avec l'arrestation de Wolinski.

Saumart-Leclerc vint alors rejoindre le groupe un papier à la main.

« Il nous a grillé...

— Qui ? demanda Bangassou.

— La préfecture vient de publier un communiqué à l'AFP.

— Ah les cons ! Ça dit quoi ?

— Tout ce qu'on allait balancer. Je vous lis : "Suite au dixième meurtre d'une jeune fille par étranglement dans le cinquième arrondissement de Paris mardi dernier, la police a procédé à l'arrestation d'un individu reconnu sur la vidéo surveillance. D'après le rapport du légiste, ce meurtre ne serait

pas forcément à rapprocher des neuf autres. Cependant, le profil des victimes est tout à fait comparable. Par ailleurs lors de la garde à vue, le suspect a manqué d'étrangler la psychologue qui était venue établir son profil psychologique. La jeune femme est hors de danger. Suite à cet incident le docteur Yaro, médecin psychiatre à l'hôpital Sainte-Anne, a demandé de toute urgence une hospitalisation d'office dans une Unité pour Malades Difficiles afin qu'il y soit établi un diagnostic plus approfondi. À ce jour, l'homme est toujours interné, mais ne fait l'objet d'aucune inculpation et reste présumé innocent. L'enquête de police le concernant étant toujours en stand-by." Voilà l'info qui va sortir à la télé ce soir...

— S'ils balancent comme ça un communiqué c'est parce qu'ils sont emmerdés. Tout le monde va reprendre l'info, on sera noyés dans la masse.

— Pas si on sort son nom. Ils ne donnent nulle part le nom de Wolinski.

— Bon alors on fait quoi ?

— Faut que je change l'angle de mon article. Pour ce soir on fera la différence en étant plus complets que les autres. Ils ne parlent pas de Dunkle, alors qu'il était bien présent, et surtout qu'il est le directeur de l'établissement où est interné Wolinski, même s'il a prétendu que les équipes étaient indépendantes. Je vais appeler Lanicci, il aura certainement quelque chose à dire de la formule "manqué d'étrangler" du communiqué. Nous, il faut qu'on balance les infos qu'on a sur les certificats médicaux, qu'un cadre du PPRISME était présent pendant la garde à vue et que le médecin qui a rédigé le certificat médical n'a pas vu le suspect, tout en indiquant que selon le préfet et le médecin, c'est une procédure normale en cas d'urgence. En restant neutre je pense qu'on aura le bon ton.

— Ouais, on n'a pas encore suffisamment d'éléments pour se mouiller.

— Non, mais je crois qu'avec ce qu'Olivia a trouvé, ça va faire mal, je pense qu'on en est qu'au début... »

La communication.

Les livreurs étaient passés à l'heure prévue, Clara avait dorénavant son lit, une armoire, un chevet, un petit bureau, la chaise qui l'accompagnait, une bibliothèque et un beau tapis qui accueillerait son fauteuil qu'elle devrait certainement bientôt recevoir de Suisse. Tout avait été livré en kit, et Clara n'avait clairement pas envie de jouer aux légos tout de suite, elle dormirait encore dans le salon pour une nuit, ça ne la dérangeait pas.

Il était 20 heures et les informations allaient commencer. Clara s'était posée devant l'écran géant et attendait patiemment le journal du soir pour écouter les nouvelles de l'affaire Wolinski.

Olivia était avec Aaron devant l'ordinateur et attendait que le streaming du 20 heures en ligne du Phrontisterion démarre.

« Je mets quelle chaîne ? demanda Clara.

— Choisis au hasard, cria Olivia à travers l'appartement, elles sont toutes pourries les infos à la télé.

— Ah ben d'accord, se dit Clara pour elle-même tandis qu'elle choisissait France 2. Le logo lui semblait plus joli. »

Sur l'ordi d'Olivia, le journal s'ouvrit sur l'affaire des étranglements... Elle avait le cœur qui battait et ne put s'empêcher d'agiter son corps d'excitation, elle répétait en boucle « c'est notre sujet, c'est notre sujet ! ». Aaron, qui l'avait sur ses genoux, lui demanda d'arrêter de gesticuler, quand ça parlait trop vite, il devait se concentrer deux fois plus pour bien comprendre le français. L'info était propre, pas de noms, des faits précis et toujours pondérés par les différentes parties. Une leçon de journalisme. Mais malgré l'impartialité et la justesse du propos, on pouvait comprendre que certains faits restaient troubles et le journaliste de s'étonner que le suspect soit actuellement interné alors qu'il aurait été relâché de sa garde à vue faute de preuves l'incriminant. Cela lui permit de souligner

l'importance que jouait alors le diagnostic établi par le médecin alors qu'il n'avait jamais rencontré le patient. Restait à savoir si le suspect avait volontairement blessé une psychologue.

Olivia tira Aaron vers le salon, ils y rejoignirent Clara.

L'info passa finalement à 20h20, après un descriptif détaillé du dernier sondage commenté par tous les intervenants de la campagne. Olivia reconnut mot pour mot le communiqué de presse du préfet. Ils eurent quand même l'honnêteté d'évoquer celui que Lanicci avait envoyé après que Bangassou l'avait appelé.

« Selon son avocat, le suspect était affaibli par la garde à vue et a chuté sur la psychologue après un malaise. Il précise que cette dernière n'a d'ailleurs pas porté plainte.

— J'allais pas porter plainte contre un patient ! C'est n'importe quoi ! s'exclama Clara en s'adressant à l'écran géant. »

Le présentateur termina son intervention sur le communiqué de la préfecture en tronquant la fin :

« La jeune femme est hors de danger. Suite à cet incident, un médecin psychiatre de Sainte-Anne a demandé de toute urgence une admission en soins psychiatriques dans une Unité pour Malades Difficiles afin qu'il y soit établi un diagnostic plus approfondi. À ce jour, l'homme est toujours interné, l'enquête de police le concernant est en stand-by.

— Bravo les infos, c'est complet, c'est mot pour mot le communiqué de la préfecture.

— Ah oui ? demanda Clara.

— Exactement le même...

— Hey girls, j'ai faim ! Si on allait manger un bout dehors ? lança Aaron avec son accent anglais.

— Pourquoi pas ? reprit Olivia. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Oui ça nous changera les idées ! répondit Clara.

— Je connais un resto sympa sur les quais, annonça fièrement Aaron... »

Antennes paraboliques.

Tarik s'extirpa péniblement des replis de son canapé. Il se réveillait d'une sieste mal calculée. Vers 18 heures, après avoir fini une bouteille de rhum, il s'était écroulé comme une loque. Le rhum, ça ne pardonnait pas, il avait un mal de crâne carabiné. Les effets de l'ivresse se firent encore sentir quand il essaya de se lever pour aller se chercher un peu de paracétamol. Il se cogna l'orteil contre un pied du canapé, lâcha quelques jurons et arriva enfin devant le tiroir à pharmacie de la cuisine. Là s'était accumulé une quantité de boîtes de médicaments en tout genre, notices en vrac et autres plaquettes de pilules à moitié utilisées. Il restait quelques benzodiazépines, antidépresseurs, des antibiotiques certainement périmés depuis une bonne dizaine de mois, mais pas une once de paracétamol.

Tarik voulu se servir un verre d'eau et se dirigea vers l'évier. Ce dernier abondait de vaisselle sale. Il ouvrit le placard juste au-dessus pour y prendre un verre, n'importe quel récipient aurait pu faire l'affaire, il restait à peine trois assiettes propres. Blasé, il referma le placard, dégagea un peu le robinet de la vaisselle qui l'encombra, se pencha et but directement dans ses mains. Il profita de la fraîcheur de l'eau pour s'asperger le visage. Le mal de tête était costaud. Tarik, overdosé de café, ne savait plus bien quel moment de la nuit il était et décida de sortir prendre l'air. Il finirait bien par trouver une pharmacie ouverte.

Il enfila sa veste et se découvrit blafard dans le miroir de l'entrée. « Gueule de zombie » qu'elle disait, et elle n'avait pas tort...

Une fois dehors, machinalement, il emprunta le trajet qu'il avait l'habitude de prendre. Il se rendit ainsi jusqu'au RER, le froid l'avait un peu ressaisi, il en sentait de plus en plus les effets. Il descendit vers les sous-sols pour y trouver un peu de

chaleur. Tarik se laissa finalement embarquer par une rame, s'assit sur le premier fauteuil vide qu'il trouva et s'abandonna au balancement du train, la tête basse, il ne se soucia pas de sa destination.

Il n'y avait qu'un arrêt avant son escale habituelle, Saint-Michel Notre-Dame ; il se demanda soudain pourquoi il avait pris ce chemin. Il pensa que c'était l'habitude ou peut-être une sorte de lapsus corporel. Sa tête et même son corps, étaient toujours pris dans cette enquête. Il pensait cependant moins aux éléments du dossier qu'au fait qu'il serait contraint de ne plus avoir à y toucher. Il cessa d'y songer alors que le RER s'arrêta à la gare de Châtelet les Halles. Il trouverait bien dans le quartier une pharmacie ouverte.

Il se balada au hasard une bonne demi-heure avant d'en trouver une face au quai. Alors qu'il ressortait de l'officine, il tomba nez-à-nez sur Clara accompagnée d'Olivia et d'Aaron qui venaient de terminer leur repas au restaurant.

« Inspecteur ? demanda Clara. »

Tarik se rappelait bien ce joli visage, ces cheveux noir-corbeau ondulés aux pointes. Il fronça les sourcils et essaya de se remémorer le nom de la jeune femme...

« Docteur...

— Kreis, Clara Kreis.

— Oui c'est ça, Docteur Kreis...

— Je vous présente mon amie Olivia, ma colocataire, et son copain Aaron.

— Enchanté, Tarik.

— Vous allez bien ? Vous faites une drôle de tête Inspecteur, demanda Olivia.

— Ça va, drôle de tête pour une drôle de journée... Mais vous Mademoiselle Kreis, comment va votre cou ? Ça va mieux ?

— Oui beaucoup mieux merci, vous avez vu les infos ce soir ?

— Non.

— Ils ont parlé de l'affaire à la télé.

— Ah bon ? Ça disait quoi ?

— Rien de substantiel, juste qu'il y avait eu un meurtre, que le suspect avait été interpellé et qu'il était actuellement interné pour troubles psychiatriques. Olivia suit l'affaire en tant que journaliste.

— On aurait de toute façon fini par en parler. »

Chacun un peu surpris par cette rencontre était resté figé. Le groupe s'apprêtait à repartir quand Tarik qui n'avait pas envie de rentrer lança une invitation :

« Je vais me prendre un café, ça intéresse quelqu'un ?

— Vas-y Clara, tu visiteras Paris la nuit, nous on va se rentrer avec Aaron,

— Euh... Oui, pourquoi pas ? dit Clara.

— Si vous pouviez la raccompagner jusqu'à la porte après ce serait sympa, précisa Olivia. Avec un policier on ne devrait pas avoir de soucis à se faire !

— Si ça vous va, ça me va aussi, demanda Tarik.

— Ok.

— Allez, buvez à notre santé, nous on va pioncer ! lança Olivia sur le départ.

— Vous préférez continuer sur le quai ? demanda Tarik, esquissant un sourire.

— Ça ne fait même pas une semaine que je suis sur Paris, je vous laisse choisir.

— Peut-être qu'on peut se tutoyer ?

— Ok, oui, si tu veux.

— On va plutôt rentrer dans la ville et s'éloigner des quais, il y fera moins frais. »

Ils marchèrent une petite dizaine de minutes le temps de trouver un endroit sympathique. Elle lui expliquait que depuis qu'elle avait quitté la Suisse, il lui arrivait des choses invraisemblables. Tout s'était enchaîné à une allure incroyable, elle avait obtenu sa thèse, on lui avait proposé un job pour Paris qu'elle ne pouvait pas refuser, elle avait réussi à trouver un appart en deux jours, était tombée sur Olivia et pour son premier jour de travail, elle s'était faite embarquer par son patron pour expertiser un gardé à vue. Sans le vouloir, elle faisait maintenant partie d'une affaire médiatisée sur le plan national. Tarik convenait que c'était un départ plutôt

foudroyant et inhabituel, lui-même raconta quelques anecdotes sur ses débuts à la police qui permirent à Clara de relativiser un peu sa mésaventure.

Ils s'assirent finalement à l'intérieur d'un bar à vin à la décoration sobre et chaleureuse, pierres et voutes apparentes, le lieu aurait été parfaitement choisi pour une rencontre amoureuse. Clara, qui n'y connaissait pas grand-chose au vin, fit le même choix que Tarik, un château Puech-Haut de 2012. Cela permit à Tarik d'engager la conversation sur ses origines du sud de la France. Il se lança dans un éloge au soleil méditerranéen, à sa belle région languedocienne, à ses ports, ses plages, ses artistes. La conversation aboutit finalement sur Paris et sa grisaille. Il raconta qu'à vingt-sept ans il avait obtenu son doctorat en psychologie, avait passé un DU à Paris II en criminologie et avait réussi le concours pour entrer dans la police. En 2015, il avait été affecté au commissariat du cinquième arrondissement.

« Alors comme ça, tu es psychologue aussi ? relança Clara.

— Oui, on peut dire ça, disons que c'est ma formation initiale...

— Et pourquoi la police alors ?

— Je ne sais pas trop. J'ai de bonnes capacités déductives, j'aime bien résoudre des problèmes complexes, tu me diras j'aurais pu faire une carrière scientifique ! Ce n'était pas ma sensibilité, je me sens plus proche des gens que des chiffres en général. J'avais un grand-père gendarme, mais il est mort quand mon père était jeune, il ne m'en a jamais parlé, pas de vocation familiale a priori. Quand j'étais petit, je pensais que les criminels étaient la catégorie de gens la plus détestable et la plus méprisable qui puisse exister, le pire côté de l'humanité. En comprenant ce genre de personnes, en essayant de les arrêter et de les soigner, je me disais que je pourrais devenir quelqu'un de bien. J'étais naïf. J'ai croisé des milliers de criminels, de délinquants, de petits voyous, mais sur le tas, il y en a eu peut-être cinq, dix pour cent qui étaient vraiment des cas pathologiques. La plupart du temps, c'est la misère sociale dans laquelle ils vivent qui les détermine. J'ai rencontré beaucoup plus de tordus et de malades dans la société civile.

Tous les milieux sont infestés d'ambitieux, de loups et de vautours qui n'attendent même pas que tu crèves pour te bouffer. Ils prennent tes rêves, ils prennent ton temps, ton énergie et s'attribuent ton travail pour se faire mousser auprès de leur hiérarchie, et en plus ils te payent une misère. Quand tu ne plais pas à quelqu'un qui a un peu de pouvoir, il t'en fait baver, tu te retrouves au placard et tu déprimes. Le pervers narcissique est la star montante du monde occidental.

— Et t'arrives à faire un peu de psy dans tes affaires ?

— Pour bien faire notre boulot, on doit se rendre sensible au moindre changement d'humeur, à tout ce qui se dit ou ne se dit pas. La plupart des gens ont des antennes à râtaux et arrivent à récupérer l'essentiel des informations, nous les psys on doit déployer des antennes paraboliques géantes. Le problème c'est que, quand un connard te gueule dessus, te jette son arrogance et sa suffisance en pleine face, ça t'explose la tête...

— C'est vrai.

— Excuse-moi...

— De ?

— J'ai pas pour habitude de m'étendre sur des sujets comme ça, surtout quand je ne connais pas trop les gens...

— C'est l'effet psychologue.

— Ouais, je sais, c'est chiant quand on dit aux autres qu'on est psy, ils en profitent toujours pour te raconter leurs problèmes avec leur mère ou leur père.

— Y en a toujours un pour te dire qu'il ne croit pas à la psychologie, comme si c'était un truc ésotérique qui te permet de lire dans les pensées.

— Les gens se défendent comme ils peuvent... J'ai envie de quitter ce boulot de merde. »

Tarik but une gorgée de vin et reposa le verre sur la table. Il repensa au rêve qu'il avait fait sur la morgue et la mariée.

« J'ai l'impression d'être marié à mon boulot, reprit Tarik. D'être prisonnier du système et les enquêtes commencent à m'attaquer le cerveau. La dernière fois j'ai fait un rêve, j'étais dans une rue, une mariée est sortie d'une maison, j'ai pas vu sa tête et elle est partie en courant disparaître dans le brouillard.

Je me suis levé pour la rattraper, mais j'avais des menottes aux pieds. Je m'en suis débarrassé et j'ai couru dans l'avenue pour rattraper la mariée. Et là, je débarque dans une morgue, il y a des corps, je regarde dans les sacs, ce sont les filles étranglées du cinquième arrondissement, j'ouvre un autre sac et je me vois moi, mort, étendu dans un brancard. Là je me lève d'un coup et je me retrouve à nouveau dans la rue, sauf que maintenant c'est une corde qui me serre le cou de plus en plus fort, puis là, je sors des ciseaux de ma poche et je commence à essayer de couper la corde, elle casse et je me réveille.

— La mariée c'est ton boulot ?

— Oui, je pense, le fait de me voir mort, c'est comme un appel au secours de mon inconscient qui me demande d'arrêter, et puis cette sensation de souffrance et d'emprisonnement à vouloir poursuivre une voie qui n'est peut-être pas la mienne.

— Je sais qu'il ne faut jamais prendre les rêves au pied de la lettre, mais c'est marrant que t'aies rêvé d'une mariée qui s'enfuit, que tu veux rattraper, qui te ramène au boulot et qui finalement te passe la corde au cou... »

Tarik déglutit. La jeune psychologue avait évoqué une chose à laquelle il n'avait pas encore pensé.

« Ce serait pas plutôt une histoire de femme ? D'engagement ? rajouta-t-elle. »

Tarik leva les sourcils d'étonnement...

« Peut-être, en effet, répondit-il interloqué.

— C'est avec ta collègue de bureau ? demanda Clara tout en connaissant déjà la réponse.

— Comment tu sais ?

— Les antennes... »

Tarik ria aux éclats. Cette jeune femme ne cessait de le surprendre. D'abord son courage et son professionnalisme lors de la garde à vue, puis cette finesse d'analyse, rapide, spontanée et tellement... renversante. À n'en pas douter, cette fille était à part. Alors qu'elle lui expliquait pourquoi elle avait eu ce pressentiment, il la regarda d'un œil nouveau. Clara était un petit mystère qui n'avait étrangement aucun secret.

« J'ai vu comme elle te regardait quand tu t'occupais de moi, reprit Clara. Ce n'était pas de la jalousie, mais plutôt de la tristesse. Elle avait été très vive et très active pendant l'incident, et après, alors que la tension était un peu retombée, elle s'était un peu laissée aller. Elle te regardait me demander si tout allait bien, j'ai senti que ça lui rappelait quelque chose.

— On devait se marier. On a été trois ans en couple, au début elle ne voulait pas qu'on sorte ensemble. Je voyais qu'elle avait envie, mais le boulot l'empêchait, c'est ma supérieure et elle pensait que ça compliquerait trop nos relations de travail. En plus, elle faisait une espèce de complexe du fait que je sois plus jeune qu'elle. Elle allait sur ses trente-sept ans, j'en avais trente-et-un à l'époque. Je lui ai dit que c'était des conneries, qu'on s'en foutait. J'ai fini par la convaincre que tout se passerait bien, qu'on ne pouvait pas passer à côté d'une histoire d'amour pour le boulot et elle s'est laissée prendre au jeu. Elle a fini par me demander en mariage.

— C'est elle qui a demandé ?

— Oui, elle est comme ça, c'est un petit chef, pas péjorativement, c'est juste qu'elle aime bien prendre les commandes, ça ne me dérange pas. J'ai dit oui. Puis j'ai réfléchi, et je me suis rendu compte que je n'étais pas prêt pour ça, que peut-être ça voulait dire que je ne l'aimais pas autant que je le pensais...

— Aïe...

— Ouais, "Aïe" comme tu dis... Et là, en ce moment, c'est un peu tendu au boulot, avec cette affaire. Bref, on s'est pris la tête ce matin, elle m'a foutu dehors, et là pour tout te dire, j'ai encore un peu la gueule de bois.

— Oui j'avais remarqué.

— Les antennes ? »

Clara acquiesça.

« Une cuite de temps en temps, après un coup dur, ça peut arriver, reprit-elle. Il ne faut juste pas que ça soit récurrent et que tu te blindes seul chez toi tous les soirs. »

Tarik prit le temps de regarder le visage de Clara, ses mains, ses gestes, d'écouter la mélodie de sa voix, son accent suisse, léger et exotique. Elle avait des traits simples, une bouche fine

qui devenait voluptueuse quand elle parlait, des yeux pétillants qui se plissaient finement quand elle souriait, creusant deux grandes fossettes sur chacune de ses joues, fripant délicatement la peau de son nez, agitant si joliment ses petites taches de rousseur. Elle avait eu elle aussi le temps d'observer Tarik et ne s'était pas arrêté à ses cernes violacés. Ce qu'elle avait aimé chez lui, dès la première seconde, même si l'approche avait été un peu brusque, c'était sa générosité et sa gentillesse. Elle avait perçu, à travers le soin qu'il lui avait porté, cette extrême sensibilité dont il parlait. Elle avait aussi remarqué la manière dont ses petits yeux bruns brillaient à chaque fois qu'il parlait d'un sujet qui semblait lui tenir à cœur. Tout cela galvanisait son charme. Il faisait bien ses trente-quatre ans, avait l'apparence fière, robuste et pleine de force, pourtant, il formait beaucoup de délicatesse dans chacun de ses gestes, de finesse dans chacune de ses remarques, de douceur dans ses regards.

Ils échangèrent tous deux jusqu'à ce que le barman vienne les interrompre, il était bientôt l'heure de la fermeture.

Le quid déontologique.

Le réveil avait été difficile pour Clara. Elle s'était pourtant endormie de suite, le vin rouge l'y avait un peu aidée. Devant son écran d'ordinateur, le café chicorée à la main et encore en chemise de nuit, elle réfléchissait au coup qu'elle allait jouer. Son oncle avait soigneusement placé sa tour pour l'empêcher de lui prendre sa reine. Pour éviter de se faire prendre un fou en danger, elle le rétracta derrière son pion en B7, puis cliqua sur envoyer.

Aaron était toujours en train de dormir, Olivia enfilait un jean. Elle n'avait même pas pris le temps de déjeuner ou de se maquiller, aujourd'hui elle avait du pain sur la planche. Avec Bangassou, ils devaient éplucher intégralement la convention SJ. Une fois habillée, elle se pencha sur Aaron, étalé de tout son long complètement nu sur le lit, et lui déposa un petit baiser sur la fesse. Aaron, chatouillé par les fins cheveux blonds d'Olivia, se gratta machinalement le bas du dos en grommelant un peu. Elle prit son ordinateur et fonça vers l'entrée.

« T'y vas déjà ? demanda Clara.

— Ouais ! J'ai trois tonnes de boulot qui m'attendent ! »

« *Il faut aller à la vérité avec toute son âme* », Olivia irait droit vers elle, gonflée par l'envie d'enquêter sur ce qui pourrait devenir une affaire d'État. Il était 7h30, l'endroit était pratiquement désert. Olivia pencha sa tête pour regarder s'il y avait quelqu'un dans le bureau de Saumart-Leclerc, visiblement ni lui, ni Bangassou n'étaient encore arrivés. Elle commença à déballer son ordinateur quand elle entendit une voix derrière elle :

« Tu veux un café Olivia ?

— Ah salut, dit-elle surprise de trouver là Zende Bangassou, un café à la main. Non merci, j'en prendrai un plus tard. T'es là depuis longtemps ?

— Je suis rentré à 22 heures hier, j'avais commencé à lire la convention puis je me suis endormi, ça doit faire deux petites heures que je suis là. Il y a moins de trafic quand on vient plus tôt.

— Tu veux que je regarde quelque chose en particulier ?

— J'ai laissé tombé la première partie sur les infrastructures et les équipements. Regarde la partie trois, dans le volet « condition légales et aménagements spécifiques » J'ai survolé le machin, j'ai rien trouvé concernant ce qui nous intéresse, je suis peut-être passé à côté de quelque chose... Je me suis tapé la moitié du deuxième volet « économique, partenariat privé, public », là non plus, je n'ai rien vu de spécial pour l'instant, mis à part des chiffres colossaux.

— Ah ouais ? Combien ?

— Sur la globalité c'est impossible à calculer, tout est assez opaque, le coût de la recherche, qui investit quoi, où, comment... Il y avait certains chapitres obscurs qui stipulaient l'obligation de se fournir en équipements technologiques chez certains distributeurs de l'industrie privée, mais aucune boîte n'est citée. On parle d'un minimum de 140 milliards de francs d'investissement en fonds publics, et c'est uniquement pour la partie recherche, ça ne prend pas en compte la partie soin proprement dite, je n'ai pas encore attaqué la section. »

“140 Milliards de francs” pensa Olivia, c'était énorme. Environ un quart du déficit de la sécurité sociale. D'autant que ces 140 milliards n'étaient destinés qu'à la recherche et uniquement celle effectuée au PPRISME...

Olivia s'installa dans son fauteuil et ouvrit la convention à la page 88, Volet “Conditions légales et aménagements spécifiques”.

Midi approchait. Bangassou avait peut-être enfin trouvé quelque chose. Ce qu'il cherchait devait normalement se trouver dans le volet qu'étudiait en ce moment Olivia. Il l'avait

lui-même entièrement épluché et nulle part il n'était fait mention de la possibilité qu'un praticien puisse à la fois demander l'admission en soins psychiatriques et faire partie de l'établissement d'accueil. L'article 3213 du code de la santé publique, qui faisait référence à cette interdiction déontologique, était même reporté tel quel dans la convention.

En revanche, la convention SJ exigeait du préfet qu'il choisisse "l'établissement le plus avantageux quant au forfait de prise en charge pour tous les patients en demande d'hospitalisation d'office pour les arrondissements cinq, six, sept, treize, quatorze et quinze." Ce qui correspondait à tous les arrondissements au sud de la Seine.

Par ailleurs la convention, encadrant le projet « pilote », ne s'appliquait que dans cette zone, jusqu'à juin 2022, reconductible pour cinq ans. Tout était prévu pour qu'au fil des élections, le projet soit maintenu à l'état de pilote ou finisse par s'appliquer sur l'ensemble du territoire national.

Il manquait cependant une information importante, il fallait connaître le coût d'une prise en charge au PPRISME, c'était le chiffre clé. S'il était inférieur à tous les autres centres psychiatriques ou UMD, la convention obligeait expressément le préfet à envoyer tous les patients du sud de Paris au PPRISME et peu importait finalement d'où provenait le certificat médical.

Si ce qu'il soupçonnait était avéré, un psychiatre du PPRISME pourrait demander que n'importe qui habitant le sud de Paris, comme Wolinski par exemple, soit interné dans son propre établissement.

Vues les connexions qui étaient établies entre l'industrie pharmaceutique privée et le PPRISME, il n'était pas farfelu de voir là la source de profits conséquents. Un tel établissement ne désemplirait jamais, il y aurait toujours un psychiatre pour diagnostiquer un petit séjour dans son propre centre. Il faudrait être particulièrement pervers et avide pour imaginer un tel système, mais la chose était rendue possible par cette convention...

Bangassou décida de réunir Saumart-Leclerc et Olivia pour leur soumettre sa théorie.

Quelques minutes plus tard, Saumart-Leclerc était sceptique. Olivia qui n'avait rien dit encore, ouvrit le capot de son ordinateur et orienta son mini projecteur Led sur le mur pour leur montrer ce qu'elle avait trouvé.

« Tu as lu les amendements ? demanda-t-elle à Bangassou.

— Non je n'ai pas eu le temps, ça dit quoi ?

— Au début je n'ai pas compris ce à quoi ça pouvait faire référence, mais après ce que tu viens de dire, je pense qu'on a ce qui nous manque. »

Projeté sur le mur, Olivia surligna le passage de l'amendement qui les intéressait, il était marqué : « Le coût d'un patient au PPRISME est pris en charge à 20% par l'actionnariat privé. »

« Ce qui veut dire ? demanda Saumart-Leclerc.

— Et bien, c'est très simple, répondit Bangassou. Si partout ailleurs un patient coûte à l'État 100% puisque pris en charge par le régime général de la sécurité sociale, au PPRISME il n'en coûte à l'État que 80% de son prix total. On parle hors mutuelle puisqu'elle fonctionne dans les deux établissements de la même façon et prend en charge ou non les dépassements, selon la souscription du patient.

— Donc le PPRISME est l'établissement le plus avantageux pour le contribuable, rajouta Olivia.

— Les privés ont tout intérêt à arroser un établissement pareil, s'exclama Bangassou. Plus il est fréquenté et plus la consommation de produits pharmaceutiques et de matériel technologique augmente. Après, ce qu'il faut, ce sont des patients pour faire tourner la boutique. Il suffit d'un certificat médical et le tour est joué.

— C'est ce qui arrive à Wolinski ? demanda Saumart-Leclerc.

— Ça peut... répondit Bangassou.

— Écris-moi un papier pour ce soir, on fait la une. À ton avis c'est ce que Vernet veut présenter vendredi ?

— Cette convention, c'est rédigé comme une loi. Il suffit de marquer projet de loi dessus et ça peut partir au vote. Ça offre des solutions économiques pour réorienter l'offre publique de soin, Vernet repenserait une politique de santé sur un socle

libéral réaffirmé, l'industrie pharmaceutique pourrait relancer une production internationale digne de ce nom. Ça correspond...

— Pourquoi il ne l'aurait pas appliqué avant ?

— Aucune idée, peut-être qu'il veut jouer ça comme un coup politique, en même temps si les chiffres sont bons, ça peut convaincre son électorat, et plus.

— Je vais appeler un mec à l'Alternative Socialiste, pour commenter l'annonce ! »

Vote parlementaire.

Henri Wolinski s'était installé devant l'un des ordinateurs mis à disposition des malades pour consulter internet. Le réseau ne semblait pas être censuré, il avait eu accès au site du Phrontisterion et attendait que leur 20 heures en ligne commence.

Le générique démarra et laissa place au présentateur qui salua les internautes. Après avoir annoncé les titres, il lança le premier sujet et présenta la députée de l'Alliance Socialiste, Sylvie Brochin.

« Collatéralement à l'affaire des étranglements du cinquième arrondissement, nous vous informions hier que le suspect avait été interpellé. Suite à l'agression d'une psychologue dans les locaux de la police, l'individu avait été diagnostiqué dangereux et on l'avait conduit dans une Unité pour Malades Difficiles de toute dernière génération dépendant d'un tout nouveau type de complexe psychiatrique, le PPRISME. Nous avons enquêté plus en détail sur cet établissement. Nous nous étonnions en effet hier de la présence pendant la garde à vue de son directeur général, le docteur Dunkle. Zende Bangassou, que pouvez-vous nous dire sur le PPRISME ?

— Le PPRISME est l'acronyme pour Psychiatrie, Psychologie, Recherche Internationale sur la Santé Mentale et ses Évolutions. C'est en réalité un multiplexe qui comporte plusieurs établissements regroupés sur un même site dans le cinquième arrondissement parisien. On y trouve des laboratoires de recherche utilisés par les plus grandes firmes françaises de l'industrie pharmaceutique, un centre de recherche clinique, un hôpital psychiatrique et une UMD de deuxième génération.

— Est-ce que vous pouvez nous expliquer la différence entre un hôpital psychiatrique et une UMD ? demanda le présentateur.

— Les Unités pour Malades Difficiles sont destinées principalement aux malades dangereux, à la fois pour eux-mêmes, mais surtout pour la société. Ils sont donc ainsi mis à l'écart pour y être soignés et surveillés. Il y a deux façons de s'y retrouver, soit à l'issue d'un procès qui a rendu un non-lieu pour irresponsabilité au moment des faits dû à un trouble psychologique, soit sous l'injonction d'un simple certificat médical circonstancié rédigé par un médecin psychiatre, requérant une admission en soins psychiatriques sur décision du représentant de l'État. Si le malade est jugé très dangereux par le médecin, le préfet peut ensuite prendre un arrêté qui autorise la police à l'interner dans une UMD.

— Ce qui a été le cas pour le suspect dans l'affaire des étranglements du cinquième.

— Tout à fait. Ce qui est intéressant à noter, c'est que l'individu allait être relâché de la garde à vue, faute de preuve contre lui. C'est parce qu'il aurait agressé la psychologue en garde à vue que le docteur Yaro a signé un certificat médical requérant son admission en soins psychiatriques. Rappelons que ce n'est pas la version présentée par son avocat. On peut également rappeler, comme vous le disiez, que le docteur Dunkle, président du PPRISME, était présent lors de la garde à vue et a établi un rapport d'expertise, mais s'est abstenu de signer le certificat médical pour laisser faire le docteur Yaro qui, comme on vous l'apprenait hier, n'a jamais vu le patient.

— Que peut-on en conclure ?

— On ne peut que s'étonner de la procédure qui vise à interner un citoyen qui aurait fait preuve de violence à l'égard d'une psychologue selon la police. L'homme, présumé innocent, qui prétend n'avoir fait que tomber sur la psychologue après un malaise, se retrouve donc aujourd'hui interné pour une durée indéterminée dans un établissement psychiatrique sous haute surveillance avec d'autres malades dangereux. Qui croire ?

— En effet il y a peut-être là des conflits d'intérêts...

— Mais laissez-moi revenir sur le PPRISME un instant. Sa création date de 2016 et a été entérinée par un vote de l'Assemblée nationale sous la proposition de Quentin Vernet qui, à l'époque, était député de l'opposition. Vous vous souvenez peut-être de la crise qui avait sévi à l'époque et qui avait entraîné des pertes colossales dans le régime de santé, ce qui avait conduit les gens du PS et de l'UMP à présenter toutes sortes de projets alternatifs. Le PPRISME correspond précisément aux évolutions que la Droite pourrait souhaiter concernant la santé mentale. J'ai ici avec moi la convention signée entre les ministères de la Santé, de la Justice et le PPRISME, qui encadre un projet pilote qui pourrait très bien définir le modèle de ce que le président Vernet projette d'organiser pour son prochain mandat.

— Ce serait ce que le candidat Vernet pourrait annoncer vendredi ?

— On peut le penser.

— Qu'y trouve-t-on ?

— Une réorganisation de la participation de l'industrie privée dans la santé publique avec éventuellement pour résultat de réduire le déficit de sécurité sociale.

— Bonne nouvelle donc ?

— Pas forcément. Disons qu'une telle loi permettrait la mise en place d'un système de santé beaucoup plus rentable pour l'actionnariat privé, favorisant l'économie plutôt que certaines règles déontologiques et notamment la liberté des citoyens de ce pays. Nous n'avons pas encore tous les éléments pour pouvoir juger sur pièce, mais si l'évolution de la loi se fait dans le sens de la convention que j'ai là, il faudra sérieusement en surveiller le contenu.

— Merci Zende Bangassou pour ces informations, le candidat Vernet avancera peut-être maintenant la date de son annonce.

— Je l'espère.

— Sylvie Brochin, un commentaire ? demanda le présentateur s'adressant à son invitée.

— Et bien je découvre tout cela à l’instant, ce vote de 2016 a dû passer en même temps qu’une série de projets pilotes à l’époque et n’a pas été rediscuté depuis à ma connaissance.

— En réalité, spécifia Bangassou, les amendements qui ont été votés par la suite ne sont pas passés devant le parlement, mais ont fait l’objet d’un vote interne à la commission parlementaire de la santé, gérée majoritairement par des députés de droite depuis 2017. »

Wolinski en avait assez entendu. Il paraissait parfaitement satisfait de la tournure que prenaient les événements...

Foudre sur l'Élysée.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! vociféra le président Vernet dans le salon doré. Convoquez-moi Chamblain, le procureur qui s'occupe de l'affaire, et appelez moi Dunkle aussi, je veux les voir sur le champ. »

Les services de l'Élysée avaient été rudement efficaces, en moins d'une demi-heure, tous attendaient dans le vestibule.

Quentin Vernet, un peu agité, serra la main de chacun, il manquait Bruno Charmetan, le directeur de campagne.

« Entrez, on va commencer sans lui, dit le président. »

Vernet prit soin de fermer la porte derrière lui.

« Bon alors ? C'est quoi ce bordel ? Comment ce journaliste a pu avoir ces infos ? C'est quoi qui a merdé ?

— Je pense qu'on est tous un peu responsables, expliqua Dunkle. La convention qu'on a mise en place précisait que le PPRISME devait fournir des experts psychiatres à disposition de la police pour examiner les gardés à vue. J'ai reçu jeudi dernier un appel de Paul qui m'a demandé un expert pour le suspect dans cette affaire de meurtre. D'ordinaire, j'envoie un collègue, peut-être ai-je fait l'erreur d'y aller en personne, je voulais encadrer une jeune psychologue que je venais de prendre dans mon équipe. Le type lui a sauté au cou, on devait l'hospitaliser d'office.

— Pour éviter qu'on fasse un lien direct avec le PPRISME, rajouta le préfet Chamblain, j'ai demandé à ce que ce soit un autre médecin qui signe le certificat médical, je pensais bien faire.

— Vous avez bien fait, l'interrompit Vernet, à la limite ce n'est pas le plus gênant, après tout la convention SJ a été votée par le Parlement. Ce qui m'embête, c'est qu'il ait balancé l'info avant moi. En me réservant la primeur de l'annonce, j'aurais pu présenter les choses sous un autre angle. On savait de toute

façon qu'on allait être critiqués, et on avait préparé tous les chiffres qu'il fallait. Il nous fait chier ce type là !

— Bangassou ?

— Aussi, mais je pensais au suspect.

— Henri Wolinski, précisa Dunkle.

— Ouais... Quelle merde !

Quelqu'un toqua à la porte.

« Entrez !

— Bonsoir.

— Ah c'est toi Bruno, on avait dit combien les chiffres pour vendredi ? demanda Vernet. »

Le directeur de campagne qui venait de débarquer dans la conversation, ne comprit pas de suite.

« Combien pour les économies de la sécu ? redemanda Vernet.

— Euh, soixante-dix milliards de francs par an.

— Déficit résorbé en six ans ! Entre nous on s'en fout du déficit de la sécu, ce que les gens veulent c'est que le machin ait l'air bien géré ! Ils se seraient dit c'est bon, on a sauvé notre système de santé ! C'est ça qu'ils auraient retenu, les histoires de privé, public, tout le monde s'en fout ! Maintenant que ce journaliste nous a foutu la merde, je vais être obligé d'annoncer le plan demain. Il est coupable ce type ou pas ?

— Nous le pensons, mais nous n'avons pas de preuves Monsieur le Président, expliqua Rivet.

— Alors vous l'avez fait interner, bravo.

— Il a tout de même voulu étrangler ma collègue, rajouta Dunkle.

— Bon alors on fait quoi Bruno ? demanda le Président.

— Je crois qu'il ne faut pas se précipiter, et maintenir l'annonce du plan comme c'était prévu vendredi, chiffres à l'appui. Par ailleurs ce serait bien de prévoir un contre. Faudrait peut-être discréditer le journaliste, je ne sais pas comment... »

Chacun réfléchissait sur ce qui pourrait mettre à mal les allégations justifiées de Bangassou.

« On devrait bien pouvoir trouver une preuve que ce Wolinski est coupable, non ?... » lança le directeur de campagne.

— Vous pensez à quoi ? demanda Rivet.

— Ben je sais pas moi, soyez créatif Paul... »

L'allusion était devenue suffisamment claire. Le procureur faisait la moue.

« Faites pas la chochette Paul, vous ferez ce qu'il faut, somma le président.

— On ne pourrait pas s'assurer qu'il soit fou, Damien ? »

Tous les regards étaient tournés vers Dunkle. Ce dernier réfléchissait.

« Je pense à quelque chose... Ce serait l'occasion idéale, mais rien n'est moins certain.

— Tout ce qu'on croit bon, on y va Damien, fit le président, on ne sait jamais. C'est maintenant qu'il faut mettre le paquet !

— Bon le mieux, reprit le directeur de campagne, c'est que chacun fasse ce qu'il pense bon de faire pour qu'on discrédite ce Wolinski et ce journaliste. Paul, vous nous trouvez une petite preuve, et vous Damien, si vous voulez un ministère, débrouillez-vous pour que ce type reste en UMD. »

Afflictions.

Au service de psychologie clinique, Clara venait de terminer un entretien avec un patient. Elle constata sur son téléphone qu'on lui avait laissé un message.

« Mademoiselle Kreis, ici Freidrich Yorgen, notaire à Berne, pourriez-vous me rappeler de toute urgence s'il vous plaît... »

Intriguée, Clara n'attendit pas la fin du message et ordonna de rappeler par commande vocale. Qu'est-ce que pouvait bien lui vouloir un notaire ? Ça sonnait.

« Allô ? Je suis bien au cabinet de Maître Yorgen ?

— Ne quittez pas je vous le passe.

— Allô ?

— Monsieur Yorgen ? Clara Kreis.

— Ah... Mademoiselle Kreis... Je suis un peu ennuyé de vous apprendre cette triste nouvelle par téléphone, votre oncle Oskar Kreis est décédé la nuit dernière des suites d'un accident de voiture... »

Clara blêmit, tomba à la renverse et s'effondra en pleurs...

5^{EME} PARTIE

C'est l'automne. Clara marche sur une route de campagne. Son regard se porte sur un objet brillant laissé au sol. Elle se baisse pour le ramasser, c'est une pièce de monnaie. En la retournant, elle constate que les deux faces sont identiques, à un détail près, un visage sourit, l'autre grimace. Alors qu'elle s'apprête à la mettre dans sa poche, elle est bousculée par un homme qui court pour fuir quelque chose. La pièce lui tombe des mains, c'est Aaron de dos qui s'éloigne. Clara crie son nom mais il ne se retourne pas. Elle se lance à sa poursuite mais impossible de le rattraper, il va beaucoup trop vite pour elle. Clara s'est arrêtée pour reprendre son souffle. Il y a là un autre objet brillant dissimulé sous un tas de feuilles mortes. Peut-être une bille, noire et humide. Clara s'approche pour dégager l'objet des broussailles quand la bille se met à bouger. Transie de peur, elle se fige. Les feuilles s'envolent et découvrent la tête d'une bête horrible, l'animal mi-chien mi-sanglier secoue sa croupe et se lance à la poursuite de Clara, la talonnant de son souffle puissant. Alors que Clara court, la lumière disparaît sous ses pieds, l'obscurité la rattrape et cherche à l'envahir, peu à peu le jour perd du terrain. Au loin, elle aperçoit une cabane de bois. Elle réussit in extremis à y entrer et referme derrière elle. L'horrible monstre semble avoir disparu, son souffle rauque s'est éloigné. La cabane abrite un magasin de luminaires. Personne ne répond. Sur le mur il y a des dizaines d'interrupteurs. Clara décide d'en activer un... Un lampadaire s'éteint, puis un autre, encore un troisième ; toutes les lumières disparaissent... Clara panique à l'idée de se retrouver dans le noir, elle veut rallumer les lumières et manipule en vain les interrupteurs... Le noir a pris possession des lieux. Les deux billes de la bête reparurent et l'animal hurla...

Quel cauchemar horrible... La main sur la poitrine, le souffle court, la nuque humide, Clara regarda le réveil. Il était cinq heures du matin. Elle avait dû dormir une heure tout au plus. Olivia était restée avec elle jusqu'à deux heures du matin pour la soutenir. Un jour plus tôt, elle avait appris la terrible nouvelle. Elle était dorénavant seule au monde, orpheline, sans personne sur qui compter. Clara avait eu le soutien de quelques amis suisses, ainsi que du docteur Dunkle qui connaissait bien son oncle. Il serait présent à l'enterrement qui aurait lieu vendredi à dix heures ; il lui avait proposé de faire le voyage avec elle. Le vol était dans six heures. Clara se leva et commença à préparer quelques affaires, elle n'arriverait plus à dormir de toute façon. Elle regarda le tapis qu'elle avait acheté pour accueillir son fauteuil... Elle ne savait même pas si son oncle avait eu le temps de l'envoyer, comment tout cela était possible ?... À cette pensée, Clara s'écroula sur le lit et se mit une nouvelle fois à pleurer.

Elle décida de partir plus tôt pour l'aéroport comme pour fuir toutes ces pensées douloureuses. Elle prit le téléphone, composa le numéro d'un taxi, donna son adresse et rassembla ses affaires devant la porte d'entrée. Clara approcha sa main de l'interrupteur et se souvint de son rêve. Avec un peu d'hésitation elle finit par trouver la force d'éteindre la lumière. Plongée dans l'obscurité matinale, la diode de l'ordinateur brillait dans le fond du salon. Machinalement, Clara traversa la pièce pour aller éteindre l'appareil. Elle eut un nouveau sanglot quand, sorti de la veille, l'écran affichait la partie d'échec qu'ils n'auraient plus jamais l'occasion de terminer...

L'air de l'aéroport était frais. Cachée derrière de grosses lunettes noires, Clara attendait que le temps passe. Elle n'arrivait pas à lire, à manger, n'avait envie de rien.

Une voix qu'elle connaissait la sortit de sa bulle, elle leva la tête et reconnut Dunkle.

« Bonjour, lui répondit-elle d'un ton maussade.

— Comment allez-vous ?

— Comme ci, comme ça... J'essaie de faire face, c'est difficile... »

C'était plus fort qu'elle, Clara ne parvenait pas à retenir ses larmes, elle se laissa tomber sur son siège. Dunkle vint s'asseoir à côté d'elle et lui serra le bras. Elle se calma à mesure qu'il murmurait des paroles apaisantes. Sa voix grave diffusait un son agréable sur lequel elle se fixa un instant, oubliant le vacarme qui se réverbérait dans le grand hall de l'aéroport Charles de Gaulle.

Pourquoi ?

L'enterrement était prévu pour le lendemain. Dunkle avait accompagné Clara jusqu'au taxi. Il n'avait pas été très loquace pendant le voyage. Lui aussi semblait très affecté par le décès brutal de son ami.

Leurs chemins se séparaient à la sortie de l'aéroport.

« Vous pouvez m'appeler quand vous le voulez, de jour comme de nuit, Oskar était un peu plus qu'un ami pour moi, s'il y a quoi que ce soit, surtout Clara, n'hésitez pas.

— Merci Monsieur Dunkle.

— Appelez-moi Damien. Je serai au Victoria Jungfrau, je vous ai laissé les coordonnées là-dessus, dit-il en lui tendant un bout de papier. On se revoit demain.

— Oui...

— Allez, essayez de passer une bonne nuit et n'oubliez pas, s'il y a quoi que ce soit, appelez-moi. »

La voiture se faufila entre deux vans et disparut dans le trafic. Dehors il pleuvait. Clara appréhendait déjà le moment où elle franchirait la porte de chez son oncle. Le notaire lui avait fixé un rendez-vous en début d'après-midi, il lui avait dit que tout était réglé pour l'enterrement ; son oncle avait fait tout le nécessaire de son vivant, du choix du cercueil aux gerbes de fleurs. Quelque part, ça la soulageait. Elle n'aurait pas eu la force.

Le taxi s'arrêta dans la cour. Elle paya le chauffeur, se dépêcha de récupérer ses affaires dans le coffre et courut s'abriter sous le porche. Elle essuya son front et ses joues et se mit à chercher la clé de la grande porte dans son sac. Le porche, la grande porte, la clé, elle se rappelait le rêve qu'elle avait fait une semaine plus tôt. Clara introduisit la clé dans la serrure ; la porte n'était pas verrouillée. Cela n'avait pas

d'importance après tout, c'était déjà arrivé que son oncle oublie de fermer.

Elle retrouva au sol le damier noir et blanc. En s'avançant au centre de la pièce, elle contempla l'escalier qui montait à l'étage. Involontairement, elle avait porté à son cœur son poing refermé sur la clé. S'il y avait un secret en ces lieux, elle ne le connaîtrait sans doute jamais.

Un accident de voiture... Pourquoi le sort s'acharnait-il ainsi sur sa famille ? La chaussée était glissante, il avait loupé un virage et s'était abîmé contre un arbre. Il était mort sur le coup. Le notaire avait essayé de lui expliquer rapidement les circonstances de l'accident, sous le choc de l'annonce, elle ne se souvenait pas clairement de ce qu'il avait pu lui dire.

Le froid, l'humidité, le fait de n'avoir rien avalé depuis presque deux jours l'entraîna vers la cuisine. Tout était rangé, on aurait dit que la maison attendait un nouveau propriétaire, qu'elle avait été laissée vide, à disposition pour quelqu'un d'autre. Clara se servit un yaourt, alla prendre une cuillère dans un tiroir et s'assit à demi sur le plan de travail.

Cuillerée après cuillerée, dans le silence de la grande maison familiale, elle avala son maigre repas tout en gardant les yeux fixés au loin sur la grisaille au travers des carreaux. Elle resta presque une heure assise là sans un bruit, sans rien faire.

L'heure du rendez-vous avec le notaire approchait, elle alla porter sa valise dans sa chambre. Clara passa devant le bureau de son oncle. La porte était ouverte. Ici aussi l'ordinateur semblait être en veille. Elle contourna le bureau, se dirigea vers la machine et agita la main devant l'écran qui s'alluma sur la partie d'échec. Clara s'apprêtait à quitter le logiciel quand une fenêtre apparut :

« Voulez-vous validez votre coup avant de quitter ChessMaster ? »

Pourquoi n'avait-il pas validé son coup s'il l'avait joué ? D'autant qu'ils disputaient une partie chronométrée... Cela ne ressemblait pas à son oncle...

La cloche de l'entrée retentit ; ce devait être son taxi. Elle passa la main devant l'écran pour le remettre en veille et descendit en vitesse.

Ce que l'on ne veut pas s'avouer.

« Monsieur Wolinski, je vais vous reconduire en salle de visites, il y a quelqu'un qui voudrait vous voir.

Wolinski paraissait surpris ; il n'attendait personne. Sa femme l'avait appelé un peu plus tôt dans l'après-midi et il venait à peine de quitter Lanicci. L'avocat était venu lui apprendre qu'il avait saisi le juge des libertés. C'était risqué. Leur affaire aurait des répercussions au plus haut niveau de l'État et de nombreuses pressions pouvaient s'exercer de toute part. Il mit la vitre sur opacité minimum et scruta le couloir. C'était le docteur Kosta.

« Je ne m'attendais pas à vous voir ici Docteur.

— J'espère que je n'ai pas mal fait ? questionna le thérapeute. »

Wolinski était plutôt content de le revoir. Les deux hommes échangèrent des banalités et Kosta ne tarda pas à lui faire part de ses inquiétudes.

« J'ai relu toutes mes notes concernant ces deux derniers mois Henri et j'ai essayé de trouver un fil conducteur dans vos rêves. J'ai relevé plusieurs éléments récurrents. D'abord j'ai noté la présence de ce que j'ai appelé un "dominateur monstrueux", c'est à chaque fois une représentation gigantesque, effrayante et menaçante. Il y a le Léviathan, la colonne géante, le temple en marbre, le bateau rouge, et plein d'autres exemples du même type. Tous ont un lien avec la loi. Le Léviathan qui détruit les voiles du bateau sur lesquelles est inscrite la loi, la colonne droite, rectiligne, comme le droit, ou la règle, ce bateau rouge sur lequel est écrit « LOIS ». Il y a ensuite la volonté de combattre ce monstre, mais toujours contrariée. C'est d'ailleurs souvent votre femme qui vous détourne de cette mission émancipatrice.

— Vous suggérez que je cherche à m'émanciper d'un dominateur ? Que je tue le père, comme on dit ?

— Ce n'est pas aussi évident. Vous chercher en effet à tuer ce monstre qui vous oppresse, mais vous ne pouvez, ou vous ne devez pas le faire, et votre inconscient vous l'interdit sous un impératif moral. Pourtant il continue de vous opprimer. C'est la tension qui vous maintient dans ce malaise et provoque selon moi vos troubles et ces insomnies à répétition. Il y a clairement l'idée d'un meurtre symbolique dans vos rêves. Et je pensais qu'au fond c'était de votre boulot que vous vouliez vous débarrasser, que c'était matériellement difficile, compte tenu du fait que cela déstabiliserait certainement votre foyer. D'où un troisième item récurrent qui est celui de l'étranglement en rapport à votre femme que vous tenez fréquemment à bout de bras.

— Et vous ne le pensez plus ? Où voulez-vous en venir Docteur ?

— Et bien nous n'en avons jamais parlé. Je me réservais cette analyse en attendant que vous fassiez vous-même le cheminement, que vous aboutissiez à la même conclusion concernant votre travail à l'université.

— J'aime mon travail à l'université. »

Kosta était perplexe. Wolinski lui apparut soudainement très noir. Sa théorie était infondée, Wolinski venait clairement de lui signifier. Kosta savait qu'il ne s'agissait pas non plus d'un déni de sa part ; après plus de dix ans d'analyse, Wolinski savait considérer toutes les options que lui ouvrait son inconscient. C'était autre chose... Ce qui troublait son patient semblait être beaucoup plus grave.

« Vous savez ce que ces monstres représentent ? demanda Kosta.

— Je crois savoir oui. Mais je ne pourrai pas vous en dire plus. »

Le thérapeute restait interdit.

« Nous en parlerons quand tout ça sera terminé, fit Wolinski. Vous m'avez beaucoup aidé Docteur, ne vous inquiétez pas pour moi, ça va aller. »

Le professeur de droit n'aimait pas laisser son thérapeute dans le doute, il lui avait toujours tout dit. Mais c'était pour le moment au-delà de ses forces, trop dangereux également.

Kosta sut s'effacer. Il n'imaginait cependant rien de sordide. Il connaissait bien Henri Wolinski, c'était un homme réfléchi et mesuré. Ce qu'il avait décidé de faire semblait l'engager corps et âme, il saurait attendre le moment venu pour recueillir sa parole.

Elle était vivante.

Le bureau de Maître Yorgen sentait l'essence de bois ; de la grande bibliothèque aux accoudoirs des fauteuils, tout était en chêne massif. Cela conférait à la pièce une atmosphère chaleureuse et douce, Clara était en confiance. Avant de rejoindre son fauteuil, Maître Yorgen avait pris soin de refermer la porte capitonnée.

« Voilà nous serons tranquilles. Tout d'abord j'aimerais vous présenter mes sincères condoléances...

— Je vous remercie Maître, répondit Clara.

— Je ne connaissais pas très bien votre oncle. À vrai dire je n'ai eu l'occasion de le rencontrer qu'à trois reprises. La première fois c'était en 1982 quand je me suis chargé de la succession de votre grand-père Thomas. Il est revenu le lendemain pour me porter son testament. Je l'ai revu plus tard en 1998, le 25 mars, j'ai vérifié tout à l'heure...

— C'est la date où mes parents sont morts...

— C'était justement la raison de sa venue, votre père était son légataire principal. Il vous a nommé à sa place. Il est venu une dernière fois en 2017 pour mettre à jour un élément du dossier. Si mes calculs sont bons, vous aurez 28 ans le 15 juillet prochain ?

— C'est ça.

— Vous êtes majeure depuis bien longtemps, c'était une exigence de votre oncle pour que je puisse procéder, je vais donc exécuter la succession. »

Clara sentit un sanglot monter...

« Excusez-moi Maître, tout cela est si soudain.

— Ne vous en faites pas, je comprends... »

L'officier public se leva, prit un verre, le remplit d'eau et le tendit à Clara qui but une gorgée.

« Je vous en prie, relança Clara, vous pouvez continuer...

— Oskar Kreis, né le 20 janvier 1948 à Berlin, mort le 30 mars 2022 à Berne, fils de Catherine et Thomas Kreis, frère de Johann Kreis votre père, célibataire et sans enfant, m’a chargé par le présent testament de procéder à la transmission de tous ses biens. Votre oncle lègue au musée de l’ancienne « Waldau » toute sa collection personnelle d’objets et d’ouvrages sur la psychose d’ores et déjà à disposition du public dans la salle Kreis. Il fait don de la totalité de ses biens et de sa fortune à vous, Mademoiselle Clara Kreis, née le 15 juillet 1994 à Berne de Mathilde et Johann Kreis, morts tous deux dans un accident de voiture le 25 mars 1998. »

Toute sa fortune ? Clara ne savait même pas à combien elle s’élevait... Le notaire, constatant la mine ahurie de la jeune femme, précisa de combien il s’agissait.

« La fortune de monsieur Kreis est estimée à 1,45 million de francs suisses, frais de succession déduits. »

Clara savait que son oncle n’était pas dans la misère, mais elle était loin de se douter qu’il avait autant d’argent... Elle prit le stylo que l’officier lui tendit et signa partout où il lui signifiait. Au bout d’une dizaine de minutes, tout semblait terminé ; Maître Yorgen rassembla les documents en pile et ouvrit une chemise. Avant d’y placer la paperasse, il en sortit une lettre cachetée à la cire.

« Il ne me reste qu’à vous remettre cette lettre. Il y a cinq ans, votre oncle m’a demandé de détruire l’ancienne pour la remplacer par celle-ci. Il a insisté pour que je vous la donne en main propre.

— Merci, fit Clara en récupérant le pli. »

Le notaire se leva, transmit les documents de succession, titres de propriétés, clés et autres à Clara, lui serra la main et l’accompagna jusqu’à la sortie.

« À demain, lui dit l’officier public. »

Clara se demanda sur le coup pourquoi aurait-elle eu besoin de revenir le lendemain, elle hocha la tête et lança un au revoir timide.

Bien que terriblement curieuse de savoir ce que son oncle avait bien pu lui laisser dans cette lettre, elle attendrait d’être au calme pour la lire.

Arrivée chez elle, Clara monta dans sa chambre. Son fauteuil était toujours là. Clara s'y installa et sortit la lettre de son sac.

À l'aide de son ongle, elle essaya de décoller la cire puis finit par déchirer le volet. Elle déplia lentement le papier et découvrit la belle écriture de son oncle.

« Ma très chère Clara,

Tu dois peut-être vivre en ce moment-même une situation difficile, j'espère ne pas être mort trop brusquement et avoir eu l'opportunité de te voir devenir la femme libre, intelligente et belle que tu promets d'être. J'espère également de tout cœur ne pas te laisser seule au monde, qu'avant ma mort, tu auras eu la chance que personnellement je n'ai pas eue, de trouver quelqu'un pour partager ta vie. Si tel n'est pas le cas, je ne me fais pas de souci, je ne m'en ferai plus du moins, étant donné que je suis certainement mort à l'heure où tu prends connaissance de cette lettre, tu trouveras quelqu'un bientôt.

Je dois te dire maintenant tout le bonheur et la joie que j'ai eu à vivre à tes côtés, j'ai eu très peur de ne pas être à la hauteur quand tes parents sont morts et que j'ai dû m'occuper de toi, j'ai pu parfois être un peu sévère, j'espère ne pas l'avoir été avec trop de maladresse, j'ai toujours voulu bien faire. Sache, ma petite Clara, que je t'aime comme ma propre fille. »

Clara interrompit sa lecture pour sécher ses larmes, elle n'y voyait plus rien. Elle avait tellement mal... Pourquoi avait-il dû partir si tôt ? Pourquoi maintenant que tout était compliqué pour elle ?

« Je sais que tout ira bien pour toi, tu es une femme courageuse et forte.

N'accorde ta confiance qu'à ceux qui le méritent.

Si je te donne ce dernier conseil, c'est que tu vas devoir conserver un secret ; une responsabilité que mon père, et son père avant lui m'a confiée, et que je te confie à mon tour.

Tu devras dorénavant garantir et protéger l'une des quinze planches originales qui composent le véritable test de Rorschach. »

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Un test à quinze planches ? Un véritable ? Y avait-il un faux ?

« En 1922, à la mort d'Hermann Rorschach, Eric Tresh, un de ses proches collaborateurs, a fondé une confrérie avec la participation de ton arrière grand-père Denis Kreis et dont le but a été de préserver le test original jusqu'à aujourd'hui. La confrérie compte cinq membres, tous héritiers des membres qui l'ont fondée en 1922. Chacun est responsable d'une planche originale et d'un fragment du code qui permet d'ouvrir un coffre où se trouvent les dix planches que tu connais déjà, mais dans leur version originale. Tu trouveras la clé du coffre où j'ai laissé ma planche, cachée dans le fou noir du jeu d'échec de la bibliothèque. L'adresse du coffre est inscrite sur un bout de papier enroulé dans mon stylo plume que je garde toujours dans le pot à crayon sur mon bureau.

Tu dois retenir ce code : O, 2. Le « O » est la deuxième lettre du code qui permet d'ouvrir le coffre n°288 au siège de l'Union Bank of Switzerland à Zurich, 45 Bahnhofstrasse, et qui contient les dix planches originales connues du grand public. O, 2, c'est comme la molécule d'oxygène, je n'ai pas eu trop de mal à m'en souvenir.

Si tout se passe comme prévu, tu auras pris connaissance de cette lettre avant mon enterrement. Je me suis occupé de tout, tu n'auras rien à faire. Après la cérémonie, il ne devrait rester que quatre personnes, ils font partie de la confrérie. Ils t'expliqueront tout.

Dès à présent réfléchis à celui ou celle qui prendra ta succession et après avoir rencontré la confrérie et posé toutes les questions que tu voudras, va au plus vite chez le notaire pour désigner la personne de ton choix et laisse-lui une lettre qui explique tout ce que je viens de t'expliquer. Une fois que tu auras terminé de lire celle-ci, tu devras la brûler.

Désolé d'avoir gardé ce secret tout ce temps, c'est la règle, tu dois à ton tour l'appliquer et ne dévoiler à personne l'existence de ces planches, ils t'en donneront la raison.

Je t'aime Clara, je souhaite de tout mon cœur que tu puisses vivre une vie longue et heureuse.

Avec tout mon amour, ton oncle Oskar »

Clara n'en revenait pas... Une confrérie, un secret ... Un test de Rorschach à quinze planches ? Les planches originales, peintes de la main même d'Hermann Rorschach ? C'était invraisemblable...

Elle bondit de son fauteuil en direction du bureau de son oncle, déversa le contenu du pot à crayon sur le sous-main. Elle décapuchonna tous les stylos jusqu'à tomber sur un Dupont noir à la plume dorée. Elle dévissa soigneusement le manche et fit tomber un petit rouleau de papier...

Ce n'était pas une blague... Il y était écrit : « *coffre n°4578-A, succursale principale de la Banque Cantonale Bernoise* »

Il y avait là l'adresse d'un coffre qui contenait sans doute l'originale d'une planche de Rorschach inconnue du grand public...

Elle descendit à toutes jambes pour examiner le fou noir du jeu d'échec de la bibliothèque. La pièce de granit était plus légère que les autres. Elle se souvint alors que son oncle choisissait systématiquement les noirs... Elle avait toujours pensé que c'était par courtoisie, pour la laisser commencer. Sans doute ne souhaitait-il pas qu'elle puisse sentir la différence de poids. Clara ôta délicatement l'opercule de feutre collé sous la pièce et découvrit dans une cavité conçue spécialement à cet effet, la clé qui ouvrirait le fameux coffre...

Elle devrait attendre le lendemain, après l'enterrement de son oncle, pour connaître les confrères et consœurs avec qui elle partagerait dorénavant ce secret. Clara regardait l'échiquier, elle y avait posé la clé et le papier sur lequel était inscrit le numéro de coffre. Impossible d'attendre davantage,

elle devait en avoir le cœur net, il fallait qu'elle voie de ses propres yeux cette planche originale de Rorschach.

Arrivée devant la succursale principale de la Banque Cantonale Bernoise, elle s'inséra dans la queue derrière une vieille dame et un jeune homme. L'attente ne serait plus bien longue. Son téléphone vibra. Se dépêchant de le saisir pour éviter que la sonnerie ne retentisse et dérange les clients de la banque, elle répondit sans prendre le temps de regarder qui l'appelait...

« Allô ?

— Clara ?

— Oui...

— C'est Tarik...

— Tarik...

— Ça va ? Je ne te dérange pas ?

— Ça ne va pas très fort...

— Ah bon, comment ça ?

— Mon oncle Oskar est mort hier.

— Oh... »

Tarik ne s'attendait pas du tout à ce genre de nouvelle, il avait quitté une Clara bien plus enjouée lors de leur sortie nocturne improvisée.

« Je suis désolé, reprit-il. Si je peux faire quoi que ce soit...

— Merci, c'est très gentil, je crois que ça va aller... même si en ce moment j'aurais bien besoin de me sentir entourée.

— Je t'appelais pour te proposer qu'on se revoie.

— Je ne peux pas là, je suis en Suisse, l'enterrement a lieu demain à dix heures.

— Non, mais ça ne presse pas. Je voulais juste te dire que j'avais beaucoup apprécié notre discussion l'autre soir, ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de conversation normale avec quelqu'un.

— Ça m'a fait beaucoup de bien aussi, je ne te dis pas que je t'appellerai dès que je rentrerai, je ne me sens pas forcément très sociable en ce moment, tout ce qui arrive est un peu violent pour moi... et... je... »

— Rien ne presse, Clara, fit Tarik en sentant un sanglot arriver. On s'empêche trop souvent d'être triste, il faut parfois s'obliger à se laisser aller. Il y a des moments dans la vie où la tristesse est une exigence, il faut pouvoir l'accueillir et s'autoriser à se laisser aller, à pleurer et ne rien retenir. Je serai dans le coin si tu as besoin d'un soutien, de te changer les idées ou de prendre l'air. Appelle-moi, mais ne te sens pas obligée de le faire. Je te rappellerai d'ici une semaine pour prendre des nouvelles. »

Au guichet, la vieille dame rangeait ses affaires et s'apprêtait à laisser sa place. Clara renifla, se frotta un peu les yeux, éclaircit sa voix et se dirigea vers le préposé.

« J'aimerais me rendre au coffre n°4578-A, s'il vous plaît. »

L'homme inscrivit la référence sur son ordinateur, demanda un instant et se rendit dans la partie réservée au personnel de la Banque. Il revint une minute plus tard accompagné d'un vieux bonhomme rond à la moustache hirsute et à l'air plutôt jovial.

« Mademoiselle Kreis, enchanté, dit-il la voix éraillée. Faites le tour par le côté, je vais vous recevoir. »

Surprise, Clara s'exécuta, elle fit le tour du guichet et rejoignit le bonhomme moustachu qui l'attendait déjà à la porte.

« Entrez, je vous en prie, le coffre se situe à l'étage inférieur. Je suis Monsieur Gorkitz, j'étais le banquier de feu votre oncle, j'ai été tellement navré d'apprendre sa disparition, je vous présente toutes mes condoléances.

— Merci, fit Clara. »

L'homme lui avait paru sincère. S'il connaissait un tant soit peu son oncle, ça ne l'étonnait pas. Oskar était un homme que tout le monde appréciait, il avait un mot pour chacune des personnes qui l'avait entourées. Les circonstances et le lieu lui firent repenser à la somme que lui avait léguée son oncle, c'était par ailleurs un excellent motif pour qu'un banquier l'appréciât.

« Vous le connaissiez bien ? demanda-t-elle.

— C'était mon troisième client, je suis rentré à la banque en 1966, j'avais vingt-cinq ans, il en avait dix-huit. Il est venu ce jour là, accompagné de votre grand-père Thomas, pour ouvrir

un compte. Je connaissais également votre défunt père Johann, lui aussi avait un compte chez nous.

— C'est étonnant que nous ne nous soyons jamais rencontré avant ?

— Les banquiers suisses, du moins ceux de mon espèce, sont très discrets Mademoiselle Kreis. Si ces deux hommes de grande valeur n'ont pas jugé bon de vous faire venir ici avant aujourd'hui, c'est qu'ils avaient d'excellentes raisons. »

Le banquier ne s'étendit pas, il l'avait conduite d'un pas sûr et franc vers l'entrée du coffre. L'homme apposa sa main sur l'écran tactile, une lumière verte s'était allumée sur le pavé numérique, c'était le signal qui lui permettait de composer un code d'une dizaine de chiffres. Un bruit de vérin métallique retentit et la porte d'une quarantaine de centimètres d'épaisseur s'ouvrit. Non sans effort, le vieux bonhomme moustachu accompagna la porte pour l'ouvrir d'un bon mètre et invita Clara à le suivre dans la chambre sécurisée. La salle faisait une cinquantaine de mètres carrés et était tapissée de petites cases de métal de plus ou moins grandes tailles. Le banquier suivait du doigt les numéros et s'arrêta sur le 4578-A. Il sortit de sa poche une clé dorée tenue par une chaînette accrochée à sa veste, l'introduisit dans la serrure et la tourna.

« Votre clé, Mademoiselle Kreis »

Clara, ébahie par tout le protocole, s'agita soudainement et chercha la clé dans la poche hermétique de son portefeuille. À son tour, elle introduisit la clé et déverrouilla la serrure. Le banquier fit glisser la cassette de métal hors de son tiroir, alla la déposer dans l'isoloir situé au fond de la pièce et invita sans un mot la jeune femme à s'y introduire pour en consulter le contenu.

La jeune femme pénétra dans la cabine et tira l'épais rideau de velours noir derrière elle. Aussitôt une lumière s'intensifia et donna la clarté juste nécessaire à la pièce exigüe.

Elle avait les mains moites. Elle prit chacune des extrémités du couvercle entre le pouce et l'index et souleva lentement. À l'intérieur de la boîte il y avait une pochette en tissu noir fermée par un rabat. Le format de la planche était plus grand que le format classique, peut-être de deux ou trois centimètres

sur chaque bord. Elle défit le rabat et plongea la main dans la pochette pour en retirer la planche. À mesure que le visuel se découvrait, Clara retenait son souffle. Une magnifique forme indescriptible d'un bleu pénétrant se dévoilait à son regard. Ils avaient dû n'être qu'une dizaine dans le monde à avoir eu ce privilège durant le siècle qui s'était écoulé.

Elle prit la planche délicatement de ses deux mains et laissa tomber la poche de tissu noir dans la cassette. Clara était fascinée. Elle resta émerveillée pendant au moins cinq longues minutes à détailler chaque aspérité, chaque relief, chaque forme. Contrairement aux planches qu'elle connaissait, celle-ci était d'une couleur pleine, sans dégradé, les contours étaient parfaitement nets, clairement définis, on pouvait même distinguer sur le papier la marque du pli central qui avait servi à faire la symétrie. Il y avait dans cette forme quelque chose de magique, une puissance plastique indéfinissable, une figure familière et pourtant tellement abstraite. On ne savait pas bien du contour ou de la couleur ce qui donnait réellement existence à cette tache, elle vibrait, elle était vivante.

En dehors de l'isoloir, elle entendit le bruit d'une chaussure qui glissait sur le sol. Rattrapée par le monde qui l'entourait, elle ne s'était pas rendue compte du temps qui passait. Elle replaça soigneusement la planche dans sa pochette, referma le rabat puis le couvercle de la caissette. Monsieur Gorkitz n'avait pas bougé, il avait attendu patiemment de l'autre côté de la pièce près de l'emplacement n° 4578-A que Clara prenne connaissance du contenu de son héritage.

De la même manière qu'ils étaient venus, ils repartirent sans échanger un mot. Sur le palier de la banque, Gorkitz lui demanda s'il pouvait lui être utile à autre chose ; elle déclina l'offre, ils se saluèrent et Clara quitta les lieux.

Quelle étrange sensation. Elle avait envie de partager ça avec quelqu'un, mais c'était impossible ; c'était dorénavant un secret qu'elle devrait protéger pour tout le reste de sa vie. Clara se mit alors à imaginer la rencontre qu'elle ferait le lendemain après l'enterrement de son oncle.

Cinq.

Il y avait peut-être une centaine de personnes, une bonne vingtaine de têtes lui étaient familières. Tous étaient des amis. Clara était la dernière représentante encore vivante de la famille Kreis.

Alors que la cérémonie venait de se terminer, certains vinrent lui témoigner soutien et affection d'un geste généreux. D'autres, plus pudiques, touchés par la douleur de la jeune femme, s'étaient abstenus de commentaire et contents d'un regard compatissant. Difficile d'être ainsi le réceptacle de tant d'égards, de tant de peine.

Il restait une dizaine de personnes. Clara avait tellement pleuré qu'elle n'avait plus une larme à verser ; elle attendait maintenant qu'ils ne soient plus que cinq. Un couple partit, puis un vieil homme, suivi d'une femme moins âgée. Clara était gênée. D'abord parce qu'elle ne connaissait aucun d'entre eux, ensuite parce que Dunkle était resté en retrait, comme pour réaffirmer la promesse qu'il avait faite à son oncle. Il fallait qu'elle lui dise d'une façon ou d'une autre qu'il pouvait s'en aller...

Ils n'étaient plus que six, Clara se retourna vers Dunkle et lui murmura :

« Merci Damien d'être venu, ne vous en faites pas pour moi, je vais rester encore un peu... »

Dunkle regarda le sol, et eut un sourire compatissant. Il resta cependant sur place, Clara explicita le message :

« Vous pouvez y aller, si vous le voulez... »

Dunkle eut un nouveau sourire et dirigea son regard vers une personne assise qui venait de se lever en plaçant son parapluie sous le bras. Clara attirée par le mouvement, regarda l'homme lui faire un signe de la tête et s'éloigner vers le parking.

Ils étaient maintenant cinq.

La confrérie s'était réunie autour de Clara, Dunkle était resté à sa gauche.

« Vous savez ? lui demanda-t-elle.

— C'est Joseph Tresh qui m'a transmis sa planche. Le fils d'Eric Tresh dont Oskar a dû vous parler dans sa lettre.

— Oui, il en a fait mention.

— Avez-vous brûlé la lettre ?

— Oui.

— Retenu le code ?

— Oui.

— Très bien, il vous faudra maintenant choisir un héritier, dès aujourd'hui.

— Je ne connais personne...

— Nomme quelqu'un en qui vous avez confiance, mais faites le aujourd'hui, vous pourrez toujours changer quand vous voudrez.

— Je ferai ça cet après-midi. »

Tout ceci était un peu stressant pour la jeune psychologue, par son silence et sa gravité, la petite assemblée lui faisait bien sentir l'importance de leur mission.

« Je vous présente Dolores Vilar de las Heras, Martin Claibourne et Karine Agesca.

— Ravie de constater que nous sommes maintenant une majorité de femmes, signala Dolores avec un petit accent espagnol, signe que les temps changent. Nous sommes heureux de faire ta connaissance Clara, nous aimions beaucoup Oskar, il va nous manquer.

— Il va beaucoup nous manquer, c'est certain, rajouta Martin visiblement très peiné.

— Bienvenue Clara, continua Karine.

— Merci à tous pour votre accueil. Je suis un peu sous le choc, j'ai appris l'existence des quinze planches à peine hier.

— Nous l'avons tous appris après la mort de quelqu'un qui nous était très proche, c'est ce qu'avait voulu Tresh et nous respectons cette règle depuis 1922. Nous comprenons donc très

bien ce que tu es en train de vivre, la rassura Dunkle. As-tu des questions ?

— Vous vous rencontrez souvent ?

— Nous ne discutons ou ne nous voyons que très rarement. Cela arrive qu'un des membres en appelle un autre, pour prendre des nouvelles, par courtoisie ou amitié, mais nous ne parlons jamais du motif qui nous réunit aujourd'hui tous les cinq. Nous faisons cela seulement une fois tous les quatre ans, dans une ville différente, tous les 1^{er} mai.

— La prochaine rencontre était prévue pour quand ?

— Le 1^{er} mai prochain, répondit Martin. La mort d'un des membres de la communauté chamboule toujours un peu l'organisation. Heureusement cela n'arrive pas souvent... »

Clara avait certainement des centaines de questions à poser, mais elles ne lui venaient pas pour le moment... Le groupe resta silencieux un instant, attendant que Clara les interroge. Ils étaient là pour ça.

— Est-ce qu'on l'a déjà testé ? demanda Clara retrouvant sa peau de psychologue spécialisée sur le test de Rorschach.

— Jamais, dit Karine. Lorsque Tresh a fondé la confrérie, il a raconté à nos ancêtres que Rorschach avait constitué un test de quinze planches qu'il lui avait confié pour quelques expérimentations. Rorschach a rejoint son épouse sur le point d'accoucher, et n'a lui-même jamais utilisé le test complet. En tout, Tresh a fait passé le test à trois sujets. Un sujet déficient mental s'est suicidé le lendemain, une femme a priori sans pathologie a tué son mari à coup de hache après avoir passé le test, et un paranoïaque a été guéri de son trouble en développant des capacités cognitives extraordinaires. Sur trois patients qui ont passé le test à quinze planches, un est mort, un autre a tué, et le dernier est sorti de sa paranoïa. De son vivant Tresh n'a jamais voulu réitérer l'expérience. Il a expressément souhaité qu'on n'utilise le test que si une occasion exceptionnelle se présentait...

— Je crois que l'occasion est venue, coupa Dunkle. »

Tout le monde dirigea son attention sur le directeur du PPRISME. Sentant qu'il avait réussi son effet, il poursuivit.

« Vous n'ignorez peut-être pas que Clara a obtenu son doctorat sur le test de Rorschach, elle a même eu l'ambition de réécrire un manuel de cotation. Je vous invite tous, si ce n'est pas déjà fait, à prendre connaissance de son excellent travail. »

Clara était un peu gênée, Dolores, Karine et Martin avaient suivi de loin ses travaux, Oskar leur en avait touché deux mots quatre ans plutôt lorsqu'elle venait de commencer.

« Je crois qu'il serait temps, cette année, cent ans après la mort de Rorschach, de déterrer ce test et de le mettre à l'épreuve clinique. Nous avons le PPRISME, nous pourrions construire un cadre clinique idéal, et travailler sur la question. Clara pourra faire les essais ! »

Dunkle venait d'exprimer ce que personne n'avait jamais osé évoquer ou à de très rares occasions. L'excitation et la curiosité se lisaient sur les visages de chacun. Un siècle entier avait passé, il était peut-être enfin le moment d'utiliser le test original.

« Non, je ne peux pas, paniqua Clara.

— Pourquoi pas ? la relança Dunkle.

— Oui pourquoi pas ? reprit Dolores.

— Parce que, je ne sais pas, je ne veux pas prendre la responsabilité de tuer, ou de faire tuer des gens ! Je n'ai travaillé que sur le test à dix planches, ça me paraît trop dangereux...

— Personne n'a jamais validé l'idée qu'il puisse y avoir un lien de cause à effet entre le test et les mésaventures qui sont arrivées aux trois sujets qui ont vu l'original, il n'y a que Tresh qui l'a affirmé, en même temps il était le seul à l'avoir fait passer. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence. Un test ne tue pas les gens, vous en conviendrez. Vous êtes une spécialiste Clara, vous pratiquez le test de long en large depuis plus de six ans, votre expérience est plus grande que celle de nous tous réunis concernant le test de Rorschach. »

Les arguments de Dunkle convainquaient le groupe et l'idée faisait son chemin.

« Si nous vous suivons au PPRISME, on pourra vous apporter notre soutien, et réfléchir ensemble sur les résultats cliniques, ajouta Dolores.

— On ne peut pas utiliser des patients à leur insu... souleva Clara.

— C'est ce qu'on a toujours fait pour faire progresser la science. Passons-le nous-même !

— Personnellement, intervint Martin, avec ce que nous savons, sans doute également parce que je suis le moins instruit en matière de psychologie dans ce groupe, je n'ai pas du tout envie de passer ce test.

— J'ai beau m'y connaître un peu, ça ne me fait pas plus envie, concéda Karine.

— D'un autre côté, il n'y a pas de progrès sans risque, relança Dolores.

— Je vous rappelle que c'est aussi une des missions que Tresh a confié à cette confrérie. Il voulait qu'un jour nous reprenions l'étude, un jour où nous aurions suffisamment de recul sur les tests cliniques du test de Rorschach.

— Nous avons du recul sur le test à dix planches, aucun sur l'original, rajouta Clara sentant que l'avis général commençait à se décider pour la réunification des planches. Je n'ai pas résisté, je suis allée hier voir la planche que m'a laissé mon oncle. Je suis restée bloquée sur l'image pendant une bonne dizaine de minutes, fascinée, ces planches ont un pouvoir plastique hors du commun. Je dois avouer que ça me rend un peu mal à l'aise, rien qu'à l'idée de présenter de telles images à un patient psychotique.

— Nous avons tous peur Clara, rassura Dunkle. Nous sommes des hommes et des femmes de science, nous sommes cinq dans le monde à connaître l'existence d'un trésor qui pourrait ouvrir des portes sur la psychée à l'humanité toute entière, nous devons également nous positionner dans ce sens. Avons-nous le droit de retenir cette source de connaissance ? N'appartient-elle pas plus à l'humanité toute entière ? Tresh nous l'avait dit également, si le test, après avoir été éprouvé, se révèle être un outil dangereux, incontrôlable, nous aurions le devoir de le détruire. Vous le savez, je n'ai pas de filiation directe avec les Tresh, si Joseph Tresh m'a fait confiance, c'est parce que j'étais un représentant légitime de la psychiatrie

mondiale, mais également parce qu'il savait que je saurais rappeler les exigences de notre fondateur. »

Dunkle venait de rappeler à chacun l'origine des engagements de la confrérie. Ses arguments étaient réellement convaincants et même si l'appréhension était ressentie par tous, le désir de pouvoir découvrir le test enfin au complet était en passe de faire tomber toutes les retenues. Clara venait à peine d'enterrer son oncle, elle n'avait pas le recul nécessaire pour prendre une décision de cette importance. Dunkle bouscula une nouvelle fois les esprits :

« Qui vote pour ? »

Tout le monde était un peu pris de court.

« Je vote pour, dit Dolores.

— Je vote pour également, rajouta Karine.

— Je suis également pour, surenchérit Dunkle. Qui vote contre ? »

Martin et Clara restaient silencieux.

— Je demande un délai pour me prononcer, demanda Martin.

— C'est trop tôt pour moi... lança timidement Clara. Vous allez trop vite... Il faut que je prenne assez de distance pour décider d'une chose aussi importante, même si j'avoue que l'idée de travailler sur le test original de Rorschach me séduit terriblement, ce n'est pas une décision qu'on peut prendre à la légère. J'aurais tendance à vous faire confiance, vous qui faites partie depuis beaucoup plus longtemps que moi de cette confrérie. Mais je suis désolée, je ne peux pas vous dire pour l'instant. Qu'aurait fait mon oncle ?

— Nous en parlions à chaque réunion, fit Dunkle. Il nous parlait de vos travaux, et de votre engouement pour le test de Rorschach, je suis persuadé qu'il aurait voulu vous voir travailler dessus.

— Il a tout de même toujours été réticent, souligna Martin.

— Disons qu'il n'était pas pour, mais il n'était pas contre non plus, précisa Dolores.

— Le vote doit se faire à l'unanimité Clara, continua Dunkle. Vous avez votre liberté de choix, c'est à vous qu'Oskar a légué la planche, vous décidez. La nuit porte

conseil, je vous propose de profiter que nous soyons tous à Berne pour nous retrouver demain matin à 10 heures et prendre une décision. Où pourrions-nous nous rencontrer ?

— Je suppose que vous êtes tous à l'hôtel, nous pourrions nous réunir chez mon oncle, je pense que ce serait un bel hommage à lui rendre. »

La chose était entendue. Dans le silence du cimetière chacun s'en retourna avec en tête l'idée que le test caché depuis un siècle leur serait peut-être enfin révélé.

Rhétorique.

Dans sa suite à un bon millier de francs suisses la nuit, Dunkle dégustait un grand cru, confortablement assis dans le canapé du salon. Il ne fallait pas manquer cette occasion. Tout, selon lui, était enfin réuni pour mettre à l'épreuve ce fameux test. Le hasard du calendrier leur offrait même une date anniversaire symbolique. Cent ans. Un siècle qui avait vu la seconde guerre mondiale, les trente glorieuses, la guerre froide, la chute du mur, le 11 septembre, les crises économiques mondiales et l'effondrement de l'Union Européenne. Il était temps.

Dunkle avait mis une chaîne de télé française et attendait l'annonce du président Vernet concernant le programme de santé sur lequel il travaillait depuis six ans. C'était l'aboutissement d'un travail colossal d'écriture, de réflexions, de chantiers, de constructions, mais également de réseaux, d'alliances politiques et de combats idéologiques. La réforme n'était pas acquise, il fallait encore gagner les élections. Depuis Jacques Chirac, à chaque grande élection, il y avait eu une alternance, et pour faire avancer son projet, dans la conjoncture, Dunkle avait dû davantage traiter avec la Droite. Gauche ou Droite, peu importait de toute façon, le résultat serait le même. Tous les grands partis français suivaient depuis au moins quarante ans une ligne libérale plus ou moins prononcée. L'Alliance socialiste était une formation encore jeune, le PSD était très affaibli depuis 2017, et leurs fragilités mettaient Vernet en position de force pour une réélection. L'annonce qu'il allait faire finirait de les achever dans les sondages.

Le présentateur du journal télévisé annonça que la liaison venait d'être établie au siège de campagne du parti de la majorité. Grâce à la technologie "relief", Dunkle avait vraiment l'impression que Vernet était face à lui, en légère

contre-plongée. L'homme avait toujours eu beaucoup de force et d'éloquence, sa jeunesse et son dynamisme avaient conquis les Français cinq ans plus tôt. Même si l'opinion ne lui était plus aussi favorable, Quentin Vernet avait acquis la dimension d'un chef d'État à la carrure internationale. Vernet toussa discrètement dans son poing, ajusta les microphones et commença son allocution.

« Mes chers compatriotes. Vous le savez, la France subit depuis maintenant plus de vingt-cinq ans les crises mondiales à répétition. Si notre système de prestations sociales, notre système de santé en premier lieu, a su freiner et éviter que les plus fragiles d'entre nous soient touchés de plein fouet par la crise, ce système est aujourd'hui sévèrement menacé.

Madame Rousso considère qu'avec de nouveaux impôts, une meilleure répartition des richesses, nous ferons face à la crise et nous sauverons notre système. Que nous propose-t-elle d'autre que ces bonnes vieilles ficelles ? La participation de l'État au capital des entreprises de l'industrie pharmaceutique privée ? Sans doute que madame Rousso oublie que cela a un coût et qu'il ne nous est plus permis de dépenser un centime. J'ai péniblement, depuis cinq ans, et les chiffres le confirment, ralenti la progression de la dette publique, malgré la conjoncture, malgré l'héritage du chômage de masse que j'ai fait reculer de 3%. 3% alors que partout ailleurs chez nos voisins, il n'a reculé que de 1%, maximum, quand il a reculé ! Mais vous connaissez déjà ce bilan, un bilan d'une France au travail, d'un franc que nous essayons de retrouver fort dans une concurrence mondiale exacerbée, démultipliée. Ce qui fait la différence de la France dans le monde, c'est son système de santé, c'est son État providence, qui n'a pas toujours été soutenu, je le reconnais, par mes prédécesseurs de Droite. Mais c'était en d'autres temps, en des temps où il y avait encore de l'argent, et des marges de manœuvre. Ce temps n'est plus, mes chers compatriotes, ce temps est révolu.

Le temps des moitiés de réforme, des augmentations d'impôts, des vieilles recettes politiques pour sauver un navire qui coule, ce temps-là aussi est révolu.

Nous devons être créatifs, audacieux, prendre la mesure du chantier qui nous attend, soutenir les travailleurs qui produisent les richesses de ce pays pour que chacun de nous en profite. Ces travailleurs en ont plein le dos, 35% des gens de ce pays ne peuvent pas, ne peuvent plus, supporter 100% de nos besoins. Ce n'est pas humain.

Et parce qu'ils y sont obligés, parce que c'est une nécessité qu'ils travaillent pour que nos enfants aillent à l'école, pour que nos retraités puissent poursuivre une vie clémente, pour que nos chômeurs qui n'ont pas la chance de retrouver du travail ne tombent pas dans la précarité la plus totale, pour toutes ces raisons, et il y en a davantage, il faut les soutenir. Nous devons les soutenir.

Et aujourd'hui ces travailleurs qu'ils sont, que vous êtes, sont fatigués, ils n'en peuvent plus, ils s'usent la santé, et le système qu'ils contribuent en premier lieu à faire marcher ne les soigne plus comme il le devrait.

Notre système est en panne, notre système de santé est malade et nous devons le soigner.

C'est toute la société qu'il faut changer, c'est la nation qui doit se remettre en question, nous sommes en guerre contre l'économie mondiale, et nous devons soigner nos soldats du quotidien.

Mes chers compatriotes, mes chers concitoyens, Françaises, Français, c'est d'une nouvelle constitution dont nous avons besoin. »

Dans l'assemblée du parti, la foule, unie comme un seul homme derrière le président sortant, applaudissait à tout rompre. Les mots étaient forts, le ton vigoureux...

« Nous sommes, nous politiques, membres du gouvernement, du Parlement, au service de l'action et détenteurs provisoires du pouvoir que le peuple nous concède. En premier lieu, nous conserverons au Parlement le privilège de légiférer, le gouvernement continuera d'exécuter la loi, le corps judiciaire sera confirmé dans son rôle d'interpréter la loi, tout cela restera inchangé, socle d'une démocratie moderne et juste. Mais je souhaite aujourd'hui vous proposer une évolution radicale, l'instauration d'un quatrième pouvoir, pour

accompagner et assister les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Le pouvoir sanitaire, la santé pour tous ! »

Une nouvelle salve d'applaudissements ponctua le discours.

« Tout comme nous nous sommes rendus compte à la fin du siècle dernier qu'il fallait considérablement changer notre point de vue face à l'environnement, qu'un ministère ne suffisait pas pour freiner le réchauffement climatique, mais que c'était un changement profond des mentalités qui ferait la différence, nous devons changer notre point de vue face à la santé.

C'est une cellule environnementale dans chaque service public qui a permis une véritable amélioration de l'environnement en France, une économie d'énergie qui nous aura permis d'annoncer la sortie du tout nucléaire qui nous a coûté déjà tant de vies et de territoires.

Et bien, mes chers compatriotes, de la même façon, dans chacun des corps de l'État, dans chacune des entreprises de ce pays, nous devons dorénavant accorder toute notre vigilance, toute notre dévotion à la santé de nos travailleurs, de ces gens qui construisent la France ! »

Dans la salle, les partisans étaient pour une moitié debout et applaudissaient à tout rompre. Vernet savoura une dizaine de secondes la clameur de la foule et leva les mains pour demander le silence.

« Ce n'est qu'en ayant une politique active en matière de santé, en prévenant le moindre tracas, le moindre départ de rhume, la petite baisse de forme, la chute de moral, que nos soins seront plus efficaces, que nos travailleurs seront plus en forme.

C'est un changement à tous les niveaux de la production qu'il faut opérer, du chef d'entreprise à l'utilisateur, en passant par le manager et l'employé de bureau. La santé doit être à l'avenir notre première préoccupation, en la plaçant devant chacune de nos priorités, je suis convaincu que nous améliorerons nos conditions de travail, nos rapports sociaux, notre vie à tous.

Alors j'entends déjà l'opposition venir me questionner sur le coût colossal que va engendrer la mise en œuvre d'un tel ministère, de telles ramifications dans tous les secteurs privés et

publics. Oui, cela aura un coût, la santé a un coût, mais elle n'a pas de prix ! »

La foule était galvanisée.

« C'est demain, si vous m'accordez à nouveau votre confiance, que nous devons faire ce choix, car le coût de la prévention nous sera reversé au centuple. Soyez-en convaincus !

Contrairement à ceux qui ont perdu l'espoir en politique, je suis de ceux qui considèrent que notre rôle est d'améliorer la vie des gens, que nous nous devons d'être utiles à la société, de contribuer à augmenter le niveau de vie de chacun, et je n'ai pas peur de le dire, le rôle du politique c'est aussi d'essayer d'offrir le bonheur aux gens, de faire en sorte que le plus grand nombre soit le plus heureux possible. Je m'y suis engagé, et si vous faites ce choix avec moi, pour une France en santé, forte, vigoureuse, vivante et heureuse, je m'y engagerai encore ! »

Vernet laissa la foule applaudir, les journalistes dans la salle avaient tous leur dictaphone à la main et trépignaient de pouvoir poser leurs questions.

Dans son salon, Dunkle savourait presque le goût de la victoire.

Les mains des journalistes s'étaient levées. Vernet avait repéré Bangassou, il allait répondre à sa question mais distribua d'abord la parole à une journaliste du premier rang :

« Corinne Hernandez, pour le Figaro, Monsieur le Président, ne pensez-vous pas qu'à quelques semaines de l'élection, la question d'un changement de constitution n'arrive pas un peu tard dans la campagne ?

— Ça fait très longtemps que je réfléchis sur ce sujet, nous faisons tous le même constat, on pourrait continuer indéfiniment à coller des pansements sur notre république telle qu'elle est, sur notre système de santé, la réalité c'est que de lui dépend la santé économique de notre pays, injecter encore quelques millions et creuser la dette n'est pas une solution. Non, je crois que c'est maintenant, il faut profiter des élections présidentielles pour lancer une politique forte, engagée, qui remette la santé humaine au centre des préoccupations de

chacun. C'est le programme que je conduirai si je suis élu. Autre question ?

— Charles Trayot, pour Libération, soumettez-vous le changement de constitution au vote populaire ?

— C'est l'Assemblée qui détiendra le pouvoir constituant, la révision de la constitution votée par le parlement sera ensuite soumise à un référendum populaire dans un délai d'un mois suivant l'élection. Les grandes lignes de la révision que nous proposons seront présentées dans un court instant sur la page internet de mon site de campagne. Monsieur Bangassou, j'ai vu que vous demandiez la parole, fit le président ouvrant la main dans sa direction.

— En effet, au Phrontisterion on aimerait savoir pourquoi Henri Wolinski qui allait être relâché après sa garde à vue a soudainement été conduit dans une Unité pour Malades Difficiles dirigée par le même Psychiatre qui a rédigé le rapport d'expertise sur lui ? C'est ça la réforme de la santé que vous nous proposez ? Donner le pouvoir aux médecins d'interner les gens après une garde à vue infructueuse ?

— Merci de me poser cette question Monsieur Bangassou. J'ai eu vent de cette affaire et me suis renseigné sur le sujet. Si monsieur Wolinski a été conduit dans une Unité pour Malades Difficiles, vous le savez comme moi, c'est parce qu'il a blessé une jeune psychologue pendant la garde à vue, que ces faits ont été rapportés à un psychiatre indépendant qui a jugé utile qu'on mette ce monsieur sous surveillance médicale le temps de s'assurer que son état de santé soit bon. Mais comme vous avez raison de veiller à ce qu'on ne prive pas de liberté un concitoyen sans une raison valable, vous serez content d'apprendre que le juge des libertés a été saisi, c'est donc que nos institutions fonctionnent, n'est-ce pas ? Et pour répondre à votre question, Monsieur Bangassou, oui, c'est en effet la politique de santé que je souhaite conduire, une politique juste pour chacun, adaptée au cas par cas, qui diagnostique immédiatement un individu qui pourrait représenter un risque pour lui-même ou pour la société, le conduire dans un centre adapté, où il y recevra les meilleurs soins, et où son cas sera étudié dans les moindres détails pour envisager la solution la

plus adaptée. Tout cela est public, d'ailleurs, je suis certain que si vous demandiez à monsieur Dunkle de justifier sa démarche, il le fera sans aucun problème, en respectant bien sûr le secret médical. Une autre question ? »

Bangassou, qui s'était rassis et prenait des notes dans son carnet, marmonnait dans sa barbe. Vernet était habile... Derrière son air toujours disponible, à se remettre toujours en question, il n'en était pas moins assuré de tout.

Il y eut deux ou trois autres questions et Vernet salua l'assemblée :

« Je serai dimanche en Angleterre, j'y tiendrai une nouvelle conférence de presse. Merci pour votre attention, à très bientôt, vive la France et vive la République ! »

Vernet quitta l'assemblée sous les applaudissements et lança quelques sourires en hochant la tête à l'endroit du public. Le candidat président retrouva son directeur de campagne dans la coulisse.

« Alors ? demanda Vernet.

— Parfait, on a lancé un sondage juste après l'annonce on aura les résultats dans quelques heures, on était à 7 millions de téléspectateurs quand t'as commencé, on a fini à 7,5, avec 38% de parts d'audience.

— C'est pas mal, c'est pas mal, ironisa-t-il en se frottant les mains.

— On n'a plus qu'à espérer que le juge des libertés ne vienne pas foutre la merde.

— J'ai confiance en Dunkle, il va nous trouver un truc pour discréditer Wolinski. Des nouvelles de Rivet ?

— Je ne suis pas certain qu'il arrive à nous trafiquer une preuve, je le sens pas se mouiller...

— Appelle-le et booste-le un peu, insista le président. Il faudra suivre ça de près... »

En Suisse, Dunkle avait laissé son verre vide sur la table basse. La soirée commençait à merveille, aussitôt l'émission terminée, il avait reçu un message texte sur son BlackBerry. Erika Müller lui signifiait qu'elle venait de recevoir une dizaine

de demandes d'interviews. Il lui avait demandé de répondre qu'il donnerait une conférence de presse le lendemain à 18 heures, dans l'amphithéâtre du PPRISME.

Demain était un grand jour, peut-être même un jour historique. S'il se montrait persuasif, la confrérie concéderait enfin à reconstituer le test de Rorschach dans son intégralité.

La question avait taraudé Clara la nuit durant. Son oncle lui avait fait confiance, mais si lui n'avait jamais jugé bon de réunir les quinze planches après tant d'années, pourquoi le devrait-elle ? Ils allaient de toute façon tous en débattre. Martin Claiborne arriva en dernier, c'était le plus hésitant. Naturellement les regards se tournaient vers lui ; qu'avait-il décidé ?

« J'ai beaucoup réfléchi. Vraiment beaucoup. Je ne crois pas avoir eu un jour l'occasion de prendre une décision aussi importante. D'autant que contrairement à vous tous, je ne suis ni médecin, ni psychologue, on a toujours dit que ce test avait tué des gens, et je ne veux avoir la mort de personne sur la conscience.

— Personne ici ne le souhaite, rajouta Dolores. Si jamais nous devons faire passer ce test, nous prendrions toutes les mesures nécessaires pour éviter un tel drame.

— Je sais ça également, reprit Martin Claibourne. Vous n'avez pas besoin d'essayer de me convaincre. J'ai pris ma décision, et je crois qu'il est temps. Je vote pour la reconstitution du test intégral.

Le silence qui suivait l'intervention de Claibourne était chargé d'excitation. Seule Clara n'avait pas bougé. Elle s'y attendait un peu. L'enthousiasme enlevé par Dunkle la veille au cimetière avait germé en chacun, même au fond d'elle. Elle le sentait. Sa réponse ne se fit pas attendre.

« Je vote pour également. »

Tout le monde était un peu pris de court, Karine Agesca lâcha un « Ha ! » de surprise et enchaîna le mouvement :

« Tu es toujours d'accord Dolores ?

— Je vote pour également.

— Damien ? reprit Karine.

— Je vote pour.

— Je vote pour également. À l'unanimité, nous décidons la reconstitution du test original de Rorschach tel qu'il aurait dû paraître en 1921 ! »

Dunkle installa sa valise sur la table. Il posa son pouce sur la serrure, un bip sonore se fit entendre et la valise s'ouvrit. Clara reconnut la qualité du tissu de la poche.

« Voilà ma planche. Je l'ai prise aujourd'hui pour la laisser à Clara. Je dois partir pour la France en début d'après-midi, j'ai une conférence de presse à donner concernant une affaire en cours. »

Dunkle jeta un regard complice à Clara qui comprit immédiatement à quoi il faisait allusion.

« Il reste que nous ne savons pas dans quel ordre les dernières planches doivent être passées. Je pense que Clara sera la plus à même de trouver la clé de ce mystère.

— Comment ça ? s'étonna Clara.

— Vous travaillez sur le test depuis des années, j'ai lu vos travaux, je vous ai vu travailler Clara, vous êtes au monde la personne la mieux qualifiée pour faire ce travail, ça ne fait aucun doute pour moi. »

Tous reconnaissaient la compétence et la renommée du docteur Dunkle, au sein du groupe, s'il le pensait c'est qu'il avait certainement raison.

« J'avoue personnellement que je ne saurais même pas mettre le test actuel dans l'ordre... précisa Karine.

— Je dois vous laisser, j'ai mon avion dans une heure. Clara avez-vous un coffre ici ?

— Oui.

— Mettez la planche en sûreté. Je propose que le test soit réuni à Berne, que vous alliez tous récupérer la vôtre et que vous la rapportiez ici. J'ai la cinquième lettre du code c'est un "S".

— J'ai la première, fit Martin. C'est un "L".

— "O" dit Clara.

— "G" fit Dolores.

— "LOGOS" termina Karine.

— Je n'aurais pas choisi mieux fit Martin, le visage éclairé.

— Vous irez donc, Clara, chercher les dix planches originales à Zurich et pourrez vous mettre au travail. Je propose qu'on se revoie une fois le test recomposé, je pense que personne ne voudra manquer un tel événement. »

Tout le monde acquiesça, Dunkle enfila son manteau, salua rapidement le groupe et se dirigea vers sa voiture de location, direction l'aéroport international de Berne.

Victime d'une erreur médicale ?

Vingt minutes plus tôt, Olivia avait reçu un appel urgent de Zende Bangassou, il lui avait demandé de vite rappliquer. Alors qu'elle venait à peine d'arriver, Bangassou qui l'aperçut derrière la paroi vitrée de son bureau bondit de sa chaise, attrapa sa vieille veste de cuir marron, son casque de scooter et se dirigea vers elle.

« Bouge pas j'arrive... »

Le journaliste fit un détour par les armoires du fond pour récupérer un second casque.

« Attrape-ça, on va à la conférence de presse de Dunkle au PPRISME, on rejoint Lanicci là-bas.

— Ah bon ?

— On n'y va pas que pour ça, je crois qu'on tient le premier titre du 20 heures de ce soir.

— Mais c'est quoi ?

— Je t'expliquerai, faut se magner, la conférence commence à 18 heures. »

Après avoir montré leur carte de presse au vigile de l'entrée, Bangassou avait remonté l'allée en scooter jusqu'au parking des visiteurs. Olivia était impressionnée par l'endroit. C'était comme Clara l'avait décrit, un immense bâtiment de verre et de béton, aiguisé, élané, savamment dissimulé dans un magnifique parc boisé en plein cœur de Paris.

Érika Müller s'était postée à l'entrée, à quelques mètres de l'ascenseur, et aiguillait les visiteurs vers l'amphithéâtre du troisième étage.

Bangassou n'eut pas à chercher longtemps, Lanicci l'attendait à côté de l'entrée, tout en haut de l'amphi.

« Robert, comment tu vas ?

— Pas mal et toi ? Ça fait un petit moment qu'on ne s'était pas vu.

— Un peu trop à mon goût, ça me fait plaisir ! Je te présente ma collègue Olivia. C'est elle qui nous a aiguillé sur la convention Santé Justice.

— Enchanté Mademoiselle.

— Moi de même, répondit Olivia.

— Bon je crois que ça ne va pas tarder à commencer, lança Lanicci. Allons nous installer devant, il faut que je puisse être suffisamment prêt pour bien capter. »

L'avocat avait sorti son téléphone portable et à mesure qu'ils descendaient tous trois vers les rangs de devant, il cherchait un nom dans son répertoire.

« Tu le contactes là ? demanda Bangassou à Lanicci.

— Je dois passer par le secrétariat d'abord, mais il attend mon appel. »

— C'est quoi l'histoire ? demanda Olivia hors du coup.

— Robert est en train d'appeler le secrétariat de l'UMD pour avoir Wolinski. Il va lui transmettre en direct la conférence de Dunkle, nous derrière on prend ses réactions à chaud et on fait un papier pour ce soir.

— Génial ! fit Olivia enthousiaste. »

Dans l'intervalle Lanicci s'était présenté au standard téléphonique comme l'avocat de Wolinski, il attendait qu'on lui passe son client.

« Henri?... Oui... Bon, super, écoute ça va commencer, normalement tu devrais bien entendre, je vais mettre le haut-parleur donc reste silencieux. »

L'affaire semblait entendue.

Sur l'estrade, Dunkle s'était installé, à sa gauche un homme au type asiatique, à sa droite deux autres personnes, une brune, la quarantaine, et un chauve au crâne luisant. Dans le système de sonorisation de la salle, des bruits de manipulation de microphones se firent entendre. C'était le signal de départ.

« Bonsoir à tous. Je vais vous détailler le programme de cette conférence de presse, point par point. Je m'appelle Damien Dunkle et je suis le directeur de ce centre. Pour ceux qui ne me connaissent pas, je pense qu'il vous sera utile de

savoir quelques détails de mon curriculum vitae. Je ferai ensuite un bref historique de l'affaire qui vous a conduit ici, j'expliquerai enfin les choix que j'ai été amené à prendre, et nous consacrerons la fin de cette rencontre à une séance de questions.

Ici présent le docteur Yaro, psychiatre à Sainte-Anne, à ma droite, le commissaire Costello et le docteur Trévor, le psychiatre référent de monsieur Wolinski à l'UMD du PPRISME.

Dunkle déballa tout un bavardage publicitaire sur le centre et ses activités.

Bangassou s'impatientait déjà, il n'avait que faire de tout ce blabla. Olivia, tout en prenant consciencieusement des notes, mesurait le niveau qu'il fallait avoir pour décrocher un job dans ce qui paraissait être le fleuron de la psychiatrie française ; elle en admirait d'autant plus sa jeune colocataire.

« Comme je vous le disais, le PPRISME est un établissement géré pour moitié par des fonds privés, et donc également par l'État. À ce titre, dès notre création, nous avons passé une convention avec lui pour cadrer un projet pilote dans le cinquième arrondissement et nous testons depuis six ans des nouveaux schémas collaboratifs, que ce soit dans le domaine de la santé, avec la recherche et le soin, comme dans le domaine de la sécurité, avec le soin sous contrainte et la médecine légale. C'est ce dernier volet qui va plus particulièrement nous intéresser aujourd'hui.

En effet, dans le cadre de la convention, nous avons mis au point une nouvelle formule d'expertise, beaucoup plus complète que ce qu'exige la loi aujourd'hui. Nous sommes en étroite collaboration avec le parquet, et envoyons, pour chaque garde à vue qui le nécessite, deux praticiens qui doivent, après examen, rédiger chacun un rapport, puis un rapport conjoint. Sur l'ensemble du territoire, la pénurie de médecins psychiatres rend la chose impossible. Grâce aux politiques engagées depuis six ans dans ce domaine, le chiffre est en constante augmentation et nous testons ici son efficacité.

C'est dans ce cadre que nous nous sommes rendus mademoiselle Kreis et moi-même au commissariat du

cinquième pour examiner monsieur Wolinski. Je ne pourrai bien évidemment rien vous dévoiler du contenu de nos entretiens avec monsieur Wolinski, continuait Dunkle. »

Il décrivit la façon dont Wolinski avait blessé sa jeune collègue puis céda la parole au commissaire. Version que le commissaire Costello corrobora. Ils racontèrent enfin comment et pourquoi le docteur Yaro avait rédigé le certificat médical. Ce dernier avait expliqué qu'il ne requérait rien de plus qu'un approfondissement du diagnostic de dangerosité, n'ayant pu, dans l'urgence, se rendre sur place pour rencontrer Wolinski. Tout cela était purement administratif.

« La suite des événements vous la connaissez, reprit Dunkle, le Préfet a signé l'arrêté et nous avons reçu monsieur Wolinski dans notre UMD. J'ai conscience que pour ceux qui ne sont pas familiers de ce système, la procédure peut paraître un peu complexe. L'urgence d'une situation nous empêche souvent de nous rendre sur place, constater par nous-mêmes la situation et l'état du patient, qui, dans la plupart des cas, est désorienté, violent, ou dans la négation des faits. C'est pourquoi, par mesure de précaution, nous préférons bien souvent approfondir les analyses et transférer le sujet dans une unité compétente qui saura définir la nature du trouble s'il y en a un. Nous nous fions toujours sur plusieurs témoignages, ainsi que sur l'avis d'un médecin qui a vu le patient, quand cela est possible.

Je crois savoir que son avocat a saisi le juge des libertés qui devrait mandater un expert indépendant pour vérifier notre diagnostic. Nous ne prétendons pas détenir la vérité, nous avons néanmoins une responsabilité de soin vis-à-vis du patient et de la société. Quand un patient suscite une inquiétude, quelle qu'elle soit, nous mettons tout en œuvre pour nous assurer que tout va bien, que le patient ne coure pas un danger pour lui-même ou n'en fasse pas courir à autrui. C'est dans le respect de cette démarche que nous avons agi dans cette affaire.

Voilà, si l'exposé ne vous a pas paru clair, ou que vous avez des questions, je suis prêt à y répondre. Oui, Madame ?

— Bonsoir, Farida Djahin pour le Parisien, Commissaire Costello, est-ce que vous nous confirmez que c'est dans le cadre des meurtres en série du cinquième arrondissement que monsieur Wolinski a été entendu par la police ?

— Monsieur Wolinski a été entendu dans une affaire de meurtre que nous avons rapproché effectivement des meurtres en série du cinquième arrondissement.

— L'était-il en tant que suspect ?

— Oui.

— A-t-il été innocenté ?

— L'enquête est en stand-by pour l'instant.

— Moi j'ai une question, lança Bangassou en prenant la parole.

— Je vous en prie, l'invita Dunkle.

— Pourquoi ne pas avoir vous-même signé le certificat médical et envoyé monsieur Wolinski dans une autre UMD, ou même dans un service psychiatrique ambulatoire ?

— Et bien, malgré le fait que j'étais effectivement en droit et en devoir de le faire, j'ai préféré m'abstenir compte tenu du fait que j'avais initié avec monsieur Wolinski un entretien psychothérapeutique. En d'autres termes, il s'agit d'établir une relation de confiance avec son patient. J'étais là uniquement pour examiner monsieur Wolinski dans le cadre d'une expertise psychiatrique médico-légale, je ne devais donc pas entrer dans des considérations sécuritaires qui n'étaient dans ce cadre là pas de mon ressort. Tout comme ma jeune collègue a préféré ne pas porter plainte, dans le souci de maintenir un canal de communication avec le patient, et respecter notre devoir de soin.

— Et d'avoir monsieur Wolinski dans votre centre, est-ce bien déontologique ?

— Et bien compte tenu de ce que je viens de vous dire, cela s'inscrit même dans une continuité des soins, et cela peut se révéler très bénéfique pour le patient. En outre, si je dirige effectivement ce centre, l'UMD du PPRISME possède son propre conseil d'administration. Les médecins qui officient là-bas n'ont absolument aucun compte à me rendre et pratiquent dans la plus totale indépendance. Une autre question ? »

Bangassou venait de se faire remballer. Dunkle maîtrisait parfaitement sa communication, il n'avait pas une once d'hésitation et distribuait les réponses aux questions avec une facilité déconcertante. Lanicci n'en revenait toujours pas qu'on puisse interner les gens aussi facilement sans que personne ne s'en émeuve. Tous les journalistes semblaient davantage s'intéresser à l'affaire des meurtres qu'aux libertés fondamentales et constitutionnelles de son client. Cela n'étonnait pas Bangassou, en même temps, il fallait tout de même avouer que Wolinski avait blessé la psy en pleine garde à vue...

La convention SJ n'intéressait donc personne, pas plus que les liaisons qu'on pouvait établir entre le PPRISME et le chef de l'État. Bangassou se demanda même à ce moment si le dossier n'avait tout simplement pas été monté en épingle par Lanicci dans le but d'innocenter son client...

La conférence était sur le point de se terminer, il verrait bien en confrontant directement Wolinski si le type avait vraiment quelque chose d'intéressant à dire.

Lanicci lui-même commençait à regretter d'avoir suivi son ami dans sa volonté de médiatiser l'affaire. Tout ça commençait à prendre très mauvaise tournure, une sorte de machine infernale était en train de refermer l'étau sur Wolinski...

Il était 19 heures passées et les journalistes furent invités à quitter les lieux, le bâtiment administratif dans lequel ils se trouvaient fermait ses portes à 19h30. Lanicci était toujours au téléphone avec son client. Celui-ci avait pu tout entendre de la conférence de presse et était prêt à répondre aux questions du journaliste. Arrivés sur le parking, l'avocat tendit le téléphone à Bangassou qui avait dégainé son dictaphone.

« Monsieur Bangassou, fit Wolinski d'une voix claire et déterminée, je répondrai à toutes les questions que vous me poserez, mais laissez-moi d'abord saisir l'opportunité de vous avoir au téléphone pour vous témoigner mon indignation. Je ne suis coupable que de deux choses dans cette histoire, et j'ai l'impression qu'on ne me les pardonnera pas. J'ai d'abord fait l'erreur de m'être rendu le mauvais jour, à la mauvaise heure,

dans ma pharmacie de quartier. Si j'étais passé une heure plus tôt, ou le lendemain, rien de tout cela ne me serait arrivé. La seconde erreur, c'est de m'être levé un peu rapidement et d'avoir chuté de tout mon poids sur cette pauvre psychologue.

— Chuté ? le coupa Bangassou. Certains témoins nous font comprendre que vous vous êtes jeté dessus pour l'étrangler, vous avez failli la tuer.

— C'est absolument faux. La réalité, Monsieur, c'est que la police m'a retenu près de cinquante heures et m'a harcelé de questions, ils m'ont montré des photos atroces, et m'ont accusé de meurtre ! Des meurtres que je n'ai pas commis, ils n'avaient aucune preuve contre moi, aucune, et alors qu'ils avaient épuisé tous les moyens de me retenir, ils ont envoyé ces deux psys pour m'examiner comme si j'étais un fou, ce sont eux qui m'ont rendu fou ! J'ai fini par devenir dingue à force de les entendre me dire que j'avais tué toutes ces pauvres filles ! N'est-ce pas formidable ce qu'on entend à la télé ? Qu'on aurait arrêté l'étrangleur du cinquième, que ce serait un fou ? Tout cela n'arrange-t-il pas un pouvoir qui souhaiterait faire régner l'ordre sanitaire et se débarrasser d'une histoire sordide qui pollue les journaux en pleine campagne électorale ? Ça les arrange bien que je sois là, c'est un scandale, je suis innocent ! »

Lanici, qui n'entendait rien de la conversation, observait la mine perplexe de Bangassou. Lui aussi l'était. Et si Henri était devenu fou ? C'était possible, il ne l'avait pas envisagé jusqu'à maintenant, mais devait bien reconnaître que son ami agissait de manière très étrange depuis le début de cette histoire. Bangassou posa alors quelques questions pour essayer de confronter Wolinski, mais ce dernier lui apparaissait résigné, las de se battre contre des moulins à vent. Il se rappelait alors le discours de Vernet, celui de Dunkle, de la police, et entendait cet homme, seul dans une chambre d'hôpital, accusé d'être fou et interné sans qu'aucune preuve matérielle ne l'incrimine. C'était la réalité des faits. La vérité, elle, se trouvait entre la parole de Dunkle, qu'il savait mise en doute officieusement, et celle de Wolinski, professeur de droit public sans antécédent, aux prises peut-être avec un système qui le

dépassait. D'autant que les enjeux étaient colossaux, il y avait d'abord cette histoire de crime, mais davantage, le programme présidentiel et cette farouche volonté de mener sa politique de santé jusqu'au bout.

Bangassou avait raccroché, débranché son dictaphone de la prise casque du téléphone, et rendu l'appareil à son propriétaire.

« Alors, demanda Lanicci ?

— Je ne sais pas. Ton client a vraiment l'air sincère. Tu le connais depuis longtemps ?

— Depuis la fac, oui.

— Et il t'a déjà paru perturbé ?

— Non jamais, mais je ne vais pas te mentir, je ne veux pas me servir de toi, il est très déstabilisé par cette affaire, j'ai un peu de mal à le reconnaître. D'un autre côté, n'importe quel gars sans histoire comme lui qui serait projeté dans une affaire comme celle là... Il y a vraiment de quoi devenir fou. On ne peut rien faire ! Je ne peux rien faire. Tout se passe là-haut, ce sont les médecins qui décident, et ce PPRISME est puissamment connecté à l'appareil d'État.

— Il va y avoir quand même l'intervention du juge des libertés, objecta Olivia.

— Oui, heureusement, rebondit Lanicci. Mais comment peut-on s'assurer qu'un type ne soit pas dangereux, juste en l'écoutant parler ? L'expert indépendant va peut-être faire le même diagnostic en lisant que Wolinski a voulu étrangler la psy, qu'il prétend que la vidéo est truquée, qu'il fait une sorte de déni ou je ne sais quoi ?

— Moi j'ai vu les bleus de Clara, certifia Olivia. C'était pas du chiqué, elle avait de sacrées marques sur le cou !

— Wolinski ne nie pas, il lui est tombé dessus, c'est un gaillard, il aurait suffi qu'il s'appuie un peu fort sur elle en tombant et elle aurait marqué. »

À la moue d'Olivia, la chose ne paraissait pas vraisemblable. Bangassou était décidément terriblement dubitatif... En voyant la grimace du journaliste, Lanicci précisa ce qu'il attendait de lui :

— Écoute Zende, je ne te demande pas de plaider pour Wolinski, je vais pas non plus te demander de le descendre, mais juste d'être le plus neutre possible et d'envisager que mon client dise la vérité, qu'il n'a tué personne, et qu'il est juste victime d'un malheureux concours de circonstances et d'une erreur médicale. »

Comme il l'avait promis, Zende Bangassou rapporta tous les éléments du dossier en choisissant de finir sur les doutes qu'il nourrissait depuis qu'il avait directement entendu Wolinski. Et de rappeler que dans cette affaire les enjeux allaient bien au-delà de la simple affaire de meurtres en série, mais qu'elle engageait également la future politique de santé voulue par le président Vernet, qu'il fallait absolument garder en tête que tout cela était lié. C'était Vernet qui avait lancé le programme du PPRISME, lui qui avait cosigné la convention santé justice, lui encore qui venait de lancer au cœur de la campagne ce thème majeur d'une nouvelle constitution basée sur un pouvoir sanitaire.

Il fallait donc suivre de très près l'affaire, et être au rendez-vous de la procédure judiciaire conduite par le juge des libertés. Une audience aurait lieu vendredi de la semaine qui allait suivre. La pression serait forte pour rendre la décision, car en effet, une décision défavorable, dénonçant la procédure expéditive dont Wolinski aurait fait l'objet, pourrait ébranler sévèrement le projet présidentiel.

Olivia, admirative, félicita Bangassou dans la coulisse.

« On a beau bien faire notre travail Olivia, ce qu'on dénonce ici au Phrontisterion, la qualité et le soin qu'on apporte à l'information, il ne faut pas se leurrer, 90% des gens s'en foutent. En plus, dans ce cas précis, l'affaire est très compliquée. Ce que les gens voient et entendent, c'est qu'on a foutu un taré à l'hosto, et qu'on ferait mieux de l'y laisser le plus longtemps possible... »

Ne pas savoir.

Damien Dunkle avait choisi de ne pas être présent pour l'événement. Le reste de la confrérie était pour la première fois en face du test au complet. Chacun avait fait l'aller-retour dans le week-end pour ramener sa planche. Clara, quant à elle, s'était rendue la veille à Zurich pour récupérer les dix planches originales du test tel que tout le monde le connaissait. Elles n'avaient presque rien à voir. Les taches de couleurs étaient pleines. Il n'y avait presque pas d'aspérités qui permettaient pourtant aux patients de distinguer des formes vaporeuses et aux praticiens d'en déduire une foule de choses. Des taches brutes, fortes, pénétrantes, clairement définies par un contour net, jaillissant par contraste sur un fond parfaitement blanc. Les taches noires étaient assez insoutenables, certaines couleurs étaient difficiles à regarder et parfois même très agressives.

Il n'y avait aucun moyen objectif de savoir dans quel ordre les dernières planches devaient être présentées. La solution la plus logique serait de garder l'ordre indiqué par Tresh en suivant l'ordre des lettres du code qu'il avait donné. La personne qui avait la première lettre devait en toute logique posséder la première des dernières planches et ainsi de suite. Dans tous les cas, il serait impossible de le confirmer un jour.

Après le repas, le groupe passa un dernier moment à observer le test. Constatant qu'en l'état, ils n'arriveraient à rien de plus, chacun conclut qu'il valait mieux rentrer chez soi et laisser Dunkle et Kreis lancer une véritable recherche clinique à Paris. Les membres de la confrérie viendraient à tour de rôle constater les avancées.

Clara les accompagna jusqu'au taxi et les remercia tous chaleureusement pour leur gentillesse et la confiance qu'ils lui témoignaient. Elle remplaçait maintenant Oskar, tout ce que le

groupe lui avait accordé lui était maintenant dévolu. Assurément, elle s'en rendrait digne.

Clara rentra s'installer dans la bibliothèque. Elle avait enfermé le test dans le coffre-fort. Assise dans la grande pièce vide, elle attendait que l'horloge affichât 15 heures, Dunkle lui avait demandé de l'appeler à cette heure.

Pour tuer le temps, Clara récupéra son BlackBerry et commença la rédaction d'un SMS.

« Je rentre à Paris ce soir ou demain matin, si tu veux qu'on se voit, fais-moi signe. »

Une fois dans son répertoire, elle tapa la touche « T » ; à cette lettre, il n'y avait que Tarik. Elle enfonça le bouton « envoyer » et attendit que le logo qui symbolisait une enveloppe disparaisse.

14h48. Le temps n'avancait pas. Tant pis, si elle ne l'avait pas, elle rappellerait. Au moment où elle saisit son téléphone, la cloche de l'entrée retentit. Elle n'attendait personne...

Sur le palier un bonhomme en costume gris foncé se présentait.

« Mademoiselle Kreis ?

— Oui...

— Inspecteur Jérôme Proswitz de la police Bernoise. J'ai eu Maître Yorgen au téléphone, il m'a dit que je pourrai sans doute vous trouver ici.

— Il y a un problème Monsieur l'agent ?

— Et bien, euh, non pas vraiment. C'est moi qui me suis rendu sur les lieux de l'accident et qui ai constaté le décès de monsieur Kreis. J'ai cherché à vous joindre mais le numéro de téléphone qui était inscrit à Clara Kreis ne donnait rien...

— Oui, j'ai changé de numéro depuis que je suis à Paris, j'ai un numéro français... »

L'inspecteur fouilla dans sa poche et en sortit un téléphone portable. Clara reconnut l'appareil de son oncle. L'homme le lui tendit.

« Tenez, je voulais vous le rendre, c'est la seule chose qu'on ait retrouvé sur lui.

— Merci. Pourriez-vous m'en dire plus sur l'accident Inspecteur ?

— L'enquête a conclu à un accident de voiture, je dirais malheureusement banal... La chaussée était glissante, votre oncle semblait rouler à vive allure, la voiture a quitté la route et s'est encastrée dans un arbre, monsieur Kreis est mort sur le coup. »

Rien de bien différent de ce qu'avait pu lui dire le notaire. C'était étonnant tout de même, son oncle n'avait pas pour coutume de rouler vite, bien au contraire. Voyant la mine attristée de Clara, l'inspecteur ne voulut pas insister et tourna les talons en la saluant.

Machinalement, Clara ouvrit le téléphone, il devait être en veille prolongée et se ralluma au bout de quelques secondes. Avec le pouce elle fit défiler les informations diverses et tomba sur la liste d'appel. Au sommet de la liste il y avait un nom crypté, l'appel avait duré une minute.

« Inspecteur ! interpella Clara. »

L'homme qui venait d'enfourcher sa moto retira son casque et tendit l'oreille.

« Avez-vous fait des recherches sur cet appel crypté ? lança Clara.

— Quel appel crypté ?

— Le dernier, celui de 9h18.

— Nous nous sommes cantonnés aux numéros visibles pour tenter de rejoindre quelqu'un de la famille. Nous n'avons trouvé personne. Nous avons finalement pu joindre une certaine Rachel Preston, c'est elle qui a identifié le corps. Une fois l'avis de décès publié, le notaire nous a dit qu'il se chargerait de vous informer. »

Devant le silence de Clara, l'inspecteur s'apprêtait à remettre son casque, quand elle l'interpella une nouvelle fois :

« À quelle heure a eu lieu l'accident ?

— 9h30 en dehors de la ville, en direction de Zurich. Si vous avez d'autres questions Mademoiselle Kreis, vous pouvez me joindre au commissariat central de Berne, je dois y aller.

— D'accord, merci de me l'avoir rapporté, merci beaucoup.
— Je suis désolé pour votre perte. Je vous souhaite bon courage.

Qu'est-ce que ce numéro crypté voulait dire ? Était-ce encore un secret ? Comment pourrait-elle le savoir ? Clara se souvint alors que son oncle n'avait pas validé le coup d'échec qu'il avait joué, il avait laissé l'ordinateur allumé et n'avait même pas verrouillé la porte en partant... Était-ce ce coup de fil qui était à l'origine de son départ précipité ? Pourquoi roulait-il à vive allure ? Pour aller où ? Rejoindre qui ?

Son BlackBerry se mit à vibrer dans sa poche, c'était un message de Tarik.

« On pourrait faire un petit tour à Montmartre demain soir, je t'invite au resto ! Je t'appelle demain. »

Clara eut un sourire en coin à l'idée de partager la soirée du lendemain avec Tarik. Pour autant, elle n'arrivait pas à s'ôter de la tête les questions qui fusaient à propos de cet étrange appel ...

De retour dans le salon, l'horloge affichait 15h15. Elle devait rappeler son patron... Clara resta le doigt enfoncé sur la touche 2, le téléphone composa le numéro de Dunkle qui ne tarda pas à décrocher.

« Alors ? demanda Dunkle impatient.

— On a retenu l'ordre du code, je n'ai trouvé aucune autre référence sur les planches qui puissent indiquer une quelconque information. Je vais venir à Paris avec le test et on va essayer de l'étudier.

— Parfait. Je m'occupe dès à présent de faire installer le nécessaire pour recevoir le test dans nos locaux. Dolores vous accompagne ?

— Non, elle a préféré rentrer à Madrid.

— Vous vous en sortirez bien, ne vous inquiétez pas, je suis persuadé que nous allons faire des découvertes extraordinaires... Vous rentrez ce soir ou demain ?

— Je vous préviendrai quand j'aurai l'horaire de mon vol.

— Très bien, à bientôt Clara. »

Clara passa le pouce sur l'écran pour mettre l'appareil en veille et le rangea dans sa poche. Une bonne chose de faite... Qu'allait-elle faire de son après-midi maintenant ? Elle n'avait pas envie de rentrer à Paris tout de suite, elle n'avait aucun moyen de savoir qui avait appelé son oncle, il fallait préparer son départ... Trop... C'était trop d'un coup. Clara se laissa tomber dans le fauteuil et s'écroula d'épuisement. Elle balança la tête en arrière, ferma les yeux et s'endormit.

Elle finit par se réveiller une demi-heure plus tard.

Un peu découragée, lasse, elle se jeta sur le lit. Sur l'oreiller, elle avait laissé en partant un exemplaire de sa thèse. Dans un élan nostalgique, elle saisit l'ouvrage et le feuilleta, se remémorant les années de travail que tout cela représentait.

Elle tomba à la page des dédicaces et relut les quelques noms qui y figuraient. En tête, à côté de celui de son oncle, il y avait le nom du professeur Willem. Ça lui ferait du bien de le revoir, c'était peut-être le seul cadre dans sa vie qui n'avait pas encore éclaté. Elle se leva d'un bond, descendit le grand escalier, attrapa son manteau et sauta dans la Toyota qu'elle avait louée pour se diriger en direction de l'hôpital de Berne.

Les gens.

Clara s'approcha du cabinet d'infirmier et toqua discrètement à la porte en demandant s'il y avait quelqu'un. Une infirmière sortit de la pièce du fond et à la vue de Clara, son visage s'éclaira.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Je te croyais à Paris ? dit l'infirmière surprise.

— Je suis revenue pour l'enterrement de mon oncle...

— Oh mince... Je suis désolée, je ne savais pas...

— Ce n'est pas grave ne t'en fais pas. Ça va aller.

— Ma pauvre chérie, je peux faire quelque chose ?

— C'est gentil, répondit Clara avec un sourire discret. Ça ira, j'ai été bien soutenue... Dis-moi, je voulais savoir si le professeur Willem était là aujourd'hui ?

— Oui je crois qu'il est dans la salle de jeu. Tu veux que je l'appelle ?

— Je peux aller le rejoindre tu crois ?

— Oui, oui, bien sûr, ça lui fera plaisir de te voir. Il fait juste sa ronde. »

Clara était ici comme chez elle. La vétusté des locaux lui manquait presque. Il y avait un tel contraste entre les couloirs du PPRISME et ceux de ce vieil hôpital...

À mesure qu'elle approchait de la salle de jeux, elle reconnaissait les stéréotypies vocales du jeune Benjamin, généralement il se mettait au fond de la pièce et enfonçait indéfiniment son ballon jaune contre le mur en poussant comme un hoquet après chaque effort. Clara arriva dans l'encadrement de la porte. Benjamin était effectivement en plein rituel. Le professeur Willem était de l'autre côté de la pièce assis de dos et ne l'avait pas entendue arriver.

Clara chuchota pour attirer son attention. Interpellé, Willem se retourna vers elle. Visiblement réjoui de la voir, il lui fit signe de venir le rejoindre. En se levant de sa chaise, il

dévoila la jeune Tiaa qui se tenait comme à son habitude, devant la grande fenêtre, imperturbable, le regard fixé vers l'extérieur. Clara était contente de retrouver cet univers familier, ces patients avec qui elle avait passé tant de temps. Willem fit quelque pas vers Clara puis l'embrassa, elle sentait à la manière dont il serrait ses épaules qu'il essayait de maîtriser ses émotions. Son oncle Oskar devait lui manquer presque autant qu'à elle. Clara eut la gorge serrée. Ce n'était ni le lieu ni le moment pour se laisser aller, elle tourna le visage vers Tiaa et demanda discrètement au professeur des nouvelles d'elle.

« Je vais bien, dit Tiaa.

— Bonjour Tiaa.

— Vous êtes triste Mademoiselle Clara ? »

Clara connaissait les capacités incroyables de la petite fille, la façon dont elle percevait la moindre émotion qui l'entourait, il ne servait à rien de lui cacher.

« Oui je suis un peu triste.

— Vous avez trouvé les autres images ? »

D'un coup, Clara se rappela le dernier entretien qu'elle avait eu avec la jeune autiste. Ça lui était complètement sorti de la tête... Elle se rappelait toutes les réponses étranges de Tiaa, le test incomplet, des images mal dessinées, comment pouvait-elle savoir ?...

« Vous me mettez dans la confidence les filles ? demanda d'un ton complice le professeur Willem. De quelles images s'agit-il ?

— Je lui ai fait passer le test de Rorschach juste avant de partir. Elle a pensé que Rorschach avait fait plein d'autres images.

— Ah c'est amusant ça, Tiaa.

— Le papillon n'a pas vu la carte, il n'a pas pu trouver son chemin. Il est perdu pour l'instant. »

Malgré ce qu'elle pouvait en dire, la fillette ne semblait nullement affectée par le sort du papillon. Willem eut un nouveau sourire et se tourna vers Clara.

« On va essayer de faire quelque chose pour ce papillon, n'est-ce pas Tiaa ?

— Oui, on va essayer.

— Tu permettrais que je regarde mes notes sur ce fameux papillon dans son dossier ? demanda Clara en prenant à part son directeur de thèse.

— Oui bien sûr. Je vais continuer mon petit tour, j'ai un entretien avec des parents dans quelques minutes, je n'ai rien après, viens dans mon bureau, on prendra quelques minutes pour discuter, d'accord ?

— Ça marche. »

Clara essayait de rester calme, mais elle mourrait d'impatience de redécouvrir ce qu'elle avait coté pour le Rorschach de Tiaa. Elle retourna voir l'infirmière qui était en train de classer des dossiers de patients.

« Corinne ?

— Oui ?

— Tu pourrais me ressortir le dossier de Tiaa s'il te plaît ? Je voudrais voir ce que j'avais noté lors de notre dernier entretien.

— Oui bien sûr, j'ai tout classé comme il faut. Attends. »

L'infirmière se dirigea vers le casier classé à « T », sortit sa clé, déverrouilla le tiroir, et éplucha les dossiers.

« Toutes tes notes sont dans les chemises jaunes, j'ai marqué "Cotation Kreis" dessus, normalement tout est classé... Ah voilà, "Cotation Kreis, Tiaa, 16 mars 2022".

— Super, merci. Le bureau que j'utilisais est toujours libre ?

— Oui tu peux y aller, il n'y a personne. »

Clara, la chemise jaune sous le bras, alla s'enfermer dans son ancien bureau.

Sur la planche I, Tiaa avait répondu que ce n'était en fait pas la première.

À l'image IV, elle avait d'abord exprimé un rejet en signifiant qu'elle était mal dessinée, puis elle n'avait plus rien dit, précisant que l'image ne faisait pas partie de ce qu'elle avait appelé « l'histoire ». À bien y repenser, la planche IV du test original était assez différente de celle qu'elle avait montré à Tiaa, peut-être était-elle vraiment mal dessinée ?

Rien de particulier jusqu'à la planche IX. À ce moment du test, Tiaa avait dit : « ce n'est pas la suite » et parlait d'une carte. Réponse quasi identique pour la planche X, une planche est manquante avant celle-là.

Clara constata qu'elle avait inscrit sur sa cotation « Tiaa demande une dernière planche après la X. »

En faisant le compte, si trois planches manquaient à la fin du test, avant la IX, avant et après la X, avec une planche supplémentaire au début du test, on était à quatorze planches en tout, que fallait-il faire de la dernière ? Clara se demanda par quel moyen une petite fille de l'âge de Tiaa aurait pu avoir connaissance du test de Rorschach originel ? Était-elle tombée sur un ouvrage quelconque qui faisait référence aux travaux de Rorschach ? Ce n'était pas à exclure. Certains autistes emmagasinent des quantités colossales d'informations d'origines très variées... Elle aurait très bien pu tomber sur ce genre de notes lors d'un des ses nombreux passages dans les différents services psychiatriques qui l'ont accueillie.

Il fallait néanmoins qu'elle en ait le cœur net. Devait-elle en parler à Dunkle ? Pouvait-elle prendre le risque de passer un test éminemment dangereux à une fillette ? Elle ne pouvait pas non plus en parler au professeur Willem, elle avait prêté serment auprès de la confrérie... Clara recopia à la main le document sur un papier vierge. Après avoir soigneusement rangé sa copie dans sa poche arrière de pantalon, elle remplaça le document original dans la chemise et la referma. Elle eut le temps de réfléchir à une solution et s'empressa d'aller rejoindre le professeur Willem pour lui demander si elle aurait la possibilité de revoir Tiaa à propos de ces histoires de papillons...

Willem n'y vit aucun inconvénient.

Tiaa semblait savoir pourquoi Clara était revenue sa mallette sous le bras. Elle s'était assise confortablement au fond de sa chaise, le dos bien droit appuyé contre le dossier, les mains jointes sur ses genoux, la fillette attendait les taches d'encre. La psychologue était à la fois intriguée et excitée, elle

n'eut rien à dire. Aussitôt que Clara avait glissé la main dans sa pochette pour en sortir une planche, Tiaa annonça tout de suite la couleur.

« Vous pouvez toutes les sortir si vous voulez, je vais les remettre dans le bon ordre. »

Clara n'eut qu'à s'exécuter. Pour éviter de prendre trop de risques, elle avait gardé les planches qu'elle avait montrées à Tiaa la première fois. Elle décida également de garder dans la pochette la planche correspondant à la dernière lettre du code.

Tiaa se leva et alla poser soigneusement toutes les planches sur la table. Elle commença par mettre dans l'ordre les dix planches qu'elle connaissait déjà. Elle pris la IV et en inversa le sens.

« Ça c'est le cocon du papillon, et là on peut voir qu'il va sortir par là, mais il y a trop de vapeur. »

Tiaa faisait certainement référence aux aspérités de couleurs que le test original n'avait pas. C'est peut-être la raison pour laquelle elle la trouvait mal dessinée...

Tiaa saisit une planche noire qui semblait représenter un bonhomme et vint la placer avant la première.

« Ça c'est moi, c'est le papillon.

— C'est toi le papillon Tiaa ?

— C'est moi. Et là c'est quand le papillon butine la terre, il s'est connecté juste là. »

Tiaa avait intercalé la troisième planche noire entre la IX et la X, elle avait porté son doigt au centre du front, entre ses deux yeux, comme pour signifier où le papillon devait se brancher... Elle positionna la quatrième et dernière planche avant la X et s'arrêta

« Où est la carte Mademoiselle Clara ?

— Je ne peux pas te la montrer pour l'instant.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur qu'elle te fasse du mal.

— À moi elle me fera du bien.

— Pourquoi tu penses ça ?

— Parce qu'il y a trop de couleurs sur le papillon et ça se mélange.

— Et la carte enlève de la couleur ?

- Elle les range.
- Elle fait ça à tout le monde ?
- Oui.
- Elle fait du bien alors ? »

Tiaa changea soudain d'attitude. Elle se retourna, glissa les mains dans ses poches de pantalon, fronça les sourcils et commença à se balancer d'avant en arrière.

« Tout va bien Tiaa, je vais ranger les images, elle seront cachées, elle ne feront de mal à personne. »

Tiaa restait silencieuse. Clara eut peur d'avoir été trop loin, elle relança la petite fille.

« Ça va bien Tiaa ? Tu n'es pas fâchée ? »

Tiaa arrêta de se balancer et fixa Clara dans les yeux.

« Ce ne sont pas les images qui sont mauvaises, ce sont les gens. »

À cet instant Clara eut l'impression que Tiaa n'avait plus aucun trouble, qu'avec une extrême lucidité, elle venait d'exprimer une vérité fondamentale. Quelques secondes filèrent puis la fillette se dirigea vers la table, rangea les planches en tas et retourna s'asseoir, le dos bien droit collé au dossier. Elle était redevenue la petite fille qu'elle connaissait.

« Ça va Tiaa ? s'inquiéta Clara.

— Oui.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Tu veux retourner à la salle de jeu ? »

Sans faire de bruit, la petite fille descendit de sa chaise, ouvrit la porte et tourna à droite dans le couloir en direction de la salle de jeux. Clara la suivit pour s'assurer qu'il ne se passe rien d'imprévu. Il y avait là le professeur Willem, un éducateur spécialisé et quelques enfants. Tiaa alla directement se mettre en face de sa fenêtre et fixa son regard vers l'horizon... Elle avait repris le cours de ses habitudes.

Le professeur Willem laissa son collègue un instant pour venir prendre des nouvelles.

« Alors ce papillon ? demanda-t-il discrètement à Clara.

— Rien de neuf sous le soleil, elle m'a confirmé que c'était elle, mais elle m'a dit quelque chose de très intéressant.

- Ah bon, quoi donc ?
- Qu'il y avait trop de couleur sur ses ailes et qu'il fallait tout remettre en ordre. Je me demande si ce n'est pas la confirmation de l'hypothèse que j'avais émise.
- Hum.
- Tiaa est peut-être assaillie à longueur de temps de données sensibles, visuelles, auditives, d'odeurs, de choses à toucher, certainement à cause d'une hypersensibilité. Et tout cela la subjugue. Tout lui apparaît peut-être en désordre et elle n'arrive pas à distinguer une chose d'une autre. Avec le temps, elle apprend à reconnaître une voix, à saisir des données de langage, mais quand elle s'abandonne comme elle le fait dans ces paysages extérieurs, elle n'a plus accès à quoi que ce soit...

Le lendemain, à Paris.

En France, la campagne présidentielle battait son plein. Les journaux titraient encore sur l'intervention de Vernet de vendredi dernier. Les commentaires de la Gauche n'avaient pas arrêté et tentaient vainement de casser la progression dans les sondages du président sortant.

Clara était amusée de voir l'engouement des Français pour cette élection alors que d'un autre côté ils passaient leur temps à dire que les politiciens ne servaient à rien.

Dunkle lui avait dit qu'il viendrait la chercher à l'aéroport et qu'ils iraient directement au PPRISME pour mettre le test en lieu sûr. Elle le reconnut rapidement au loin ; il dépassait pratiquement tout le monde d'une tête.

« Vous avez fait bon voyage Clara ?

— Oui c'était rapide. Merci d'être venu me chercher.

— C'est tout naturel, je n'étais pas tranquille à l'idée de vous savoir seule avec les planches, c'est une lourde responsabilité.

— J'ai tout avec moi dans la mallette.

— Parfait. J'ai réservé un quart d'étage à l'étude du test. Vous pourrez commencer dès cet après-midi. À votre avis, combien vous faudra-t-il de temps pour retrouver l'ordre des planches ?

— Je pense que je l'ai trouvé.

— Ah bon ?

— Je vous raconterai dans la voiture.

Clara ne s'était pas étendue sur les détails, elle n'avait pas parlé de Tiaa, mais au fond l'ordre que la fillette avait proposé lui semblait parfait.

Dunkle ne cachait pas son enthousiasme. À vrai dire il avait l'espoir de faire un premier essai ce jeudi. Il avait même un sujet idéal.

« À qui pensez-vous ?

— Henri Wolinski.

— Non, répondit immédiatement Clara.

— Pourquoi ?

— Eh bien... Euh, pour plein de raisons...

— Lesquelles ?

— La première, je vous avouerais que c'est parce que je n'ai pas envie qu'il me saute dessus une nouvelle fois.

— Ça ne se produira pas, je serai avec vous, nous l'attacherons si vous voulez.

— Non, on ne va pas l'attacher...

— Bon, quelles autres raisons ? »

Dunkle était un véritable rouleau compresseur, on avait tendance à se laisser emporter par son enthousiasme, son énergie, sa persuasion, mais elle était parfois un peu agressive, et Clara avait souvent ce sentiment de se retrouver acculée, forcée de se justifier. Il fallait avouer que finalement, il avait raison de la pousser dans ses retranchements, elle était souvent trop hésitante. Choisir Wolinski comme premier sujet du test, c'était tout de même un drôle de risque.

« C'est une bonne idée Clara, croyez-moi, reprit-il. Vous lui avez déjà passé le test une première fois, ce sera une manière de finir le travail sous contrôle. Depuis le début de sa thérapie à l'UMD, le docteur Trévor n'arrive à rien. Même avec moi, quand je l'ai eu en entretien, il n'a rien laissé paraître, il n'y a qu'avec vous qu'il a pu montrer des failles, si nous voulons le diagnostiquer précisément, il faut recommencer.

— Pas avec le test original, ça me paraît trop dangereux. Nous ne savons pas quel trouble il a, et vous le savez comme moi, on ne sait pas du tout à quoi nous attendre avec ce test... Et s'il réagissait mal ?

— Je vous rappelle qu'il est soupçonné de meurtre, qu'il ne restera pas non plus à l'UMD si aucun médecin ne parvient à le faire parler. C'est aussi notre responsabilité de soignants. Vous sembliez dire qu'il vous avait donné des réponses

académiques. Peut-être avait-il déjà connaissance du test et qu'il souhaitait influencer le diagnostic. Face à un nouveau matériel, il ne pourra pas nous tromper. »

Clara restait silencieuse. C'était vrai.

« Nous y arriverons, reprit Dunkle. Comme vous aimez bien réfléchir, nous allons continuer à peser le pour et le contre pendant le repas. Nous allons tout de suite mettre les planches en sécurité puis nous déjeunerons ensemble. Je n'ai quasiment pas dormi la nuit dernière. J'irai donc faire une petite sieste d'une demi-heure, ça me fera le plus grand bien. On se retrouve à 15 heures pour en rediscuter, ça vous va ? »

Clara et Dunkle descendirent de la Citroën XO, claquèrent les portières et se dirigèrent vers l'ascenseur.

« C'est d'accord ».

Une fois de plus, la démarche que proposait Dunkle était tout à fait appropriée. Pour avoir une réaction sincère de Wolinski il fallait lui montrer un matériel inédit. Depuis le début, elle trouvait le personnage manipulateur et fascinant. Un individu de l'intelligence de Wolinski pouvait facilement maîtriser une discipline comme la psychologie, beaucoup mieux qu'un psychologue aguerri... Elle devait en avoir le cœur net, entendre des réponses qu'il ne pouvait avoir préparé à l'avance lui permettrait de mieux cerner le personnage.

6^{EME} PARTIE

Wolinski tient entre les mains la première planche du test de Rorschach. Clara est attentive, derrière elle, Dunkle veille. La pièce est une sorte de cube étanche, sans fenêtre. Wolinski se saisit d'une nouvelle planche que Clara lui tend, l'observe, ne dit mot, demande la suivante et le mouvement se répète. Il parvient ainsi très vite à la dixième. Toujours sans un mot, Wolinski demande la onzième, mais Clara n'en a plus à lui présenter. Elle se tourne alors vers Dunkle, c'est à lui d'agir. Le téléphone à l'oreille, Dunkle lâche à son interlocuteur : « Fais ce qu'il faut », puis raccroche. Clara se retourne alors vers sa pochette et en sort une onzième planche. Le test reprend en silence jusqu'à la quinzième. Soudain, Wolinski s'élance sur Clara et lui saute à la gorge. Elle est à terre, elle étouffe sous la puissance massive des bras de son agresseur. Dunkle reste impassible, il observe Clara lui tendre la main pour l'appeler à l'aide. Un dernier spasme parcourt la jeune femme, elle vient de succomber. Wolinski se relève et fait front à Dunkle. Celui-là reste droit, celui-ci tourne les talons et se dirige vers la sortie. Dunkle saisit la poignée, pousse la porte et quitte la pièce. Il arpente maintenant un sentier dans les sous-bois d'une forêt alpine. Les rayons du soleil se dessinent aux sommets des conifères qui bordent le chemin. La forêt se termine quelques mètres devant ; il s'apprête à entrer dans la lumière... Le ciel est bleu ; au loin, la silhouette des montagnes enneigées borde l'horizon. Dunkle avance jusqu'à une paroi glacée, il faut encore la gravir. Il lance alors son pied dans la glace, enfonce un piolet, puis un second. Il grimpe sans cordage et l'ascension lui semble facile, il lui manque à peine un mètre pour rejoindre la cime, quand soudain, il fait un faux pas, son pied gauche

ripe sur la glace, il eut la sensation de tomber et son corps entier se contracta...

Dunkle se réveilla en cherchant son équilibre. Il sortait de sa sieste. Il n'aimait pas cette sensation de tomber qui le tirait du sommeil, il préférerait encore la sonnerie désagréable de son réveil. Il s'assit quelques instants pour retrouver ses esprits. Le seul avantage qu'il y avait à se réveiller de cette façon c'était qu'on se rappelait assez précisément de ses rêves...

Celui-ci lui paraissait parfaitement lisible, il était tout près du but. Damien Dunkle se dirigea vers le vestibule à l'arrière de la pièce. Il y avait là une petite salle de bain équipée d'une douche et d'un lavabo. Après s'être rincé le visage, il se rendit à son bureau et appuya sur l'interrupteur qui le mettait en relation directe avec la réception.

« Érika ?

— Oui, Monsieur Dunkle ?

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, contacter le docteur Trévor et lui dire que le docteur Kreis et moi-même venons rendre visite à Henri Wolinski.

— Très bien. »

Wolinski avait été conduit dans une salle de forme carrée, équipée de quelques fauteuils et d'un bureau.

Le psychiatre et la psychologue arrivèrent enfin. Deux surveillants gardaient l'accès. Alors que l'un d'eux s'apprêtait à leur ouvrir, Clara lui demanda d'attendre, elle n'était pas tranquille.

« Vous allez bien Clara ? s'inquiéta Dunkle.

— Ça va, j'ai une petite appréhension.

— Je comprends. Vous voulez prendre cinq minutes ?

— Oui laissez-moi un instant s'il vous plaît... »

Dunkle savait qu'il lui en demandait beaucoup, mais il l'en sentait capable. Il l'avait vue à l'œuvre. Ce n'était de toute façon nullement le moment de reculer. Il fallait que Wolinski réagisse, c'était un impératif.

« C'est bon, fit-elle enfin.

— Je vous précède, je vais expliquer à monsieur Wolinski ce que nous allons faire et pourquoi nous le faisons. C'est avant tout dans son intérêt que nous travaillons. »

Clara acquiesça.

« Bonjour Monsieur Wolinski.

— Bonjour Docteur Dunkle, Docteur Kreis.

— Vous a-t-on expliqué l'objectif de notre visite ? reprit Dunkle.

— Le docteur Trévor ne m'a rien dit.

— En consultant votre dossier, j'ai constaté que tous vos entretiens s'étaient bien passés, et que vous sembliez ne souffrir d'aucun trouble en particulier. C'est plutôt une bonne nouvelle.

— C'est ce que je pense, affirma Wolinski.

— Nous avons cependant quelques doutes quant au test de Rorschach que vous aviez passé en garde à vue.

— Lesquels ?

— Disons que les réponses que vous m'avez données sont vraiment typiques d'un cas pathologique classique, répondit Clara. Je dirais presque trop typiques.

— Vous pensez que j'aurais pu étudier le test avant que vous me le fassiez passer, c'est cela Mademoiselle ? fit Wolinski sur un ton joueur.

— Vous auriez pu en effet.

— Quel intérêt aurai-je eu à passer pour quelqu'un qui souffre de névrose obsessionnelle et d'isolation ? »

C'était exactement ce que Clara avait diagnostiqué à partir de sa cotation. Ces termes étaient assez techniques ; Wolinski savait exactement de quoi il parlait. Elle était renforcée dans ses suspicions.

« J'ai donc souhaité vous refaire passer le test de Rorschach pour vérifier mon diagnostic, êtes-vous d'accord ?

— Cela me ferait très plaisir Docteur, je vous en prie, procédons.

— Très bien, nous serons fixés comme ça, fit Dunkle. Demain vous devez normalement être entendu par le juge des libertés qui aura certainement nommé un expert psychiatre indépendant pour évaluer votre profil.

— J’attends cela avec impatience. »

Les deux gardes étaient restés à l’extérieur de la pièce. Wolinski s’installa en face de Clara. Comme dans son rêve, Dunkle se plaça en retrait.

Le test commença. Clara sortit la première planche inédite du test original et la tendit à Wolinski. Ce dernier semblait troublé. Impossible de réciter la leçon cette fois-ci, il ne pouvait connaître cette planche.

« Je n’ai rien de spécial à dire sur cette planche, je ne vois pas, je n’ai pas d’idée. »

Wolinski ne se mouillait pas, c’était un véritable signe de défense ce coup-ci. Clara tendit la seconde planche, mais Wolinski avait changé ses réponses. Reconnaisant les anciennes planches, il sortait dorénavant les réponses typiques qu’on rencontrait dans un cas normal. Clara avait sa confirmation, ce type l’avait bernée, il connaissait sans doute aussi bien qu’elle le test. L’ancien du moins, car à chaque fois qu’une planche du nouveau test apparaissait, Wolinski était troublé et ne commentait pas. Vint alors la troisième planche inédite...

Wolinski fronçait les sourcils tout en inclinant la tête. Cette nouvelle image l’absorbait, il gardait le silence.

Soudainement beaucoup plus impliqué, il demanda l’image suivante. Clara s’exécuta. Dunkle se frotta le menton et précisa son attention.

Les planches défilaient dans les mains de Wolinski, il s’était mis à marmonner ses réponses. Le psychiatre et la psychologue ne reconnaissaient que quelques mots épars. Clara ne percevait plus aucune phrase construite, Wolinski était en train de partir...

Il avait plongé dans un monde parallèle, il ne devait même pas se rendre compte qu’il parlait à voix haute. Assurément quelque chose était en train de se passer devant leurs yeux.

Wolinski parut s’intéresser particulièrement à la planche de couleur que Tiaa avait surnommée “la première carte”. Il regardait chaque détail, faisait voyager son regard dans tous les

sens et suivait avec le doigt les aspérités que la peinture avait dessinées... Kreis et Dunkle échangèrent discrètement un regard perplexe... Le moment de lui transmettre la dernière planche s'approchait.

Wolinski leva la tête et tendit la main. Clara le regarda dans les yeux, son regard était pénétrant, grave et terriblement sombre.

Autour de lui, le monde pouvait avoir disparu, Wolinski était littéralement absorbé par la tâche, une minute entière s'écoula sans que rien ne vienne troubler un silence religieux.

Wolinski posa la planche sur la pile. Ses yeux commencèrent à se révolter, il lâcha la planche et s'écroula sur le sol.

Il venait de perdre connaissance...

Au chevet de leur patient, Dunkle et Kreis faisaient le point.

« Qu'est-il arrivé selon vous ? demanda Dunkle.

— Je ne m'explique pas comment des images peuvent à ce point influencer un comportement, jusqu'à faire perdre connaissance... Nous avons tous vu ces planches auparavant et personne d'entre nous n'a fait de malaise ?

— L'effet se produit peut-être en les regardant une à une dans le bon ordre...

— Au commissariat, il m'a donné les réponses d'un psychotique, et là, il m'a sorti toutes les banalités qu'un individu normal donne comme interprétations. Si un psychologue lui fait passer le test de Rorschach demain, qu'il donne ces réponses-là, il en déduira que Wolinski ne présente aucun trouble particulier.

— Pourquoi a-t-il délibérément faussé le test la première fois ? Quel intérêt avait-il à se faire passer pour un psychotique ? Il allait sortir de garde à vue...

— Je n'y comprends rien... »

Wolinski ouvrit les yeux.

« Comment vous sentez-vous ? fit Clara.

— J'ai un peu mal à la tête, mais ça va... Je crois...

— Qu'est-ce que le test vous a fait ? se précipita de demander Dunkle.

— Je crois qu'il a tout changé, Docteur, je crois qu'il a tout changé, répéta-t-il de manière énigmatique.

— Enfin ! Expliquez-vous ! »

Wolinski se mit à rire.

« Je pense que vous comprendrez bien assez tôt... »

Wolinski n'en avait pas dit plus. Le directeur du PPRISME était inquiet. Demain, le juge de libertés allait réévaluer l'état mental de Wolinski et le test sur lequel il fondait tous ses espoirs n'avait pas donné les résultats escomptés... La situation commençait à lui échapper.

Tarik avait proposé à Clara de venir la chercher à la station Abbesses, le quartier fourmillait de bonnes adresses. Il avait réservé dans un restaurant convivial et pas trop guindé, pour un premier rendez-vous, il pensait que ce serait mieux.

Tarik entendit qu'on l'interpellait, elle était là, à quelques mètres de lui, ravissante ; immédiatement, il fit quelques pas vers elle, affichant sur son visage la sensation agréable qu'il avait eu en la découvrant.

« Clara... comment ça va ? »

Il se baissa vers elle, elle leva les talons et prit le temps de lui faire la bise avant de lui répondre.

« Ça va, c'est un peu difficile en ce moment, entre mes histoires de famille et le boulot... »

Tarik percevait derrière le visage souriant et heureux de la jeune fille, une profonde détresse. Dans un geste naturel, il posa sa main sur le bras de Clara.

« On va passer une bonne soirée, j'ai choisi un resto sympa, ce n'est pas ma cantine mais presque, j'y vais souvent. C'est un bistrot familial, on y mange à la parisienne, tu as faim ? »

— Je n'avais pas faim en partant mais je dois dire que le froid a réveillé mon appétit.

— Je suis content de te voir.

— Ça me fait plaisir aussi, dit-elle en lui souriant sincèrement. Et toi alors, comment tu vas ?

— Ça va, j'ai pris un peu de repos. Sonia avait raison, j'avais besoin de vacances, de sommeil, de tout en fait, j'étais devenu une sorte d'animal sauvage.

— Ça fait combien de temps que t'es arrêté là ?

— Une bonne semaine. J'ai passé les trois premiers jours un peu en vrac, je dormais mal, puis j'ai fini par m'écrouler de fatigue, j'ai dormi les trois jours suivants. J'ai pris un TGV

pour Montpellier, j'ai passé quelques jours à Sète à me balader au bord du canal, ça m'a fait du bien de revoir la mer. »

Clara eut un léger sourire puis resta silencieuse.

« Tu m'excuses si au cours de la soirée, j'ai un peu la tête ailleurs, reprit-elle. On ne peut pas dire que je sois au top en ce moment... »

— T'en fais pas, je comprends. Chacun son tour. »

Clara était rassurée, elle se sentait en confiance. Arrivés tous deux devant le bistrot, Tarik indiqua qu'il avait réservé. Un serveur les conduisit à leur table et leur distribua les menus.

Ils prirent chacun le menu du jour ; pour eux deux, petite salade de cresson accompagnée de brandade et de tapenade sur pain grillé en entrée, pour la suite Clara prit les tagliatelles fraîches au saumon, Tarik le carré d'agneau sauce au poivre avec ses petits légumes. La bouteille de Pomerol était quasiment vide, elle qui n'avait pas l'habitude de boire sentait l'effet de l'alcool sur ses joues qui chauffaient.

« Je ne suis pas un peu rouge ? dit-elle en portant ses mains au visage. »

Tarik sourit, finit sa bouchée et porta le dos de sa main sur la joue de Clara.

« On va arrêter l'alcool pour ce soir, hein ? »

Clara se mit à rire, elle sentait ses muscles se relâcher, c'était une sensation physique agréable. La soirée entière était agréable. Ils n'avaient même pas trouvé une seconde pour parler de boulot.

Clara prit un décaféiné, Tarik un café allongé comme à son habitude. Il paya l'addition, laissa une dizaine de francs de pourboire et invita Clara à quitter la table.

« On va marcher un peu, ça va nous faire digérer, je t'amène au funiculaire, on va monter au Sacré Cœur. »

Il devait faire dix degrés au plus dehors et ne faisait guère plus chaud dans la cabine du funiculaire. Clara essayait de réchauffer ses mains en les frottant l'une contre l'autre. En les rentrant dans ses poches, son coude heurta doucement le bras de Tarik assis à côté d'elle.

« Excuse.

— Ce n'est rien. »

Il y avait deux sortes de silences, ceux qui créaient un malaise par un sentiment de vide et d'absence, et il y avait les autres, ceux qui permettaient de laisser courir l'imagination, de se demander à soi-même ce que ce contact impromptu avait provoqué, de songer à ce que l'autre ressentait... Ils s'étaient à cet instant rapprochés d'une nouvelle manière.

La nuit était parfaitement claire. On voyait au loin la tour Eiffel. Clara était impressionnée, la ville s'étendait à perte de vue et les lumières disparaissaient au loin dans la brume.

« Il s'en est passé des choses ici, introduisit Tarik.

— Ah bon ?

— Oui, c'est un haut lieu de la résistance et de l'histoire de France. Il y a peut-être 150 ans, des milliers de parisiens ont défendu les canons que l'État français à la solde de la monarchie et de la bourgeoisie soit disant républicaine venait leur reprendre. C'est ici qu'a commencé la Commune. C'est ici qu'est né un vrai mouvement révolutionnaire, démocratique et social, dirigé par le peuple et pour le peuple. Ça n'a duré que deux semaines. S'en est suivie une semaine sanglante d'exécutions sommaires, une véritable boucherie... »

Clara fit une grimace.

« Ha, ha, je suis désolé, normalement on ne parle pas politique au premier rendez-vous, reprit Tarik.

— C'est un premier rendez-vous ? releva Clara l'air malicieux. »

Tarik se tourna vers elle et la regarda dans les yeux, elle était vraiment séduisante. Il était dépassé, il se retourna vers l'horizon et éclata de rire. Clara l'accompagna puis se tut, elle insista du regard pour obtenir la réponse de Tarik.

« C'est un premier rendez-vous, confirma Tarik. »

Justice.

Derrière le bureau du juge s'amoncelaient des piles et des piles de dossiers. Henri Wolinski, son avocat Robert Lanicci ainsi que l'expert psychiatre furent invités à s'asseoir par le greffier. Ce dernier s'installa à son tour derrière un bureau et s'apprêta à prendre des notes. L'audience pouvait commencer.

« Monsieur Wolinski, j'ai pris connaissance de votre dossier hier, et j'ai reçu tout à l'heure l'expertise du docteur Roux, ici présent. J'ai fait un rapide comparatif des différents avis médicaux, c'est à n'y rien comprendre... Vous êtes d'abord interpellé par la police judiciaire sous l'ordre du procureur Paul Rivet parce que vous apparaissiez sur la vidéo surveillance d'une pharmacie dans laquelle il s'est déroulé un meurtre, je précise que la jeune femme est morte étranglée. Étant donné que vous êtes le dernier à quitter les lieux, vous constituiez à juste titre un suspect potentiel dans cette affaire. Je passe volontairement cette histoire de vidéo truquée faisant que le procureur n'a pas pu vous inculper, et nous arrivons directement à ce qui vous amène ici. En effet, l'officier de police judiciaire Tarik Ajloun, je cite, *“étonné de voir que vous ne parveniez pas à vous souvenir de la scène”*, a demandé une expertise psychiatrique. Laquelle s'est déroulée le lendemain, pendant la prolongation de la garde à vue. Jusque-là j'ai bon, Maître ?

— Parfaitement Monsieur le Juge, confirma Lanicci.

— Donc, je continue. D'un côté j'ai ce rapport de police, qui dit que, je cite, vous êtes *“tombé sur le docteur Kreis la blessant gravement au cou et en manquant de l'étrangler”*.

— Mon client conteste ces faits Monsieur le Juge, intervint Lanicci.

— Votre client aura le loisir de m'exposer son point de vue dans quelques instants. Laissez-moi continuer mon résumé que j'y voie clair, et afin que vous puissiez me dire si j'oublie

quelque chose. Je continue. D'un côté j'ai ce rapport de police, puis le rapport d'expertise conjoint des docteurs Kreis et Dunkle, le certificat médical circonstancié du docteur Yaro, le rapport du docteur Trévor, et enfin un second rapport du docteur Kreis qui vous a reçu en entretien hier. Tous ces rapports vous qualifient pour résumer de personnage plus ou moins dangereux pour diverses raisons. De l'autre côté j'ai le rapport du docteur Roux, expert psychiatre à la cour, qui affirme que vous ne représentez aucun danger, ni pour vous, ni pour la société. Ce qui est étayé par le rapport que votre avocat m'a transmis. Voilà où nous en sommes. Dans ces conditions qu'avez-vous à me dire monsieur Wolinski ?

— Monsieur le Juge. Tout d'abord merci de me recevoir. Comme a pu vous le dire Maître Lanicci, je conteste avoir délibérément voulu agresser le docteur Kreis, j'ai subi quarante heures d'interrogatoires qui m'ont exténué, je me suis juste levé brusquement et j'ai perdu mon équilibre. J'ai alors chuté sur le docteur Kreis, les mains en avant, c'est une jeune femme assez fluette, et je suis tombé de tout mon poids sur elle, son cou a marqué, en aucune façon je n'ai cherché à l'étrangler.

— J'ai ici quatre témoignages qui présentent les faits sous un autre angle, que vous vous seriez levé d'un coup pour la plaquer au sol, plus un certificat médical qui indique que mademoiselle Kreis a subi une forte pression sur le cou qui présume une volonté d'étranglement.

— Vous m'accorderez qu'aucune de ces personnes n'avaient d'intérêt à me présenter comme l'homme que je suis, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus normal. La garde à vue prenant fin dans les heures qui allaient suivre, n'ayant rien contre moi, pas même une plainte du docteur Kreis, le procureur, ainsi que les deux officiers avaient tout intérêt à me présenter comme un individu dangereux qu'il fallait immédiatement enfermer. De plus, le certificat médical qui parle d'étranglement, émane d'un docteur du PPRISME, l'établissement dans lequel on m'a placé. Cela leur permettait de m'envoyer directement dans leur Unité pour Malades Difficiles pour remplir une chambre supplémentaire dans leur

établissement et recevoir pour cet internement sous contrainte une subvention conséquente de la part de l'État.

— De quelle subvention vous parlez ?

— Une subvention prévue par la convention Santé Justice signée entre le PPRISME et l'État, qui stipule que chaque cas d'admission en soins psychiatriques sur décision du représentant de l'État dans le cinquième arrondissement est directement envoyé à l'UMD du PPRISME, lequel reçoit pour chaque internement une somme plutôt rondelette. L'aberration, votre honneur, c'est que cette convention prévoit également que dans le même secteur, pour chaque demande d'expertise psychiatrique en garde à vue ce soit des experts du PPRISME qui se déplacent. Ce qui, vous en conviendrez, constitue une forme de conflit d'intérêt flagrant qui va à l'encontre de toute forme de déontologie. C'est la raison pour laquelle je suis victime d'une erreur judiciaire, avant d'être victime d'une erreur médicale. »

Lanicci se demandait ce qu'il venait faire là... Wolinski défendait parfaitement son dossier tout seul.

« Docteur Roux, vous qui avez vu monsieur Wolinski pendant plus d'une heure d'entretien ce matin, qu'avez-vous à dire sur l'état psychique de monsieur Wolinski ?

— En effet, j'ai vu monsieur Wolinski ce matin. C'était la première fois que nous nous rencontrions. C'est assez délicat en si peu de temps d'évaluer un profil psychologique. Je tiens à dire que compte tenu des faits qui ont été présentés au docteur Yaro, tentative d'étranglement pendant une garde à vue, agression sur une psychologue, j'aurais fait exactement la même chose que lui, c'est-à-dire demander à ce que monsieur Wolinski soit interné sous la contrainte pour évaluer précisément son profil et sa dangerosité. Pour autant, tout au long de l'entretien de ce matin, monsieur Wolinski est apparu comme une personne tout à fait saine d'esprit, parfaitement apte à distinguer le bien du mal, pouvant avoir par certains aspects quelques traits narcissiques, mais pas plus que vous et moi, cela reste parfaitement normal et commun chez des individus de caractère et qui ont un niveau d'étude équivalent à celui de monsieur Wolinski. À mon sens, d'un point de vue

strictement médical, monsieur Wolinski n'a aucune raison d'être interné, l'épisode de stress qu'il a rencontré en garde à vue lui a été difficilement supportable, il a pu effectivement, dans un excès de fatigue, s'énervé de subir cette situation qu'il a maintes fois qualifiée d'absurde au cours de notre entretien. »

Wolinski restait digne et impassible, il adoptait la stature d'un individu qui affrontait à lui seul tout un système. Le juge qui découvrait le dossier était un peu abasourdi, et se demandait à quel niveau l'affaire se situait vraiment...

« Je constate en effet qu'au terme de la garde à vue, aucune preuve à charge n'a été retenue contre vous, aucune évidence scientifique comme on dit maintenant, reprit le juge. Pourquoi ne pas avoir saisi un juge des libertés plus tôt ?

— La réalité, répondit Lanicci, c'est que le procureur Rivet aurait dû au terme de la garde à vue vous contacter directement pour que vous vous prononciez sur l'éventualité d'une détention provisoire. Mais il n'y avait aucune évidence, et vous auriez refusé.

— Ne présumez pas de ce que j'aurais pu prononcer, Maître.

— C'est la loi Monsieur le Juge, je ne fais que présumer de la loi. Sans évidence, un gardé à vue est libéré. C'est la raison pour laquelle le procureur Rivet a fait appel au service du PPRISME, ils ont profité d'un incident malheureux pour diagnostiquer monsieur Wolinski dangereux et affirmer qu'il était impératif de l'interner dans la minute. C'est une procédure complètement arbitraire.

— J'entends bien Maître, j'entends bien... Pourquoi ne pas m'avoir saisi plus tôt alors ? »

— Je vous avouerais qu'au début, intervint Wolinski, je trouvais ça tellement invraisemblable, que je m'étais dit que ça ne durerait pas bien longtemps, qu'ils finiraient par me rendre la liberté.

— Nous nous serions vus de toute manière au bout de la deuxième semaine, rétorqua le juge.

— Non Monsieur le Juge, continua Lanicci, le délai de deux semaines, c'est concernant une admission en soins

psychiatriques dans un hôpital de jour, en UMD le délai est de deux mois.

— Vous avez raison Maître... En envoyant monsieur Wolinski à l'UMD directement, ils n'ont pas lésiné. »

Le juge prit un moment pour réfléchir à tous les éléments du dossier. Une procédure policière un peu rapide, des circonstances qui conduisent un citoyen sans histoire en garde à vue prolongée, un rapprochement plus que douteux à l'affaire des meurtres en série du cinquième arrondissement, une admission sur décision du préfet, un internement dans une Unité pour Malades Difficiles décidé par des psychiatres de ce même centre, avec en plus un intérêt financier derrière, tout cela n'avait rien de bien orthodoxe. L'affaire des étranglements du cinquième était de surcroît hyper-médiatisée, et en pleine campagne électorale, tout cela ne permettait pas à la justice de faire son office.

« Je pense que j'en ai assez entendu, reprit le juge. Je lève l'audience, je rendrai ma décision en fin de journée, le greffier la transmettra au parquet, à la préfecture, au PPRISME ainsi qu'à votre avocat, monsieur Wolinski. Vous pouvez disposer. »

L'expert psychiatre et l'avocat se levèrent tandis Wolinski restait assis et fixait le juge. Une fois qu'il réussit à capter son regard il lui dit :

« Ne vous laissez influencer par personne, Monsieur le Juge, vous incarnez la justice. »

Henri Wolinski se leva, le juge le suivit du regard sans prononcer un mot. Tout le monde avait été un peu surpris par ce qu'il venait de dire. Bressenais avait le regard dans le vide. Une fois que tout le monde était sorti, le greffier, surpris de la réaction du juge, lui demanda :

« Tout va bien Monsieur Bressenais ?

— Ça va, oui... répondit-il le regard toujours un peu absent. Étrange cette affaire. Je vais me laisser un peu de temps pour réfléchir. Vous pouvez faire entrer les suivants, s'il vous plaît. »

Collusion, trafic d'influence.

Depuis la veille, le directeur du PPRISME n'était pas tranquille. Il misait énormément sur cette affaire et avait assuré au président Vernet que Wolinski resterait interné. Le test avait confirmé les soupçons mais il n'avait réveillé aucune violence chez lui. Wolinski cachait pourtant quelque chose. Dunkle avait peut-être été trop sûr de lui. Il sortit son téléphone et fouilla dans son répertoire.

« Bonjour, je souhaiterais parler à Monsieur Charmetan s'il vous plaît.

— Le directeur de campagne est occupé pour l'instant, je peux prendre un message ?

— Dérangez-le s'il vous plaît, dites-lui que c'est de la part du docteur Dunkle et que c'est assez urgent. »

Dunkle attendit une petite minute.

« Allô ?

— Oui, c'est Damien.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai un mauvais pressentiment.

— À quel propos ?

— Wolinski.

— Et bien ?

— Il est passé chez le juge des libertés en début d'après-midi, j'ai reçu le compte-rendu de l'expert psychiatre indépendant, un certain docteur Roux, je ne le connais pas.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Que Wolinski est parfaitement normal, et qu'il ne devrait pas être contraint de rester dans une Unité pour Malades Difficiles, au plus une semaine en hôpital psychiatrique pour un petit bilan.

— L'agression sur la psychologue devrait suffire au juge, non ?

— Normalement oui.

— Vous sembliez dire que vous alliez faire le nécessaire ?
— Je croyais pouvoir faire quelque chose, mais ça n'a pas fonctionné.

— Alors on fait quoi ?

— Il faudrait s'assurer que le juge maintienne l'admission en soins psychiatriques pendant au moins un mois, qu'on puisse passer les élections.

— Et comment je fais ça ? Je ne suis pas toubib.

— Je ne sais pas... Ce serait fâcheux si le juge levait la mesure...

— Je ne vous le fais pas dire... »

La conversation était tendue. Tout allait bien dans les sondages, ils n'avaient pas besoin d'un grain de sable dans le rouage.

« Je vais voir ce que je peux faire, fit Charmetan. »

Le directeur de Campagne raccrocha le combiné et s'adressa au secrétaire :

« Essayez de m'avoir le garde des Sceaux s'il vous plaît, et dites-lui de m'appeler sur mon portable. »

Le masque de la V^{ème} République.

Le téléphone sonna.

« Allô, fit le juge.

— Vous avez un appel du juge Prouillot.

— Passez-le moi, s'il vous plaît.

— Allo Georges ?

— Oui, comment tu vas ?

— Ça va, merci et toi ?

— Débordé comme d'habitude. Tu appelais pourquoi ?

— J'ai appris que tu t'occupais de l'affaire Wolinski ?

— Oui, j'ai fait une audience tout à l'heure, je rends ma décision ce soir.

— Et alors ?

— C'est délicat, pourquoi ? Ça t'intéresse ?

— J'ai suivi l'affaire de loin, Vernet a dû répondre à une question à propos de cette affaire pendant son allocution, ça semble le toucher de près.

— Oui, c'est justement ce qui me fait dire que l'affaire est délicate. Il ne semble pas qu'il y ait réellement de fondement médical à son internement d'office.

— Dunkle semblait dire à sa conférence de presse que Wolinski avait essayé d'étrangler la psy...

— Ce n'est pas aussi évident que ça, il y a des éléments qui prêtent à discussion.

— Méfie-toi tout de même de ne pas prendre de mauvaise décision. »

Le juge Bressenais perçu que cette conversation amicale ne l'était peut-être pas.

« T'as entendu des bruits de couloir ? s'enquit Bressenais.

— Non, rien de spécial.

— Hum.

— Dis-toi juste que si tu décides de le relâcher, tu t'embarques peut-être dans un bras de fer. Je serais toi, même

si tu crois qu'il mérite de sortir, un petit séjour d'un mois supplémentaire en soins psychiatriques, suivi d'une remise en liberté contenterait tout le monde, et t'éviterait quelques complications dans ton secteur.

— Merci du conseil, c'est noté.

— Bonne soirée Georges. »

Le juge Bressenais raccrocha. La pression était à peine déguisée. À ce moment précis, il se remémora ce que lui avait dit Wolinski, la phrase raisonnait encore dans sa tête...

« Ne vous laissez influencer par personne, vous incarnez la justice. »

Après avoir terminé toutes ses audiences de l'après-midi, il avait vérifié : la convention Santé Justice existait bien. Elle avait été signée originellement par Vernet et Dunkle eux-mêmes. Comme Wolinski l'avait dit, elle prévoyait une subvention assez confortable pour chaque patient admis à l'UMD du PPRISME, c'était également les psychiatres du PPRISME qui étaient systématiquement envoyés en expertise pour les gardes à vue. Il n'avait pas eu la possibilité de consulter les statistiques, mais il était certain de trouver des cas similaires à celui de Wolinski. Sauf que la plupart du temps, les gardés à vue n'avaient pas de quoi se payer un avocat correct, ils étaient rarement du niveau social d'Henri Wolinski, et pouvaient donc difficilement prétendre à une défense digne de ce nom. Même depuis la loi de 2011, les procédures d'évaluation d'une mesure d'admission en soins psychiatriques ne faisaient pas légion. La plupart des suspects que les experts psychiatres avaient jugé dangereux finissaient vraisemblablement tous à l'UMD du PPRISME et alimentaient certainement un business juteux.

Il ne fallait pour autant pas, sous prétexte de vouloir mettre au jour une aberration judiciaire, remettre en liberté un individu qui pourrait s'avérer dangereux pour la société. Mais à en croire l'avis de l'expert indépendant, Wolinski ne l'était pas. Le rapport de Kreis faisait certes mention d'une capacité manipulatoire extrêmement développée, mais son avis pouvait être remis en question dans la mesure où elle était en total conflit d'intérêts avec son employeur. Le docteur Yaro, qui

avait signé l'avis médical pour la préfecture, n'avait quant à lui jamais rencontré Wolinski, il avait circonstancié son avis en le fondant sur les dires de Dunkle. Et Dunkle enfin, en tant que directeur de centre, était très mal placé d'un point de vue déontologique pour diagnostiquer un de ses résidents.

Au-delà de tous ces critères objectifs, le juge Bressenais avait l'intime conviction que Wolinski n'était pas fou. Il avait saisi le personnage. S'il y avait motif à l'inculper de meurtre, il s'agirait d'une autre affaire, concernant sa santé mentale, rien ne justifiait qu'on le maintienne en soins. Ce coup de fil de Prouillot attestait d'une certaine façon que l'affaire se positionnait à un autre niveau...

Scoop.

« Allo ?

— Zende, c'est Robert Lanicci à l'appareil.

— Bonsoir Robert.

— J'ai la décision du juge. Il libère Wolinski, avec effet immédiat.

— Sans déconner ?

— Je crois que les histoires de conflits d'intérêts avec la convention SJ ont pesé dans la décision.

— Incroyable...

— Je t'ai organisé une interview avec Henri Wolinski, je viens de l'avoir au téléphone, c'est lui qui m'a demandé de t'appeler. Il veut parler ce soir, pour le 20 heures, c'est possible ?

— Carrément ! Génial ! Il peut venir au Phrontisterion directement ?

— Il est déjà en route. »

Grand-messe.

Wolinski était venu accompagné de sa femme Loïs, elle était tellement heureuse de le retrouver qu'elle ne le lâchait plus. Elle resta dans un coin pendant que son mari s'entretenait avec Bangassou. Pendant l'entretien, Bangassou lui avait soumis une sorte de conducteur, Wolinski avait tout acquiescé sans réellement se soucier des questions qu'on allait lui poser.

« Zende, vous recevez Henri Wolinski qui vient à peine de sortir de l'Unité pour Malades Difficiles du PPRISME dont vous nous parliez samedi dernier.

— Exactement. Vous êtes donc libre ce soir monsieur Wolinski ?

— En effet, la police n'a retenu aucune charge contre moi à l'issue d'une garde à vue prolongée. Ils ont ensuite voulu m'interner sur décision du préfet.

— C'était le 25 mars dernier.

— Tout à fait, cela fait deux semaines aujourd'hui.

— Pour expliquer aux internautes, on vous avait arrêté parce que vous étiez présent sur les lieux d'un crime, les officiers de police judiciaire ont jugé bon de vous faire passer un bilan psychiatrique, et là, à la suite d'un malaise vous êtes tombé sur la psychologue en la blessant. Le docteur Yaro a alors demandé qu'on vous admette en soins psychiatriques pour mesurer la dangerosité de vos troubles éventuels.

— C'est exactement cela. Ils se sont servis de ce prétexte pour m'enfermer dans une Unité pour Malades Difficiles...

— Reparlons, si vous le voulez bien, des conditions de votre internement. J'ai devant moi la délibération du juge des libertés accompagnée du rapport d'expertise du docteur Roux qui stipule que vous ne présentez aucun danger particulier pour la société ou pour vous-même. Comment expliquez-vous que les docteurs du PPRISME aient jugé du contraire ?

— Les docteurs Trévor et Kreis travaillent pour l'établissement dans lequel j'étais interné, quant au docteur Dunkle, il le dirige ! Grâce notamment à vos investigations, à celles de mon avocat, nous avons appris qu'il existait depuis maintenant six ans une convention...

— La convention Santé Justice...

— Tout à fait, qui a été signée entre l'État et le PPRISME, par le docteur Dunkle et M-monsieur Vernet qui à l'époque n'était encore que député de l'opposition. Cette convention encadre un projet pilote qui prévoit que pour chaque expertise réalisée en garde à vue dans le cinquième arrondissement, ce sont des experts du PPRISME qui sont envoyés. Quand l'expert juge que le gardé à vue pourrait représenter un danger, il peut proposer une admission en soins psychiatriques sur la décision d'un représentant de l'État et à ce moment-là c'est le préfet qui a le pouvoir de vous ôter la liberté. Ce n'est que si le juge des libertés est saisi que l'affaire peut éventuellement être traitée par la justice.

— Ça paraît un peu compliqué, mais pour expliquer à nos internautes, cela révèle en fait un sérieux conflit d'intérêt, et surtout la possibilité pour le corps policier en collaboration avec le corps médical, de procéder à un internement arbitraire sans passer devant la justice.

— En effet. Dans mon cas, j'ai eu beaucoup de chance, je crois que je dois cela à la compétence de certains journalistes qui ont mis à jour ce procédé qui ne respecte aucune déontologie, sans doute également parce que je suis professeur d'histoire du droit, que j'avais avec moi Maître Lanicci, un excellent avocat qui m'a représenté et a fait tout ce qui était en son pouvoir pour que cette affaire passe devant un juge. En outre, heureusement que le juge Bressenais, malgré les pressions qu'il a peut-être subi, a pu délibérer en toute impartialité. Il a par ailleurs nommé un expert psychiatre indépendant qui je crois a bien fait son travail avec moi en regardant à deux fois avant de me considérer comme un "individu dangereux".

— On peut dire que vous avez été victime d'une injustice médicale ?

— Une injustice médicale, exactement, qui a conduit à une injustice tout court, une privation de liberté. Un jour on entre en garde à vue, le lendemain on se retrouve interné dans un centre dirigé par ceux qui vous ont diagnostiqué fou. C'est cette politique qui est folle.

— Merci pour votre témoignage Monsieur Wolinski.

— Je vous en prie, merci à vous.

— Merci pour cette interview en direct de nos locaux, reprit le présentateur.

— Avant de vous rendre la parole, reprit Bangassou, j'aimerais terminer en vous rappelant que l'annonce du président Vernet de vendredi dernier concernant son programme de politique de santé, et notamment de santé mentale, risque d'être fortement inspirée par cette convention qu'il teste dans le cinquième arrondissement depuis maintenant six ans. Je crois que la France et les Français doivent s'inquiéter du nouveau pouvoir qu'on risque d'accorder à des experts psychiatres en collaboration avec l'exécutif. Si d'un côté leurs décisions ne sont visées par aucun juge, et que dans le meilleur des cas, les décisions de justice dépendront de plus en plus de l'avis d'experts psychiatres, vous n'avez pas intérêt à apparaître dangereux à leurs yeux, sans quoi vous finirez soit en hôpital psychiatrique soit en prison. On peut alors se demander s'il s'agit plus d'une politique de santé ou d'une politique sécuritaire, un moyen de remplir les Unités pour Malades Difficiles et creuser le déficit de la sécu tout en alimentant les caisses de centres privés avec l'argent public. »

Contretemps.

Quentin Vernet était sorti de ses gonds et faisait les cent pas devant l'écran de retransmission connecté à internet. Charmetan était assis dans un coin de la pièce, il encaissait la fureur du candidat.

« On avait vraiment pas besoin de ça, on avait tracé un boulevard, plus rien ne pouvait nous arrêter, on avait coulé tous ces blaireaux, ils nous font chier avec leurs conneries !

— Il faut attendre les sondages de demain. Le Phrontisterion n'a pas autant d'influence que ça.

— Tu parles, tout le monde va reprendre l'info demain, c'est qui ce type là, ce Wolinski, on pouvait pas le lâcher dans la nature après la garde à vue ?

— Rivet le croyait coupable, Dunkle pareil, le préfet a signé l'arrêté, on a suivi la procédure prévue par la convention, c'est le juge des libertés qui a foutu la merde.

— C'est qui ce juge ?

— Bressenais. Dunkle m'avait prévenu qu'il pouvait lever la mesure, on a essayé de lui mettre la pression, ça n'a pas marché.

— Bon et alors maintenant on fait quoi ?

— Rivet a fait bosser toutes ses équipes, ils n'ont rien trouvé sur Wolinski, ni même rien pu trafiquer... Je vais appeler quelques journalistes et leur préciser notre version de l'affaire. Le juge a peut-être relâché un fou furieux dans la nature.

— Mouais, un fou furieux prof d'université, c'est un papi qui parle mieux le français que toi, comment tu veux qu'on le fasse passer pour un fou dangereux ? Qu'est-ce que j'ai pu être con, on aurait dû le relâcher tout de suite après qu'il ait fait son scandale.

— On était trop engagé dans le processus.

— Bon je veux un sondage demain matin sur cette putain d'affaire. Dès ce soir je veux que tout le monde planche sur un

sujet à la con qui puisse faire écran de fumée. De quoi on n'a pas parlé encore ?

À mesure que Charmetan proposait des pistes de sorties, Vernet retrouvait son calme, et redevenait la machine politique qu'il était. Il fallait noyer ce volet de la santé mentale dans le reste de la réforme. Le pouvoir sanitaire touchait toutes les tranches de la population, les gens n'avaient que faire des marginaux ou des fous, il fallait axer la communication sur une cible plus proche de des classes populaires.

Un peu plus tard Vernet décida d'appeler Dunkle pour lui réaffirmer sa confiance.

« Damien, c'est Quentin.

— Je voulais vous appeler.

— Ne vous en faites pas pour cette histoire, on va s'occuper de tout avec Charmetan, on a prévu ce qu'il faut.

— Le juge a fait une connerie en le libérant.

— On va faire avec, ce n'est pas si important, ce qui compte c'est de gagner cette élection. »

Le sentiment.

Cette fois, c'était au tour de Clara d'attendre Tarik. Elle n'avait pas voulu annuler malgré l'état dans lequel elle se trouvait. Clara avait regardé le journal du Phrontisterion en direct avec Olivia sur l'écran de projection du salon. De voir Wolinski en grand vainqueur la mettait mal à l'aise. Ce type était un manipulateur. Elle avait fini par penser qu'il avait tout prémédité, ses résultats au test de Rorschach et ce malaise qui avait alerté tout le monde sur sa dangerosité potentielle. Il mentait, mais elle ne pouvait rien dire... Dunkle lui-même semblait démuni.

Tarik arriva, il était à l'heure. Il avait ramené quelques macarons.

« Tiens, on ne sait pas bien si ça vient d'ici ou d'Italie, mais les macarons de Paris sont délicieux.

— Merci Tarik, c'est gentil, ça va me faire du bien...

— Ça va ?

— Bof...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— T'as pas regardé les infos ce soir ?

— Non. C'est à propos de Wolinski ?

— Le juge l'a relâché. Je ne sais plus quoi penser... »

Clara couvrit son visage avec ses deux mains et se mit à sangloter. Tarik la prit dans ses bras et caressa son dos. Clara pleurait maintenant à chaudes larmes. Il eut quelques paroles rassurantes et elle se calma un peu.

« Excuse-moi, fit-elle.

— Non ce n'est rien, ne t'inquiète pas. J'ai appelé Sonia aujourd'hui. Je reprends le boulot lundi. S'il est sorti, le procureur va rouvrir l'enquête. Je te promets que je ferai tout mon possible pour m'occuper de son cas. S'il est coupable je trouverai des preuves.

— Il est coupable, chuchota Clara entre deux sanglots.

— Quoi ? fit doucement Tarik qui n'avait pas bien entendu.

— Il est coupable. »

Tarik ne savait pas si Clara disait cela à cause de l'agression, ou si elle en savait davantage à son propos. Il savait que Clara ne pouvait pas trop en parler, mais leur intimité nouvelle avait changé son point de vue vis-à-vis d'elle.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda-t-il.

— Une intime conviction. »

Tarik savait qu'en disant cela, Clara n'en dirait pas davantage. Il caressa son épaule, la rassura une dernière fois et la conduisit au guichet du cinéma.

Revirement.

La candidate de l'Alliance Socialiste, Marie-France Rousso était l'invitée du journal. Le reportage sur la visite de Quentin Vernet dans une maternité venait de se terminer, ils étaient maintenant à l'antenne.

« Madame Rousso, bonsoir.

— Bonsoir.

— Que pensez-vous de cette mesure annoncée par votre principal concurrent ?

— Permettez-moi de ne pas commenter cette mesure qui aurait pu se satisfaire d'être inutile si elle n'avait pas été purement et simplement régressive. En expliquant comme il peut qu'il rallonge la durée du congé parental, il a tout de même beaucoup de mal à nous faire oublier que c'est lui qui l'a raccourci au début de son mandat.

— Cela a permis entre autres de réduire la dette, non ?

— De réduire le taux de natalité vous voulez dire ? Non, mais laissez-moi plutôt vous parler de tout ça là, de tout ce que ce monsieur nous prépare pour les cinq prochaines années.

— Mais vous, que proposez-vous pour les futurs parents ?

— Ne m'attirez pas dans le piège que le candidat Vernet nous tend. Ce qu'il est en train de faire, c'est de jeter de la poudre aux yeux. La santé ce n'est pas rentable, un malade coûte, ça ne rapporte pas, ça ne peut pas et ça ne doit pas rapporter de l'argent. Il est là le problème. La politique que monsieur Vernet veut conduire, à travers son projet de nouvelle constitution et ce nouveau pouvoir sanitaire qu'il souhaite mettre au cœur du dispositif, n'a qu'un seul objectif : faire que le citoyen, que le travailleur, que dis-je, la vache à lait, puisse être au top de sa forme et rapporter des points de P.I.B. ! Et tous ceux qui iront clopin-clopant pourront aller droit au cimetière, avec une allocation de décès pourquoi pas !

— J'en reviens à ma question Madame Rouso, il semblerait que les Français attendent des réponses concrètes aux problèmes de santé publique, de sécurité ?

— Il semblerait ? Bien-sûr qu'ils attendent des propositions concrètes, je crois ne pas me tromper en pensant qu'ils ne veulent pas plus de précarité sanitaire que ce qu'on leur propose déjà. La solution concrète pour une meilleure santé, ce n'est pas se soigner en vue de produire mais en vue d'un mieux-être et cela nécessite de reconsidérer radicalement l'objectif d'une société commune. Ce que je propose c'est une sortie du tout mercantile, la France doit offrir un cadre de vie bénéfique à ses citoyens, elle n'a pas pour but d'être surveillée et soignée comme une bête de course dans l'unique but de lui faire remporter de l'argent.

— Ne croyez-vous pas que c'est en créant de la richesse que l'on pourra améliorer la condition de vie des citoyens ?

— De la richesse oui ! Évidemment ! Mais pas nécessairement de l'argent ! Or, tout ce que cherche à faire monsieur Vernet, c'est conditionner le pays, optimiser la santé du citoyen pour l'envoyer produire. Et c'est encore pire que ce que l'on peut imaginer, c'est également un tournant sécuritaire excessivement dangereux.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Nous en avons l'illustration parfaite avec l'affaire Wolinski, ce monsieur qu'un juge vient de libérer alors qu'il avait passé deux semaines entières dans une clinique privée haute technologie, qui a donc été indemnisée par la sécu, et qui en plus est financée par des fonds publics ! C'est cela sa politique de santé ?

— Monsieur Wolinski, il me semble, était suspecté d'avoir commis un crime.

— Tiens voilà encore un problème d'envergure ! Ce monsieur est présumé innocent jusqu'à ce qu'on prouve sa culpabilité, or comment voulez-vous que quelqu'un puisse se défendre si on lui interdit d'accéder à la justice, si c'est un psychiatre qui le juge dangereux et qui l'envoie dans son propre centre pour le soigner. C'est un scandale d'État, si c'est ce que monsieur Vernet propose pour la France, donner la

responsabilité au corps médical de juger de la dangerosité des gens, de leur potentiel hypothétique à commettre des crimes, nous ne serons alors plus en république.

— Vous y allez un peu fort, vous ne croyez pas ?

— Si seulement. Je crains fort que...

— Excusez-moi Madame Rouso de vous couper, nous sommes en direct, et on vient de m'informer qu'on aurait arrêté un suspect dans l'affaire des étranglements du cinquième arrondissement. »

L'invitée était coupée net dans son élan.

« Nous avons sur place notre envoyé spécial qui nous parle en direct du commissariat en présence du responsable de l'enquête.

— Je suis en direct avec le commissaire Costello, qui une heure plus tôt a interpellé un individu. Commissaire, pouvez-vous nous expliquer les circonstances de l'arrestation ?

— À 18h45, nous avons reçu le coup de fil d'une dame qui nous a expliqué se trouver dans une boutique. Elle a été témoin d'une agression sur une caissière âgée de 25 ans, laquelle venait de se faire étrangler. Par chance deux policiers municipaux passaient par là et ont immédiatement interpellé l'individu. Ils ont appelé les secours, le pronostic vital est engagé, mais pour l'instant la jeune fille est encore en vie. L'individu n'a opposé aucune résistance, et nous a immédiatement indiqué qu'il était également l'auteur des dix autres meurtres qui ont eu lieu dans le cinquième arrondissement.

— Excusez-moi, pourriez-vous demander au commissaire, s'il vous plaît, s'il s'agit d'Henri Wolinski ?

— Oui... Commissaire, pourriez-vous nous dire s'il s'agit d'Henri Wolinski ?

— Je ne peux pas encore vous dire son nom, l'enquête est encore en cours, nous devons entendre l'individu que nous avons interpellé, mais il ne s'agit pas d'Henri Wolinski. Je n'ai pas d'autres commentaires, merci.

— Merci Commissaire. Donc voilà ici, ce que l'on pouvait apprendre sur ce nouveau rebondissement dans l'affaire qu'on

ne sait plus très bien comment appeler, l'affaire de l'étrangleur du cinquième ou bien l'affaire Wolinski...

— Madame Rousso, une réaction à chaud ? interpella la présentatrice.

— Je crois qu'il faut rester prudent dans le commentaire d'une affaire aussi sensible. Comme l'a précisé le commissaire, l'enquête est en cours et il serait malvenu d'accuser cet individu même si tout semble le désigner. Néanmoins, je crois que l'on peut tirer une leçon de ces affaires. Car il y en a deux. Il y a d'abord cette affaire de meurtre, et je pense aux familles des victimes qui ont perdu un être cher et qui sont en droit d'attendre que la justice fasse son travail. Il y a enfin l'affaire Wolinski, où comment en l'espace de deux jours, un individu lambda, s'est retrouvé interné d'office, sans possibilité de se défendre, dans une Unité pour Malades Difficiles de haute sécurité, sur décision d'un représentant des forces de l'ordre, et non de la justice. Si c'est ça la politique de santé que monsieur Vernet nous propose, permettez-moi de vous dire qu'il peut se la garder ! Moi je n'en voudrais pas, et je ne suis pas non plus certaine que les français la plébisciteront !

— Merci Madame Rousso d'avoir répondu à notre invitation.

— Merci à vous de m'avoir invitée. »

Une fois sortie du champ de la caméra, Marie-France Rousso regagna l'arrière du plateau pour discuter avec ses conseillers.

« Alors ? demanda-t-elle.

— Ils sont en train de reprendre ton intervention en direct sur toutes les autres chaînes ! C'est un carton ! On a eu un timing parfait, tu te rends compte, d'apprendre ça en direct ! C'est de la folie.

— Oui, c'est une aubaine...

— T'as cassé la baraque ! En plus, on a eu une assez bonne audience, mais vu qu'ils reprennent en ce moment même ta réaction partout, on couvre la France entière !

— C'est bien.

— L'analyse des sondages d'aujourd'hui montre qu'il y a un léger fléchissement au centre.

— Bon, la roue tourne enfin... »

Rembobinage.

« T'as choisi ton moment pour rentrer toi ! fit Sonia à Tarik.

— J'aurais pas pu rêver mieux...

— On va faire un débriefing dans mon bureau, je vais me chercher un café, tu veux quelque chose ?

— Non merci, ça va, je t'attends.

— Même pas un peu de champagne ? plaisanta Sonia.

— Mouais... »

Tarik alla s'installer dans le bureau. Il ne comprenait rien. Il n'y croyait même pas. Ils avaient passé deux mois à traquer un tueur en série, ils avaient établi une dizaine de profils possibles, aucun ne correspondait au gamin qu'ils venaient d'arrêter.

Pourquoi était-il resté sur les lieux ? Pourquoi avait-il accompli son acte aux yeux de tous ? Pourquoi enfin avait-il avoué tous les autres meurtres ? Ça ne collait pas. Ça ne pouvait pas coller.

Sonia entra, son café à la main.

« Alors, on fait comment ? lança Sonia.

— Comment ça on fait comment ?

— Tu préfères que ce soit moi qui fasse l'interrogatoire ou je te le laisse ?

— Pourquoi tu me le laisserais ?

— Ça fait tellement longtemps que tu attends qu'on le coince, ça devrait te faire plaisir, non ?

— Ah parce que toi, tu crois que c'est ce gamin l'étrangleur du cinquième ?

— Ben, évidemment que je le crois, c'est lui qui le dit ! Il est resté planté là devant sa victime pour qu'on le cueille.

— C'est ce que je te dis, il n'y a aucune raison logique pour que ce soit lui qui ait commis les meurtres, ça ne se peut pas.

— Ça ne se peut pas parce que tout ce que t'avais imaginé ne colle pas avec la réalité ?

— Ne commence pas Sonia, j'essaie de raisonner.

— Bon, ben pendant que tu réfléchis moi je vais le chercher, je le ramène ici et je l'interroge ok ? On verra bien...

— Ok, fais donc ça. »

Le jeune s'appelait Julien Daveau. Il avait 28 ans et avait un casier judiciaire parfaitement vierge. Il n'avait pas fait d'études secondaires et travaillait au marché de Rungis comme manœuvre. N'ayant pas les ressources suffisantes pour se payer un loyer à Paris ou dans la proche région, il habitait encore dans le cinquième arrondissement avec ses parents. Le suspect leur paraissait calme. Sonia lui posa la question sans détour :

« Tu as voulu tuer cette fille au magasin tout à l'heure ?

— De quoi vous parlez ?

— Et pour les dix autres filles tu ne sais pas non plus de quoi on parle ?

— Quelles dix autres filles ?

— Tu as dis à l'agent de police municipale que c'était toi l'étrangleur du cinquième, celui qui avait tué les dix autres filles.

— Mais non je n'ai pas dit ça !

— Et allez ! Encore un qui a décidé de nous faire chier ! Tu connaissais la fille avant de vouloir l'étrangler ? »

Le jeune Daveau paraissait complètement perdu... Il ne semblait même pas savoir de quoi on parlait.

« Tu sais pourquoi t'es là au moins ?

— Non.

— Tu viens d'étrangler une caissière, là, il y a une demi-heure !

— Mais... Non ! Vous vous trompez... Je n'ai étranglé personne !

— Tu ne te souviens de rien ?

— Non.

— Ah mais t'es un peu incroyable toi. J'en ai vu des tarés mais là, on les collectionne en ce moment ! »

Julien Daveau ne disait rien. Hébété, étonné, il n'avait vraiment pas l'air de mesurer la portée de ses actes, encore moins de ce qu'il disait.

« Bon et il y a quelque chose de ta soirée dont tu te souviens ?

— Je suis allé acheter à manger, et, euh... Voilà, c'est tout, après je ne me souviens de rien... »

Tarik était de plus en plus sceptique, cela n'avait aucun sens. Ce pauvre gosse n'était pas fou, il n'avait pas l'air complètement idiot non plus et pourtant il semblait carrément à côté de ses pompes.

« Bon je vais te ramener en cellule, reprit Sonia. On va voir ce qu'on peut trouver sur toi, puisque tu ne veux pas nous aider.

Tarik, toujours aussi perplexe attendit le retour de sa collègue et demanda :

« On a une vidéo de ce qui s'est passé ?

— Ouais, Roussel a récupéré ça, on va la regarder. Tu crois qu'il a compris et qu'il est revenu sur ses aveux ? »

Tarik fit la moue.

« Qu'est-ce qu'a dit le témoin ? demanda-t-il.

— Elle est entrée dans la boutique et elle a vu Daveau en train d'étrangler la fille, elle a eu peur, elle est sortie, le gamin a lâché la fille qui est tombée à terre en gesticulant, la dame nous a appelé, et nous a dit qu'il restait planté là sans rien faire. Là, les deux flics municipaux ont débarqué, il a attendu sagement qu'on vienne le menotter. Ils l'ont couché à terre et se sont occupés de la fille.

— Elle va bien ?

— J'ai pas de nouvelles, je vais appeler. Va voir Roussel, installez la vidéo, j'arrive. »

Roussel et Tarik étaient prêts à lancer la vidéo. Sonia entra dans la salle de projection.

« Bon, ce n'est plus un homicide, la fille est hors de danger.

— Cool... fit Roussel de soulagement.

— S'il l'avait étranglée comme il a étranglé les autres filles, il l'aurait tuée, précisa Tarik.

— Il a été pris sur le fait, rétorqua Sonia.

— Le témoin a dit qu'il avait lâché la fille à terre, s'il avait voulu la tuer, et surtout si c'était le même tueur que celui qui a tué les autres filles, il ne l'aurait pas lâchée avant de l'avoir tuée... »

Roussel appuya sur la touche lecture de la télécommande. Il avait calé la vidéo quelques minutes avant l'agression. Tous les trois regardaient attentivement l'écran. Daveau était bien visible à une dizaine de mètres de la caisse où se trouvait la victime ainsi qu'un ou deux autres clients. Ce qui paraissait étonnant, c'est qu'il ne bougeait pas. Il restait planté devant le rayonnage, il ne consultait même pas un article et restait là à attendre. À 18h43, il se décida enfin à bouger et marcha paisiblement en direction de la victime. Puis sans crier gare, il l'attrapa au cou et l'étrangla. Quelques secondes passèrent, le témoin qui les avait prévenu poussa la porte et sortit aussitôt qu'elle aperçut la scène, exactement comme elle l'avait décrite. Daveau lâcha la fille et resta debout à la regarder se contorsionner. Les deux policiers municipaux débarquèrent, l'un mit l'agresseur à terre, tandis que l'autre s'occupait de prodiguer les premiers soins.

À la demande de Sonia, Roussel rembobina et repassa une seconde fois l'agression. Il n'y avait rien à apprendre de neuf. La scène s'était exactement passée de la façon dont tout le monde la décrivait.

« Reviens en arrière, intervint Tarik.

— Encore ?

— Bien avant, pour voir quand est-ce qu'il est rentré. »

Roussel s'exécuta. L'image accélérée dans le sens inverse montrait tout un tas d'activités, Daveau lui ne bougeait pas d'un iota. Il n'avait même pas un regard pour le reste de la boutique. Le temps défilait à rebours. 18h40, 39, 38, 37... Soudain, à 18h26, un homme avec un chapeau entra à reculons et vint se coller à la droite de Daveau. Ils semblaient avoir une conversation.

Les trois agents étaient fixés sur l'écran, l'angle de la caméra ne permettait pas de distinguer ce second personnage, impossible également de voir son visage caché sous son chapeau. Tarik demanda à Roussel de continuer de rembobiner. À l'image, l'homme au chapeau se décolla de Daveau, il arpenta le magasin et apparaissait à rebours ça et là sur différentes caméras. Puis il sortit.

« C'est bon, repasse, demanda Tarik. »

Roussel enclencha la lecture. On voyait Daveau arpenter les rayons, il semblait faire ses courses. L'homme au chapeau rentra à 18h17. Il fit un petit tour du magasin. Il donnait l'impression de chercher quelqu'un. Daveau se positionna devant le rayon, posa son panier, et regarda un article. À 18h21, l'homme rentra en contact avec Daveau. Les deux hommes conversaient. On ne voyait pas la bouche de l'homme au chapeau, mais Daveau restait silencieux, il semblait écouter attentivement. À 18h26 l'inconnu quitta les lieux. Aucun moyen d'avoir une image de son visage. Le reste du temps, Daveau ne bougea plus, sauf pour se diriger vers la victime.

« Tu peux aller demander à Daveau qui était ce type qui lui a parlé pendant cinq minutes ? demanda Tarik en s'adressant à Sonia. Roussel et moi on va au service de vidéo surveillance et on va essayer de pister ce type, il faut qu'on le chope.

— Ok je vous rejoins si Daveau ne me dit rien.

— Ça roule, à tout de suite. »

Roussel et Ajloun enfilèrent leurs vestes et sortirent du commissariat à toute allure. Tarik appela le service vidéo de la police et leur demanda de préparer les bandes.

Sonia n'avait rien réussi à tirer de Daveau. Elle se rendit à deux blocs du commissariat rejoindre ses deux collègues. Ils éprouchaient les différents angles de caméras urbaines à leur disposition.

« Alors vous avez quelque chose ? demanda-t-elle en arrivant.

— La boutique se trouve rue Clotaire, informa Tarik. On s'est concentré pour l'instant sur ce qui s'est passé après le

crime. Si on arrive à savoir où est-ce que le type est allé, on a peut-être encore une chance de mettre la main sur lui. On a vu que le gars était sorti à 18h26, il a remonté la rue Clotaire et il a tourné à droite sur la rue des Fossés Saint-Jacques.

— Je suis en train de chercher une caméra pour savoir si on peut le retrouver, expliqua l'assistant vidéo. »

L'agent faisait défiler les images à disposition.

« Ça y est j'en ai une, déclara-t-il. Il va falloir sacrément zoomer pour aller jusqu'à l'intersection de la rue Clotaire, mais ça devrait suffire. »

À l'aide d'un joystick, l'agent activa l'agrandissement numérique jusqu'à son maximum. Il ajusta l'image pour observer l'intersection. L'heure à l'écran affichait 18h26, tous attendaient qu'une silhouette apparaisse...

« Là, c'est lui, fit Tarik.

— Vous pouvez le suivre avec le zoom ? demanda Sonia.

— Normalement je devrais pouvoir faire ça, répondit l'assistant. »

L'agent manipula le joystick en coordonnant la molette du zoom. L'agrandissement numérique avait beaucoup altéré l'image, il faisait presque nuit et l'éclairage public ne s'était pas encore enclenché. Il était impossible de faire une reconnaissance faciale. L'homme marchait la tête basse et son chapeau masquait toujours son visage. Il entra dans un des bâtiments.

« Putain, j'en étais sûr ! lança Tarik.

— De quoi ? demanda Sonia aussi surprise que les autres.

— Continuez à regarder la vidéo. Moi je vais sur place, il faut que je vérifie un truc.

— Je viens avec toi, comme ça tu pourras peut-être m'expliquer... Roussel, vous appelez sur mon portable si vous voyez quelque chose ! »

Les deux agents de police judiciaire furent sur les lieux en moins de cinq minutes. En chemin, Tarik avait expliqué à Sonia qu'il devait vérifier quelque chose à la pharmacie de la rue des Fossés Saint-Jacques. Il était 20h30 passées et ils

trouvèrent porte close. Profitant de l'appel de Roussel les prévenant que l'homme était sorti du bâtiment à 19 heures précises, Sonia lui demanda de retrouver le numéro du propriétaire de la pharmacie, de le contacter et de lui dire de venir les rejoindre le plus vite possible.

Par chance l'homme n'habitait pas loin, il arriva en moins de dix minutes.

« Qu'est-ce qui se passe, Commissaire ?

— Rien, rien, rassurez-vous. L'officier Ajloun aimerait vérifier quelque chose.

— Vous pouvez me montrer votre système de vidéo-surveillance ? demanda Tarik.

— Oui bien-sûr, suivez-moi, fit le propriétaire en déverrouillant la porte. »

Le pharmacien s'activait à retrouver la bonne touche pour lancer le visionnage.

« Laissez-moi faire, fit Tarik, je crois pouvoir me débrouiller... »

Après avoir réussi à afficher les images sur le moniteur, Tarik rentra l'heure à laquelle il voulait que la vidéo commence : 18h27.

« C'est lui, fit Sonia. Comment tu savais que ce serait ici qu'il viendrait ?

— Attends. »

À l'image, on n'avait toujours aucun moyen de reconnaître l'homme au chapeau. Il arpentait les rayons et vint finalement se poser près d'un étalonnage. Il prit une boîte quelconque, consulta le dos. Il ne bougeait plus.

Les minutes défilaient, Tarik avait enclenché une lecture accélérée, 18h42, 43, 44... L'homme au chapeau leva la tête en direction de la caméra. Tarik faillit laisser échapper la télécommande de précipitation, il parvint à figer l'image. Sonia et lui étaient stupéfaits...

« C'est Wolinski ? demanda Sonia.

— J'en étais sûr... »

7^{EME} PARTIE

Clara court au milieu d'une foule. Les fumigènes s'envolent et découvrent un ruban de boucliers anti-émeute. À côté d'elle, un individu cagoulé prépare un cocktail Molotov, il enflamme la mèche et jette la bouteille qui tourbillonne dans les airs. L'engin explose aux pieds des forces de l'ordre. L'essence se répand sur le sol et s'embrase, c'est une tache de Rorschach... Un à un les hommes en noir tombent dans le brasier et disparaissent en fumée. La foule s'arrête, observe la victoire et finit par tomber en liesse. Clara participe à la joie collective mais ne comprend pas sa victoire. Pourquoi ce monde exulte ? Soudain le silence. Les regards se tournent vers l'incendie, remontée d'un enfer, une ombre brûlante se soulève, sa tête, ses épaules, puis ses hanches reparaissent, l'officier de feu marche vers elle. C'est maintenant tout un régiment qui se découvre en file indienne. Les regards sont braqués sur Clara, ils viennent la chercher. Elle veut fuir, mais la foule se contracte et forme un mur. Un homme se détache d'une tête, elle croit reconnaître son oncle. Elle trouve un espace entre deux corps et s'y faufile. C'est alors qu'elle nage à l'intérieur d'organes, des taches rouges, jaunes, bleuies, violacées, deux qui se changent en papillons, d'autres rosées, verdâtres, noires qui se changent en chauve-souris, en motos et en monstres...

« Clara ! »

La jeune femme se réveilla de sa sieste en sursaut. Olivia était au seuil de sa chambre.

« Ah, mince, je te réveille... »

— Non c'est bon... J'étais juste un peu fatiguée.

— Je viens de rentrer, t'as vu les infos ?

— Non ?

— Viens voir... »

Clara apprit la nouvelle. On avait arrêté un type. Wolinski n'était donc pas l'assassin... Elle commençait pourtant à s'en persuader. Clara décida d'appeler Tarik. Ça ne répondait pas.

Sous le chapeau.

Les deux agents avaient ramené la vidéo surveillance de la pharmacie des Fossés Saint-Jacques et se trouvaient devant le domicile d'Henri Wolinski. Ils frappèrent à la porte.

« Vous venez me présenter vos excuses Commissaire ? demanda Wolinski. »

En rentrant dans le hall de son appartement, Sonia reconnut le chapeau de feutre noir accroché sur le porte-manteau.

— Nous aimerions savoir ce que vous avez fait ce soir.

— Vous passez très bien à la télé Commissaire, belle intervention.

— Arrêtez de vous foutre de notre gueule, s'énerva Tarik. Qu'est-ce que vous avez dit à ce gamin ?

— Quel gamin ?

— Le gamin de la petite épicerie rue Clotaire.

— Je ne me souviens pas avoir parlé à un gamin... Comment était-il ?

— 1m70, châtain clair, yeux verts, 28 ans.

— Ah, peut-être, effectivement.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ? insista Tarik.

— Je lui ai demandé son avis sur un truc que je comptais acheter, je fais une petite réception demain. Vous pouvez venir d'ailleurs si ça vous chante, je ferai une petite conférence sur l'expertise psychiatrique dans le processus judiciaire.

— Allez, arrêtez de vous foutre de nous, on va finir par s'énervé, renchérit Sonia.

— Écoutez, j'ai vu tout à l'heure que vous aviez trouvé un candidat pour cette affaire de meurtre, c'est donc que vous n'avez plus à venir m'importuner chez moi. »

Wolinski saisit le bras de Tarik pour attirer son attention, le fixa dans les yeux et lui dit :

« Ceci dit, je serais vous, Officier Ajloun, j'arrêtera le véritable responsable de tout ce désordre. »

Wolinski lâcha le bras de Tarik et s'adressa aux deux agents :

« Maintenant si vous n'avez pas plus à me dire, ou à me demander, je vous prierais de partir de chez moi. »

Sonia se dit qu'elle avait au moins une version de Wolinski à confronter à Daveau, c'était déjà mieux que rien, elle franchit la porte pour sortir de l'appartement, Tarik n'avait pas bougé.

« Tarik ?

— Hein ?

— On y va.

— Oui... Ok. »

Wolinski referma la porte derrière eux.

« Ça va ? T'as l'air bizarre ? s'inquiéta Sonia.

— Ça va. C'est ce qu'il a dit...

— Il nous prend pour des cons, on va aller demander à Daveau si c'est bien de popote dont ils ont parlé. Si jamais il ne nous sort pas la même version, on le met en garde à vue pour nous avoir menti.

— Hum.

— Oh Tarik ! On se réveille !

— Oui, oui. Qu'est-ce qu'il t'a dit Daveau ?

— Qu'il n'avait parlé à personne. On va lui montrer la photo de Wolinski, voir s'il retrouve la mémoire.

— Ok. »

Sonia avait confronté Daveau. Il avait finalement reconnu Henri Wolinski sur une photo. Il disait ne l'avoir jamais rencontré auparavant, Wolinski lui avait demandé des conseils sur une marque de boisson. Leurs deux versions concordaient. Le procureur Paul Rivet avait saisi le juge des libertés afin qu'il autorisât la détention provisoire jusqu'au procès. L'avocat commis d'office du jeune Daveau, Maître Quer, n'avait aucun moyen d'empêcher la procédure, cette fois, les preuves étaient accablantes.

Tarik se repassait la vidéo de la pharmacie en boucle.

« Qu'est-ce que tu fous Tarik ?

— Le responsable de tout ce désordre...

— De quoi tu parles ?

— De ce qu'il m'a dit tout à l'heure, je n'arrive pas à me le sortir de la tête.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Je ne sais pas s'il a voulu se désigner lui, innocenter le jeune...

— Daveau ?

— Ouais...

— Mais tu ne vois pas qu'on perd du temps avec ce type, maintenant qu'il est innocenté il se paie ta tête.

— Non mais regarde, viens voir, regarde son expression là ! »

Sonia regarda le moniteur et se concentra sur le visage de Wolinski.

« Regarde, je vais mettre lecture, regarde bien. »

À l'image Wolinski avait levé la tête en direction de la caméra et la fixait du regard. Puis il sourit. Tarik figea l'image.

« Tu vois !

— Quoi ?

— Ben tu ne vois pas ? Il nous sourit !

— Et alors ?

— Il vient de parler à un gamin, le gamin attend, il s'empresse de retourner là où on l'a cueilli la première fois, et là, il nous dit, regardez, ce n'est pas moi. C'est donc évident que c'est lui qui tire les ficelles, mais comment fait-il, et pourquoi il me dit d'arrêter le responsable ? De l'arrêter lui ? Je ne comprends rien... »

Sonia était perplexe, tous ces éléments mis bout à bout étaient assez troublants. Et là encore, impossible d'incriminer Wolinski de quoi que ce soit.

— Je ne sais pas comment il a fait, mais il a convaincu le gamin d'étrangler la fille.

— Comment il aurait pu faire ça ? Daveau n'est pas une lumière, mais de là à ce qu'il se laisse convaincre de commettre un crime...

— Je ne sais pas. Il y est forcément pour quelque chose ; il doit y avoir un lien...

— Il a fait ça pour qu'on lui foute la paix ?

— Pas seulement. Il nous envoie un message : “Je suis le patron, et j’exécute un plan”.

— Quel plan ?

— Depuis le début il décide de tout... Il a décidé de tuer, de passer inaperçu jusqu’au dixième meurtre, de se faire choper il y a trois semaines, de se faire interner, de se faire libérer, et de se faire innocenter.

— C’est quoi, il veut nous montrer qu’il est plus intelligent que tout le monde ?

— Il n’a pas besoin de ça. Il l’est, plus intelligent que nous, il s’en fout, il veut autre chose... »

Tarik et Sonia étaient dans le plus complet désarroi. Si comme Tarik le disait, il avait tout prémédité, pourquoi avait-il eu besoin de se faire arrêter, s’il voulait se faire libérer ? Le mystère était total.

« Il faut qu’on en parle à Rivet, dit Tarik.

— Qu’est-ce que tu veux qu’il fasse ? On n’a pas réussi à le mettre en examen parce qu’il était impossible de prouver que la vidéo était truquée, là on a carrément une vidéo qui l’innocente !...

— Putain ! Je suis sûr que c’est lui...

— Bon je rentre, fit Sonia, ras-le-bol de cette affaire... C’est trop compliqué pour moi. »

Tarik resta encore une heure au commissariat à contempler les photos des victimes. Ces filles étaient mortes pour une raison, tout ce qu’il avait fait, il l’avait fait dans un objectif précis. Il tournait le problème dans tous les sens, il ne trouvait aucune solution.

Il était 22h30, Tarik prit son téléphone et vit que Clara l’avait appelé.

« Je te dérange ? demanda-t-il.

— Non, non, je lisais un livre. Ça va ?

— Je peux te voir ce soir ?

— Maintenant là ?

— Non laisse tomber...

— Si, si, ça me ferait plaisir, répondit-elle aussitôt.

— J'ai besoin de parler un peu, je suis complètement à l'envers.

— À propos de l'affaire ?

— Oui... Je n'arrive pas à cerner le personnage. Je sais qu'on ne peut pas en parler, mais j'ai besoin d'en discuter avec toi, tu l'as eu en entretien, tu le connais. Il faut que je te raconte ce que je sais de l'enquête, que tu me dises.

— Ok, passe me prendre chez moi. Mais il faudra qu'on aille en discuter ailleurs. Je n'ai pas envie qu'Olivia nous entende. Elle aussi bosse sur l'enquête et je ne voudrais pas que ça finisse encore au 20 heures.

— Je suis là dans dix minutes, on ira chez moi. »

La psychiatrie est-elle une science prédictive ?

L'appartement de Tarik était moins en désordre que la semaine précédente. La vaisselle avait été faite, les bouteilles et canettes de bières vides jetées à la poubelle. Tout n'était pas irréprochable, loin de là, mais on arrivait à distinguer les meubles.

Tarik avait allumé une lampe à côté de son vieux canapé en tissu foncé. L'abat-jour était d'une couleur pâle et chaude, il diffusait une lumière agréable et reposante. Le salon n'était pas très grand, ce devait être l'endroit où pratiquement tout se déroulait, on devait y manger, s'y détendre ou éventuellement passer la nuit. Au fond de la pièce à gauche il y avait une petite cuisine ouverte, derrière une séparation qui faisait office de table haute pour déjeuner. Situé au quatrième étage, on pouvait voir Montmartre éclairé à travers les carreaux. Sur les murs, des photos encadrées, assez belles. Beaucoup de paysages de mers, de déserts, quelques portraits, sa sœur, sa mère sans doute.

« C'est qui ? demanda Clara en pointant du doigt l'un des portraits.

— Ma sœur.

— Elle est très belle.

— Oui, c'est vrai.

— Elle te ressemble.

— Tu trouves ? Tu veux boire un truc ? Je te propose du vin.

— Ne changeons pas les bonnes habitudes, fit Clara en souriant.

— Allez ! Assieds-toi, j'arrive, je vais mettre un peu de musique. »

Clara s'installa et attendit Tarik en regardant les différents objets posés sur les étagères. Il y avait là des dizaines de livres qui semblaient plutôt bien classés, quelques casiers vides, des

poupées gigognes ainsi qu'un vieil appareil photo à soufflet. Tarik arriva un verre à ballon dans chaque main.

« À ta santé !

— Chin ! »

Chacun but une petite gorgée de vin. Clara commençait à relever quelques nuances dans les arômes, elle avait moyennement apprécié le merlot de leur "premier rendez-vous", elle préférerait nettement celui que venait de lui servir Tarik. Sans aucune acidité, doux sur le fond de sa langue, fruité sur l'arrière du palais, sirupeux quand il coulait dans la gorge.

« Il est très bon ce vin, dit-elle.

— C'est un vin d'Angleterre.

— Ils font du vin en Angleterre ?

— Avec le réchauffement climatique, ils arrivent à faire de belles saisons. Ce sont des coteaux du sud vers Plymouth. On sent presque les embruns et l'iode.

— C'est vrai... »

Clara reprit une gorgée. Elle se sentait bien en présence de Tarik. Il avait du caractère, mais aussi beaucoup de douceur et de sensibilité. Elle sentait qu'il voulait aborder le sujet qui le questionnait, mais il ne semblait pas savoir comment s'y prendre.

« Alors, fit-elle, qu'est-ce qui te tracasse ?

— C'est ce type. Wolinski. Je suis pas non plus censé t'en parler, mais j'ai vraiment besoin de savoir si je ne suis pas dingue, si ce que je pense n'est pas une construction paranoïaque... »

Clara se rendit attentive. Tarik lui raconta tout en détail. L'homme au chapeau, Daveau qui a manqué d'étrangler la fille, la stupeur sur la vidéo de la pharmacie en voyant Wolinski, son sourire à la caméra synchronisé avec le meurtre, ses doutes sur le meurtre d'il y a trois semaines, cette personnalité manipulatrice et calculatrice d'une intelligence extrême qui ne faisait plus aucun doute. Tarik conclut en lui parlant de cette phrase énigmatique et marquante qu'il avait prononcée, "je serais vous, j'arrêteraï le véritable responsable".

Le silence qui suivit accompagna la perplexité de Clara. Il avait du se produire quelque chose pendant le test. “Tout avait changé” avait-il dit. Tarik percevait l’embarras de la jeune femme. Elle ne lui disait pas tout. Il la voyait se pincer les lèvres, agitant sa mâchoire et fronçant les sourcils.

« Il y a quelque chose que tu ne peux pas me dire ? lui demanda-t-il. »

Clara regarda Tarik et ne répondit pas. Elle ne pouvait pas parler du test. Pourtant c’était en lui qu’elle avait le plus confiance.

« C’est pas grave, excuse-moi, je t’en demande trop. Ce qui compte c’est que tu me dises que je ne suis pas complètement fou de croire que ce type est mouillé jusqu’au cou dans cette affaire.

— Je ne sais pas bien ce qu’il faut penser de Wolinski, mais j’ai le même sentiment.

— Allez, on en parle plus. Je n’ai rien mangé, je vais me faire un truc. Je crois que j’ai quelques pommes de terre cuites d’hier, je vais faire une tortilla, j’en fais pour deux, ça épongera. »

Le vin, la fatigue aidant, ils avaient discuté de tout, Tarik de Sonia, Clara de quelques-uns de ses exs. Ils avaient ri, beaucoup, avaient parlé sérieusement de l’avenir, de ce qu’ils attendaient de la vie, d’un compagnon, d’un couple. Il était presque une heure du matin, Clara tombait de fatigue. Un moment, Tarik entreprit une longue digression sur les valeurs fondamentales que lui avait inculquées son père. Clara s’était tu et avait fini par trouver le sommeil. En s’en apercevant, Tarik sourit. Engoncée dans le canapé, la jeune femme s’était recroquevillée à la recherche de quelque chaleur. Il déposa la couverture sur elle et la fit glisser jusqu’à ses épaules. Tarik la regarda respirer, la bouche légèrement entrouverte, elle était très belle.

Au matin, Clara fut réveillée par le frémissement de l'eau bouillante qui remontait pour infuser le café filtre. Derrière les rideaux épais apparaissait au sol une petite clarté matinale. Tarik était dans la cuisine et ne faisait aucun bruit. Clara retira sa couverture, se frotta doucement le visage, essaya de se recoiffer un peu et remit ses chaussures. Elle se traîna difficilement vers la cuisine.

« Bien dormi ? dit-il pour l'accueillir.

— Ça va oui. Tu aurais dû me réveiller, je serais rentrée.

— À force de baratiner, j'ai fini par t'endormir. Tu dormais trop bien, c'était au-dessus de mes forces. Tu veux un café ?

— Je veux bien, oui, merci. »

À la radio tournait la matinale de France Culture.

« On ne parle plus que de ça dans la campagne, l'affaire Wolinski, ou comment la politique du candidat Vernet, future politique de l'éventuel prochain président si les français lui renouvellent sa confiance pour cinq ans, comment cette politique peut nous conduire, vous et moi, en hôpital psychiatrique. Nous recevons ce matin le docteur Emilio Sanchez, psychiatre et fondateur de la LPC, Ligue pour la Psychiatrie Clinique. Alors dites-nous Docteur, quel est votre diagnostic sur cette politique ?

— D'abord j'aimerais vous dire que cela ne fait pas une bonne publicité à notre profession. Nous ne sommes pas des praticiens irresponsables qui, au gré de nos intérêts ou de nos envies, décidons arbitrairement d'interner les gens. Notre rôle, je le rappelle, est de soigner des personnes, nous avons prêté le serment d'Hippocrate, nous sommes des médecins.

— Médecins un peu particuliers tout de même...

— C'est vrai, nous avons une lourde responsabilité. Mais je dois dire ici, puisque vous m'en donnez l'occasion, que depuis un certain temps, depuis peut-être dix ou quinze ans, on pousse mes confrères à prendre une responsabilité supplémentaire et qui n'est pas la leur.

— Laquelle ?

— Celle de dire si tel ou tel individu est dangereux ou non pour la société. On ne peut pas prédire si un individu passera à

l'acte ou non. On peut le présumer, mais comme toute présomption, elle n'est pas avérée tant qu'elle n'a pas eu lieu.

— Ce qui pose la question du risque, doit-on, peut-on accepter le risque d'un passage à l'acte violent ?... »

Clara soupira.

« Tu veux que je coupe ? demanda Tarik.

— Non tu peux laisser, on n'est pas prêt d'avoir la paix avec cette histoire. »

Le commentaire radiophonique continuait :

« Donc vous nous dites Docteur, que c'est une question politique.

— Évidemment, c'est une tendance sécuritaire de la fonction médicale. C'est à mon avis la société vers laquelle le président Vernet veut nous conduire, et ce pauvre monsieur Wolinski en a fait les frais. »

Clara tiqua sur l'expression. Tarik lui répondit en haussant les sourcils. Il sortit des clés de sa poche, les déposa à côté du café de Clara puis lui dit :

« Je dois y aller. J'ai une grosse journée qui m'attend. Tu peux prendre ton temps, tu as la salle de bain là-bas sur la droite. Je viendrai récupérer les clés ce soir chez toi. Ça me fera une occasion de te revoir. »

Tarik contourna la table et passa derrière Clara. Elle l'attrapa par la main, et le tira vers elle. Elle approcha son visage de ses lèvres et y déposa un baiser.

« À ce soir.

— Bye. »

Une histoire venait de commencer, tandis qu'à la radio, le commentaire continuait :

« À ce sujet, nos collègues du Parisien publient ce matin un sondage tout à fait intéressant, qui montre un net renversement de l'opinion. Alors que nous assistions depuis vendredi dernier à un engouement assez franc en faveur de la proposition du candidat Vernet, pour cette fameuse modification dans la constitution en faveur de la question sanitaire, depuis l'intervention hier soir de Marie-France Rousso, les Français se sont saisis de la question et semblent beaucoup plus réticents.

— Pensez-vous ! répondit le psychiatre. Qui voudrait d'une société où à chaque étage, on positionne un médecin en plus du flic pour surveiller votre aptitude à travailler. Et qu'à la moindre baisse de forme, vous deveniez le cobaye idéal pour tout un tas de pilules du bonheur. Je demande à qui profite le crime ?

— Croyez-vous que c'est ce genre de politique que Vernet nous propose ?

— En tout cas, c'est ce qu'on est en droit de se demander, c'est ce que les gens doivent se demander. »

Clara coupa la radio. C'était bien suffisant.

Élection présidentielle, J-4.

Vernet était en train de découvrir les derniers chiffres des sondages. Il avait perdu cinq points. C'était du jamais vu de mémoire de campagne présidentielle. La proximité avec le scrutin avait bouleversé le timing. Rouso avait merveilleusement manœuvré depuis le scandale. Daveau avait été accusé de tentative de meurtre et dans l'opinion, il faisait un coupable idéal. La presse, peu regardante du point de vue de la présomption d'innocence, avait même jeté sa photo en pâture. L'opinion avait déjà tranché l'affaire, et Vernet était une victime collatérale. Aussi près de l'échéance, il ne pouvait pas reculer et retirer la mesure phare qu'il préparait depuis tant d'années.

« C'est pas brillant... fit le président.

— Non, acquiesça le directeur de campagne.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Rien. Je n'ai plus d'idée.

— Damien, une idée ? demanda le président.

— Non. Je ne sais pas quoi faire. J'ai multiplié les conférences de presse. On a organisé une visite dans les locaux du PPRISME, les journaux ont à peine repris l'info.

— Il faut qu'on continue. On doit tenir la ligne, et attendre l'éclaircie, reprit Charmetan. Il faut marteler le message ; la seule alternative au progrès social dans notre pays c'est la prévention et la santé pour tous, une nouvelle constitution, un pouvoir sanitaire.

— Ok... fit le président peu convaincu. Dimanche, on sera au moins fixé sur le premier tour.

— Je ne sais pas si on peut vraiment se fier à ce sondage, on aura toute la semaine prochaine entre les deux tours pour rassembler la droite et le centre.

— C'est le deuxième tour qu'on doit préparer... »

Il n'y avait pas d'autre façon de faire.

Tarik avait préparé le repas. Un plat que lui faisait sa mère et qu'il adorait.

« Ça sent bon, qu'est-ce que tu prépares ?

— Une soupe marocaine.

— Dis donc c'est joli, dit-elle en se penchant au-dessus de la marmite. »

Sans rien dire, Tarik trempa une cuillère en bois dans le récipient, la monta au niveau de sa bouche et souffla légèrement dessus. Dans la cuillère, le liquide marron-rouge ondulait à la surface. Une fois légèrement refroidi, Tarik tendit la spatule à Clara. Elle sourit, ouvrit la bouche, ferma les yeux pour mieux sentir les arômes.

« C'est trop bon... »

Elle rouvrit les yeux, Tarik la regardait, il goûtait au plaisir qu'elle venait de prendre. Leurs deux visages s'étaient presque mêlés, elle approcha ses lèvres doucement de celles de Tarik, puis elle plongea son corps dans ses bras, il l'accueillit et la serra avec la force de son désir.

Tout s'accéléra ; ils avaient envie l'un de l'autre. Tarik était tendre et Clara voulait fondre, elle sentait une chaleur lui parcourir le corps, il dévorait la peau de son cou et caressait ses cheveux, pressant son ventre contre le sien en épousant de sa main la courbure de ses reins. Ils s'étaient désirés progressivement pendant cette semaine de flirt, ils laissaient désormais tout s'exprimer.

Ils s'arrêtèrent un instant pour se regarder changés. Tarik coupa le gaz, elle l'attira sur le canapé puis ils firent l'amour.

C'était comme elle l'avait désiré.

Clara se redressa. Il regardait ses seins ronds et délicats, ses bras fins, ses épaules saillantes, le creux que formaient ses

clavicules tandis qu'elle lançait son bras pour attraper une chemise. Tarik adora ses mains longues et élégantes refaire doucement chaque bouton en commençant par le plus bas pour reconstruire l'encolure. Elle se leva, il se redressa à son tour pour la regarder aller vers la cuisine. Elle marchait sur la pointe des pieds en tournant légèrement les talons à chaque pas.

« T'as faim ? demanda-t-il.

— Oui.

— Je vais remettre le plat à chauffer. »

Tarik se leva, enfila son jean et partit la rejoindre. Elle s'était penchée pour boire au robinet. Elle avait relevé ses cheveux. Il y avait une éternité que Tarik n'avait pas goûté à tant d'émotion, à tant de grâce et de finesse. Il voyait une danseuse dans chacun de ses gestes.

La soupe de Tarik était délicieuse. Elle n'était pas aussi bonne que celle de sa mère, avait-il dit modestement.

« Ça va ? demanda-t-il.

— Oui. Je me sens bien. Toi ?

— Beaucoup mieux oui.

— Ça n'allait pas ?

— Non, non... C'est le boulot je veux dire. Il n'y a qu'avec toi que j'arrive à me sortir la tête de tout ce bordel.

— Pareil pour moi. Vous avancez sur l'affaire ?

— Non. Ce qui me fout les boules c'est que ce gamin va prendre pour les dix meurtres.

— Alors qu'il n'a rien fait...

— Il a tout de même voulu étrangler la fille de la boutique, mais oui, d'une certaine façon je reste persuadé que c'est Wolinski qui l'a incité à le faire. Je n'ai pas encore réussi à savoir pourquoi ni comment. J'ai passé les trois derniers jours à chercher un lien entre eux deux, quelque chose qui aurait pu mettre la pression à Daveau, un chantage que Wolinski lui aurait fait, mais rien. »

Clara se taisait mais pensait savoir comment Wolinski avait réussi à convaincre Daveau...

« Tu penses à quoi ? demanda Tarik.
— Rien... Un truc.
— Dis...
— Depuis le début j'aimerais t'en parler, mais je peux pas...
— C'est quoi, c'est une forme de secret ? Ça te concerne ?
— Non, aucun rapport avec moi, enfin peut-être un peu si, c'est une sorte de serment que j'ai prêté...

— Il ne faut pas que ça te torture la tête. Si tu ne peux pas me le dire, ne me le dis pas, ce n'est pas grave, on n'en parle plus.

— Non, j'ai envie de t'en parler. Je me pose aussi plein de questions sur Wolinski... »

Clara hésitait. Elle avait confiance en lui. Il ne la trahirait pas, et puis au fond, elle finirait par lui dire, ça lui semblait trop important pour l'enquête, les enjeux la dépassaient, il fallait qu'il sache.

Tarik pris sa serviette, s'essuya la bouche et s'appuya sur son dossier. Elle commença l'explication.

Elle lui avait tout dit. Le testament de son oncle, la confrérie fondée par Eric Tresh à la mort d'Hermann Rorschach, le test original, l'effet qu'il avait eu sur les patients en 1920, la volonté de Dunkle de le ressortir et de le faire tester, la petite Tiaa, l'entretien avec Wolinski, sa perte de connaissance, et à son réveil...

« Il a dit que le test avait tout changé. Quand Dunkle a voulu savoir quoi, il lui a répondu qu'il finirait par le découvrir...

Tarik s'était rapproché de Clara.

« Fais-le moi passer, dit-il.

— Mais non, je ne peux pas, rétorqua Clara surprise.

— Si, tu peux.

— Et si ça te faisais du mal ?

— Il faut tenter le coup.

— Non, je ne veux pas. J'ai fait assez de conneries avec ce test. Je ne vais certainement pas prendre le risque avec toi.

— Il le faut.

— Pourquoi ?

— On doit savoir ce qu'il provoque, comment il agit sur les gens. »

Clara était perplexe. Tarik était solide. Ce n'était pas un malade, mais il avait peut-être comme chacun de nous une névrose latente qui n'attendait qu'à surgir... C'était trop dangereux.

« Tu n'auras jamais aucun moyen de savoir si tu ne le fais pas passer à quelqu'un qui pourra répondre à tes questions.

— Ça ne marchera pas, on se connaît trop.

— Il faut le tenter... »

Tarik était persuasif. Elle se retrouvait une fois encore dans la position de celle qui refusait d'avancer. À bien y réfléchir, à chaque fois, elle avait eu raison de freiner le processus. Faire passer le test à Wolinski était une folie.

« Je ne sais pas, conclut-elle.

— Il ne m'arrivera rien. »

Encore une fois, elle avait envie de se laisser convaincre par Tarik. Il était confiant et elle avait confiance...

« Ok, dit-elle finalement. »

Seuls Dunkle et elle avaient accès au test. Le directeur du PPRISME était rarement dans les locaux, récupérer le test avait été un jeu d'enfant. Arrivés à la maison, Tarik était tout excité, Clara beaucoup moins.

« On fait comment ? demanda-t-il.

— Tu vas t'asseoir là, dit-elle en installant une chaise au milieu du salon. Moi je vais me mettre ici. »

Tarik s'exécuta. Clara posa son sac sur la table.

« Bon. Il n'y a pas de consignes spécifiques.

— D'accord. Je suis prêt. »

Clara tendit la première planche à Tarik. Il prit le temps de la regarder et commenta.

À mesure que les planches défilaient sous ses yeux, Tarik se faisait de plus en plus avare de commentaires. Il avait baissé le son de sa voix et était maintenant très concentré. Absorbé par le test, il ne regardait plus Clara et marmonnait ses réponses.

Les planches défilaient dans ses mains. Clara essayait de noter dans sa cotation chaque geste, chaque réaction qu'elle pensait pertinent, chaque mot qu'elle parvenait à entendre. Tarik parlait de "mère", ou de "mer", elle ne savait pas bien, de "protéger", d'"aide", de "comprendre", d'"écouter". Il fit exactement le même geste que Wolinski devant la planche que Tiaa appelait "la carte". Il suivait avec le doigt les aspérités et le contour de chaque forme.

Tarik tendait la main pour récupérer la dernière planche, Clara temporisa et chercha son regard. Elle vit dans ses yeux beaucoup de sérénité, il attendait patiemment une réponse, la fin d'un processus.

Il prit la planche à deux mains et y noya son regard. Une longue minute s'écoula sans qu'aucun son ne sortit de sa bouche. D'un coup, ses yeux se révoltèrent et il tomba de la chaise. Tarik gisait inconscient sur le sol.

« Tarik !... Hé ho, Tarik... faisait Clara inquiète.
Il finit par ouvrir les yeux.
« Ma tête... Waw... fit-il dans un soulagement mêlé de douleur.
— Qu'est-ce qu'il y a ?
— Je crois que... »
Il n'avait pas terminé sa phrase, Clara était pendue à ses lèvres...
« Tout est plus clair maintenant...
— Quoi donc ?
— Tout. Je veux dire, les choses... elles sont... simples... ordonnées. Il y a des causes et des conséquences, beaucoup d'entre elles nous échappent, d'autres peuvent se connecter et montrer leur aboutissement final, comme s'il existait une longue chaîne de déductions conduisant à une vérité tangible et palpable.
— Mais de quoi tu parles ?
— Excuse-moi, c'est tout nouveau dans mon esprit. Tout est tellement fluide et clair dans ma tête, tellement...
— Tarik, tu me fais flipper...
— Non, non, ça va. Ça va Clara, tout va bien. »
Il lui prit les mains et essaya de lui expliquer.
« Je crois que ces images ont mis de l'ordre dans mon esprit. C'est comme si j'avais maintenant la capacité d'être pleinement ce que je suis.
— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
— Je savais que j'avais une certaine empathie, que j'avais par ailleurs quelques aptitudes déductives, c'est pour ça que j'ai voulu être flic. Mais on a beau avoir des aptitudes, on peut toujours essayer de les perfectionner ou de les affiner avec le temps, on reste souvent bloqué par je ne sais quoi. Certainement des connexions qui ne se font pas... Je ne sais pas bien... On fait toujours en fonction de ses capacités en acceptant plus ou moins nos limites. J'ai l'impression de ne plus être limité par quoi que ce soit.
— Et qu'est-ce que ça a pu faire à Wolinski ?

— Il faudrait qu'on sache d'abord ce qu'il est au départ pour savoir ce qu'il est devenu. Si ces images nous renvoient la cartographie de nos pensées, elles lui ont sans doute donné le moyen de libérer ses capacités, d'aller encore plus loin.

— Et qu'est-ce qu'il veut faire à ton avis ?

— C'est ce qu'il nous reste à comprendre. Suis-moi, on retourne au commissariat. »

Tarik avait installé tous les documents sur la table. Il y avait les photos des victimes aux murs. Toutes les infos qui étaient à leur disposition se trouvaient là.

Clara était un peu effrayée. Elle savait Tarik passionné par son travail, taraudé par cette enquête, elle s'inquiétait tout de même pour sa santé mentale. Le test l'avait littéralement plongé dans un état second, il semblait absorbé par ses idées... Comme tout était prêt, il eut un regard pour Clara et fronça les sourcils.

« Quelque chose ne va pas. Je te fais peur. »

D'abord interloquée par la perspicacité avec laquelle il avait perçu ce qu'elle ressentait, elle finit par lui répondre.

« Oui, un peu.

— Tu as peur que ça m'ait changé. Je comprends. C'est vrai, depuis tout à l'heure, je m'active et je dois te paraître un peu absorbé. C'est que j'aimerais enfin comprendre. Le test m'a changé, mais pas fondamentalement. Je suis le même qu'hier. Tu as raison, tout ça peut attendre demain.

— Non, ça va.

— Ce test n'est pas mauvais, mais je ne crois pas que ce soit bon de le faire passer à n'importe qui... »

Cette phrase raisonnait dans l'esprit de Clara...

« Tiaa m'a dit la même chose, ce ne sont pas les images, ce sont les gens qui font du mal... »

— Si Wolinski est un mec intelligent et manipulateur, ça a dû décupler ses capacités. Reprenons dès le début. Il faut trouver ses motivations. Dans sa vie, il est devenu professeur d'histoire du droit. On peut supposer qu'il n'y est pas arrivé par hasard, qu'il a un goût pour la discipline, et qu'il a obtenu son

poste de maître de conférence parce qu'il le méritait. C'est un manipulateur, il peut avoir recours à la dissimulation mais ce n'est pas pour autant un mythomane qui s'enfermerait dans son mensonge. Wolinski ne ment que dans le but d'obtenir un résultat. Il a de plus, avec nous, souvent fait preuve d'érudition. En fonction de ces éléments, on peut penser que son objectif est éventuellement en rapport avec son métier : le droit. Et que si on parle d'un plan élaboré, que c'est un intellectuel, il n'a peut-être aucun intérêt à tuer si ce n'est pour donner une valeur symbolique, un sens... Ces meurtres sont sans doute un message...

— Lequel ? »

Tarik déplaça quelques feuilles pour retrouver un calendrier sur lequel il avait inscrit toutes les dates des meurtres.

— Le meurtre qu'il fait commettre à Daveau n'est pas à prendre en compte.

— Pourquoi ?

— Il n'aurait pas pu avoir lieu s'il n'avait pas passé le test. En renforçant ses capacités à convaincre, il a dû réussir à le persuader de tuer à sa place. S'il a fait ça, c'est pour renforcer son effet, qui était en l'occurrence de l'innocenter. On doit donc s'en tenir aux dix meurtres. Dix c'est un chiffre rond. Dix, c'est le nombre de doigts, la base du système digital, ça représente plus ou moins l'exactitude mathématique, la science numérique, le 1, le 0, le blanc le noir, le tout ou rien. Ça peut également être une référence biblique, on peut penser aux dix commandements, aux dix plaies d'Égypte. Ce sont les lois dictées par Dieu, en quelque sorte le premier code pénal, on retombe donc dans la thématique du droit... »

Clara était impressionnée, les idées qui fusaient...

« Si Wolinski est l'instigateur de ces dix meurtres, on peut considérer que celui de la pharmacie devait mettre fin à la série compte tenu du fait que c'est le seul meurtre où il nous a laissé une piste. Il a décidé d'une fin, c'est donc aussi qu'il a décidé d'un début. Je pense que tout n'est pas terminé, mais il ne tuera plus, ce n'est pas son but...

— Dunkle voulait comprendre ce que lui avait fait le test, Wolinski lui a répondu qu'il finirait pas comprendre.

— Exact. Tout n'est donc pas terminé. Sans quoi on aurait tous compris. Je reprends. Si tous ses actes sont prémédités, il a dû choisir précisément la date du premier meurtre. C'était le 25 janvier, qu'est-ce qu'il y a eu le 25 janvier ? »

Tarik regarda sur internet. Il n'y avait rien de spécial, les journaux n'en avaient même pas parlé.

— Le second, c'était le 1^{er} février. Rien non plus. Voyons le 15... Tiens...

— Quoi donc ?

— C'est le jour où Vernet a lancé sa campagne. Et là, à côté, dans tous les médias ils commencent à parler de meurtres en série...

— Tu crois que ça peut avoir un rapport ?

— C'est évident ! »

Tarik eut un éclair de génie, il s'était levé d'un coup.

« Qu'est-ce qui est évident ?

— Il a tout calculé !

— Mais quoi ?

— Et bien d'abord, tous les meurtres ont eu lieu dans le cinquième arrondissement.

— Et ?

— Il voulait être certain que se soit dans notre commissariat qu'il serait interpellé.

— Mais pourquoi ?

— Parce que c'est aussi dans le cinquième arrondissement que le PPRISME s'est construit...

— Quel rapport avec le PPRISME ? Et Vernet ?

— La convention SJ... Il savait qu'on allait lui faire passer des tests psychologiques, il s'est arrangé pour que j'aie des doutes sur sa santé mentale. Il savait que sous la convention SJ, ce serait forcément des gens du PPRISME qui viendraient faire l'expertise psychologique ! Je ne crois pas qu'il escomptait tomber sur le directeur, mais en plus c'est lui qui est venu ! Il a dû prendre son pied !

— Je ne comprends rien...

— Souviens-toi le test que tu lui as fait passer, n'a-t-il pas répondu de manière à passer pour un psychotique ? »

Clara était surprise... Comment Tarik pouvait-il savoir ça ? Il n'avait pas eu accès à sa cotation...

— Si... répondit-elle.

— C'est parce qu'il voulait absolument se faire interner au PPRISME. Une fois interné, il pouvait alerter les médias et faire tout son cinéma.

— Il voulait passer à la télé ?

— Non, enfin oui et non...

— Mais dans quel but alors ?

— Qu'est-ce qu'on n'arrête pas de voir aux infos en ce moment ?

— Les élections ?

— Et l'affaire des meurtres en série, ils ont même appelé ça l'affaire Wolinski. Et les élections qui sont en train de basculer en faveur de l'opposition. Wolinski voulait rendre publique la politique que le président Vernet s'apprête à mener.

— Mais pourquoi avoir tué dix filles ?

— Pour entretenir une psychose, faire un spectacle, créer le personnage de "l'étrangleur du cinquième". Il a fabriqué un fou dangereux pour effrayer l'opinion. Une fois que l'histoire du dingue qui se balade en liberté dans Paris pour tuer des jeunes filles innocentes était en gros titres partout dans les journaux, il était certain de son effet quand on trouverait enfin un suspect. Les gens tiennent absolument à ce qu'on enferme les fous. Sauf que quand le fou ne l'est pas, que c'est quelqu'un comme toi et moi, on finit par le libérer et ça devient un scandale. Le péquin de base se dit que cela aurait très bien pu tomber sur lui, et il réfléchit à deux fois, il est obligé de réfléchir sur la portée d'une décision politique... Le timing est impeccable ! Il a même réussi grâce au test que tu lui as fait passer à se payer un direct à la télé. On a arrêté un type au moment même où Rousso passait au 20 heures... Il s'est servi de nous l'enfoiré !

— Il a fait ça juste pour dénoncer la loi ?

— Et avec quel éclat... C'est du terrorisme politique ! De nos jours, les pétitions, les tribunes, les articles engagés ou les manifestations de rue, ça n'a plus aucune incidence sur la vie politique. Il n'y a que la pression des grands lobbies, la

médiatisation d'une affaire ou d'un scandale qui fait bouger l'opinion.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je crois que j'ai une idée. Il faut que j'appelle le procureur pour avoir son accord officieux... »

Guerre au front.

L'idée de Tarik était tout à fait brillante, puisque Wolinski avait gagné la bataille sur le plan médiatique, c'est dans les médias que se finirait la guerre. Aussitôt arrivée, Clara se dirigea dans la chambre d'Olivia.

« Tiens mets ça dans ton ordi, fit Clara sans même remarquer qu'Aaron était là.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

— C'est la vidéo de la boutique où a été agressée la fille, personne d'autre que la police ne l'a encore vue.

Olivia lança une lecture.

« Regarde, fit Clara en montrant du doigt l'homme au chapeau.

— C'est qui ?

— Wolinski.

— Sérieux ? Mais qu'est-ce qu'il fout là ? T'es sûre que c'est lui ?

— Je ne peux pas te montrer l'autre vidéo qui prouve que c'est lui, mais c'est bien lui. T'auras qu'à dire que la source est sûre, il n'y aura aucun démenti de la police.

— Ah ouais, je vois de quelle source tu veux parler... Putain c'est un scoop ça ! Ça va faire une super image, une sorte d'homme mystérieux, toujours présent sur les lieux du crime... Il faut absolument que je prévienne Zende...

— Tu peux lui dire aussi que demain, le procureur va saisir un juge d'instruction pour mener l'enquête.

— En plus on va avoir un truc à feuillet ! Génial, tu me gardes l'exclu ! On passe ça demain au 20 heures.

— Tu crois qu'il y a moyen que ça se passe quasi en direct ?

— Je vais voir ce que je peux faire. »

Discordance.

Tarik avait livré son rapport à Rivet le plus tard possible de manière à ce qu'il contacte quelqu'un du parquet qui pourrait reprendre une enquête. Il avait ensuite insisté auprès de lui pour avoir une audience de toute urgence qu'il avait obtenu miraculeusement pour 19 heures, c'était idéal. Dans le bureau du procureur de Flamel, il y avait Daveau, son avocat, le procureur Paul Rivet et l'officier Ajloun.

« Alors... commença de Flamel en s'installant confortablement dans son fauteuil, Paul, et... Vous êtes l'officier ?

— Ajloun.

— Officier Ajloun, expliquez-moi en quoi l'intervention d'un second procureur dans cette affaire peut vous être utile ? J'ai beaucoup de travail et, vous m'excusez, Monsieur Daveau, mais quand on a des aveux et une vidéo, on ne peut pas dire que l'enquête soit bien difficile à mener. Mon cher Paul, je pense que vous pourrez largement vous en sortir sans moi.

— Je crois que c'est beaucoup plus compliqué que ça n'y paraît Jacques, fit Paul Rivet. Nous avons arrêté Monsieur Daveau à la suite d'une agression sur une jeune fille dans une boutique du cinquième arrondissement.

— Oui, j'ai vu ça à la télévision.

— Vous devez savoir également qu'il a avoué être l'auteur des meurtres des dix filles du cinquième arrondissement, mais que non seulement il s'est rétracté mais en plus il n'a pas pu les commettre.

— Comment cela ?

— Je laisse l'officier Ajloun vous expliquer, il a mené l'enquête hier.

— Maître Quer, l'avocat de monsieur Daveau m'a fourni l'emploi de temps de son client. Monsieur Daveau travaille du mardi au samedi de 2 heures à 7 heures du matin. Il y a eu un

meurtre le 25 janvier 2021, or ce jour-là nous étions un lundi et l'heure du meurtre a été fixée par le médecin légiste à 3h20 du matin.

— J'ai pu avoir l'employeur de mon client, intervint l'avocat. Il m'a fourni cette attestation qui stipule que monsieur Daveau n'a pas quitté son poste ce jour-là. Tous les employés doivent effectuer un pointage électronique, et doivent insérer leur carte magnétique dans leur chariot pour le faire fonctionner. J'ai ici la preuve que le chariot de monsieur Daveau a fonctionné en continu de 2h12 à 6h54, avec une interruption de 16 minutes, entre 4h01 et 4h17.

— Monsieur Daveau, interpella de Flamel, avez-vous tué cette jeune fille ce 25 janvier 2021 ?

— Non Monsieur le Procureur, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, je ne sais même pas pourquoi j'ai voulu agresser la jeune fille de l'épicerie. »

Plus personne ne comprenait quoi que ce soit.

« Je crois en réalité que Monsieur Daveau est très fragile psychologiquement, reprit Tarik. C'est un individu très influençable. Or dans l'enquête que nous avons menée, le Commissaire Costello et moi-même avons noté sur les lieux du crime, grâce à la vidéo surveillance, la présence d'un homme qui portait un chapeau. Cet homme a conversé avec Monsieur Daveau pendant au moins cinq minutes juste avant le meurtre. Il est ensuite sorti de la boutique, quinze minutes avant que Monsieur Daveau agresse la jeune fille. Nous avons pu suivre cet homme, on distingue nettement son visage sur une caméra de la pharmacie de la rue des Fossés Saint-Jacques qui se situe à une centaine de mètres de la boutique. Nous l'avons formellement identifié, il s'agit de Henri Wolinski. »

Tarik tendit la photo de Wolinski en train de sourire à la caméra.

« Le Henri Wolinski que Bressenais a fait sortir de chez les fous ? demanda de Flamel.

— Celui-là même. Henri Wolinski, que nous avons également arrêté parce qu'il se trouvait sur les lieux du dixième crime, c'était en outre le dernier à les avoir quittés si l'on en croit la vidéo surveillance.

— Mon client a reconnu avoir parlé avec Monsieur Wolinski avant l'agression, précisa l'avocat.

— Et que vous a-t-il dit Monsieur Daveau ?

— Je ne me souviens pas bien, on parlait d'un truc qu'il voulait acheter, et après je ne me souviens de rien...

— Tout cela est bien pratique, ironisa le procureur surpris. Très étrange. Et donc Paul tu veux que j'enquête sur ce Monsieur Wolinski qui semble avoir des dons d'hypnotiseur ?

— L'affaire est médiatique, je suis un peu exposé sur ce cas, je dois passer la main. »

Le procureur de Flamel se balança en arrière dans son fauteuil.

« Je vais mettre en examen monsieur Wolinski. Je vais vous signer un mandat d'arrêt, je veux entendre ce monsieur dès lundi à la première heure. »

Aussitôt sorti de l'audience, Tarik appela Clara.

« C'est bon, donne le feu vert ! »

Premier tour, j-2.

« Nous ouvrons l'édition de ce soir avec une information de toute dernière minute, un rebondissement inattendu dans l'affaire Wolinski. Zende Bangassou nous parle en direct du commissariat du cinquième arrondissement où vient d'être une nouvelle fois conduit Henri Wolinski. Zende, vous nous entendez ?

— Oui, je vous entends, bonsoir à tous. En effet je viens de voir passer deux officiers de police judiciaire avec monsieur Wolinski pour une seconde garde à vue. Depuis tout à l'heure, 19h30, le procureur de la république, Jacques de Flamel a été alerté par l'officier en charge de l'enquête pour rouvrir le dossier Henri Wolinski dans la tentative de meurtre de ce lundi 11 avril. La police avait arrêté un homme de 28 ans, Julien Daveau, qui avait immédiatement et spontanément avoué être l'auteur des dix meurtres commis dans le cinquième arrondissement parisien. Nous nous sommes procurés la vidéo de surveillance qui montre Daveau aux moments des faits. Sur cette vidéo — c'est d'ailleurs elle qui a aiguillé la police sur une autre piste — il semble que Daveau ait parlé longuement avec un individu avant de passer à l'acte.

— Oui, Zende, nous voyons la vidéo en même temps, en effet on peut voir un homme avec un chapeau, qui discute longuement avec Daveau, puis il s'en va et Daveau reste figé pendant de longues minutes avant de se diriger vers la victime.

— Et bien ce mystérieux individu au chapeau, nous le savons de source sûre, c'est Henri Wolinski.

— Cela ferait donc deux fois qu'on voit monsieur Wolinski sur les lieux d'un crime ?

— C'est en effet une des raisons pour lesquelles le procureur Jacques de Flamel a mis en examen monsieur Wolinski, l'audition doit avoir lieu lundi matin. Mais ce n'est pas la seule. J'ai pu contacter l'avocat de monsieur Daveau, Maître

Quer, il affirme que son client s'est non seulement rétracté sur ses aveux mais a également un alibi concernant la quasi-totalité des meurtres qu'il a lui même affirmé avoir commis.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est à l'enquête de le dire, mais compte tenu de ces éléments, tout conduit à penser que monsieur Daveau aurait menti et aurait peut-être agi sous l'influence d'un complice. Voilà ce que nous pouvions dire ce soir sur l'affaire Wolinski.

— Et monsieur Wolinski pourrait être le complice en question ?

— Ce sera à l'enquête d'y répondre.

— Et bien, c'est ce qu'on appelle un sacré rebondissement. Cela ébranle un certain nombre de certitudes que nous avons acquises ces derniers jours.

— Tout à fait. On peut même se demander si le profil psychologique de monsieur Wolinski, tel que les experts du PPRISME l'avaient diagnostiqué n'est finalement pas le plus juste. On se souvient notamment que Damien Dunkle, le directeur du PPRISME qui avait également conduit l'expertise psychiatrique de monsieur Wolinski en garde à vue, n'a pas cessé d'insister sur l'importance qu'il y avait à prendre le temps d'établir un bon diagnostic. Force est de constater qu'il avait peut-être raison. Monsieur Bressenais, le juge des libertés doit certainement se poser la question en ce moment-même. Il a en tout cas libéré l'individu que nous voyons sur la vidéo juste avant ce dernier meurtre...

— Merci Zende pour cette information inédite. Nous allons bien évidemment continuer cette édition en suivant le sommaire, mais nous reviendrons à la fin de ce journal avec des réactions à gauche et à droite concernant ces nouveaux rebondissements de l'affaire Wolinski.

Amertume.

Tarik n'était pas peu fier. Il avait réussi son coup. Sonia était assise derrière son bureau, lui était debout adossé au mur tandis qu'Henri Wolinski se tenait sur sa chaise, visiblement accablé.

Ils étaient revenus à la case départ. Wolinski était à nouveau en garde à vue, sauf que dorénavant, Tarik était au courant de tout.

« Vous croyez m'avoir cerné, Officier Ajloun, n'est-ce pas ? fit Wolinski d'un ton morne. »

La question interloqua Tarik. C'était ce qu'il croyait en effet.

« Vous vous trompez, reprit Wolinski. Je ne suis pas celui que vous croyez.

— Vous êtes un pervers manipulateur, vous prenez votre pied quand vous sentez avoir de l'influence, quand vous parvenez à peser sur les gens, et sur la politique de tout un pays, c'est votre kif, vous êtes prêt à tout pour ça. Même à tuer. Et c'est ce que vous avez fait, Monsieur Wolinski, vous avez tué dix jeunes filles innocentes, dans le seul but de faire un coup médiatique à quelques semaines de l'élection, pour montrer que vous avez le pouvoir et l'influence.

— Je me fous d'avoir le pouvoir, Officier Ajloun, aucune influence n'est utile si elle est nocive à la cité. Vous commettez une erreur. Ce n'est pas moi qu'il fallait arrêter, je vous l'avais dit, mais vous n'avez écouté que votre orgueil et vous avez habilement manœuvré pour renverser la situation. Regardez ce que vous avez fait.

— Comment ça ?

— Regardez ce que vous avez fait, répéta Wolinski dépité. Ces filles sont mortes pour rien. Allumez la télé, branchez-vous sur le Phrontisterion puisqu'ils sont sans doute déjà au courant

pour mon arrestation. Regardez votre œuvre, Officier Ajloun. »

Tarik était décontenancé. Wolinski portait un air de fatalité. Pourquoi réagissait-il de cette façon ? Il aurait dû être arrogant et mécontent. Tarik qui avait développé son empathie, ne ressentait que de la tristesse et de la lassitude dans les expressions du vieil homme... Il saisit le clavier de Sonia et tapa l'adresse du Phrontisterion. Le journal n'était pas terminé :

« Tout de suite nous rejoignons la conférence de presse improvisée par le candidat Quentin Vernet, il nous livre en direct sa réaction sur les révélations de ce soir, nous l'écoutons.

— J'apprends à l'instant par l'intermédiaire des médias, la nouvelle donne dans l'affaire Wolinski, et je condamne par la même occasion l'attitude déplorable de madame Rouso et de toute son équipe quant à son agitation de cette dernière semaine. Aussitôt qu'elle a appris que le juge Bressenais avait libéré Wolinski, elle s'est empressée de démonter la politique de santé que j'ai souhaité pour la France. Force est de constater qu'elle avait tort. La convention Santé Justice, en organisant le cadre qui a permis très tôt de diagnostiquer un éventuel trouble du comportement chez monsieur Wolinski, a démontré son efficacité. La nouvelle constitution qui offrira un pouvoir renforcé aux professionnels de santé est la solution qu'il faut à notre pays. Elle garantira la santé, mais également la sécurité pour tous. Il faut mettre les individus potentiellement dangereux au ban de la société. C'est en refondant intégralement le système qu'on pourra soigner le mal à sa source, avec l'aide des scientifiques, des généticiens, des médecins et des psychiatres. »

Tarik en avait assez entendu. Il venait d'accélérer la venue au pouvoir d'une politique de santé sécuritaire...

« J'allais y mettre un terme, et Dieu sait tout ce que ça m'a coûté, je n'en dormais plus la nuit... C'était un mal nécessaire, Officier Ajloun. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour arrêter la promulgation de cette loi, rien ne l'arrêtera plus, ce fou va une nouvelle fois remporter les élections présidentielles et changer la constitution. Il va mettre en place un système basé sur la

suspicion du trouble psychiatrique, tous les citoyens de ce pays seront examinés sur leur santé mentale, le pouvoir sanitaire aura autorité sur tous les autres pouvoirs. C'est Vernet et sa politique qu'il fallait arrêter, Officier Ajloun, c'est lui le véritable responsable, pas moi. »

Tarik ne savait plus quoi penser...

« C'est quoi cette histoire Tarik ? demanda Sonia. Tu m'expliques ? »

Tarik ne répondit pas. Les idées dans sa tête suivaient un enchaînement parfaitement logique. C'était évident... À son esprit se dessinait déjà la suite des événements.

Rousso allait peut-être passer au second tour, mais elle serait considérablement affaiblie. Vernet allait remporter l'élection, une nouvelle constitution serait adoptée, portée par le peuple. Il y aurait des médecins, des psychiatres, des neuroscientifiques à tous les niveaux de la société qui détermineraient la capacité de chacun à être ou à devenir ; nécessairement, il y aurait des critères de plus en plus structurés, matériels et concrets, des données génétiques et statistiques qui classeront les gens dans des cases, les rendant tantôt aptes, tantôt inaptes, parfois dangereux.

Inévitablement, ce système deviendrait totalitaire.

EPILOGUE

Tarik avait vu juste. Vernet fut réélu avec 54,2% des voix. Les législatives qui suivirent avaient donné une large majorité à son parti. La droite cumulait à nouveau tous les pouvoirs depuis qu'ils avaient raflé la majorité des régions à la gauche. Le premier ministre, qui n'était guère plus qu'un directeur de cabinet présidentiel, avait nommé Dunkle comme ministre de la Santé. Les députés de la majorité préparaient le changement de constitution qui allait donner au directeur du PPRISME un pouvoir inédit en France et dans le monde.

Le cas Wolinski avait disparu des médias. Personne n'avait cette fois relevé le premier écart à la loi de ce nouveau pouvoir sanitaire. Wolinski qui avait soigneusement prémédité chaque meurtre avait agi en toute responsabilité ; sa place était normalement en prison. Or il n'y avait pas eu de procès. Pour une durée indéterminée, il était maintenu en détention à l'Unité pour Malades Difficiles de seconde génération du PPRISME.

« Je fais des rêves étranges en ce moment...

— Dites-moi, fit Kosta attentif.

— Je m'approche d'un édifice gigantesque, une sorte de gratte-ciel en briques rouges. Je vois parfaitement comment le faire s'écrouler, c'est tout à fait simple, il me suffit de tirer la brique juste devant moi. Mais je suis comme cloué sur place. Alors, j'interpelle un passant pour qu'il le fasse à ma place, mais les gens ne m'entendent pas. Comme dans ce rêve, vous vous souvenez ? Où je jouais à cache-cache... Si j'arrivais à convaincre une personne de tirer la brique, je pourrais voir s'écrouler la tour... »

À la lumière des événements récents, le thérapeute avait maintenant la clé de ces rêves. Kosta, qui prenait des notes, voyait ressurgir dans les rêves de Wolinski le thème des « dominateurs monstrueux ». Mais ce n'étaient plus des

cauchemars. L'envie de déconstruire l'appareil d'État s'inscrivait profondément dans la psyché de son patient, elle ne l'avait pas quitté. Tant qu'il restait au PPRISME, il serait rassuré. Pourtant, à mesure qu'ils conversaient tous les deux, dans cette petite cellule de verre, Wolinski parvenait chaque jour à le convaincre davantage que son combat était juste et nécessaire. Il avait raison, tôt ou tard, il faudrait que quelqu'un retire la brique.

C'était le franchissement d'un seuil, l'avènement d'une nouvelle société. Au commissariat du cinquième, les procédures mises en place sous la convention SJ étaient dorénavant appliquées à chaque cas. Prélèvement ADN, expertises psychiatriques, neuro-imagerie, les gardés à vue débarquaient dans un monde où le diagnostic de dangerosité prévalait sur la présomption d'innocence.

Le médecin qu'ils avaient affecté au service de police du cinquième arrondissement avait exigé que Tarik prenne un repos. Ça ne l'arrangeait pas, la sécu ne payait que 20% de son salaire à la journée. Il n'avait même pas pu contester, c'était un « impératif de santé ».

« Je crois que je vais démissionner de la police, dit Tarik.

— Ça ne va pas te manquer ? demanda Clara.

— Franchement ? Non. »

Elle se blottit contre lui, même au mois de juin, l'air de Montmartre était frais.

« Il y a un truc que je voulais te demander depuis longtemps... murmura Clara.

— Demande-moi.

— Viens en Suisse avec moi.

— En Suisse ?

— Pas pour y vivre... Non, c'est juste que... J'ai des doutes sur la mort de mon oncle. Je veux savoir ce qui s'est vraiment passé. »

À suivre...